

LE CULTE DE GŒTHE EN ALLEMAGNE

Doch ahnt ihr nicht, dass Er, der Staub geworden,
Seit solcher Frist noch viel für euch verschliesst,
Und dass an Ihm, dem Strahlenden, schon viel
Verblichen ist, was ihr noch ewig nennt.

STEFAN GEORGE.

Gœthe est une religion allemande. On l'a bien vu lorsque se répandit la nouvelle, en 1923, que la maison natale de Gœthe à Francfort menaçait de s'effondrer. Il y eut un moment d'angoisse, presque de stupeur. Allait-on laisser tomber en ruines un des sanctuaires les plus vénérés? Malgré les ravages causés par l'inflation, l'Allemagne tout entière s'associa à cette œuvre de pieuse restauration. On organisa une « Semaine » consacrée à Gœthe — la *Gœthe-Woche* — dont les solennités furent inaugurées à Francfort par le Prince des Poètes allemands, Gerhart Hauptmann, assisté du Reichspräsident d'alors, le « père » Ebert. Et peut-être n'a-t-on pas oublié certain incident diplomatique qui fit quelque bruit dans la presse d'outre-Rhin, quelques années plus tard, lorsqu'il fut une première fois question de remplacer notre ambassadeur à Berlin. Un nom avait été mis en avant — celui d'un diplomate de brillante carrière, en même temps poète illustre. La combinaison fit long feu, le gouvernement allemand n'ayant pu se résoudre, disait-on, à agréer le « favori » français

à qui on reprochait de s'être exprimé en termes injurieux sur le compte des Allemands en général, de Gœthe en particulier. Toucher à Gœthe, c'est toucher à ce qu'il y a de plus sacré pour un Allemand; c'est blesser l'amour-propre national dans ses susceptibilités les plus ombrageuses, dans la fierté de sa culture; c'est commettre le péché contre l'Esprit, pour lequel il n'y a point de rémission. « En fin de compte, nous sommes toujours le *Peuple de Gœthe* », a dit Thomas Mann, quand il vint nous rendre visite à Paris en 1926.

Comment cette religion littéraire est-elle née? Quelles en ont été les vicissitudes jusqu'à nos jours? Comme toutes les religions, elle a eu ses premiers croyants, ses prosélytes, des évangélistes, ses lieux saints, ses reliques. Un premier chapitre pourrait ainsi s'intituler : « Weimar ». Puis ce fut la canonisation bruyante. Le Grand Homme a été promu Idole nationale. Le culte d'une élite cosmopolite et dispersée a été remplacé par une religion d'Etat, solidement encadrée. Cette religion a eu ses théologiens, ses dogmes, ses exégètes, vaste confrérie de spécialistes en gœthéisme. Elle a eu ses archives, ses Annales, ses congrès, ses aniversaires et ses fêtes périodiques. L'Allemagne unanime, à dater de ce jour, s'est admirée dans « son » poète et ce fut une idolâtrie sans précédent. Cependant cette religion d'Etat à son tour a suscité des indépendants, des non-conformistes, des renégats. Surtout elle a suscité un grand Réformateur, le « briseur d'idoles » Frédéric Nietzsche, lequel s'avisa de dénoncer les œuvres mortes et les mensonges officiels de cette idolâtrie pédantesque et servile, de chasser du Temple la plèbe des parasites arrogants et d'instaurer un nouveau culte, plus personnel, plus véridique, réservé à une élite. Derrière le masque figé de l'Olympien, il découvrit le visage vivant de l'Homme, et Gœthe parut plus beau encore. Enfin on peut se demander si aujourd'hui, dans le désarroi de toutes les traditions civilisatrices en Allemagne,

le culte de Gœthe ne risque pas d'être entraîné à son tour dans la tourmente; en particulier si, pour la jeunesse allemande, il représente encore autre chose qu'une fable convenue ou un souvenir historique, et s'il subsiste quelque espoir là-bas d'une postérité authentiquement gœthéenne.

Raconter cette histoire, ce serait refaire l'histoire de l'esprit allemand pendant plus d'un siècle. Nous ne pouvons que marquer quelques sommets culminants, en les reliant par un tracé forcément schématique.

§

Première constatation, déjà très significative. Par ses origines lointaines ce culte se rattache à cette période où le poète, après son retour d'Italie, se sentait devenu presque un étranger, un « revenant » dans son propre pays. « A vous, je puis l'avouer, confiait-il au chancelier Müller. Depuis le jour où la chaise de poste m'a ramené par-dessus le *Ponte molle,* je n'ai plus connu un seul jour heureux. » Pendant ces années d'abandon, une amitié nouvelle cependant vint s'offrir à lui inopinément : celle de Schiller. Avec quelle géniale pénétration et avec quel tact exquis ce compagnon de route inattendu, dans l'inoubliable lettre qui allait sceller leur alliance, s'ingéniait à lire dans l'âme de son nouvel ami et à le consoler de la disgrâce qui l'avait fait naître à une époque si maussade, dans un entourage si peu conforme à son génie. « Si vous étiez né en Grèce, lui disait-il, ou simplement sous le ciel d'Italie, si les images d'une nature plus choisie et si les visions radieuses d'un art plus noble avaient entouré votre berceau, votre chemin eût été singulièrement abrégé ou facilité, et peut-être même eussiez-vous été entièrement dispensé d'une quête si ardue. »

On a épilogué à perte de vue sur les profits et pertes qu'a valus ce pacte d'association à chacun des deux par-

tenaires. Nietzsche s'est irrité de voir constamment accolées, par l'artifice d'une simple particule, ces deux grandeurs, si disparates et si inégales : « Gœthe *et* Schiller ». Il n'en est pas moins vrai que pendant cette décade sur laquelle s'étend leur correspondance et où ils ont cheminé côte à côte, les deux poètes ont formulé le canon d'un classicisme nouveau qui, en s'imposant, imposera du même coup leurs gloires jumelées. L'image des deux « Dioscures », fraternellement unis par le sculpteur sur un socle commun, a immortalisé aux yeux de la postérité la « légende héroïque » du classicisme allemand. Et peut-être, sans l'appoint du Verbe généreux de Schiller et de sa résonance plus populaire, le culte même de Gœthe n'eût-il jamais réussi à pénétrer jusque dans l'âme des foules.

Cependant dès les premiers temps une chapelle dissidente tenta de se constituer. Dans l'entourage des frères Schlegel, à Iéna, il était de bon ton d'encenser Gœthe; mais c'était pour mieux décrier Schiller. Car ce dernier exerçait une sorte de dictature sur les grandes revues littéraires d'où il écartait systématiquement les débutants qui ne se pliaient pas à ses allures autoritaires. En plus, il était l'auteur à la mode, de qui les triomphes au théâtre portaient ombrage à cette jeunesse littéraire, en quête d'une formule d'art nouvelle, moins oratoire, plus intime, plus mystérieuse, plus musicale. Gœthe n'avait-il pas pressenti cette nouvelle âme romantique? Son dernier roman, les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, n'apportait-il pas la plus délicate confession du jeune Allemand d'alors, en même temps que le moule littéraire parfait, prédestiné à recueillir cette âme encore en quête d'elle-même? « Celui qui saurait pertinemment caractériser le *Wilhelm Meister* de Gœthe, — ainsi vaticinait Frédéric Schlegel dans le Moniteur officiel de la nouvelle école, — aurait du même coup énoncé ce qui est à l'ordre du jour de la littérature. Après cet exploit

critique il n'aurait plus qu'à déposer sa plume. » Flatteries insidieuses dont Gœthe se garda bien d'être dupe! Il lui déplaisait d'être louangé aux dépens de son ami et associé Schiller. Il ne lui agréait pas de se laisser entraîner dans ces polémiques de jeunes et il était agacé par le ton dictatorial de cette coterie de débutants qui, péremptoirement, disposait de l'immortalité. Au reste, un sûr instinct l'avertissait que tôt ou tard il aurait maille à partir avec la gent romantique. A l'heure même où Frédéric Schlegel proclamait *Wilhelm Meister* un des trois grands événements du siècle, avec la Révolution française et la philosophie de Fichte, son ami et collaborateur Novalis notait dans ses papiers secrets : « *Wilhelm Meister* est un « Candide » dirigé contre la poésie. Ce livre manque de poésie au suprême degré. L'élément romantique y est sacrifié et le merveilleux est expressément traité de fantasmagorie ou de démence. L'athéisme poétique, voilà l'esprit que ce livre respire. »

Après cette courte diversion « romantique », bientôt suivie de la mort de Schiller, Gœthe allait de nouveau se trouver plus isolé que jamais. M. Emil Ludwig a évoqué dans des pages poignantes la solitude du patriarche vieillissant, solitude que n'arrivent à masquer ni l'infatigable activité d'une curiosité qui se porte sur des domaines de plus en plus variés, ni l'affluence des visiteurs, venus des quatre coins du monde et qui assiègent quotidiennement sa porte, ni les hommages de ses admirateurs, surtout de ses admiratrices, dont quelques-unes lui rendent un culte « à la Bettina », hyperbolique, indiscret, envahissant, inspiré de motifs beaucoup trop personnels, et contre lequel il lui faut se défendre parfois brutalement. Gœthe s'entoure d'un rempart; il se claustre dans son Musée, avec ses collections, ses moulages, ses cartons, ses appareils d'optique. Il devient le grand Réticent qui ne livre sa pensée qu'à quelques in-

times, et encore avec quelle diplomatie calculée! Surtout il se couvre d'un masque — ce fameux masque d'Olympien qu'il s'est composé pour tenir à distance les contacts « humains, trop humains » de ceux qui ont besoin de « toucher » le dieu pour pouvoir croire à sa présence. A coup sûr il est un Prince de l'Esprit. Qu'ils le veuillent ou non, tous sont obligés de reconnaître cette royauté qui s'impose. Rien de plus amusant, dans son pédantisme naïf, que cette requête rédigée dans le style de chancellerie où il excelle, en termes protocolaires et quasi administratifs, par où le poète-ministre sollicite du grand-duc de Weimar des frais de représentation et une sorte de liste civile, invoquant les charges d'une correspondance mondiale dont l'éclat rejaillit indirectement sur Weimar, « ce qui m'autorise, conclut-il, à me considérer comme une sorte de personnalité publique ».

Il n'en tire d'ailleurs aucune vanité. Qu'il l'ait voulu ou non, sa vie a été une pyramide qui n'a cessé de s'élever. Il y a là un fait de croissance irrésistible, la loi profonde de sa nature, de ce prodigieux instinct organisateur qui par lui s'est réalisé. Il en parle presque avec humilité, tout au moins déjà avec le détachement de l'historien. « Que suis-je moi-même? Qu'ai-je fait? J'ai recueilli, utilisé tout ce que j'ai entendu, observé. Mes œuvres sont nourries par des milliers d'individus divers, des ignorants et des sages, des gens d'esprit et des sots. L'enfance, l'âge mûr, la vieillesse, tous sont venus m'offrir leurs pensées, leurs facultés, leurs manières d'être; j'ai recueilli souvent la moisson que d'autres avaient semée. *Mon œuvre est celle d'un être collectif et elle porte le nom de Gœthe.* »

Reconnaissons dans ces paroles, rapportées par Soret, la pensée dominante qui soutient Gœthe vieillissant, qui donne à sa vie et à son œuvre son dernier style. Plus il sent se ralentir sa force créatrice et plus il songe à transmettre cet héritage aux générations nouvelles —

non pas simplement son héritage littéraire (il parle de ses œuvres avec un certain détachement, il dit : « *meine Sachen* », mon bagage, mes babioles, ou même : « *meine Possen* », mes balivernes), — mais l'effort total de sa vie, ce capital de sagesse qu'il a emmagasiné, et aussi le souvenir d'une personnalité exemplaire. Il ne rêve plus. Il ne cherche plus en gémissant. Les mains rejetées derrière le dos, *il dicte*. Il n'institue son propre historiographe, du moins pour la partie de sa vie — l'enfance et la jeunesse — dont les derniers témoins commencent à disparaître, et il donne au monde cette monumentale Autobiographie qui pendant un siècle dictera aux historiens de la littérature leurs jugements sur les hommes et les événements. Mais pour les années plus voisines, il lui manque le recul de l'historien. Il lui faut donc des Témoins prêts à recueillir le testament de sa vie. Ce seront les Evangélistes du culte gœthéen.

Parmi eux, trois ont été tout particulièrement attachés à sa personne, ses confidents de tous les jours. Ils ont rédigé les écrits canoniques et qu'on pourrait appeler « les trois Synoptiques » : Eckermann, Riemer, le chancelier Müller, — alors que les autres, le Genevois Soret, Falk, Bettina, nous apportent, ou des reportages accidentels, ou encore des évangiles plus ou moins apocryphes.

Eckermann, c'est le *famulus* jalousement couvé, miracle de la pédagogie gœthéenne, de qui la docilité a quelque chose à la fois de touchant et de légèrement ridicule. Le Gœthe qu'il nous présente est invariablement le Gœthe des grands jours, majestueux, solennel, la taille droite et cambrée, sanglé dans une redingote ministérielle où brille l'éclat d'une décoration, le regard jeune sous un front de patriarche, le visage empreint d'une gravité et d'une sérénité qu'on dirait séraphique, plus encore qu'olympienne. Il fait par moments songer au Père éternel du *Prologue dans le Ciel*, se tournant

vers les phalanges célestes : « Vous cependant, *vrais* fils de la Divinité, récréez-vous au spectacle de Sa beauté vivante! »

Si l'on a pu appeler Eckermann « le phonographe de Gœthe » — on serait presque tenté de dire : « Eckermann ou « la Voix de son Maître », — Riemer, lui, évoque l'image d'une machine à écrire, œuvrant infatigablement, ou encore, si l'on veut, d'un carthotèque. Il a été le greffier impeccable, remplissant consciencieusement les fonctions d'archiviste du sanctuaire et de grammairien attaché à la personne du Maître, soucieux de corriger des textes, de prendre des notes, occupé à recueillir des documents, à établir des dossiers aussi complets que possible, que consulteront toujours avec profit les apologètes futurs.

Mais le plus vivant des trois, sans contredit — parce qu'il ne se contente pas d'enregistrer des oracles, parce qu'il a le don d'exciter la verve de l'éternel Réticent, de provoquer sa contradiction, de susciter chez lui des explosions orageuses, de lui arracher ses aveux les plus humains, — c'est le chancelier Müller. C'est là qu'on fait connaissance avec le Gœthe de tous les jours, avec ses manies et ses tics, ses humeurs et ses faiblesses, son goût méphistophélique du sarcasme et de la mystification. En même temps on devine le drame caché des dernières années, les tristesses de cet intérieur sans intimité, avec un fils dégénéré, une belle-fille, pécore prétentieuse, maîtresse de maison incapable, épouse et mère indifférente, entichée de ces jeunes Anglais, blonds et sportifs, qui par équipes se succèdent auprès d'elle, — et puis, faisant brusquement irruption dans le cabinet de travail du Maître, quelques petits-fils mal élevés, qui poussent à l'abandon. Comme Il est *seul!* Quel contraste entre ce masque olympien où il se raidit et les misères d'un organisme secoué par des crises fréquentes, qui se défend contre la maladie, qui a à se défendre encore davantage

contre les médecins! Et pourtant, chez ce vieillard, quel calme devant la mort dont l'image est écartée délibérément, parce qu'elle ne doit exercer aucun empire, aucune suggestion sur sa pensée « incorruptible jusque dans la mort »! « Vous savez, dit-il un jour au chancelier, *un cercueil ne m'en impose pas.* » Qui dira les souffrances cachées et les victoires quotidiennes de ce dieu mortel? Son état d'âme — il l'a défini par la bouche d'un de ses personnages, Jarno, dans son dernier *Wilhelm Meister :* « C'est, dit-il, *un état intermédiaire entre le désespoir et l'apothéose.* »

L'apothéose? « Il arrive, — lisons-nous encore dans le second *Wilhelm Meister,* — qu'à un âge très avancé un homme devienne pour lui-même, et que les autres deviennent pour lui un objet de curiosité tellement historique qu'il ne puisse plus converser avec personne. » Ne dirait-on pas déjà un conciliabule de fantômes? C'est là le sort de ces patriarches de génie, que le monde appelle des heureux, des victorieux, à mesure qu'ils avancent dans ces régions déjà lointaines où leur entourage ne peut plus les suivre : ils se déprennent d'eux-mêmes; ils se déprennent du monde environnant; et ce dépouillement revêt indifféremment l'aspect d'une apothéose ou d'une silencieuse évasion. La longévité d'un dieu, quel fardeau, à la longue intolérable, pour son entourage immédiat! Qu'on en juge par les indiscrétions d'un jeune écrivain du temps qui, deux ans après la mort de l'Olympien, a rendu visite à la maison de l'illutre défunt dans « Sa » ville, à Weimar.

La maison de Goethe n'avait pas encore ce caractère traditionnel qu'elle a revêtu depuis, et l'on rencontrait dans les recoins mille souvenirs vivants. Les deux fidèles compagnons, le bibliothécaire Riemer et Eckermann, étaient toujours de ce monde et ils avaient force anecdotes à vous débiter, se rapportant aux dernières années du Maître. Il est à remarquer que c'est dans le ménage Goethe qu'on

parlait le moins du défunt. Les jeunes personnes qui se trouvaient là faisaient manifestement plus de cas d'une blonde jeunesse sans auréole, que d'une idole octogénaire. Dans les autres cercles de Weimar il n'était pas non plus de bon ton d'aborder ce sujet. On avait pendant tant d'années joui de cette Présence illustre et on en était tellement saturé, on avait tant senti le poids de cette auguste gloire, avec tous les commentaires et les commérages qui s'y rattachaient, qu'on éprouvait à présent un soulagement à la pensée que le Dalaï Lama était parti pour un autre monde et qu'on allait enfin pouvoir s'occuper d'autre chose! Un visiteur s'informait-il de l'illustre défunt avec quelque insistance, on lui répondait sèchement, et on le renvoyait aux deux chambellans, le vieux bibliothécaire Riemer et le vieil Eckermann, qui étaient les majordomes attitrés de l'appartement où Goethe avait travaillé et était mort. Suivant le rite consacré, ils vous conduisaient à travers les pièces, fort modestes. Riemer, flanqué de son sous-bibliothécaire, Kraüter, se faisait un devoir de vous raconter les derniers moments du moribond et il vous montrait le fauteuil où il s'était endormi en disant : « Plus de lumière! » A peine échappé à la tutelle de ces deux cicerones, on tombait sous les griffes du valet de chambre de Goethe, qui découpait, à l'intention des visiteurs, les vieilles robes de chambre du Grand Homme. Ma collection s'enrichit à cette occasion d'un lambeau d'étoffe pris dans une robe de chambre de couleur sable. Il y rejoignit un morceau de rideau qui avait été détaché du ciel de lit, dans la chambre de Voltaire à Ferney (1).

§

Si Weimar, « le nouveau Bethléem », a été le berceau de la religion naissante, il fallait que la semence fût disséminée au loin afin de pouvoir lever et fructifier. Les premiers prosélytes se sont recrutés parmi une élite fort composite, toute cosmopolite, de gens du monde, d'artistes, de lettrés, de diplomates, de savants de tous

(1) Cf. Alexander von Sternberg : *Erinnerungsblätter aus der Biedermeierzeit. Postdam*, 1919, p. 75-76.

les pays d'Europe. En Allemagne, ce fut dans les villes d'eaux, à Teplitz, à Carlsbad, et principalement dans les salons juifs de Berlin, que s'établit entre ces éléments disparates une première prise de contact. On sait la place que tenait le culte de Gœthe dans le salon de Rahel Levin, plus tard Mme Varnhagen von Ense, le premier salon cosmopolite, véritable « rendez-vous des nations ». Déjà, au début du siècle, dans sa fameuse « mansarde » de jeune fille, la Pythonisse du romantisme avait groupé une petite communauté d'initiés avant l'heure, où l'on n'était admis qu'après avoir reçu le baptême gœthéen. Ce fut la « chambre haute » du gœthéisme. C'est là que l'Esprit saint est descendu en langues de feu sur les premiers croyants de la nouvelle Eglise.

Dans le reste de l'Allemagne, ce culte se heurtait encore à une indifférence totale, parfois même à une hostilité déclarée. Il se trouvait, en effet, pris sous les feux croisés de trois positions ennemies.

D'abord le clan, alors très puissant, des piétistes, des cagots. On sait les papelardes semonces que déjà Klopstock, l'auteur de la *Messiade,* s'était fait un pieux devoir d'administrer naguère au fringant précepteur du duc de Weimar, fraîchement débarqué à la petite cour, et qui, avec toute la pétulance de ses vingt-cinq ans, s'abandonnait aux tourbillons de la vie mondaine et joyeuse. Voici plus tard, à Weimar même, le prédicateur Herder, ami de jeunesse de Gœthe, naguère son Mentor littéraire, qui affectait maintenant de se scandaliser de la vie privée du poète qu'il ne désignait plus, dans l'intimité, que sous le sobriquet de « Priape ». Des libellés paraissaient à tout instant, rédigés par quelque bon berger qui mettait ses brebis en garde contre « le grand Payen », contre cet épicurien débauché et ce panthéiste, ou plutôt ce naturaliste impie!

Aux anathèmes de la confrérie des cagots se joignaient les griefs des patriotes allemands. Ceux-ci ne pouvaient

pardonner au poète son admiration pour Napoléon et son refus de s'associer à l'enthousiasme belliqueux, lorsqu'avait sonné l'heure glorieuse de la libération. Le plus insolent parmi eux était un des coryphées de la jeune génération, un certain Menzel qui reçut le surnom bien gagné de « Mangeur de Français ». Ce folliculaire réunissait déjà en sa remuante personne les trois signes caractéristiques où se reconnaît désormais un teutomane bon teint : haine des Français, antisémitisme, mépris de Gœthe. Il avait composé de bric et de broc un tableau de la littérature allemande, simple prétexte pour claironner son nationalisme agressif et régler son affaire à l'olympien Gœthe, auteur immoral et mauvais patriote.

Par un fâcheux concours de circonstances, des accusations non moins vives étaient portées contre le Maître de Weimar par le camp adverse, par cette autre « jeune Allemagne », aux idées libérales et avancées, dont le même Menzel un beau jour avait dénoncé aux gouvernements allemands l'immoralité, le manque de patriotisme et les coupables sympathies françaises. Aux yeux de cette avant-garde, Gœthe représentait le poète courtisan, le poète-ministre de Weimar qui avait pris des mesures contre la *Burschenschaft* d'Iéna. Il était l'Olympien distant, de qui l'opportunisme prudent et le cœur sec se fermaient à toutes les nouveautés politiques, à toutes les grandes causes d'affranchissement humain pour lesquelles s'enthousiasmait la jeunesse d'alors. — L'éducateur et le premier tribun de cette génération avait été le juif Ludwig Bœrne. Enfant du ghetto de Francfort, il poursuivait d'une haine tenace, d'une haine de paria fiévreux, son concitoyen francfortois, Wolfgang Gœthe, ce fils de patriciens, ce privilégié de la fortune, ami des puissants, favori des dieux, des princes et des femmes, pour qui la vie n'avait eu que des sourires. « Dès le premier éveil de ma sensibilité, disait-il, je l'ai haï; dès le premier

éveil de ma pensée, j'ai compris pourquoi. » C'était un duel à mort engagé entre le « Nazaréen », puritain et jacobin, et l' « Hellène » aristocrate. « Gœthe, disait encore Bœrne, est le poète des heureux de ce monde; il n'est rien pour la multitude. Personne n'a pleuré sur sa tombe, parce que seuls les malheureux ont des larmes... Il appelait désordre, chaque fois que la puissance passait de la main des forts dans celle des faibles, ou de la mains des oppresseurs dans celle des opprimés... Il aurait voulu arrêter l'histoire, la river avec des clous. Il n'a pas réussi; mais du moins a-t-il réussi à retarder la marche de son temps, même après sa mort. Il faudra que son peuple enjambe son cadavre, s'il veut aller de l'avant, marcher vers la gloire et vers le bonheur. »

Invectives forcenées, où s'exprimait une haine aveugle. Sur un point pourtant elles touchaient juste. C'est lorsqu'elles dénonçaient ce splendide isolement, cet « isolement aristocratique » que plus tard Nietzsche et Stefan George admireront tant chez Gœthe. « Il traite son public en autocrate, en monarque absolu », observait un autre contemporain. « Il ne s'établit jamais de liens de confiance entre sa Majesté et son peuple. » Gœthe lui-même le sentait. Il savait que le culte qu'on lui rendait allait moins à sa personne qu'au masque olympien qu'il s'était composé. « Mon cher ami, dit-il un jour à son fidèle Eckermann, en le prenant à part, je vais vous confier un secret qui dès maintenant vous servira dans bien des occasions. Mes produits — *meine Sachen* — ne seront jamais populaires. Celui qui se met en tête le contraire fait fausse route. Ils ne sont pas composés pour la foule, mais pour une élite d'hommes qui veulent et cherchent la même chose que moi et dont les aspirations côtoient les miennes. »

Et sans doute Gœthe souffrait-il parfois de ce manque de popularité qui, pensait-il, serait éternellement son lot parmi ses compatriotes, du moins dès qu'ils sont

sincères. Ses plus purs chefs-d'œuvre, *Iphigénie* et *Tasso,* à peine si on les donnait une fois tous les trois ans, même à Weimar. Il ne se trouvait en Allemagne ni acteurs pour les jouer, ni public pour les goûter. La scène appartenait à Schiller, et plus encore, elle appartenait à Kotzebue. Il prenait alors à Gœthe une envie folle de crier son mépris, de blesser au vif cette veulerie du public, de fouetter son inertie, de faire hurler son incurable inculture. « Je voudrais écrire une œuvre, confiait-il à Falk, — mais je crains d'être trop vieux pour cela — qui ferait enrager les Allemands, sans discontinuer, pendant cinquante ou cent ans, et attirerait sur moi leurs foudres et leurs malédictions. Je vous assure, cela me ferait grand plaisir. Mais il faudrait une maîtresse œuvre, pour réussir à secouer un peuple aussi inerte! »

Aussi regardait-il de plus en plus au delà des frontières de son pays, en particulier du côté de Paris, du côté de ces jeunes rédacteurs du *Globe,* dont quelques-uns faisaient le pèlerinage de Weimar pour venir saluer leur Maître dans le Maître allemand. Et de même qu'il se consolait des folies de son temps en lisant Molière, dont il avait fait son livre de chevet, de même il éprouvait un rajeunissement, comme une illumination de son être, chaque fois qu'il lui arrivait de prendre contact avec cette élite parisienne — la plus compréhensive qu'il y eût alors en Europe, — les Ampère, les Stapfer, les Emile Deschamps, les Gérard de Nerval, les Mérimée, les David d'Angers, les Delacroix. « Ampère, disait-il, a atteint un niveau de culture si éminent, que les préjugés, les partis pris et les jugements bornés de ses compatriotes sont pour lui choses du passé et qu'il est par son esprit plutôt un citoyen du monde qu'un habitant de Paris. D'ailleurs je vois venir le temps où ils seront des milliers en France à penser comme lui. »

Tout changea en Allemagne lorsque, vers le milieu du

siècle, les rêves d'unité nationale, éveillés par le Parlement de Francfort, furent repris, sur un autre plan, par la politique réaliste, économique et militaire, de la Prusse. Il se créa alors une nouvelle opinion publique, même en littérature. L'Allemagne voulut avoir, elle aussi, sa littérature « nationale », ses grands classiques, son siècle de Périclès, son Grand Siècle. C'était une question de prestige national. Il s'agissait donc de découper une période privilégiée, particulièrement glorieuse, de la sublimer, de la canoniser. — Tout naturellement ces aspirations cristallisèrent autour de la personne et de l'œuvre de Gœthe. Son Autobiographie ne présentait-elle pas un modèle accompli d'histoire littéraire dont elle apportait, tout préparé, rédigé, un des chapitres les plus brillants? N'étaient-ce point là comme des Propylées, admirablement stylisées, qui annonçaient l'Acropole, couronnée de temples et de statues? Pareillement la correspondance échangée entre les inséparables « Dioscures », n'apportait-elle pas les normes sacrées, les formules intangibles — véritable « canon » de ce classicisme olympien, à l'époque de son inégalable perfection? Déjà les premières grandes histoires de la littérature allemande, celle de Koberstein, et celle de Gervinus, plus tard celle de Wilhelm Scherer, s'inspiraient de cet esprit nouveau. Elles apportent cette perspective désormais invariable: toutes les avenues de la littérature convergeant vers Weimar; Gœthe, figure centrale et dominante, autour de laquelle tout s'étage et se groupe; la mort de Gœthe, point terminal de l'âge d'or classique, après quoi commence la décadence, un âge d'argent ou de fer, où apparaîtront encore, de loin en loin, quelques pâles figures d'épigones. Quant à Gœthe lui-même, il est plus que jamais l'Olympien surélevé au-dessus de toutes les contingences de l'histoire, de toutes les querelles, de toutes les discussions. La critique ici serait sacrilège, car tout en lui est parfait. Il est demi-dieu

depuis le berceau, prédestiné au classicisme dès les premiers vagissements. Tout ce qu'il a fait ne pouvait être fait autrement, et tout ce qui lui est arrivé ne pouvait arriver autrement, attendu que sa vie s'est déroulée en conformité avec un plan providentiel; elle est l'œuvre d'une Sagesse immanente qui, en Lui, a pris conscience, comme en une harmonie suprême.

Surtout — et c'est ce qu'il importe de souligner — il est le symbole *national* dans lequel tout Allemand doit s'admirer lui-même et puiser le sentiment le plus fier de sa culture. Lorsque fut fondée la *Gœthe Gesellschaft* (Société des Etudes Gœthéennes) à Weimar, le 21 juin 1888, après la mort du dernier héritier du poète, qui par testament léguait à l'Etat de Weimar la maison de Gœthe, avec ses collections et ses archives, un « Appel » fut lancé par la presse dans le public, afin de lui inculquer la signification éminemment nationale de cet événement :

> Avec la création de l'Empire — lisait-on dans cet Appel — les temps sont enfin venus où pourra s'affirmer une autre conception de l'unité nationale et politique, et où s'évanouiront tous les préjugés et les partis pris qui, au cours des décades précédentes, faisaient encore obstacle chez le public allemand à une compréhension et à une appréciation justes de la personne de Goethe. *Seul un puissant Empire national est en état d'estimer à sa juste valeur le plus grand de ses poètes.* Le maintien de la grandeur politique de notre peuple va de pair avec l'entretien de ses richesses idéelles.

C'est la pensée qu'exprimait, en somme, déjà dix années auparavant, dans un article intitulé *Gœthe-Philologie,* celui qui allait être un des animateurs de ce culte et le directeur en chef des nouvelles études gœthéennes en Allemagne, Wilhelm Scherer :

> Nous ne pouvons empêcher que les temps changent; nous

ne pouvons faire que 1887 redevienne 1777. Et d'ailleurs nous ne le voudrions pas. Mais nous voulons veiller à ce que l'héritage du passé ne se perde pas, à mesure que nous acquérons des biens d'une autre nature. Ce travail de conservation littéraire doit cristalliser autour de l'étude de Goethe, comme autour de son centre. C'est à l'école de ces nouvelles études gœthéennes que se formeront les maîtres qui auront la mission d'enseigner l'allemand dans nos écoles.

Ainsi s'annonçait une alliance entre les méthodes de la philologie classique et le nouveau culte national de Gœthe. Cette alliance Scherer l'estimait doublement opportune. D'abord, il comptait sur elle pour ranimer ces études de l'antiquité, devenues bien languissantes, en leur infusant, tel un sang nouveau, une antiquité rajeunie par le classicisme gœthéen. « Le jour où Gœthe sera monté sur le trône, prophétisait-il, les Sages et les Poètes d'Athènes, à leur tour, ne tarderont pas à lui faire cortège. » Et puis la pratique des méthodes exactes de la philologie élèvera, pensait-il, les recherches d'histoire littéraire à la dignité d'une véritable science historique. Dès lors, les classiques modernes seront traités à la manière des textes anciens, rédigés dans une langue morte, où sont conservés les souvenirs d'une civilisation disparue. Un texte classique, par définition, n'est ni ancien, ni moderne; il est éternel, immuable, intemporel, élevé au-dessus de tous les problèmes actuels. Avant tout il s'agit de l'exhumer, de l'éditer dans son intégralité la plus absolue, et ce sera pour Gœthe la fameuse « édition de Weimar » en 140 volumes, à laquelle s'est attelée, pendant un quart de siècle, une armée de collaborateurs. En même temps devra se constituer une exégèse nouvelle, la *Gœthe-Forschung* ou la *Gœthe-Philologie*, recrutée parmi des philologues spécialistes dont chacun se découpera, dans cet immense domaine, un secteur bien délimité qu'il exploitera, fouillera et triturera d'outre en outre, apportant à ce déchiquètement d'un texte la

minutieuse myopie de l'insecte attaché à sa feuille.

Gœthe deviendra ainsi la proie des philologues. Il sera le champ d'études privilégié où ils célébreront leurs plus beaux triomphes, la matière inépuisable sur laquelle s'exercera leur fameuse « acribie » — par où il faut entendre le goût et la recherche du détail poussée jusqu'à ses dernières limites. Et d'ailleurs tous les détails ne sont-ils pas également importants pour le savant? A coup sûr on ne négligera pas le détail biographique, car il sert, lui aussi, à commenter le texte. La curiosité du *Gœthe-Forscher* ne recule pas devant les questions les plus épineuses, les plus scabreuses. Que d'encre a fait couler la fameuse question des relations de Gœthe et de Mme de Stein! N'est-ce pas Anatole France qui disait un jour à son secrétaire : « Tant que je vivrai, cela s'appelle de l'indiscrétion; après ma mort ce sera de l'érudition. » Quelle pâture offriront à ces savants commérages, même les calendriers, les éphémérides, les *Tagbücher* où Gœthe notait au jour le jour les menus détails de sa vie! Quels merveilleux tableaux synchroniques pourront s'échafauder sur ces indices! Dans la moindre harde du Grand Homme, des nuées d'insectes critiques pourront se loger et proliférer dans l'ombre. Chaque visiteur, noté par Gœthe, aura sa fiche signalétique. Peut-être même cet illustre inconnu fournira-t-il matière à quelque doctorale dissertation. On publiera les comptes de ménage, les comptes de blanchissage, jusqu'aux menus que Gœthe rédigeait quotidiennement de sa plume. On discutera, en s'aidant des vieux plans de Francfort, sur l'emplacement de certain jeu de quilles dont le poète, dans son enfance, depuis sa chambre donnant sur les jardins, entendait les roulements lointains suivis de fracas. « Ai-je besoin de faire observer, — écrit non sans malice Wilhelm Scherer, l'instigateur plus ou moins responsable de ces savantes prouesses, — que nous n'attachons aucune importance immédiate à ces questions,

pour l'avancement des études gœthéennes? Mais quoi! Pour le philologue de profession la poursuite de la vérité pour elle-même, la recherche du document authentique et original, devient *une façon de sport qui entretient sa belle humeur.* » Ne dirait-on pas la revanche narquoise du pédant Wagner, allègre et vif, promu « *Gœthe-Forscher* », sur le rêveur Faust, relégué dans le pâle Royaume des Ombres élyséennes?

C'est alors qu'une voix éleva sa véhémente protestation — la voix de Nietzsche.

§

Spectacle pour le moins inattendu, que celui de cet helléniste, frais émoulu de son séminaire de philologie, professeur scandaleusement jeune de l'Université de Bâle, instituant le procès en règle de ces études classiques dont il était un des plus brillants produits et qu'il avait reçu charge de défendre. Au reste les méfaits et les malfaçons qu'il y découvrait, il en rendait responsable, au premier chef, la méthode pratiquée dans ces laboratoires du travail scientifique que s'enorgueillissaient d'être les Universités, véritables usines de la culture allemande. Une étrange confusion s'était établie là entre la littérature et la science, entre la culture et le savoir. Le résultat, c'était cette érudition livresque qui substituait ses compilations, informes et ennuyeuses, au commerce vivant et personnel avec la pensée des grands maîtres. Si encore ces matériaux, entassés le plus souvent sans goût et sans choix, servaient de matériaux de construction à quelque architecte de talent! Mais c'est ici que précisément la Gœthe-Philologie apportait la démonstration d'une désespérante stérilité. Car elle avait beau accumuler les recherches de détail, il n'en sortait aucune sève neuve, aucune synthèse originale de quelque envergure, aucune vue d'ensemble. Wilhelm Scherer lui-même, en dressant le bilan de cette production intaris-

sable, était obligé de constater qu'à l'heure où il écrivait, on comptait tout juste trois études d'ensemble sur Gœthe (encore deux d'entre elles étaient-elles dues à des plumes étrangères, à celle de l'Anglais Lewes et à celle du Français Mézières), alors que la nomenclature des études de détail, publiées en Allemagne, allait bientôt remplir 500 pages du répertoire bibliographique de Gœdecke!

Manifestement, l'appareil scientifique paralysait ou décourageait à l'avance tout effort de construction. Le travail discipliné des manœuvres organisés déversait son flot ininterrompu de papier imprimé dans les rayons des bibliothèques, mais d'œuvre originale et vivante, point de nouvelles!

Non moins suspect apparaissait au jeune iconoclaste ce classicisme sur commande, cet hellénisme à la Winckelmann, encore tamisé par le crible weimarien, c'est-à-dire moralisé, idéalisé, édulcoré. Nous a-t-on assez rebattu les oreilles de ces litanies sur la « sérénité grecque », « la beauté grecque », « l'harmonie grecque »! Sans doute les grands classiques allemands, devant la sourde hostilité de leur époque, s'étaient fait un refuge d'une certaine antiquité qu'ils avaient peuplée de leurs rêves idylliques. Mais ce pseudo-hellénisme, figé dans son style weimarien, il nous rappelle un peu l'histoire, contée par Gœthe à Eckermann, de cet Anglais, grand amateur d'oiseaux, qui s'avisa un jour de faire empailler les chanteurs de sa volière, parce qu'ils lui paraissaient plus beaux dans cet état — apaisés, immuables, stylisés! — C'est à de tout autres sources que Nietzsche, néophyte fervent du culte wagnérien, conviait alors ses contemporains à puiser une initiation nouvelle et plus directe, l'initiation aux mystères orgiaques de l'hellénisme primitif et du culte dionysien. « Je ne doute point, avouait-il, que Gœthe eût répudié cette découverte et l'eût jugée incompatible avec l'âme grecque. *Mais j'en conclus que Gœthe n'avait pas compris les Grecs.* Car ce n'est que dans les

mystères de l'état dionysien que se manifeste le fait initial de l'instinct hellénique, sa primitive « volonté de vivre ». »

Et si encore la réception de cet hellénisme postiche et de ce classicisme artificiel s'était faite de la manière que Gœthe lui-même avait voulu qu'elle se fît, à la façon d'une victoire difficile sur la barbarie native — telle Iphigénie, reléguée dans le pays des Scythes barbares, cherchant du regard le rivage de la patrie lointaine — ou si elle avait stimulé chez les néophytes une généreuse émulation avec les modèles de l'antiquité! Mais qu'espérer de cette Allemagne, peuple de parvenus arrogants, qui ne cherchait dans la culture de ses classiques qu'un prétexte à s'admirer elle-même, à afficher les plus insolentes prétentions à une soi-disant « culture »? Le culte national de Gœthe devenait ainsi un brevet que se décernait à lui-même le philistin allemand, « le philistin de la culture » fier de la puissance matérielle de son nouvel Empire.

Et pourquoi se le cacher? Il y avait peut-être chez Gœthe lui-même comme une secrète connivence qui se prêtait à un pareil malentendu. Voyez cet « Homme gœthéen », et comparez-le à ce perpétuel révolté qu'est « l'Homme selon Rousseau », ou à cet ascète héroïque, clairvoyant et endolori, que s'efforce d'être « l'Homme selon Schopenhauer ». Le premier n'est-il pas une Force par trop uniformément accommodante, conservatrice, contemplative? A tout le moins il ne porte pas en lui l'étoffe d'un créateur de valeur, la colère frémissante d'un briseur d'idoles, le regard visionnaire d'un prophète, d'un législateur de l'avenir. Si d'aventure il met la main à la pâte, s'il passe de la contemplation à l'acte, il est une chose dont on peut être assuré à l'avance, c'est qu'il ne « cassera » rien. Par contre, que se détende un seul instant le ressort intérieur qu'il appelle son inquiétude, que s'endorme sa curiosité universelle, que se re-

pose en quelque coin de la terre l'humeur éternellement nomade de ce grand vagabond qui s'appelle Faust, et le voici qui risque fort de se réveiller, un beau matin, dans la peau d'un vieux pédant ou d'un pantouflard sentimental.

Au fond de ces jugements, à bien des égards passionnés et injustes (et que d'ailleurs Nietzsche plus tard révisera de fond en comble), lisons l'obsession du grand événement qu'avait été pour le jeune helléniste sa rencontre avec Richard Wagner. Si le culte de Gœthe lui paraît à ce moment falot et désuet, c'est qu'a sonné l'heure de la nouvelle religion wagnérienne. Bayreuth, astre nouveau, éclipsera Weimar, astre qui décline. Que le philistin satisfait s'admire donc encore en Gœthe, une élite militante, elle, saura bien, l'épée d'une main, la truelle de l'autre, cimenter le Temple nouveau, berceau d'un culte, ou plutôt d'une culture dont on peut prédire qu'elle sera une culture « tragique », victorieuse des pessimismes les plus déchirants, et « dionysienne », régénérée par les extases héroïques et purifiantes de la musique. Mais Gœthe, lui, représente le génie « apollinien » et épique, tourné vers le rêve et vers le souvenir. Même dans son théâtre, il recule régulièrement devant les solutions tragiques. Il est le dernier humaniste vieux style, une sorte d'Erasme *redivivus*. « C'est effrayant, constate Nietzsche, combien peu sont profondes dans l'âme allemande les attaches de cet humanisme venu de la Renaissance! »

Mais le jour vint pour Nietzsche où cette foi wagnérienne s'écroula. Une revision des valeurs alors s'imposa et il était inévitable que la figure de Gœthe, un peu reléguée dans l'ombre, reprît à ses yeux une signification plus neuve et un éclat rehaussé. Son Gœthe à lui, le seul qui comptera désormais, ce n'est pas le Gœthe de jeunesse (Nietzsche a toujours ignoré de parti pris son lyrisme et il a, à diverses reprises, parodié son Faust); ce

ne sera même pas le Gœthe classique de la maturité, avec son olympisme d'emprunt; ce sera avant tout le Gœthe de vieillesse, exemplaire accompli d'humanité, d'une humanité très nouvelle, peut-être même d'une humanité de l'avenir, en tout cas le premier « Grand Européen » (« je donnerais des charretées entières de vos nouveautés pour deux années de la vieillesse de Gœthe! »), c'est le Gœthe de ces admirables *Conversations avec Eckermann* que Nietzsche appelait un des bréviaires de l'humanité, un livre mondial auquel il ne pouvait comparer que *le Mémorial de Sainte-Hélène.*

Ce Gœthe-là n'a plus rien de commun avec l'Idole nationale dont le philistin allemand célèbre bruyamment le culte. Car tout l'effort de sa vie avait tendu au contraire à se dépouiller de cette âme allemande, perpétuellement oscillante entre un chaotisme anarchique et un philistinisme pédantesque. Sans doute il en portait en lui à l'origine tous les instincts; mais il les avait haïs et surmontés un à un. Voilà par où il était unique. Quelle erreur de prétendre recueillir sa sagesse toute faite, sans les luttes d'où elle s'était dégagée victorieusement! « Par sa parole et par son exemple, il a montré que l'Allemand doit être *plus qu'Allemand* s'il veut se rendre simplement supportable aux autres nations. Celui qui veut du bien aux Allemands doit les aider à se dégager de leur moule étroitement national. *L'orientation vers ce qui n'est pas allemand,* voilà le signe d'élection de tout ce qui chez nous représente une valeur supérieure » Au fait, ce Gœthe-là était-il encore Allemand? Nietzsche de répondre résolument : « Non. » « Gœthe dépassait tellement les Allemands, il les dépasse encore aujourd'hui tellement, qu'il ne peut être considéré comme un des leurs... Il n'existe que pour une élite; pour les autres, *il est une fanfare qui flatte leur vanité et qu'ils lancent de temps à autre par-dessus les frontières...* Gœthe ne représente dans l'histoire des Allemands qu'*un épisode*

sans lendemains; il ne répond chez eux à aucun besoin réel et c'est ce qui fait qu'ils ne savent trop qu'en faire. »

Détrônons donc cette Idole nationale à laquelle va une vénération de pure commande. Sous le masque figé de l'Olympien, retrouvons le visage vivant. — Et voici la nouvelle *image humaine* de Gœthe que Nietzsche nous propose, comme en passant : l'homme qui par les sentiers de l'erreur et par les plus longs détours s'est acheminé douloureusement vers des résultats tardifs; l'homme qui a pris sur lui les plus lourds fardeaux, s'est chargé des plus redoutables responsabilités, et qui en a triomphé grâce à un immoralisme que seul il pouvait se permettre; l'homme qui a subi les échecs les plus cruels, mais qui a su tirer précisément des hasards les plus contraires une victoire et une santé supérieures; l'homme qui a cherché passionnément ses antipodes et a voulu toujours s'approprier précisément ce qui lui était le plus étranger; l'homme enfin foncièrement *multiple,* aux âmes multiples et aux vertus contradictoires, portant en lui les oppositions les plus inconciliables sans en être déchiré, parce qu'il savait « muer » à temps, se dépouiller de son passé, comme le serpent rejette sa peau, — somme toute : « *l'homme infiniment divers,* le chaos le plus intéressant qu'il y ait jamais eu, — non pas le chaos *avant* la création, mais le chaos qui vient *à la fin* de la création. Gœthe est l'expression de ce type humain (*et en aucune façon un Olympien!*). » Ces lignes n'annoncent-elles pas le Gœthe nouveau que la critique, rompant avec l'iconographie traditionnelle, s'attachera à faire vivre sous nos yeux (qu'on songe en particulier au Gœthe de M. Emil Ludwig)?

Cette nouvelle proximité humaine de Gœthe annulera-t-elle le sens symbolique d'une si exceptionnelle destinée humaine? Erreur que de le craindre. Car ce qui importe dans cette vie, ce n'est pas cette accumulation de détails

où s'acharnait la philologie gœthéenne; ce qui importe éminemment, c'est la *Totalité gœthéenne* restituée. En elle se résume, non pas seulement la vie d'un homme, mais l'héritage d'un grand nombre de siècles de civilisation humaine. C'est le plus vaste horizon humain jusqu'à ce jour connu, où s'affirme en même temps une pensée d'ordre qui n'a de comparable que celle de cet autre génie européen : Napoléon. Et quel réconfort pour l'Européen d'aujourd'hui, au milieu de cet assombrissement qui descend sur notre vieille civilisation, que ce regard à la fois si lucide et si calme, si dominateur et si rempli de bonne volonté et de sympathie pour tout ce qui est vivant, pour tout ce qui ose vivre et s'affirmer dans l'être! Quel bienfait que le spectacle de ce « *fatalisme confiant* » qui ne veut pas se laisser assombrir ni entamer, qui ne se révolte pas, qui ne condamne pas, qui ne cherche qu'à tirer de soi-même une « Totalité », persuadé que dans cette Totalité tout finira par s'équilibrer et se compenser, que chaque chose finira par y trouver sa place où elle apparaîtra bonne et justifiée dans son affirmation essentielle. Un pareil homme est par delà le Bien et le Mal. Il ne dit plus non. « Mais une pareille foi est la plus haute qui soit au monde. Je l'ai baptisée du nom de Dionysos. »

§

En même temps que dans les hautes régions de l'intellectualité Nietzsche détrônait l'Idole d'un culte servile et mensonger, il se produisait dans les couches profondes de la vie allemande un lent bouleversement qui allait ébranler le sanctuaire jusque dans ses fondations. Dans la dernière partie de sa vie le patriarche de Weimar lui-même, à mesure que s'aiguisait son regard d'historien, s'était rendu compte qu'il appartenait à un monde qui s'écroulait. « Eh oui, disait-il au Chancelier Müller, nous sommes des gens d'une autre époque, d'une

époque passée, et nous n'avons pas lieu d'en rougir. » Existera-t-il, en effet, jamais rien de comparable à la splendeur de ce XVIII[e] siècle français dont il s'applaudissait d'avoir encore recueilli les derniers rayons? Comparé à cela, que sera le nouveau siècle?

Gœthe ici ne nous livre pas le fond de sa pensée. Ne parlons pas révolutions ou guerres. C'est un chapitre qu'il n'aime pas qu'on aborde. Il feint alors de ne pas entendre. La politique, c'est bon pour ceux qui n'ont pas de vie à eux, et l'histoire c'est un tissu d'absurdités, une toile de Pénélope, toujours à défaire et toujours à recommencer. Mais même si nous nous fermons à ces événements bruyants, pour épier les symptômes cachés de la vie profonde, n'avons-nous pas l'impression d'un grand assombrissement qui s'annonce déjà par un pessimisme nouveau? Voyez la nouvelle littérature, le romantisme, en France comme en Allemagne. Ne dirait-on pas un « lazaret », rendez-vous de toutes les anomalies humaines, de toutes les maladies du siècle? « J'appelle classique ce qui est sain et romantique ce qui est malsain. » Et voici d'autres nouveautés qui pénétreront lentement, mais sûrement jusqu'à la structure intime de la vie : l'homme arraché par la machine aux conditions normales de la vie, dépossédé de cette poésie populaire du métier et du travail, dont le dernier *Wilhelm Meister* s'attachait encore à retenir les gracieuses et combien fugitives évocations! Ce sera la ruine à brève échéance de ce fonds de sécurité, de stabilité et de paix humaine, sur lequel reposait, comme sur des assises présumées inébranlables, tout l'édifice de la culture et de l'art gœthéens. C'est « un nouveau monde » qui surgit, à coup sûr différent de l'ancien, peut-être hostile à l'univers gœthéen.

En littérature cette crise éclata tapageusement au grand jour, lors des débuts du naturalisme en Allemagne. C'est par un nouveau lyrisme que la génération natura-

liste fit là-bas d'abord son entrée. « Ce qui nous manque, écrivaient les frères Hardt, dans le premier Manifeste paru en 1832, intitulé *Kritische Waffengänge*, — c'est une sensibilité nouvelle et de premier jet, puisée aux sources de la nature, un « naturalisme », à la condition de prêter à ce mot son sens le plus large, en opposition avec le « formalisme » de l'hellénisme classique dont Gœthe, le Gœthe de l'*Iphigénie*, a inculqué les traditions à notre littérature. » Ce n'est pas que les jeunes poètes d'alors, les Liliencron, les Arno Holz, les Dehmel rejettent Gœthe d'emblée et en bloc. Ils en veulent surtout à ses « épigones ». Le Gœthe de jeunesse, en révolte contre l'ordre bourgeois, leur est même sympathique. Liliencron saluait en lui un confrère en naturalisme. Mais foin du classique! Foin de l'Olympien! S'imagine-t-on un anachronisme plus amusant, disons même un contresens artistique plus cocasse, qu'*Hermann et Dorothée?* Un tableau des mœurs provinciales allemandes — sujet naturaliste, s'il en fut! — présenté dans le style du classicisme le plus poncif, un long poème en hexamètres laborieusement pastichés, et découpé en neuf chants dédiés aux neuf Muses — « les vieilles tantes », comme a dit un critique irrévérencieux! *Risum teneatis!* Pour Dehmel le problème se posait encore sous un autre aspect. Ce qu'il voulait, lui, c'était un art social, un lyrisme porté par un souffle largement révolutionnaire. Mais quelle pâture pouvait bien apporter aux peuples des grandes villes ce culte aristocratique de la belle forme où s'est perpétuée, jusqu'à nos jours, l'influence stérilisante de Gœthe?

Déclanchée par le naturalisme, cette crise des humanités se prolonge et s'amplifie au cœur des générations qui suivent. Voyez cette Révolution de la jeunesse allemande, dont les symptômes remontent à la dernière décade du XIX[e] siècle, cette *Jugendbewegung*, avec ses campements en plein air et ses migrations bruyantes. Ne

dirait-on pas l'exode de toute une génération qui s'évade de l'Ecole, de la Famille, de l'Etat, de toutes les institutions et de tous les cadres de la vie civilisée telle que l'entendaient ses aînés? Le poète de cette jeunesse, ce n'est pas Gœthe, ce serait plutôt Schiller, — du moins le Schiller des *Brigands* (aujourd'hui encore la pièce la plus actuelle du répertoire allemand). Ce que veut cette génération, ce n'est pas un « Maître » qui lui parle sagesse. Il lui faut des entraîneurs, des conducteurs, des chefs qui pratiquent ses sports et éperonnent ses fanatismes. Mais le Sage de Weimar, lui, aurait haï pareille jeunesse. Non, certes, par incompréhension, mais plutôt par excès de clairvoyance, parce qu'il se serait irrité de reconnaître en elle les défauts monstrueusement exagérés de sa propre jeunesse, avec toutes les présomptueuses chimères dont il s'était corrigé, qu'il avait si opiniâtrément combattues et disciplinées. Ne se comparait-il pas lui-même à un homme qui aurait eu dans ses jeunes ans beaucoup de petites pièces d'argent et de billon et les aurait échangées au cours de son existence à un cours avantageux? Finalement il voit devant lui son capital de jeunesse, réalisé en pièces d'or trébuchantes.

Parabole très suggestive, où se confesse un instinct non moins tenace de sa nature : son instinct de propriété. « J'aime la propriété, disait-il, moins pour la chose possédée que pour la culture qu'elle me permet d'acquérir, et parce que seule elle donne la paix et le bonheur à mon esprit. » Propriété et culture individuelles — *Besitz und Bildung* — ces deux termes étaient inséparables et solidaires dans la pensée de Gœthe. C'est ce qui fait de lui le représentant le plus éminent de cette civilisation occidentale, individualiste, libérale et bourgeoise, qui procède à la fois de l'humanisme de la Renaissance et du capitalisme moderne. Et c'est par là encore qu'il apparait un homme du passé aux générations nouvelles.

Dès le lendemain de la guerre, Hermann Hesse observait le changement radical d'orientation qui était en train de se dessiner parmi elles :

Dans les œuvres de Dostoïewski et, pour aller tout droit à l'œuvre capitale, dans les *Frères Karamasoff*, je crois découvrir la prophétie la plus terriblement lucide de ce que j'appellerais : *le déclin de l'Europe*. Le fait que la jeunesse d'aujourd'hui, tout au moins l'allemande, prend pour maître Dostoïewski, et non plus Gœthe, ni même Nietzsche, me paraît décisif pour son avenir. L'idéal des Karamasoff, cet asiatisme insidieux, occulte et primitif, commence à devenir européen, à pénétrer notre continent de part en part. C'est ce que j'appelle *le déclin de l'Europe*.

A ces influences venues de l'Est, sorte de bolchévisme littéraire et pédagogique, il faut joindre le nouveau fanatisme politique raciste, une des rechutes périodiques de l'Allemagne dans cette « barbarie sacrée » dont Thomas Mann, dans un récent et courageux discours, nous a présenté une scrutation si pénétrante. Bolchévisme et racisme, ces deux frères actuellement encore ennemis, ils se rencontrent du moins dans une attitude commune qui fait de tous deux les irréductibles antipodes de la culture gœthéenne. « Gœthe — lisons-nous dans une brochure récente qui porte ce titre fort suggestif de *Jeunesse sans Gœthe* — représente l'exact contrepied de tout ce qu'un jeune Allemand d'aujourd'hui se représente sous le nom d'éducation (2). »

Faut-il conclure à une faillite de la culture gœthéenne? Ce serait singulièrement sous-estimer cette grande Force spirituelle que rien n'a jamais pu faire dévier de sa croissance irrésistible et silencieuse. « Le meilleur, chez moi, c'est le silence dans lequel je m'enferme vis-à-vis du monde, et où je grandis, je m'accrois et je conquiers ce que ni le fer, ni le feu ne pourront jamais me ravir. »

(2) Max Kommerell : *Jugend ohne Gœthe*, édité chez Vittorio Klostermann, Frankfurt-a.-Main.

Gœthe n'avait-il pas assisté lui-même de son temps à un complet bouleversement de l'Europe? N'a-t-il pas, déjà de son vivant, comme aujourd'hui, été attaqué par les extrémistes de droite et de gauche, nationalistes romantiques et radicaux révolutionnaires? « Laissez-les faire, disait-il. On verra bien ce qu'on dira de nous dans quelques siècles! » La postérité gœthéenne n'a jamais pris corps dans les foules. Elle a toujours vécu dans les individus, dans quelques exemplaires d'élite. Est-il donc étrange que ce soient, en Allemagne, précisément les plus grands maîtres de l'heure présente qui entretiennent aujourd'hui cet héritage et le transmettront, renouvelé et accru, aux générations futures, — Thomas Mann et Stefan George?

Qui n'est frappé de cet air de parenté qui de prime abord s'accuse contre l'auteur des *Buddenbrooks* et l'auteur de *Wilhelm Meister?* A quoi attribuer cet air de famille, si ce n'est à ce fait que tous deux représentent, dans la littérature de leur temps, une sorte de patriciat, à la fois de la naissance et de l'esprit, qui a imprimé sa « solidité » à leur attitude dans le monde, aussi bien qu'au style de leur œuvre. L'un, avec une raideur un peu solennelle, l'autre avec une pointe d'ironie où se trahit peut-être déjà un symptôme secret de décadence, ils sont les défenseurs d'un conservatisme très libéral, très ouvert à toutes les nouveautés du jour, à toutes les curiosités humaines. Tous deux aussi portent la responsabilité d'une mission éducative et humaniste, et ils ont dirigé leur attention et leurs soins les plus scrupuleux à faire l'éducation, singulièrement difficile et périlleuse, de cet « enfant du souci » qu'est l'Allemand moderne, — Wilhelm Meister ou Hans Castorp, — livré à tant d'éducateurs contradictoires qui se disputent son salut. Et ils savent aussi que cette éducation n'aura de chances de réussir, que s'il s'attache à temps à une séculaire tradition, humaniste et civilisatrice. C'est la démonstration

qu'a faite à son temps le grand ***Praeceptor Germaniæ*** Gœthe, en qui, aujourd'hui plus que jamais, il faut reconnaître l'élément modérateur et pondérateur, le principe régulateur, indispensable à la vie allemande. Combien vraie, dans sa simplicité, cette remarque du chancelier Müller, rentrant un soir d'une conversation avec le Maître : « *Je me sentais bien dans l'atmosphère de Gœthe;* on y respirait l'ordre, la règle, le bon travail. » Plus que jamais la maison de Gœthe à Weimar est aujourd'hui le refuge, sorte d'enclave inviolable au milieu de la barbarie déchaînée.

Par un autre détour, par le détour d'une nouvelle religion artistique, Stefan George a convié ses compatriotes à un culte de Gœthe plus aristocratique. Autour des *Blätter für die Kunst* s'était groupé un cénacle d'esthètes symbolistes, pour qui le retour à Gœthe était le mot d'ordre, lancé contre les platitudes et les turpitudes d'un certain naturalisme abhorré. A ce groupe se rattachait le jeune poète viennois Hofmannsthal, de qui les pages si délicates et sensitives, dédiées au Gœthe de *Tasso* et du *Divan,* mériteraient une étude réservée. Pour Stefan George, ce qu'il aimait dans Gœthe c'était d'abord un type d'Allemand supérieur, c'était « Gœthe en Italie », attiré vers cette seconde patrie méridionale de la beauté et de l'art, dont l'âme allemande a de tous temps porté en elle le regret et comme une réminiscence platonicienne. N'était-ce pas déjà l'appel auquel obéissaient les Empereurs du Moyen Age, lorsqu'ils descendaient, en grand apparat, des Alpes vers la Ville Eternelle, pour y recevoir l'onction et le sacre suprême? Dans l'ordre spirituel, Gœthe n'est-il pas leur héritier lointain, et n'a-t-il pas fait, lui aussi, en Italie, son pèlerinage triomphal? Mais ce qu'il faut aimer par-dessus tout en Gœthe, c'est le Symbole qu'il manifeste, le splendide isolement d'un des plus hauts sommets humains et l'aristocratisme hautain et douloureux d'une Vocation fermée à toutes les

bassesses humaines. Il se peut que l'Œuvre décline ou vieillisse, non l'Homme, qui ne fera que grandir. Ou plutôt : regardons par delà l'Œuvre et l'Homme, jusqu'à cette Unité qui les dépasse et en même temps les inclut, Essence intemporelle, Idée platonicienne, Verbe divin, manifesté par la double magie du corps terrestre et du mythe poétique. Voilà la grande Vision qu'a déroulée sous nos yeux, dans son Gœthe monumental, le disciple préféré de Stefan George, le regretté Friedrich Gundolf.

Mais il faut commencer par purifier ce culte, en le soustrayant au contact des Impurs, en le préservant de ces apothéoses mensongères qui sont de véritables profanations. C'est la pensée dont s'inspire la poésie commémorative, *Gœthe Tag,* composée à l'occasion d'un de ces anniversaires bruyants, et que Stefan George a gravée dans le marbre le plus pur et le plus résistant. En ce jour du Centenaire, elle revêt tout à coup une actualité saisissante :

Dès les premières heures de l'aube rosissante, en ce déclin de l'été (3), *nous sommes allés, par les sillons fumants, jusque vers « Sa » Ville. Une bâtisse informe, des gradins encore déserts dressaient leur nudité infâme dans la clarté de ce jour, irréellement pur, quasi sublime. Pieusement nous avons salué du regard la Maison silencieuse — et nous sommes repartis. En ce jour où toutes les bouches veulent clamer, notre hommage est tout silence.*

Encore quelques heures et, sous les pas des visiteurs, le Sanctuaire gémira. Ceux-là veulent toucher du doigt avant de croire! Les oriflammes criardes flottent et flamboient dans les rues; la foule en habits de fête se rue, heureuse de se parer en parant le Grand Homme dont les oracles servent d'enseignes à ses boutiques, de devises à ses coteries. Elle qui ne prête l'oreille qu'aux plus bruyants éclats de voix, que sait-elle de ces Sommets qui sont les Sommets de l'Ame?

(3) L'anniversaire de naissance de Gœthe est le 28 août.

Ce monde de rêves et de chants, en savez-vous le prix, vous qui vous extasiez? Savez-vous les souffrances précoces de l'Enfant qui se promène près du bastion, se penche sur la fontaine? Les affres, les tourments du jeune poète? Et chez l'homme mûr, les tourments qu'il cache sous un sourire? S'Il revenait à la vie, mille fois plus beau encore, qui lui rendrait hommage? Il passerait près de vous, dans la rue, Prince inconnu.

Vous dites : « notre poète »! Vous rendez grâce. Vous chantez victoire. Et c'est vrai que vous portez ses instincts dans votre sang — mais tout en bas, dans l'animalité inférieure (car, aujourd'hui, seule a voix au chapitre la meute hurlante et impure). Comment comprendriez-vous que Celui qui est devenu poussière, après cent ans garde bien des secrets qui vous échappent encore — et que chez Celui qui aujourd'hui vous éblouit de sa gloire, mainte splendeur déjà pâlit, que vous dites éternelle?

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

MUSIQUE DU SUD

I

Je regarde celui qui s'est présenté à moi sous le nom de Jean Breauce. La mer roule autour du navire, un ciel trop grand tourne au-dessus des Baléares et mes rêves n'atteignent déjà plus la France. Ce n'est pas dans cette lumière bien construite, dans cet air bleu et qui semble fragile que je retrouverai Marseille, ses quais poissés de pluie, la boue du ruisseau où stagnent des fruits pourris, cette brume du départ que déchirait à peine la sirène des remorqueurs, ce port que rebâtissait le brouillard et qui nous enveloppait de tous côtés, nous laissant fuir comme à regret.

Je m'en vais vers Erfoud et ses maisons de terre rouge. Mon métier me ramène au seuil du désert, mais je n'ai en moi nul sentiment d'exil. Ce destin ne me séduit plus, je remets avec une morose habitude mes pas d'aujourd'hui dans mes pas d'hier et je n'ai même pas la douceur amère de la mélancolie.

Jean Breauce dort. Qui est-il avec ses hautes tempes et sa fine figure? Son visage affaissé dans le sommeil porte ce hâle rougeâtre que le soleil donne aux races blondes et l'abandon de ses traits laisse apparaître les meurtrissures de l'âge. Tempes grises, paupières lourdes, bouche fatiguée, tel quel il me plaît dans son manteau d'indulgence et de scepticisme. Je voudrais le mieux connaître et mon rêve le bâtit peut-être autrement qu'il est, mais qu'importe si la réalité détruit des fantômes qui ne ressemblent à personne, je n'aurais sans doute en eux cherché que moi-même.

Que me dirait-il, Jean Breauce, s'il me parlait de lui?

Je crains qu'il n'avoue à son tour que ce qui nous rapproche, c'est notre manque d'enthousiasme. Nous sommes satisfaits de nous trouver l'un et l'autre sur des chemins pareils et dont nous ne nous dissimulons pas l'aridité. Lents à émouvoir, nous sommes contents de l'heure présente et nos désirs ne dépassent guère le calme sans bonheur. Je l'apprécie pour une nonchalance qu'il n'étudie plus, mais où je retrouve l'art de tant d'heures vécues avec soin, pour son regard qui évite de s'appuyer sur les choses. Je le devine discrètement installé dans les satisfactions de l'âge mur. Il prend à table un plaisir de bon aloi. Il est difficile sur les vins et sur les cigares. Il parle peu et il retient ses rêveries. Au delà de l'horizon marin, ses regards ne semblent pas aller plus loin qu'un paysage de coteaux modérés ou que le regret d'une jeunesse trop tôt révolue.

Il choisit ses paroles et se tient dans un scepticisme qui n'attaque pas et qui évite de détruire. Que prend-il au sérieux, lui qui subit moins les choses qu'il ne les admet? Je crois que s'il recherche les citations justes, c'est parce qu'elles le dispensent de l'action. Il n'entreprend guère que des constructions de l'esprit. Il admet avant tout que les bâtisses qu'il élève ont des fondations d'argile et cela le dispense de l'amertume. Derrière le calme masque d'un visage que les années marquent si peu, je devine sa curiosité, son désir d'être toujours le spectateur bien placé, mais aussi lorsque l'action est terminée ce désenchantement qui s'empare de lui, cet oubli qu'il étend sur les choses, cette indifférence à les juger.

Au-dessous de nous, à l'arrière du navire, des soldats roulés dans leurs capotes kakies jonchent le pont des troisièmes, des tirailleurs chantent une de ces chansons que j'ai si souvent entendues, là-bas dans les pal-

meraies du Sud. Le vent nous porte des lambeaux de l'air monocorde. Il recrée cette tristesse épaisse qui m'assaille dans les longues journées au bord de la Hamada. Un légionnaire à moustache grise fait sa cuisine.

Que pourrais-je offrir de plus que ces hommes? Je n'ai plus assez de courage pour avoir de l'imagination, et j'ai tant tourné autour de moi que rien en moi ne peut plus me révéler d'aventure. Je me connais et je me juge et tel quel, je suis encore mon meilleur compagnon. J'apprécie jusqu'à la hantise l'ordre et la mesure. Rien ne me plaît plus qu'une solitude bien ordonnée. Je ne goûte ni les cris ni les sanglots, mais j'aime assez un sourire lorsqu'il déplace à peine les traits du visage, une draperie, une belle façade. Je me promène sans hâte dans un XVII[e] siècle dont j'ai le regret, et je ne dois pas différer beaucoup des spectateurs qui regardaient pour la première fois *Britannicus* ou *Phèdre*. J'ai la tête froide et j'ai peut-être de l'orgueil, mais surtout je sens en moi toute la faiblesse humaine. Je connais les révoltes de mon cœur et de mes nerfs. Ma misanthropie provient moins sans doute d'un éloignement pour les hommes que des déceptions que je me suis infligées à moi-même. De mon métier je tire des joies sobres mais rares. J'aurai peut-être un jour le regret de n'avoir pas su jouir des choses. Je pense avec Vauvenargues que la patience, l'activité, l'amour des détails sont les qualités essentielles et indispensables au métier des armes. Mais, comme lui, ces qualités je les ai bien plus par persuasion que par goût. Ce ne sont que les accessoires de la guerre qui m'auront plu : les paysages silencieux de garde et de veille, l'ordonnance d'un camp, les feux d'un bivouac, et surtout, au-dessus de toutes ces choses, la recherche de ma pensée.

Je suis trop d'accord avec Vauvenargues pour n'en avoir point fait mon auteur familier. En ce moment

même, tandis que le navire poursuit sa course, ce n'est pas sans ironie que je me surprends à m'étudier. Est-ce par pudeur que je me tais le meilleur de moi-même : cette chaleur du cœur que j'ai si souvent placée entre le monde et moi. N'est-ce pas plutôt pour avoir été déçu par ma raison que j'ai murmuré avec dépit : « Les grandes pensées viennent du cœur » ?

A la pointe du matin je monte sur le pont. Je ne suis pas curieux d'un itinéraire que je connais trop, mais satisfait tout de même de ne pas retrouver la terre au point où je l'ai laissée la veille. La fraîcheur marine est douce et mouillée. Le navire se fraie dans l'eau épaisse un sillage qui reste longtemps sur la mer. Jean Breauce se dandine sur les planches en fumant une pipe de matelot. Je marche à ses côtés et, comme d'habitude, nous avons peu de choses à nous dire. Mais, dans cette promenade, je retrouve cette paix sans bonheur qui me séduit. Par instant, surgissent des flots les ailerons des marsouins. La côte où nous n'aborderons pas se drape du prestige des terres inconnues. Ce n'est pourtant que la vieille Espagne, mais la bande d'eau qui nous en sépare suffit à me duper. J'apprécie le froid qui se glisse entre mes épaules. Les lignes du navire, les silhouettes des passagers, les flots, toute cette promesse de nouveauté que porte le matin ne sont pas sans m'émouvoir. J'ai en moi un sentiment de plaisir tranquille et je m'efforce de le protéger. A bâbord, où le soleil n'est pas encore venu, un vent claquant nous accueille à chaque tournant de notre promenade et la mer y est verdâtre et presque sauvage. L'exercice m'emplit de sa cadence. Je savoure le bien-être et l'insouciance des voyageurs. Je sais que je ferai plus vite le tour de moi-même que le tour de ce pont, et Jean Breauce qui se concentre si bien dans sa marche et qui tire si soigneusement sur sa pipe ne s'applique-t-il pas comme moi à s'isoler de lui-même?

Gibraltar... Le rocher brun s'arrondit sur l'eau comme une proue de frégate.

D'étroites et longues façades blanches surplombent les flots. Il y a là, avec le ciel et cette couleur, le décor d'une vie facile.

Des torpilleurs anglais surgissent, passent sans nous voir, correctement alignés en ligne de file, avec la même frange d'écume sur leurs tôles grises. En un instant le décor s'est modifié. Grâce, fragilité, fantômes d'une paix que nous avions été si habiles à construire s'écroulent, éperonnés par l'entrave des navires de guerre. Mais mon plaisir subsiste et se renouvelle et je me laisse entraîner ailleurs, le regard accroché au flanc bas et terne des bâtiments de haute mer.

Jean Breauce me touche le bras :

— Vous souvenez-vous de l'Angleterre de Saint-Evremond?

Je hausse les épaules :

— Facile antithèse.

Il secoue sa pipe et la met dans sa poche.

— Ainsi, ces navires sont incapables de briser votre indifférence?

Ses réflexions émiettent comme un pic mon égoïsme et je suis mécontent de l'effort qu'il m'impose pour saisir sa pensée. Je sais qu'il est en ce moment volontairement obscur et je lui en garde rancune. Je préfère ne pas répondre et je poursuis ma somnolence rythmée par la marche. Il me jette brusquement :

— Ces navires, je les ai vus s'ancrer bien mal à propos dans des ports.

— Où çà?

— Quelque part.

Je m'impatiente.

— Mais que voulez-vous dire?

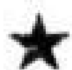
Quelque chose d'imperceptible trouble l'habituelle sérénité de son visage. Il se secoue et j'ai l'impression

qu'il regrette ses paroles. Quelle force obscure peut l'avoir poussé à parler malgré lui? Il reprend lentement son calme comme on reprend des rênes.

— Je n'ai rien voulu dire que de très simple.

Il sait que je ne le crois pas, mais, sans me donner plus d'explications, il remonte le col de son veston, s'ébroue et me lance :

— Ces navires m'ont obligé à penser.



Allongé sur ma couchette, avant de m'endormir, je fais, pas à pas, avec prudence, mon voyage intérieur de chaque soir.

Demain, à l'aube, lorsque je m'éveillerai, le navire sera ancré dans le port, ce sera la fin de mon itinéraire marin. La terre, tout de suite, m'emprisonnera de ses servitudes. Aussi je m'attarde à cette longue journée qui vient de finir. Je voudrais en tirer plus qu'elle ne peut m'offrir, mais n'ai-je pas déjà dit que je sais mal jouir des choses? Peut-être suis-je trop exigeant. Cette journée que j'aurai tant cherchée, cette brève fraction du temps qui aura su satisfaire mon cœur et mon esprit, qui sera bien à moi, dans une plénitude presque mathématique, comme un théorème que l'on vient de résoudre, la vivrai-je avant de terminer ma vie?

Du salon des premières, où les danses se poursuivent, quelques lambeaux de musique heurtée me parviennent. Ils scandent mes rêveries et peut-être, si je me plaisais aux images, cette danse des hommes, superposée à la danse de la mer, me donnerait-elle une idée du monde. Mais c'est encore vers moi, vers mes petits chemins, vers les minutes que j'ai façonnées que je retourne.

Demain, Jean Breauce et moi, nous repartirons chacun vers notre destinée. Lui vers ses faciles routes, moi vers mon désert du Sud. Quel est le meilleur che-

min? Je murmure la parole de Socrate : « Nul n'en peut rien savoir, hors le Dieu. » Aujourd'hui encore, nous avons parcouru ensemble Tanger. Dans une guimbarde à deux chevaux, nous avons grimpé jusqu'à la ville arabe. Elle ne nous intéressait guère en dépit des ruines d'un vieux palais de sultan, mais, d'un commun accord, nous allions vers cette plate-forme d'où l'on surplombe la côte.

Nous regardions dans le lointain la baie bien dessinée, la mer, notre navire, immobile au large, et, autour de nous, ce ciel si bleu, si uni, si paisible que le vol des mouettes en semblait lourd. Je connais bien ces escales de voyageurs où, tout à coup, l'on s'arrête et l'on fait le point. Devant moi, vers l'Est, s'effaçaient déjà quelques heures nombreuses et qui, pourtant, déjà, ne me tentaient plus. En tournant à peine la tête, je pouvais apercevoir la route qui m'attendait, mais je renonçais à m'y engager à l'avance. Je ne suis pas un voyageur pressé. Il faisait chaud. Jean Breauce avait allumé sa pipe et, de temps à autre, il desserrait les lèvres pour laisser fuir la fumée. Le tumulte des enfants arabes était comme écrasé par la chaleur. Sur la place, des mendiants dormaient dans leurs haillons.

Soudain, je me souvins des paroles de mon compagnon et je compris que j'essayais en vain de m'intéresser au décor. Je ne voyais plus la scène où se mouvait un seul acteur. La baie, le navire, cette côte où l'on pouvait percevoir le piétinement d'une Europe fiévreuse, le grouillement de la vie indigène, cette mer où les galères de Carthage avaient peut-être laissé leur sillage, tout s'écroulait comme en un crépuscule grisâtre.

Je regardais Jean Breauce. Sa haute taille était un peu voûtée et son visage, si bien composé, ne se sachant pas épié, s'était abandonné. Ses yeux, qui regardaient si droit, cillaient et s'égaraient en courtes lueurs, la bouche et les lèvres s'affaissaient, des rides que j'igno-

rais venaient souligner la fatigue d'un visage qui n'était pas sans noblesse. Il chancelait, et je n'osais pas penser que la vie qui l'avait roulé dans ses marées ne rejetait qu'une épave, et pourtant c'était bien ce qu'indiquaient ces yeux troubles, cette tristesse affreuse et l'irrémédiable fatigue qui dérangeait ses traits.

Je sors ma montre, c'est l'heure de retourner à bord et je l'appelle. En une seconde, il a reconstruit le visage que j'étais accoutumé de voir. Il a repris ses manières d'homme élégant, mais je devine qu'il se mure dans un silence où il se laisse entraîner par ses pensées. Il y a quelque chose de moins facile dans ses gestes, dans son sourire. J'ai l'impression de ne plus l'apercevoir qu'au travers de la brume. Il m'inquiète et je ne puis me défendre d'un certain malaise.

Nous nous sommes étendus dans des chaises longues sur le pont, et je voudrais l'oublier. Je me laisse séduire par la paresse, par ce dégoût de penser et d'agir, qui pèse parfois sur moi d'un poids plus lourd que mon manteau de voyageur.

La côte s'éloigne. Tout près de moi, comme si j'allais la toucher des doigts, j'aperçois la ligne grisâtre des palmiers du Tafilalet, le hangar de l'escadrille, ma tente de toile et l'horizon mort de la Hamada. Demain est là qui me sollicite et je m'imagine que c'est peut-être l'aventure. Après tout, je suis encore assez jeune pour me laisser séduire par elle. Mais où se trouve-t-elle? Je sais bien qu'elle n'est plus dans le manteau du saharien, qu'elle ne monte pas en selle avec le goumier et que je pourrais, des matins et des matins, dans cette aube presque froide d'Erfoud, l'attendre sur le terrain, à côté du fuselage de mon appareil, sans jamais la voir venir. Alors? Alors, je comprends peut-être la poignante détresse de Jean Breauce. Ne devrais-je pas, comme lui, quand je m'arrête pour faire le point, porter le même visage? La houle insensible s'est faite plus lente, plus

puissante. Un vent large, péremptoire s'est levé et balaie le soir qui commence à descendre. Nous sommes dans l'Atlantique.

Je regarde défiler les caps déserts. Ils plongent dans l'eau avec force et la mer a pris une teinte noire. Le navire s'éclaire. Cette paix venue tout à coup, je la sens qui m'inonde et je retrouve cette solennité que j'ai sentie quelque part, sur le seuil de ports brumeux, dans des matins d'hiver. Peut-être nous faut-il moins de lumière pour être plus maîtres de nous. Jean Breauce ramène son manteau sur ses épaules. Je me décide à lui parler et je fais un geste vague :

— C'est beau.

Il sourit et ne répond pas, puis, au bout d'un instant, il se secoue, sort sa pipe et se lève. Il va s'accouder au bastingage et regarde la mer. Puis il me fait face.

— C'est beau, si vous voulez.

Je le rejoins, nous marchons sur le pont.

Tout à coup, il reprend notre conversation :

— C'est beau, si vous voulez, mais ce n'est pas là que je ferai les gestes que j'aurais voulu faire.

— Oh! les gestes que vous voudriez faire, les connaissez-vous?

Il hésite : va-t-il lever ce masque qui le dissimule si bien? Il se tient droit devant moi, les mains dans les poches. Il sourit encore, de ce sourire qui me plaît et où se jouent l'ironie envers soi-même, l'indulgence des années, la bienveillance, le doute peut-être. Mais il parle d'une voix grave et j'ai brusquement l'impression qu'il est sincère et qu'il ne se moque ni de lui, ni de moi, ni de rien.

— Je voudrais, dit-il, avoir vécu les moments de celui qui a écrit : « Je partais pour mon dernier assaut. Combien de fois, pendant des années, avais-je marché dans le même état d'âme vers le soleil couchant. Quelques coups de fusils nous saluèrent. La canne dans la main

droite, le pistolet dans la main gauche, j'allais devant à grands pas. »

Sa voix se tut. Il me regardait toujours de haut en bas et je voyais luire son sourire.

— Vous savez cela par cœur?

Il souriait toujours, tandis que je regardais se lever devant moi, dans la nuit maintenant close, les personnages multiples de mon compagnon.

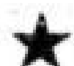
II

Erfoud. — J'ai repris les vêtements du Sud; le siroual, les naïls. Sur ma tente, la chaleur pèse de tout son poids; je sais qu'il n'y a rien dehors que le blanc aveuglement d'un pays de sable et de cailloux. Les palmiers rigides montent sur un horizon dont ils renforcent l'immobilité. Ma sèche philosophie est en moi si dure que je la confonds avec mon égoïsme. Les tempes serrées, la bouche sèche, je somnole dans un ennui qu'interrompt à peine le glissement des pas de mon ordonnance arabe.

Où se joue-t-il, le sombre jeu de cette guerre insaisissable, de ce harcèlement irritant que nous appelons « la musique du Sud »? Pour la centième fois, mon esprit fait le tour des mêmes choses. Mon existence s'est-elle cristallisée ici? Il y a pourtant dans ma vie des lignes plus douces, mais si je ne m'évade pas, si je n'essaie pas de m'enfuir vers les pèlerinages immobiles, c'est que je connais mon incapacité d'être heureux. Sur le sol, près de mon lit, je ramasse les maximes de Vauvenargues, mais je n'ai pas envie de lire. Entre les pages et moi s'interpose un tableau trop coloré. C'est la place du Ksar qu'entourent les maisons à arcades, c'est la foule des haratines, le passage des compagnies de légionnaires, des troupes de chevaux et de mulets et tou-

jours le même paysage. Le Tafilalet, le Bou-Lougroum, les oueds et leur mince ruban de palmiers et la Hamada où les pierres après les pierres, les plateaux nus après les plateaux nus, symbolisent le vide de l'éternité. Ce matin les sahariens ont reçu des coups de fusil, hier un cheik a été tué à la tête de sa Fezza; ce soir, dans le bar étouffant, moins maîtres de nous que la servante qui a fait le tour de la vie écœurante, nous regarderons le fond de nos verres.

Mais qu'avons-nous fait pour mériter autre chose?



Le vent de sable s'est levé. Le supplice recommence. Combien de temps soufflera-t-il? Nous voici aveugles pour des jours, nous allons avancer à tâtons, sans voir autre chose que ce brouillard jaune. Il y a dans l'air toutes les dunes du Sahara. Le sable est partout; sur les dents, dans la gorge, dans les poumons, sur les yeux surtout, brûlés malgré la protection des lunettes. On ne peut rien toucher, rien prendre sans en ramasser des poignées. Les vêtements collent à la peau et vous étouffent dans leurs draperies lourdes. Il n'y a plus moyen de vivre ni de penser, ni même de dormir. Lambeau par lambeau l'esprit s'en va, emporté, effrité comme les dunes et, peu à peu, s'insinue une tristesse noire, sans limite, dans laquelle on est enterré vivant. Il faudrait s'envelopper la tête du cheich et ne plus bouger, comme les Arabes, mais nous n'avons pas l'indifférence de l'Islam. Je traverse la place du Ksar. Le vent hurle et je titube; j'entends, sans la voir, une auto mitrailleuse qui fait ronfler son échappement libre et je me jette à tâtons dans les mulets d'une compagnie de tirailleurs. Le visage emmitouflé, le mousqueton en bandoulière, les soldats indigènes marchent en silence auprès de leurs montures. Dans son manteau hallucinant de sa-

ble, la troupe prend l'aspect d'une horde. De loin en loin stride le sifflet des sergents. Balme me dit bonjour au passage et essuie ses yeux qui pleurent. J'entre au bar et j'y retrouve Marcelin. Il se plaint, avec un accent lorrain exagérément traînard. Il ne parle que pour maudire ce pays où il vit depuis dix ans. Il sert aux méharistes de Tabelballah, et il est venu à Erfoud pour des affaires administratives. C'est ce qu'il appelle « aller dans le Nord ». Ce sont ses plus longs voyages vers la civilisation; au delà, il ne sait plus ce qui se passe. Il aligne les mots avec effort, et il est tellement renfrogné dans une misanthropie lugubre, dans un rêve qui est à cent lieues de tous mes rêves, que je me sens plus séparé de lui que si nous étions de races différentes. Pourrions-nous mettre en commun devant nous autre chose que notre argent ou que les dés du poker dice? Je me souviens pourtant, lorsque nous sommes sortis de Saint-Cyr, de ce hussard léger, brillant, un peu frondeur et qui gagnait des steeples à Auteuil. Il est devant moi maintenant, les cheveux ras, la figure osseuse, la peau tannée, crevée de rides, drapé dans une djellaba en haillons, le cou entouré d'un cheich douteux, et dans ses naïls que mantiennent des ficelles, ses pieds sont nus, poudreux et racornis comme des pieds de prophète. Mais ses yeux, décolorés par la contemplation de tant d'horizons blancs, brûlent d'une flamme mystique et je comprends qu'il ne regrette rien. Le Sud l'a absorbé dans un amour plus dangereux que l'alcool et il s'y promène en apôtre. Il n'envie aucun de nos chemins, il ne cherche pas d'autres routes que celles qui s'étirent dans son désert, ces routes que traverse parfois le bond d'une gazelle, mais au-dessus desquelles plane l'âme dure des chefs de peloton.

Nos monosyllabes coupent à de rares intervalles le choc des dés. Le sable crépite sur les carreaux. La sueur ruisselle et poisse nos mains. Au-dessus du bar,

le visage de la barmaid s'arrondit comme une lune pâle, et Marcelin a un mot amer :

— Il est des lieux où souffle l'esprit.

Je ne sais que lui dire et c'est lui qui parle encore.

— Ils m'assomment avec leurs paperasses. La prochaine fois, je dirai que je ne sais plus écrire et je signerai mon nom avec une croix.

Puis il paraît soucieux, il me regarde; il a peut-être quelque chose à me dire : un souvenir du temps lointain où, sur le bleu tissu des jours, brodaient les doigts fins d'un jeune officier de hussards...

— On a ramassé chez eux, à la dernière tournée de police, des mousquetons 1916.

C'est tout, je regarde mon verre et les dés qui jonchent la table. Quelqu'un pousse la porte et le sable se rue jusqu'à nous. Je me retourne et je retiens à peine un cri de surprise : Jean Breauce vient d'entrer.

Il m'a reconnu, son regard s'est posé sur moi et j'ai revu cette lueur pâle au fond de ses prunelles qui n'aiment pas s'appuyer sur les choses. Mais un ennui, une force lâche et que j'analysais mal, m'a maintenu sur mon tabouret, le coude appuyé sur le comptoir. A travers la chaleur, je perçois les odeurs du dehors, relents de beurre rance, de vêtements arabes imprégnés de suint; plus près de mes tempes, et les serrant ainsi qu'un casque étroit, le parfum de l'eau de cologne de la barmaid m'assaille comme une névralgie. Les alcools flottent autour de nous et, derrière le trouble cristal de mes sensations, le visage de Jean Breauce se déforme comme reflété par un mauvais miroir. Je souffle vers lui ma fumée et peut-être aussi ce dégoût maussade qui me rive à ce bar.

Pourquoi nous retrouver là après le voyage sur la mer?

Jean Breauce me salue d'un signe. Sa voix nonchalante traîne :

— On m'a dit que je trouverais ici le lieutenant Marcelin.

Marcelin bouge à peine la tête.

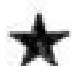
— C'est moi.

— Le lieutenant Marcelin des méharistes de Tabelballah?

— Oui.

— Alors puis-je vous demander de m'accompagner?

Ils sortent et le vent, par la porte un instant ouverte, m'envoie des poignées de sable.



Silence profond, qui roule jusqu'au désert; silence dans lequel plongent les palmiers et les maisons rougeâtres d'Erfoud. Il fait presque nuit; les étoiles, avant de s'effacer, dérivent sur le fond du ciel. Le vent du Nord souffle et je grelotte. Un saharien veille à la porte du camp. J'aperçois la place déserte, étirée par l'ombre. Le convoi est parti, je me souviens de son fracas à travers mon sommeil. Les camions blindés de cinq tonnes cahotent maintenant l'un derrière l'autre sur la piste, quelque part vers Derquaoua.

Le patron a une sale tête ce matin; des yeux creux, la barbe et la fièvre lui mangent le visage. Il est étendu sur son lit de troupe et se soulève à peine à mon arrivée. Des livres sont épars sur le sol nu; j'écrase partout des bouts de cigarettes; dans un verre luit un fond de café noir. Décor d'insomnie. Les pans de la guitoune claquent comme les toiles d'un voilier. La flamme de la lampe à pétrole vacille.

— Il va bientôt faire jour, n'est-ce pas?

— Oui, dans un quart d'heure.

— Faites sortir votre avion, vous partirez dès que vous y verrez clair. Vous emmenez un passager à Megheimine.

— Qui est-ce?

— Je ne sais pas.

Il me montre un papier qu'il vient de recevoir.

— Ce sont des ordres.

— Quand dois-je rentrer?

— Quand il vous le dira.

Il me tend la main.

— Au revoir, votre passager vous attend dans mon bureau.

Dans son bureau je trouve Jean Breauce.

En m'apercevant il se met à rire.

— Bonjour, mon vieux!

Mais je suis sans gaîté, et je laisserais volontiers mes mains dans mes poches si je ne me souvenais qu'il est bon de temps à autre de faire son métier sans vouloir comprendre et sans demander aux gens pourquoi ils ont un étui-revolver pendu à la ceinture.

Quelques instants après, l'avion décolle et, en une demi-heure, nous sommes à Megheimine.

Il n'y a là, au milieu de la Hamada, qu'un terrain d'atterrissage, un puits, des tentes qu'entourent des barbelés; une demi-compagnie de légion montée bivouaque sous le commandement d'un lieutenant. Les mulets, à la corde, s'ébrouent et se battent. Sur leurs dos, les plaies faites par le bât saignent sous la teinture d'iode et le goudron. Tout autour de nous, c'est le grand ciel mort du Sud et le plateau brun, sans fin répété, creusé, fouillé, raviné, semé de cailloux.

La piste s'enfonce vers le Sud et rejoint à une cinquantaine de kilomètres les tentes d'un bataillon.

— Qu'ai-je à faire? dis-je à Jean Breauce.

— Mais... rien.

— Vous attendre?

— C'est tout.

Je lui tourne le dos. Je suis plein d'une fureur morne et sans but.

J'erre autour des mulets, un légionnaire m'offre un quart de café. Je regarde là-bas, au fond des stériles étendues, monter le soleil. J'aurai bientôt sur les épaules le double poids de la chaleur et de mon ennui.

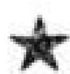
Dans ma poche, je tâte mon Vauvenargues. Je m'assieds contre une guitoune et je commence à lire :

« Quand vous êtes de garde au bord d'un fleuve où la pluie éteint tous les feux pendant la nuit... »

Deux ombres se sont approchées de moi. Je lève les yeux. Deux visages souriants me regardent : Jean Breauce et Marcelin.

— Mauvais garçon, dit Jean Bréauce. Je vous ai infligé une promenade sans grand intérêt. Ne me pardonnerez-vous pas ce qu'une manière d'agir quelque peu secrète peut avoir d'inconvenant ?

J'hésite avant de répondre, mais tout à coup, l'espace d'une seconde, j'aperçois sur ses traits cette détresse poignante qu'il n'avait pas dissimulée à Tanger, et c'est à mon tour de lui sourire.



Et puis les événements se sont déroulés. Où est Jean Breauce, à cette heure où j'écris? Quelque part dans le monde, et je pense à lui avec une douceur amère contre laquelle je me défends mal. Comme il est difficile d'analyser ses sentiments! Pitié, mépris obscur, affection peut-être, est-ce tout ce que j'ai conservé de ces heures lointaines où, pourtant, j'ai l'impression d'avoir tenu son âme entre mes doigts?

Pendant que nous faisions la sieste, le convoi est arrivé. Les chauffeurs s'apprêtent à repartir vers le bivouac du bataillon, mais je remarque que deux camions sont rangés à part. Autour d'eux des légionnaires montent la garde. La rame s'en va derrière ses

auto-mitrailleuses. Nous la regardons s'éloigner sur la piste. Jean Breauce, indifférent, fume des cigarettes. Les derniers véhicules disparaissent, engloutis par l'horizon, derrière les replis du plateau où la lumière brûle.

Heintz, le lieutenant de légion, vient relever ses hommes et nous demeurons seuls autour des camions; Jean Breauce, Heintz, Marcelin et moi. Breauce achève sa cigarette. Il la jette, l'écrase soigneusement sous son talon. Puis il monte sur un des véhicules et enlève la bâche qui recouvre le chargement. Des sacs de ravitaillement apparaissent. Il coupe la corde de l'un d'eux, fouille à l'intérieur et en retire des poignées de biscuits de soldat. Enfin, il ramène deux mousquetons tout neufs, la boîte de culasse soigneusement enveloppée d'étoffe. Il redescend, nous regarde et dit simplement :

— Voilà.

— Les salauds! gronde Marcelin.

Jean Breance allume une cigarette.

— C'était du travail bien fait, dit-il d'une voix froide. Il cligne à demi les yeux, avance les lèvres, pousse un caillou du bout de son soulier.

— Comment allaient-ils faire pour passer les fusils? C'est moi qui ai posé la question.

— C'est bien simple, répondit-il. Le convoi va arriver à destination vers la tombée de la nuit. C'est le moment propice aux attaques et les camions sont bien mal défendus par les autos-mitrailleuses.

J'aperçois son visage. Il est sans doute repris par son métier, car il a une expression cruelle qui me déplaît.

— C'est une solution, continue-t-il, ce n'est sûrement pas la bonne, parce que les gens qui font ça répugnent aux violences inutiles. Il est plus facile de simuler ou de créer une panne mécanique. Sur ce point vous êtes mieux renseigné que moi. Comme il va faire sombre, on abandonne les camions et leur chargement pour venir

les reprendre à l'aube, mais pendant la nuit quelqu'un a enlevé les mousquetons.

Devant une guitoune, un légionnaire est en faction. Nous entrons. Les deux chauffeurs et leurs deux graisseurs arabes sont assis sur le sol. Jean Breauce les examine un instant sans mot dire, puis il sort son mouchoir, le mouille, s'approche d'un des graisseurs et lui frotte la figure; sous le masque de crasse et de hâle artificiel un visage blanc apparaît. L'homme dans ses guenilles n'a pas bougé. Jean Breauce remet son mouchoir dans sa poche.

— Tu as perdu, dit-il simplement.

— Oui.

— Tu avais trop souvent gagné.

Un faible sourire tend la bouche de l'inconnu.

— C'est vrai.

Nous nous éloignons à cheval.

— Vous pouvez venir, m'a dit Jean Breauce, c'est le dernier acte et nous n'allons pas très loin.

Derrière nous, une dizaine de sahariens chevauchent autour du prisonnier. Au bout de deux ou trois kilomètres, la piste longe un grand repli de terrain derrière lequel le plateau disparaît. Jean Breauce met pied à terre, s'éloigne avec l'inconnu, ils gravissent tous deux le remblai et disparaissent. Un coup de feu claque et fait frémir ma monture, puis Jean Breauce revient et referme son étui-revolver.

Les derniers instants de notre rencontre, nous les avons passés ensemble sous ma guitoune à Erfoud. Je m'étais assis assez loin de mon compagnon, et, malgré moi, je ne me défendais pas d'un mépris auquel se mêlaient la tristesse et la pitié.

— Je ne diffère pas beaucoup d'un assassin, avait dit Jean Breauce, et il avait eu un rire sombre. — Bah! avec un peu d'habitude!...

Je ne disais rien, mais je comprenais beaucoup de

choses. Ce mystère qui semblait flotter autour de lui, sa détresse, ce dégoût de lui-même qu'il dissimulait parfois si mal, ses paroles enfin derrière lesquelles je voyais l'amour d'une vie claire et loyale :

« Je partais pour mon dernier assaut; combien de fois pendant des années... »

Il se leva pour s'en aller, aperçut mon Vauvenargues par terre, le ramassa et le tint un instant dans ses doigts.

— Nous avons voulu vivre en suivant de grands exemples. Ah! misère!...

Il laissa retomber le livre, souleva la portière de toile et s'en alla; il avait oublié de me tendre la main.

Plus tard je reçus ces mots sur une carte :

A bord de l'Atlas. Dans un instant le navire va partir. Je retrouverai facilement au retour les sillages de l'aller, mais je n'y retrouverai pas votre amitié.

Tout cela n'était pas dépourvu de littérature; je mis la carte dans ma poche et je m'occupai de vivre. Six mois après, étant de passage à Casablanca, je me rendis aux bureaux de la compagnie de navigation. Je cherchais sur la liste des passagers qui s'étaient embarqués le 20 mai le nom de Jean Breauce. Il ne s'y trouvait pas.

Ainsi son nom même était un mensonge et rien ne me restait plus de lui. Un instant, sur le bord du trottoir le long duquel se pressait une vie tumultueuse et dans laquelle j'étais désorienté, j'essayai de reconstituer son visage.

Il m'apparut avec son sourire triste, mais son fantôme était si incertain (moins incertain peut-être que mes pensées) que la foule le dissocia tout de suite.

Alors et comme pour répondre à sa volonté, je laissai retomber sur toute cette aventure et sur ses acteurs le double rideau du temps et de l'oubli.

GEORGES PONCET.

ODE EN MÉMOIRE DE SHELLEY[1]

—

A Robert de Souza.

I

Oui, je sais... Les lois sages du nombre
commandent aux révolutions,
et sans arrêt ni heurt, dans l'infini sans ombre
le nombre guidera les constellations...

Je sais qu'autour de nous, profond comme une conque,
le temps résonne d'échos
et que toute heure ainsi se creuse et se prolonge...
Les résurrections s'élancent des tombeaux.

Mais vraiment l'on dirait, ce soir anniversaire,
qu'entraînée au travers des astres enflammés
et des astres éteints, le nombre a ramené,
parmi l'éther, notre terre
à ce point merveilleux du chemin de cristal
où les étoiles, l'air, le vent et la lumière,
le ciel entier, les bois, la mer et le mystère
et le silence même se souviennent,
comme enchantés par vous, comme enivrés
de vous, ô Shelley.

Le clair de lune est pur, comme le clair de lune
de ce monde évoqué par votre verbe ailé;

(1) Jean de Cours, né à Monlezun d'Armagnac, le 3 novembre 1892, mort à Saint-Gervasy le 9 septembre 1928. Poète, il publia *Treize Chansons pour exprimer la Vie* (La Phalange, 1919), et *Suite Tourangelle à la Louange de Diane* (La Connaissance, 1922), plus quelques poèmes au *Mercure de France*, à la *Grande Revue*, aux *Trois Roses*, à *Rythme et Synthèse*. Il laisse plusieurs poèmes inédits et d'importantes études d'esthétique, dont un livre sur *Francis Vielé-Griffin* publié en 1930 (Champion éd.). Son esthétique le rattache au Symbolisme. Il venait de fonder en 1928 la revue *Poésie Pure*.

tout chante à l'unisson de vos douces musiques.
et quelque amour mystique unit en son anneau
mon cœur qui n'est plus seul en cette solitude
embaumée au chèvrefeuille et au tilleul...

II

Paix des minuits légers berçant la terre heureuse,
espaces bleus où des parfums tendus,
de fleurs en fleurs et d'arbres en arbres,
célèbrent comme cordes de harpes
une sérénité que l'Esprit a perdue.
Ah! je ne sais pourquoi ma pensée loin de vous
et du soir doux
s'égare...

Je la sens, par delà la distance et le temps,
s'enfuir!... Elle tremble, elle hésite,
ne reconnaissant plus au bord du golfe triste,
ô Shelley, ta maison.

Où sont donc ces pins verts, qui murmuraient au vent,
et, caché par les buissons de myrtes,
ce double chœur des chères voix,
rossignols d'amour, alouettes de joie?...

Quel silence sur toutes ces choses!...
Ta porte est close et sur ton seuil,
A l'abandon, les roses tombent...
Quelque deuil hante-t-il de son sommeil
cette terre heureuse, réalité du ciel?

III

Adonaïs est mort; au tertre de sa tombe,
refleurit l'anémone d'été.
Pourtant, depuis mille ans,
toujours l'on se raconte
les moindres traits de sa beauté :

« Sous ses cheveux dorés, lorsque son regard brille,
n'est-il plus beau qu'un Lys? »

Et n'est-ce à lui toujours que toute jeune fille
songe, en songeant à l'amour;
quand elle se sait seule et rougit à son aise,
se tait, baisse les yeux, sentant son cœur qui pèse,
en cette aube qui l'émerveille,
en ce soir qui la trouble aussi...

Adonaïs est mort, mais le bel Adonaïs
n'était point cette ombre blême,
que la déesse éperdue embrassa à genoux...
Paix donc! cessez vos pleurs et vos longs cris funèbres,
Muses, voyez au ciel, une étoile se lève,
et l'âme d'Adonaïs, pure étincelle,
scintille encore pour vous...

Aussi beau qu'Adonaïs, tu pleurais sur toi-même,
Shelley, en dédiant ton thrène à ton ami...
Dormez-vous tous deux sous les violettes?
Le vent monte si doux de l'étroit cimetière,
que je crois reconnaître, à ses espoirs, ton chant,
avec le vent, dans le vol blanc des marguerites.

IV

Clair Esprit, du palais où te fête la mort,
entends-tu s'élever les harmonies légères
que dispense la nuit à la terre
en se posant sur elle comme un baiser?...

Il tinte en toute fleur un grelot de rosée;
chaque chose, pour nos corps,
se fait trop fine...
N'est-ce un oiseau qui, de son trille,
conduit cette ronde invisible
et plus blanche que robe de fée?

Que disent donc ces chœurs sans voix
aux roses nouvelles, réveillées

pour se mêler, parfums et joie,
aux pas ailés de cette danse,
où frêles et pures s'élancent
les essences délivrées?...

Ton âme est bien leur sœur voilée,
absente et présente — le sais-je? —
Il est des étoiles mortes, peut-être,
dont vibre toujours la lumière...

Te l'ont-elles appris, la mort et la tempête,
ce qu'est la Vie, ô poète?

V

Le bleu du ciel porte l'oiseau,
et la barque sur l'eau
ne pèse plus que feuilles vertes.
L'abeille enroule un sentier d'or
dans la poussière où le soleil s'endort;
l'insecte pend au fil de la Vierge...

L'homme au gré des mouvantes saisons
poursuit l'oiseau, sculpte la pierre,
ensemence et creuse la terre,
bâtissant, lourdement, la prison,
don il voudrait secouer les portes...
Car l'homme est porté par la vie,
et la mort porte la vie des hommes.

Aussi la vie est et n'est pas.
Hier, n'est-ce pas,
l'espoir la conduisait vers ce qui n'est encore
La nuit pâlit, avec l'aurore;
ce qui n'était pas n'est plus.

Jours bénis, saintes saisons
moments trop courts à ceux qui s'aiment,
folies, réalités, raisons,
qu'êtes-vous, sinon un poème?...

Pourquoi pleurer? pourquoi gémir?
Chantons à pleine voix ces rythmes
par qui l'âme se divinise,
en prêtant à tant d'ombre un reflet de ses yeux,

Comme toi, Cœur des Cœurs, heureux...

VI

Qu'importe si, pareils aux vagues de la mer,
passent et disparaissent les hommes?
Les feuillages rouges et jaunes de l'automne
Ont fait la terre d'aujourd'hui.

La terre se réchauffe au soleil quand il luit.
Autour de nous la vie et la mort se mêlent;
trop claires pour nos regards éblouis,
elles échangent leurs merveilles.

Comment, nous le savons à peine;
pourquoi, — le saurons-nous jamais?
seuls le devinent peut-être
ces beaux anges, hérauts de Dieu.

Toi, tu fus, ô Shelley, l'un d'entre eux;
tu nous disais que toute chose
créée, même en s'effaçant, compose
un rayon de l'éternelle rose,
qui refleurit, ailleurs et pour toujours...

Qu'importent les années ou les jours,
si notre songe se prolonge
en l'ivresse dont nous l'avons paré?...

Poète, c'est ainsi que la Vie triomphe.

JEAN DE COURS.

UN LANCELOT DU XVIII^e SIÈCLE
LOUIS GRESSET

—

Le langage est un enfant terrible, qui prend facilement de mauvaises habitudes, court volontiers dans le ruisseau, a de dangereuses fréquentations, manque de pondération lorsqu'il veut s'habiller, soit qu'il se promène tout dépenaillé, soit qu'il se pare de vêtements trop recherchés qui lui enlèvent tout naturel et toute liberté. Comme tous les bambins, il se plaît à imiter autrui, faisant siennes de préférence les habitudes des étrangers. De tout temps il lui a fallu des Mentors pour le corriger, le guider dans la bonne voie et lui donner agréable tournure.

Ces Mentors au cours des siècles eurent des noms divers et obéirent à des disciplines opposées : les uns furent ardents et laissèrent une excessive indépendance à leur élève, les autres se montrèrent plus réservés et tinrent parfois celui-ci trop en lisière. A coup sûr, parmi les premiers faut-il compter Rabelais, Montaigne, du Bellay, Fénelon et Rousseau et parmi les seconds Lancelot, Boileau et Voltaire. Malherbe participe à la fois des deux genres de régents du bon langage, puisqu'il bride celui-ci avec sévérité tout en le laissant vagabonder sur les berges de la Seine, non loin du Port-au-Foin. Vaugelas, lui, fait bande à part, strict observateur de l'usage, maître de la langue. De nos jours, Lancelot a pour digne successeur M. Abel Hermant, que ses *Entretiens avec Xavier* et ses *Remarques* classent parmi les régents à la fois ardents et réservés. M. Abel Hermant a élevé son enfant terrible non pas en serre chaude, mais en pleine nature;

seulement la nudité lui fait horreur et il revêt celle-ci de vêtements à la française, ayant un chic anglais fabriqué à Paris. Son disciple n'est pas un fils naturel ; il est de bonne famille, peut se mettre au diapason de son époque; il lui est toutefois interdit de prendre un accent étranger. Et surtout il doit bien se garder de faire un long stage dans les administrations publiques, dans les bars et les dancings, où il finirait par devenir bien vite un ci-devant fort ordinaire, voire un petit nègre déconcertant. Ainsi le langage moderne s'enrichit de termes barbares et s'appauvrit lamentablement en se chargeant des oripeaux pérégrins et des uniformes fabriqués par les artisans, les techniciens et les pseudo-mondains.

Le confident de Xavier a bien raison de tancer d'importance l'enfant terrible, qui semble être le rejeton bizarre de plusieurs pères, hélas de nationalités diverses! Au milieu du XVIIIe siècle déjà, l'anglomanie sévissait; la langue s'appauvrissait, en s'enrichissant de mots de salon, de vocables scientifiques, d'expressions excessives; mais l'enfant terrible, loin de se promener tout nu en pleine nature avec Emile, se confinait et s'étiolait dans l'atmosphère factice et surchauffée des bureaux d'esprit; on ne reconnaissait plus le bel enfant de Rabelais, de Montaigne et de Corneille. Un Lancelot osa alors prononcer un énergique désaveu de paternité, un Lancelot qui, pour avoir fait parler de façon exquise un insolent perroquet, ne peut pourtant point être taxé de psittacisme, s'érigea en régent du bon langage et tenta énergiquement par devant l'Académie de redonner à l'enfant terrible figure et force françaises, en le débarrassant de ses fards étrangers, de ses vêtements bizarres et en le ramenant au soleil enchanteur de la douce Ile-de-France. Ce Lancelot méconnu de ceux qui ne voient en lui que l'auteur de l'exquis *Vert-Vert*, de l'amusant *Lutrin vivant* et du malicieux *Méchant* est Gresset. Gresset, qui n'a sa rue dans Paris que depuis deux ans et qu'il nous faut placer

auprès des Mentors du beau langage. Excellent précepteur, puisqu'il était à la fois dans les ordres et dans le monde; de l'abbé il avait la sévérité indispensable pour lutter contre les fantaisies de la mode, la légèreté excessive des bavards de salons; du mondain il gardait heureusement le sourire et la grâce. En lui l'enfant terrible trouva un Lancelot qui ne l'empêchait pas d'aller dans le monde, à condition de s'y présenter avec le même costume de bon goût et de bon ton porté par ses grands ancêtres du XVII^e siècle. La grâce et le charme devaient en être tout raciniens; foin des vêtements efféminés, des uniformes étrangers, des expressions extraordinaires en usage dans les corps de métier. L'enfant de Gresset était un excellent petit provincial, qui aux yeux des mondains semblait descendre d'un paysan du Danube, ayant appris à parler correctement sa langue avec un grand seigneur français. Certes Gresset est un peu sévère pour les termes nés de la mode, de la science, des métiers, mais sa régence est si proche de celle qui gouverne Xavier qu'il nous a paru piquant de la peindre ici. Gresset n'est pas seulement le chantre de *Vert-Vert*, du *Lutrin vivant*, le père de ce *Méchant* que jalousait Voltaire, Gresset est aussi l'auteur d'un discours prononcé à l'occasion de la réception de Suard à l'Académie Française et où l'on retrouve le meilleur de la doctrine linguistique du Lancelot du XVIII^e siècle.

Mais d'abord qui était ce Suard, pour lequel Gresset devait rompre tant de lances en faveur du beau langage? Suard, le pâle, comme l'appelait le bon abbé de Saint-Pierre, était alors l'auteur de *Variétés littéraires* et d'une traduction de l'*Histoire anglaise de Charles Quint*, ouvrages auxquels plus tard allaient se joindre des *Mélanges*, une *Préface* fort remarquable d'ailleurs aux *Caractères* de La Bruyère, dont Andrieux se plaisait à dire que c'était « le Cid » de notre auteur, et enfin une fidèle traduction de *La Décadence et de la Chute des Romains*

de Gibbons. L'historien anglais appréciait tout particulièrement Suard, qui avait de si heureuse manière fait parler la langue française aux écrivains des autres nations. Suard connaissait la littérature britannique par le côté d'Addison, de Pope, de Goldsmith, des moralistes et des poètes du temps de la reine Anne. On concédait au nouvel élu de la modération, de l'urbanité, un ton de liberté honnête. Partisan du XVIIIe siècle, mais non de la Révolution, il s'arrêtait à d'Alembert sans passer par Condorcet. Vers 1801, il devait fonder *Le Publiciste*, dans lequel il publia des articles de Mlle de Meulan, et demeura d'une indifférence polie à l'endroit du *Delphine*, dont *Les Débats* sous la signature de M. de Feletz relevaient de fâcheux néologismes d'alors, tels que « persistance », « vulgarité » et « inexistence ». Suard mourut en 1817, à l'âge de 81 ans, secrétaire perpétuel de l'Académie. Il ne manquait point de sens critique, admirait Vauvenargues, estimait que *Le Mariage de Figaro* était « de la Révolution en action » et avait su replacer La Bruyère au rang que méritait le traducteur de Théophraste, à qui il trouvait d'ailleurs plus d'imagination que de goût. Il le commentait volontiers dans le salon de M. de Vaisnes, qu'il fréquentait assidûment. Sa conversation était parsemée de citations de Chamfort et de mots cruels de ce curieux marquis de Lassay, lequel se plaisait à déclarer « qu'il faudrait avaler un crapaud tous les matins pour ne trouver plus rien de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde ». Ce crapaud, Suard l'avalait chaque fois qu'il rencontrait Geoffroy. Le terrible critique, avec sa brusquerie et sa crudité de langage, n'arrêtait point de dauber sur son confrère. Comme tout académicien qui voulait briller et réussir alors, Suard avec sa femme, dont la grâce du visage égalait le charme de l'esprit, tenait salon. On disait qu'ainsi Mme Suard, digne émule de Mme d'Houdetot, replâtrait la situation littéraire de son mari. Comme

on le voit, la méchanceté ne perdait point ses droits dans l'Assemblée sereine, où allait bientôt être créés les Prix de vertus. En 1772, lorsque Suard se présenta avec Delille à l'Académie, sa réception fut rejetée par le Roi et ne fut agréée que deux ans après, grâce aux bons offices de l'ineffable duc de Nivernais, véritable avocat de la docte compagnie auprès de la Cour et de la Ville.

Le discours à Suard aurait fort peu d'intérêt si Gresset, s'élevant au-dessus du médiocre sujet offert à son éloquence, ne s'était point posé en Mentor sévère de la langue française, menacée à la fois d'appauvrissement et d'enrichissement. Paradoxe apparent : les langues riches ayant parfois très peu de mots à leur disposition et les langues pauvres souvent devenues telles par un apport excessif de termes impropres. Ces considérations sur la vie de l'idiome national sont suivies de critiques sévères touchant la décadence des mœurs et l'éminente dignité du génie français. Il est curieux d'entendre parler de sujets graves avec une si docte pertinence celui qui demeure aux yeux de tous le confident de *Vert-Vert*. Il est vrai que la vie même de Gresset est l'image de son talent. Notre auteur passe son temps au couvent, lorsqu'il brille dans le monde, et aussitôt qu'il s'est fait oublier entre des murs monacaux, il regagne Paris où son étoile a pâli, où la mode l'étonne et l'exaspère par ses nouveautés. Il tient ainsi et du régent de collège et du mondain, et du moine et du libertin. Ses idées sur la langue attestent de ces divers personnages, qu'il résume si curieusement en lui. Sa doctrine d'ailleurs ne manque ni d'originalité ni de profondeur. Elle vaut encore aujourd'hui et certains passages du discours conviennent fort bien au temps présent. En 1774, tout comme maintenant, la grammaire était fort en faveur. Il y avait beaucoup de « grammaires clubs ». Les dames accordaient toute leur attention aux travaux des disciples de Vaugelas. Les conférences de l'avocat Douchet étaient suivies avec passion

et l'on attendait impatiemment que parût dans la presse une analyse d'un livre consacré à la langue.

Gresset savait ainsi fort bien ce qu'il faisait en parlant du langage; il était en somme le fidèle serviteur de l'opinion et de l'Académie. Non content avec Michaelis qu'il admire, de voir démontrée l'action des idées sur les termes et l'action réciproque de l'expression sur la pensée, il expose comment la langue suit les mœurs dans leurs révolutions, combien les mœurs d'un temps ont d'empire sur le langage, combien leur amollissement, leur décadence, leur dépravation énervent, dégradent et corrompent le style dans les écrits et les conversations. Que dirait Gresset aujourd'hui? Certains escrocs de haut vol ont rendu caduc le mot million, remplacé par ce terme de ruisseau « unité »; de même que la décadence des études classiques nous vaut dans les circulaires ces « vocables nouveaux riches » de *permanisation, normalisation, motorisation* et *standarisation.*

De peur d'ennuyer « aussi bien qu'un autre », Gresset se contente d'esquisser à grands traits l'empire des mœurs sur le langage et dresse un malicieux bilan des pertes fâcheuses et des nuisibles acquisitions qu'a faites la langue au cours des siècles. Il déplore de la meilleure foi du monde l'affaiblissement des mœurs généreuses et franches de jadis, la disparition de ces temps de vertu et de bonheur où, selon l'expression de Montaigne, la vérité avait sa franche allure. Il est vrai qu'au XVIIe siècle les contemporains de Boileau pleuraient déjà sur cette époque défunte, que la patine des années avait rendue si douce et si attachante. On oubliait un peu trop cependant et la rudesse du siècle d'Henri IV et la déliquescence des mœurs de la Cour des Valois. Gresset est navré de constater la disparition de certains termes énergiques, lumineux, nécessaires même, remplacés hélas! par de faibles équivalents. Si Rousseau se montre un latitudinaire déchainé, Voltaire affirme que « l'essentiel est de savoir se

servir avec art des mots qui sont en usage ». L'auteur du *Siècle de Louis XIV* et Gresset continuent Boileau, tandis que Jean-Jacques donne la main à Fénelon, si favorable aux néologismes qu'il niait que les mots créés par les peuples leur appartinssent en propre.

Comme son perroquet, notre académicien entend ne se servir que des vocables précis et naturels, qui lui ont été appris par l'usage. « Il faut d'ailleurs prononcer l'idée telle qu'elle vient d'être conçue »... Voilà, semble-t-il, qui est bien dangereux dans un salon. Au cloître on ne se parle qu'à soi-même, cher moine du Danube. Point besoin de « ces sublimes vernis, de ces gazes perfides » que vous vitupérez, pour y converser avec vos frères. Mais au milieu de mondains, allez donc exprimer sincèrement votre pensée!... L'on aurait tôt fait de vous jeter dans le puits, d'où vous auriez fait sortir la *vérité toute nue*, sans avoir eu soin de la parer de mots trompeurs.

Justement, répond Gresset, ce sont vos bureaux d'esprit qui, en affaiblissant les mœurs, ont enlevé au langage sa sincérité et sa valeur de jadis. Chaque mot n'est qu'un mensonge! Où est maintenant le naturel, où sont la *simplesse*, la loyauté, le style mâle et franc des siècles de vertu? Où est la langue de Montaigne, d'Amyot et de Sully? Avant Gresset, Malherbe avait dit choses semblables. A la vérité, Corneille et Racine, en filtrant la langue, lui avaient retiré ces impuretés et ces scories, dont notre académicien déplorait la disparition. A cette époque bucolique on regrettait les siècles de fer; dans ces derniers on aspire au contraire au retour des bergeries et des petites manières gracieuses. Gresset a, il est vrai, d'autres choses à regretter; il ne retrouve plus la langue noble, brillante et pure de Racine, de Boileau et de Fénelon. Il a tort — Suard se chargea de réparer cet oubli — de ne point signaler La Bruyère, dont Voltaire remettait au jour la petite phrase concise et incisive. Gresset exagérait; il y avait moins loin de Racine à lui que de Cor-

neille à Racine. Des mots anciens, vigoureux, trapus, sortis tout armés des guerres et des troubles étaient tombés en désuétude. Gresset veut qu'on les ranime; « leur vieillesse, dit-il, en rentrant dans le monde serait cajolée par le bon air et la mode ». Ce n'est pas sûr; les archaïsmes prêtent à rire; ceux qui les emploient font figure de pédants. Et puis le dogme de Vaugelas — il n'est jamais permis de créer des mots — n'est plus admis alors sans discussion. Parler comme Montaigne et Sully, même comme Corneille et Racine, mais n'est-ce point empêcher le progrès du langage? Les scrupules des puristes, lit-on dès 1710 dans *Les Nouvelles de la République des Lettres,* ont gâté nos meilleurs écrivains. Fontenelle, La Motte et l'abbé de Saint-Pierre sont parmi les novateurs à la suite de Fénelon. Et voici ouverte la querelle des néologistes et des intraitables, telle qu'elle l'est encore aujourd'hui. Précédant M. Abel Hermant, notre Gresset se dresse contre ces dangereuses innovations, en faisant toutefois une moins fine et moins judicieuse critique des mœurs que l'auteur des *Transatlantiques.*

Le bon abbé provincial constate avec tristesse que les pertes réelles de la langue ne sont point compensées par ses modernes acquisitions. De quelle ridicule bigarrure de noms ne se trouve-t-elle pas surchargée? Gresset, il est vrai, déteste les salons, la mode et n'est point latitudinaire. Certains termes nouveaux l'exaspèrent. Pourquoi l'ottomane, la chiffonnière, le frac, la chenille, le caraco, les baigneuses, les iphigénies, le cabriolet, la désobligeante, le solo et la dormeuse? Mon Dieu, cher M. Vert-Vert, sans doute pour suivre les modes nouvelles, pour permettre aux gens de la cour et de bonne compagnie, vrais régents du beau langage, selon Vaugelas, de s'entendre et de converser. On ne peut pourtant point appeler chaise ou carrosse la légère voiture à deux roues, qui vous mène de Paris à Versailles au galop d'un cheval anglais! L'ottomane n'implique point que les Turcs soient désormais

les maîtres du langage français. L'Iphigénie est le nom poétique d'une tunique exquisement grecque. Eh quoi, la Grèce, dont vous célébrez dans vos vers le génie et le charme, ne trouve point ici grâce à vos yeux. Nullement; et voici que Gresset se montre exagérément sévère. Ecoutez-le; il sent un peu sa province :

La plupart de ces nouveaux noms, dit-il, n'étant que bizarres et plus ou moins plaisants, comme il est des temps où le ridicule est un aliment de première nécessité, on doit se résigner à entendre ces noms aussi nécessaires à joindre aux dictionnaires que les objets qu'ils énoncent sont essentiels à la félicité publique, objets aussi nécessaires que les coëffures modernes le sont au bon sens, les toitures anglaises au bonheur de l'âme et la nouvelle cuisine à la bonne santé.

Vouloir supprimer tout cela,

ce serait vouloir anéantir toute la consistance de tant d'êtres moitié agréables, moitié importants, qui n'ont de langage bien décidé que ces termes, de principes que le costume et dont tout le mérite serait perdu, toute l'existence anéantie, si cet univers devenait assez malheureux pour n'avoir plus ni gazes, ni paillettes, ni jolis chevaux, ni dentelles, ni fleurs d'Italie, ni boîtes à plusieurs ors, ni élégantes, ni merveilleux, ni chenilles.

Gresset se montre bien dur pour cette société légère et futile, qui précisément se délecte des impertinences de Vert-Vert! Et combien eût-il été marri, s'il lui eût fallu vivre au rude siècle de Sully et porter le lourd harnois de guerre! Mais voilà, éternel snobisme, on admire toujours de confiance le passé! Les siècles sont comme la poudre de riz et le rouge des événements; grâce aux uns, les autres font figure de jolies femmes éternellement fraîches et jeunes.

Et Gresset, ennemi des nouveautés, réclame ironiquement la publication du dictionnaire des modes, « dictionnaire portatif in-seize, dont un volume naîtrait chaque

mois de l'année », comme si les autres époques n'avaient pas eu, elles aussi, leurs « nouveautés » de la couture. Qu'eût-il dit aujourd'hui devant cette avalanche de mots barbares : Pull-over, sweater, polo, kasha, tea-gown, etc.? L'anglomanie, qui trouvait grâce devant Fénelon, fut d'ailleurs en France toujours de saison.

A la rigueur, tous ces noms ne feraient point de mal : ils iraient se ranger dans la classe de tous les mots techniques, dont le dépôt littéraire de la langue n'est point obligé de se charger. De nos jours en effet, n'a-t-on point oublié le « suivez-moi jeune homme » et le « pouff » de nos aïeules? Mais ces vocables nouveaux ont bouleversé notre langue. Un art s'est répandu de parler sans avoir rien à dire et Gresset vitupère ces demi-mots, ce papillotage éternel d'épigrammes manquées, cette puérile fureur de ne point parler comme les autres, ce ton décousu, sans idées raisonnables, sans suite aucune, dont il résulte que presque toutes les expressions ne sont que des modulations vagues, que l'on imprime à l'air. Ainsi la conversation n'est plus un plaisir, c'est un travail, une suite de tours de force, un *état de guerre de prétention.* Le mot est joli et il faut avouer que sur ce point Gresset avait raison. Avec autant de cruauté qu'il stigmatise les sadiques de la méchanceté, il fustige les « assembleurs de mots grotesques », les bruyants et ridicules merveilleux, mirliflores élégants et célestes, dont les conversations, où fusent de grands éclats de rire tristement gais, dénaturent cette belle langue française confiée à la garde de l'Académie.

A la vérité, ce sont moins des mots nouveaux que des rencontres disparates de vocables opposés par leur essence, que l'on découvre dans le vocabulaire de ces successeurs des Précieuses. Et que ce vocabulaire devait énerver Gresset! Que pensez-vous d'une haie, appelée *suisse du jardin,* du dé surnommé *l'oracle roulant du destin,* du *marchand de ramage* pour dire marchand d'oi-

seaux, *du greffier solaire* pour désigner un cadran? Et puis il faut ajouter ces expressions saugrenues, telles que : *refus attirants, coups de langue bien assénés, sages téméraires, avares prodigalités.*

Ces ridicules nouveautés, issues de la Chambre bleue, Voltaire avant Gresset les avait condamnées.

Un mot nouveau, disait l'auteur de *Candide,* n'est pardonnable que quand il est absolument nécessaire, intelligible et sonore. On est obligé de créer en physique; une nouvelle découverte exige un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain? Y a-t-il d'autres passions que celles qui ont été exprimées par Racine, effleurées par Quinault? On ne peut plus rien changer à l'italien, à l'espagnol, à l'anglais, au français sans les corrompre; la raison en est claire; c'est qu'on rendrait bientôt inintelligibles les livres, qui font l'instruction et le plaisir des nations.

Et Voltaire de déplorer des vocables modernes tels qu'*éduquer, suspecter, égaliser, mystifier, obtempérer, errement, provocation, portion, redingote et vaux-hall.* Raillées à leur naissance, certaines expressions ont été dans la suite acceptées sans peine : *faire bourse commune, façon de faire, tomber amoureux, mettre en valeur.* Et l'on va même jusqu'à regretter l'apparition de *bienfaisance, érudit, inattaquable, inexécutable, naturalisme, perfectionnement* et *popularité.*

Avec Voltaire, Gresset veut enfermer la langue dans le tombeau de son passé. Rousseau la délivre et proclame que la première règle de l'écrivain est de « se faire entendre ».

Toutes les fois, dit-il, qu'à l'aide de dix solécismes je pourrai m'expliquer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais; pourvu que je sois bien compris des philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots.

De ce jour, le néologisme se mit à fleurir. Le chevalier de Jancourt constate que « la langue française n'est

qu'un ramage faible et gentil et qu'elle n'a point une étendue fort considérable ». Et Marmontel regrette le temps où la langue était conquérante! Il est curieux de noter que les poètes d'alors qui, tous descriptifs, auraient dû se montrer partisans des néologismes, n'ont jamais cherché le pittoresque dans les mots nouveaux, alors qu'avec les publicistes Beaumarchais donnait librement dans le barbarisme et réunissait dans une même phrase *églisier, rager* et *rétablisseur.*

Et l'on déplore que Chénier, voulant désigner le beurre et le fromage par leurs noms, ainsi que le souhaitait Gresset, use de cette si ridicule périphrase :

> Le lait, enfant des sels de ma prairie humide,
> Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide,
> En un globe fondait sous ses mains épaissi
> En disque savoureux à la longue durci.

La contagion néologique est telle que Gresset la voit s'étendre jusqu'aux médecins. Ceux-ci lui semblent avoir inventé des maladies neuves, afin de pouvoir employer de nouveaux termes et surtout de curieux assemblages de mots. Nous sommes loin en vérité, de Diafoirus et de son latin de cuisine. Les chapeaux pointus de 1774 ne parlent plus que de *nerfs agacés, crispés, de système vaporeux à débrouiller, de baume à donner aux esprits.* La fièvre se nomme *fluctuation,* à son début; lorsqu'elle décroît, *fin de tempête* et *queue d'orage.*

On imaginerait, poursuit notre auteur Tant-Pis, que tous les matins ces parleurs agréables, ces docteurs ambrés, avant que de se mettre en route pour distribuer élégamment la mort ou la vie, préparent une certaine ration de termes doctement choisis, pour ne point parler aujourd'hui comme ils parlaient hier. Eh! mes amis, soyez des consolateurs et non des esprits, on vous demande des secours et non des épigrammes, ne faisons point pétiller les lampes du bel esprit sous le pâle flambeau de l'agonie et ne mettons point de pompons au spectre de la mort.

Cruel Gresset, qui osait demander aux médecins d'employer le mot précis, au risque de hâter la fin d'un moribond ou de compromettre définitivement le retour à la santé d'un de leurs clients encore gravement menacé! Mais le traditionalisme de l'abbé tournait le dos à la vérité et déjà le dictionnaire contenait nombreux des termes employés par les médecins dans leurs ouvrages ou dans leurs conversations. Aujourd'hui d'ailleurs ne baptise-t-on point neurasthénie, mal redoutable, les moindres petits bobos, dont se plaignent les jolies malades imaginaires?

Ce besoin de briller par des excentricités de langage, on le retrouve, c'est Voltaire qui nous l'apprend, jusque dans les prospectus d'un marchand. Ce dernier, écrit le patriarche de Fermey à l'abbé d'Olivet, autre conservateur de beau langage, pèse dans ses balances d'épicier le mérite du Duc de Sully. Ne pensez pas qu'il s'agisse de citer le nom du Duc de Sully, il l'appelle l'ami d'Henri IV et il s'agit de vendre des saucissons et des harengs frais...

Eh! mais voilà qui n'est pas si mal et l'on trouve, hélas! moins de lettres dans les annonces de publicité contemporaine. Ce qui n'empêche point Voltaire d'affirmer que le faux, le déplacé semblent vouloir dominer aujourd'hui. Que dirait-il des super-revues, des super-films et des super-extra fins échantillons?

Voilà pourquoi, constate Gresset, dans ce tourbillon moitié lumineux et moitié obscur qui nous enveloppe et nous entraîne, les idées justes perdent leur niveau, les esprits étant exaltés et l'engouement occupant toutes les places, que le sentiment laisse vides, la langue travestie s'égare, se perd dans des termes vagues d'enthousiasme. A chaque instant, pour les choses les plus simples, les événements les plus indifférents, pour des misères, pour des riens, on se dit : *charmé, pénétré, comblé, confondu, désespéré.* La balance des jugements et des réputations

n'est plus rien; il n'est plus de milieu ni dans la pensée, ni dans l'expression; tout est *charmant, merveilleux, incroyable, divin* ou *affreux, odieux, exécrable,* tout ouvrage est *beau de toute beauté, ravissant* ou *détêstable,* tout homme est *admirable, excellent, délicieux* ou *maussade à donner des vapeurs, ennuyeux à périr, bête à manger du foin;* toute femme est *adorable* ou *ridicule à l'excès,* d'une *bêtise amère,* enfin une *horreur.* A tout moment, vous entendez répéter : « Oh! c'est un homme unique. » Hélas, souvent que ne l'est-il? Mais tout fourmille de genres uniques.

Eh! mais voilà qui semble écrit en 1931! Il n'y faut point changer une virgule. La fausse sensibilité ou l'absence de sensibilité ont pour résultats les mêmes défauts de langage. L'on ne voit plus la vraie pensée que contient le mot. Au contraire, contemplons la vérité des objets, nous reprendrons le langage de chaque chose. La justesse de l'idée nous rendra la propriété de l'expression. Notre langue, aujourd'hui, par manque de sensibilité, par excès de pragmatisme est pleine d'expressions « gratte-ciel », dont l'exagération plus américaine que méridionale (les citoyens des Etats-Unis ne sont-ils pas un peu des Tartarins outre-Atlantique?) enlève au concept toute précision et au langage toute valeur. Proclamons donc avec Gresset qu'il ne faut point eharger notre langage de « bizarres superfluités », dont sa richesse peut se passer.

Ce sont les mœurs et l'éducation qui commandent à la langue et Gresset fait de la pédagogie de son époque une critique des plus vives et des plus mordantes. Elle mérite d'être citée tout entière; au reste, elle éclaire fort bien la réaction « naturiste » de Jean-Jacques et vous a un petit ton révolutionnaire. C'est en somme du Beaumarchais de salon et Taine en fit son profit en écrivant *L'ancien Régime.*

L'époque n'est pas loin encore, proclame notre abbé, où l'on

appelait les enfants de leur nom, quand après l'enfance on les habillait encore de l'habit françois, aujourd'hui que la grande mode est de les déguiser, de les travestir au sortir de la lisière, de les mettre en petits *pierrots*, en petites *colombines*, en *scaramouches*, *en matelots*, en personnages bizarres, dont on leur fait prendre le ton, le maintien et les ridicules; que de charmants et sots petits noms l'on copie et l'on invente pour les parer et les avilir! Ce n'est plus tel ou tel nom de sa famille; on les appelle encore moins des noms sacrés qu'ils ont reçus de la religion, c'est *Finette*, c'est *Pierrot*, c'est *Jenni*, c'est *Florine*, c'est *Michaut*, c'est *Laurette*, c'est tout ce qui n'est pas eux ou ce qui ne doit pas l'être; tels sont les titres que partagent et se disputent ces poupées chargées d'aigrettes et ces automates panachés, qui sautillent sur les pelouses des jardins publics, que les gouvernantes cajolent, apprennent à se croire plus et mieux que les autres, à primer et à se haïr, en leur faisant disputer toutes les préférences et en les habituant au sot et dangereux égoïsme, terme honteux et moderne encore, que l'amitié qui nous quitte et l'amour de la patrie, presque éteint dans beaucoup d'âmes dégénérées et de cœurs desséchés et flétris, ont rendu malheureusement nécessaire au langage de nos jours... Mais vous qui croyez avoir tout fait quand vous aurez masqué votre *bel enfant* de quelque joli nom de goût qui n'est pas le sien, de grâce rappelez-vous quelquefois que vous devez à la patrie des citoyens, des âmes et non des marionnettes élégamment organisées; songez que ce pauvre Michaut, ce petit prodige d'aujourd'hui, qui moins prodige et mieux élevé aurait un jour pu être un homme, grâce à notre régime actuel, à quinze ou seize ans marchera bien à la vérité, se présentera noblement, dansera sans doute comme les anges (car c'est ainsi que le nouveau langage qui fatigue la terre, profane les noms du ciel même), sans doute cocher intrépide, debout dans un cabriolet, ne voyant que lui-même et répandant élégamment sur son passage l'effroi, l'admiration et le rire de pitié, il saura fendre la presse, se faire détester des passants, et s'embarrasser moins des hommes que de son cheval *anglois*; mais songez aussi qu'avec tous ces petits talents supérieurs, votre élégant ne sera dans sa brillante carrière que M. le

comte ou M. le marquis honnêtement bête et sot avec distinction. Et cette pauvre petite Louisette si jolie, qui mieux conduite aurait un jour valu quelque chose, que sera-t-elle, quand elle aura été obéie dans toutes ses fantaisies, flattée dans toutes ses humeurs, applaudie dans toutes ses bêtises, prônée à frais commun?... Sans doute cette brillante éducation donne les plus belles espérances qu'à quatorze ans Laurette sera par excellence la petite personne la plus impertinente, et qu'entrant ensuite dans le monde avec toutes les grâces, toute l'élégance et tous les ridicules, elle sera, comme on peut l'attendre, une épouse vertueuse, une mère digne de ce nom sacré, une femme raisonnable. Les noms bizarres supprimés, donnez, si vous voulez, à vos enfants l'écharpe, la fraise et le panache blanc de la nation, mais sous cette livrée noble, sous ces couleurs de la patrie, sous cette parure galante et fière des temps de la franche et vertueuse chevalerie, ne façonnez plus des pantins d'un siècle frivole, ne les empoisonnez par des mœurs amollies et dépravées qui nous environnent, et rougissez de préparer à la France une génération guinguette, mesquine et fluette de personnages faux, de colifichets et d'histrions.

Sévère et juste réquisition que la Révolution devait justifier par de sanglants arguments et qui, bien que les vices de l'éducation ne soient plus les mêmes, demeure encore de saison aujourd'hui, attestant de l'influence de l'éducation sur le langage. Peut-on nier en effet que l'excessive admiration pour les sports, le romanesque dangereux du cinéma, les progrès surprenants de la science aient transformé nos enfants en « petits hommes avant l'âge », qui, lorsque *Peau d'Ane* leur est conté, n'y prennent plus un plaisir extrême, qui ont remplacé les fées du bon Perrault par la T. S. F., les arguments *parlants* par les arguments *frappants* et suivent déjà une opinion publique désordonnée et lamentable, plaçant le succès d'un boxeur et d'un cinéaste au-dessus du triomphe d'un bel écrivain ou d'un grand savant? La langue, Gresset a raison, exprime la pauvreté des mœurs. Elle s'enrichit en ap-

parence, elle s'appauvrit en réalité. Nous avons à présenter aux Suards de l'avenir et nos *groggy* et nos *knock-out* et nos *réalisations* et nos *animateurs* et nos *ensembliers* et nos *as* et nos *sonorisations* et nos *superviseurs* et ces effroyables expressions devenues courantes : *Il va fort, ça gaze, ovationner, solutionner,* etc.

C'est ainsi que peu à peu, continue Gresset, la raison est traitée de petitesse, le bon esprit de simplicité, l'antique honneur de sottise bourgeoise. Les vices sont devenus des usages, les scandales de bons avis, l'impertinence un style, le bas esprit de l'intrigue un titre de génie, les perfidies des gentillesses, les noirceurs des plaisanteries. Et l'on arrive par la transposition et la confusion de toutes les idées à donner le nom d'honnête homme à des cœurs faux, à des amis perfides, à des hommes tarés, à des femmes affichées...

Gresset, aujourd'hui, serait de l'avis de ce philosophe, qui prétendait que le mot avait été inventé par les humains pour travestir la vérité. Il pourrait ainsi constater cet affaiblissement des termes, cette ironie des vocables. Un honnête homme, voilà qui n'a plus de sens en notre temps; l'idée et l'expression sont périmées et remplacées par ces mots empreints de pitié : « brave type ». Honnête femme est maintenant archaïque et fait rire. On voit en celle-ci la victime résignée des vertus tristes, telles que le dévouement et la prévoyance. L'homme intelligent est devenu « un petit monsieur à la redresse » et le moyen de réussir s'appelle « une combine ». Dans ce siècle de « franc papier » le mot « cœur d'or » n'a plus de sens et l'on dit d'un être généreux et compatissant « on l'a comme on veut ». On ne succombe plus à l'adversité, « on est knock-out »; on ne se rétracte plus, « on se dégonfle »; on n'a plus de brillants états de service ou une situation honorable, on a son « standing »; on ne gagne plus d'argent, « on se défend »; on ne travaille plus d'arrache-pied, « on en met un coup »; on ne résout plus un problème, on le « solutionne »; on n'est plus moderne,

on est « à la page ». Comme un trop fidèle miroir, le langage reflète l'affaiblissement de la morale, la décadence de l'éducation, le matérialisme mécanique et le pragmatisme américain. Et le temps n'est pas loin où les écrivains puristes passeront pour des auteurs hermétiques.

Sachant bien que le linguiste ne peut changer les mœurs, Gresset invite les jeunes écrivains à élever par leurs œuvres des digues au mauvais goût, des barrières à l'invasion du méchant style, au dépérissement de la raison et à la décadence de la société.

> Que l'Europe littéraire, conclut Gresset, puisse connaître notre réclamation contre l'abus des termes! Tous les étrangers qui étudient notre langue, devenue celle de toutes les cours d'Europe, apprendront par cette protestation, toute faible qu'elle est, que l'Académie française n'adopte rien du moderne jargon.

L'Académie aujourd'hui fait de même; les étrangers apprennent encore notre langue, dont ils ne comprennent pas toujours toutes les épithètes anciennes pourtant, telles que « ridicule ». Chaque jour le dictionnaire, véritable banque de langage, enrichit ses réserves-or, se débarrasse des « pièces » étrangères, accepte une monnaie nouvelle, moins précieuse, moins pure, mais conforme au progrès et à l'excessive rapidité des échanges. Et elle adopte certainement cette belle péroraison du discours à Suard :

> Soyons moins sublimes, nous serons plus heureux; soyons Français, soyons nous-mêmes; abandonnons la ridicule manie de porter sur les bords de la Seine l'uniforme de la Tamise, et que des modèles ne s'abaissent pas à n'être que des copistes! Puissions-nous du sein de ces nuages noirs voir renaître et rayonner cette vérité de l'âme, cette franchise nationale et cette bonne gaîté française qui, fuyant toujours les glaces de l'importance, l'air nébuleux de l'intrigue et les sombres vapeurs des gens à prétention, ne brille que par les cœurs vrais, les gens aimables, les bonnes gens!

L'anglomanie du XVIIIe siècle et du nôtre, aggravée de l'américanomanie, le jargon sportif, le barbarisme administratif ont gravement endommagé notre langage. L'enfant terrible porte en ce moment un bien curieux vêtement; il ressemble à un Arlequin mal élevé. Le français, qui a cessé d'être la seule langue diplomatique, va-t-il un jour ne plus être langue nationale? Oui, nous dirait Gresset, si vous ne changez point vos mœurs. Mais parlez correctement et vous deviendrez meilleurs. Le mot est comme un bistouri : il peut vous tuer ou vous sauver; cela dépend de l'emploi que vous en faites. La grammaire et la morale sont deux sœurs siamoises; elles sont inséparables. Si vous les séparez, c'est bientôt la maladie, le dépérissement, la mort. Comme la nature, la société et le langage ne doivent pas faire de sauts. Sans doute les mœurs et les langues évoluent, se modifient, mais il leur faut continuer cette spiritualité éternelle qui les lient à nos morts. Le langage est comme une grande table de famille, où sont réunis les défunts et les vivants. Ils doivent tous se comprendre; ils ont une âme commune. Les mots sont aussi comme ces pièces de monnaie, dont les effigies varient selon les siècles, mais que l'on reconnaît et que l'on conserve, parce qu'ils sont d'or pur. On a le droit d'en changer la forme extérieure, d'en augmenter ou d'en diminuer le nombre, mais il ne faut pas polluer le métal précieux par trop d'alliages étrangers. Garder le langage éternellement semblable à soi-même, comme le voudrait Gresset, est chose impossible. On ne fait plus de commerce avec la monnaie de Charlemagne; mais être trop hardi novateur est dangereux, l'excès de néologismes, c'est de l'inflation littéraire. Gresset fut trop « revalorisateur ». L'Académie, en banque prudente des mots, saura une fois de plus stabiliser notre belle langue française, que l'ami de Vert-Vert défendit avec parfois un peu de naïveté, mais toujours avec ardeur et courage.

JEAN BEVER.

DEUX CRITIQUES MUSICALES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

SUR FELICIEN DAVID ET A PROPOS DE VERDI

—

Retrouvées trop tardivement pour être jointes au dernier tome de ses Œuvres Complètes, *ces pages apportent des éléments nouveaux sur les débuts littéraires de Villiers de l'Isle-Adam. Lemercier de Neuville y fit, en 1911, une allusion imprécise dans ses* Souvenirs. *Les deux chroniques ont paru les 11 et 18 décembre 1859, dans* la Causerie, *dirigée par Victor Cochinat, venu « des pays parfumés que le soleil caresse », comme son compatriote Privat d'Anglemont.*

Le nom de celui-ci est moins effacé : ami de Baudelaire et Louis Ménard, auteur de quelques vers charmants, créateur de l'enquête-reportage avec ses monographies sur les métiers inconnus de Paris, mulâtre safrané, élégant dandy, mythomane à l'imagination ardente qui prit le soin de romancer lui-même sa vie. Victor Cochinat, né à la Martinique en 1823, avocat, dirigea plusieurs journaux, dont la Causerie *de 1859 à fin 1861, et mourut en 1886, sous le ciel natal, conservateur de la Bibliothèque de Saint-Pierre. Malgré de multiples collaborations, il n'atteint la postérité qu'escorté d'un* Guide des fumeurs (pipe, cigare et cigarette), *d'une brochure sur* Le Billard *et d'un opuscule traitant de* Lacenaire, ses crimes, son procès, suivi de ses poésies et chansons.

Moins brillamment paré, plus massif que Privat, le teint sépia sans détrempe, il admettait la plaisanterie sur ce thème facile. Charles Monselet, dans sa Lorgnette littéraire, *énumération de 387 habitués de l'écritoire en l'an 1857, lui accorde cette mention : « Petit noir qui a de l'esprit comme deux grands blancs. » On peut lire dans un journal du siège,* le Tribun du peuple, *à la date du 20 octobre 1870 : « M. Vic-*

tor Cochinat a été arrêté comme espion, auprès de la Maison-Blanche. Notre confrère a eu toutes les peines du monde à se faire relâcher, le chef du poste où il a été conduit soutenant qu'il était la « boule de neige » que fait M. de Bismarck. »

*La première critique musicale, hommage de Villiers de l'Isle-Adam à Félicien David, le grand compositeur romantique injustement dédaigné, lors de la commémoration de 1830, a pour objet une reprise d'*Herculanum, *représenté pour la première fois à l'Opéra le 4 mars 1859.* Le Trouvère *datait déjà de 1853, à Rome; la version française, de 1857. A feuilleter* la Causerie, *on apprend d'assez intéressants détails. Cochinat, réservant sa chronique du dimanche 11 décembre 1859 aux* Premières Poésies, *sorties la veille des presses de Scheuring, à Lyon, conte comment il rencontra le lundi précédent, à la reprise de F. David, au foyer de l'Opéra : « un jeune poète imberbe, perdu de vue depuis deux années, que le hasard venait de replacer sur notre route... Le jeune homme dont nous parlons, et qui n'est autre que M. Auguste Villiers de l'Isle-Adam, jeune lyrique dont les aïeux ont illustré le nom dans l'histoire de France, en attendant que leur rejeton le redore aux rayons de la gloire littéraire et poétique de la France... Nous sommes du petit nombre de ceux qui, il y a deux années, ont aiguillonné et retrempé le courage de ce jeune homme, tout prêt à désespérer et à planter là la poésie... » Et Cochinat de l'exhorter : « Venez avec nous, entre deux strophes ébauchées, vous qui êtes musicien dans l'âme et passionné de belles mélodies, vous nous ferez des feuilletons musicaux. » Villiers venait d'atteindre vingt et un ans. La plaquette* Deux essais de poésie, *née en 1858, fit connaître que ses débuts précédaient* la Revue fantaisiste *de Mendès, fondée en février 1861, et les publications de l'un des amis chers de Villiers, Louis-Xavier de Ricard, le véritable initiateur du Parnasse, mais les lignes de Cochinat prouvent une antériorité encore insoupçonnée.*

La collaboration restreinte de la Causerie *compte Albert Glatigny, Philoxène Boyer, Théodore de Banville, Ch. Coligny, le secrétaire d'Arsène Houssaye, à* l'Artiste. *Le numéro du 22 janvier 1860 donne du Baudelaire :* Le squelette la-

boureur, A une madone *et l'harmonieux et pathétique* « *Andromaque, je pense à vous!...* », *dont deux images annoncent Mallarmé. On peut présumer que Villiers rencontra Charles Baudelaire au journal, qu'ils se lièrent plus étroitement 7, rue des Martyrs, à la Brasserie des Martyrs, et, à mi-côte du boulevard extérieur, au coin de la rue de Navarin, chez Dinochau, restaurateur des lettres, lequel offrait alors pour quarante sols un repas soigné arrosé de Corton.*

Autre curiosité : tandis que la seconde causerie est signée Auguste Villiers de l'Isle-Adam, au bas de la première page figure le nom volontairement allégé d'Auguste Villiers. Dans le même numéro, des vers de Glatigny, ainsi dédiés : « *A Auguste Villiers (de l'Isle-Adam).* » *Faut-il voir dans la signature simplifiée et dans la parenthèse de Glatigny, à ce moment mal informé, l'origine de la légende malveillante qui contesta son nom patronymique à Villiers, et ne fut pas étrangère au procès fameux de* Perrinet Leclerc, *où il dut au premier chef fournir son état civil?*

*Villiers de l'Isle-Adam voulait recueillir sa critique d'*Herculanum. *Elle est inscrite au faux-titre de l'édition du* Nouveau Monde *de 1880, parmi des* « *Méditations littéraires* », — *matière partielle de* Chez les Passants, — *avec des études sur* Lohengrin *et le* Rheingold, *dont parlèrent parfois ses amis de jeunesse, sans révéler les sources. Il faut supposer qu'il ne put remettre la main sur ces essais qui restent à l'ombre de périodiques oubliés, ainsi qu'un* Thalar persan à l'Exposition de 1867 *et un article sur* Le Dragon impérial *de Judith Gautier, dans l'infini dédale de la Cité des livres.*

MARCEL LONGUET.

« HERCULANUM » DE FELICIEN DAVID A L'OPERA

Lundi dernier, l'Opéra nous a ressuscité l'épisode fauve d'*Herculanum.* Le poète de ce grand rêve est, comme on doit le savoir, M. Félicien David. M. Méry, le principal auteur du livret (1), est un de ces bardes quand même qui manient l'extase et le rythme avec une

(1) M. Méry publia, dans le temps, un *Herculanum* (voir ses *Mélodies poétiques*). — A. V.

facilité byronienne, et, bien qu'il y ait encore plus de science et de talent peut-être que de lyrisme dans la conception d'*Herculanum,* il lui revient sincèrement une bonne part de notre enthousiasme.

La musique de l'auteur du *Désert* est douce et brillante, pleine de sereines tristesses. L'ampleur du caractère de son talent vient, selon nous, des trois grandes qualités qui constituent les maîtres : simplicité de transitions, suavité de mélodies, étude consommée dans la résolution des accords. Avec lui point de ces élans qui vous précipitent, fort savamment du reste, de la vision dans la réalité. M. David amène les motifs, groupe les voix, calcule ses effets d'orchestre de manière à souder dans leurs plus fines profondeurs toutes les phases de l'harmonie générale. Ainsi le rêve ne se discontinue pas; *Herculanum* est une grande mélodie, — magnifique parce qu'elle est une.

C'est de la forme allemande et italienne réunies par une puissante originalité. Le chœur des chrétiens, au deuxième acte :

> Roi du ciel, maître de la terre, etc.

est grandiose. Les contralti, soutenus par des chœurs de basses, s'accordent dans une prière souveraine. Beethoven eût signé cela de toute son âme. Le duo du pardon, au quatrième acte, la cantilène accompagnée par un murmure de voix, au loin :

> Je veux aimer toujours dans l'air que tu respires, etc.

la romance du premier acte :

> Dans une retraite profonde, etc.

sont des morceaux enchanteurs. Tout, dans *Herculanum* est marqué de l'inimitable sceau du génie. Aux dieux, soi-disant immortels, ne plaise que nous ayons l'idée de disséquer les mesures pour y chercher de vagues réminiscences. Nous trouvons d'une sévérité grande, mais

injuste, les signalements imaginaires des défauts qu'on a bien voulu prêter à Félicien David. La partition sous les yeux, nous pensons que cette œuvre ressort tellement du siècle, qu'ils valent, au plus, un sourire.

L'œuvre est jugée d'ailleurs : il n'y a plus à revenir sur le verdict que tant de consciences expertes ont si dignement prononcé depuis six mois. Nous nous abstenons donc, très modestement, d'énumérer toutes les splendeurs de cette grande page, pour ne point tomber dans des redites.

Passons maintenant du rêve, — puisque nous avons essayé de définir par ce mot l'idéal des choses ensevelies que la musique fait revivre fugitivement, — passons à la réalité s'il en fût, à Mlle Vestvali.

Dans l'étendue de sa voix de contralto, il n'y a pas le moindre son d'enfant de chœur; elle donne le *sol* et le *fa* grave à *pleine poitrine;* — sa diction, singulière, mais presque toujours juste. — Un peu plus de vibration ajouterait aux charmes de sa voix. Nous ne pouvons que prévoir beaucoup de souplesse, n'ayant entendu que des phrases musicales. Seulement le timbre de son *medium* s'assourdit et se voile quelquefois, lorsqu'elle n'attaque pas la note avec une plénitude soudaine; nous n'en savons pas la raison. Mlle Vestvali chante, avec trop de sûreté (autant qu'il nous a été permis d'en juger par les bouts de vocalises d'Olympia) pour s'être jamais causé de dommage en voulant poser trop sa voix dans les notes hautes de l'octave supérieur; elle a trop de puissance et de fraîcheur au fond de son organe pour que ce soit fatigue ou faiblesse : c'est donc peut-être inexactitude de méthode, ou peut-être aussi indisposition passagère. A coup sûr, c'est l'une ou l'autre de ces deux suppositions.

Car il serait difficile de croire, en voyant marcher Mlle Vestvali, qu'elle était émue, ou qu'elle ne voulait pas déployer toutes les ressources de son splendide re-

gistre, dans un rôle si ardemment créé par Mme Borghi-Mamo.

Cependant sa superbe façon de dire le grand air du premier acte :

Les convives joyeux boivent à coupe pleine!...
Les liqueurs d'Orient s'épuisent au festin,
En mon honneur. — Approche!... etc.

Et le reste de la chanson à Bacchus a enlevé son début au milieu de sincères applaudissements. Elle a chanté avec goût et entrain :

Non, non! regarde-moi... ce n'est pas un mensonge.

Mais ce qui nous a frappé, ce sont les désordres de gosier dans la *Malédiction* du quatrième acte. Ces vingt ou vingt-cinq mesures nous ont fait entendre une âme dans cette gorge : soit spontanéité, soit hasard, soit étude, elle les a dites avec une vérité tragique et une sonorité d'organe qu'elle n'avait pas encore dévoilées.

Somme toute, Mme Vestvali sera bientôt une renommée.

Si déplaçant la question, nous regardons ce rôle dans son point de vue purement plastique, nous dirons que Mme Vestvali est trop belle pour être Olympia. Voici la saine explication de cette nuance.

Nous sommes à Herculanum : ce sont des licteurs, des richesses, des draperies, des Bacchanales sous les sphynx tumulaires, des torches, des satyres, des chants, des coupes, des fleurs et des esclaves (et, soit dit en passant, tout cela est d'un magnifique naturel); bien. Voici maintenant la reine Olympia. Cette femme a-t-elle la beauté fatiguée, les lignes atténuées et fébriles, les teintes pâlies d'une courtisane du monde antique, habituée aux excès, aux nuits de fièvres et d'ivresse, en un mot, aux épices terribles que mettaient les grandes insensibles dans leurs amours, leurs luxures et leurs voluptés. Pou-

vez-vous localiser sur ce front et ces tempes de marbre, dans ce regard et dans ce maintien, une science raffinée de la vie? Cette reine est-elle capable d'éprouver comme son modèle Cléopâtre les palpitations lascives de certains suicides? Aux heures de délire, a-t-elle compris que la mort n'était qu'une esclave comme les autres, et la souffrance qu'une suprême ressource? Point. Nulle trace du plaisir n'assombrit cette sérénité. Nulle désillusion solide, dans ce beau sourire. Elle commence, elle en est à son premier festin : elle a bonne santé. Rien de glacial sur ces chairs à la Rubens, sur ce torse de Michel-Ange! S'il était permis dans une simple critique musicale, nous dirions que Mme Vestvali passe très souvent sa langue sur ses lèvres par un mouvement qui, dans une Olympia réelle, serait d'une chatterie sinistre, mais qui est chez elle la manifestation de l'orgueil satisfait.

Un dernier mot.

Lorsque sa Locuste plus ou moins cuivrée présente à Helios, devant le trou complaisant du souffleur, la coupe aux aromates tout-puissants, Mme Borghi-Mamo semble connaître un peu le fond de cette coupe : Mme Vestvali s'en étonnerait peut-être...

Quoi qu'il en soit, malgré l'immense talent de ces deux cantatrices, nous pensons que ni l'une ni l'autre n'a réalisé le type d'une de ces faibles filles, d'une de ces faibles reines des villes éteintes, qui savaient si voluptueusement et si courageusement mourir.

Mme Gueymard a produit encore un plus grand effet dans le rôle de Lilia qu'elle ne l'avait fait l'hiver dernier, et son triomphe comme comédienne et comme chanteuse a été salué par d'unanimes acclamations. Jamais vierge chrétienne ne lança vers les voûtes étoilées des notes plus pures et plus émues, et ne foudroya le païen impur avec des accents imprégnés de plus de dégoût et d'horreur. Et, lorsque ravissant son âme à la terre, le néo-

phyte qui brûle de mourir pour sa foi veut arracher au culte des faux dieux celui qu'elle aime et sans lequel le ciel même serait vide pour elle, Mme Gueymard a trouvé des notes de la plus suave éloquence. Sa voix de cristal n'a jamais vibré plus harmonieusement que dans le duo du Pardon au quatrième acte, où la cantatrice s'est surpassée elle-même et a atteint presque au sublime.

Quant à Gueymard, qui jouait pour la première fois le rôle d'Helios créé par Roger, il a étonné ceux mêmes qui comptaient le plus sur son talent. En voici la cause ; on était tranquille pour Gueymard dans les passages où il s'agissait de déployer de la vigueur, de la force et de lancer à pleine poitrine la note qui entraîne et soulève la salle, mais pour les morceaux où la suavité de la voix devait en remplacer la largeur et l'étendue, on attendait. Eh bien! c'est justement au service de ces mélodies amoureuses, de ces phrases pleines du trouble de la passion, et ces cantilènes qu'efféminisent encore la langueur et l'ivresse des sens que Gueymard a mis le mezzovoce le plus harmonieusement voilé qu'on ait entendu sortir de sa poitrine. Son succès a été complet et a excité non seulement l'enthousiasme général, mais provoqué même les applaudissements de M. Félicien David qui, placé dans la loge du directeur, suivait d'un œil investigateur l'exécution de son œuvre.

M. Obin jouait Nicanor, le démon de la pièce. M. Obin est un agréable chanteur de salon dont la voix ne manque pas de charme quand elle se tient dans les registres élevés, mais dès que le Satan d'Herculanum veut descendre aux notes basses, c'est autre chose, on se prend à regretter que M. Belval ne vienne pas lugubrer cette partition avec sa voix si belle, si puissante et si bien timbrée.

Conclusion : La partition d'*Herculanum* nous a paru plus belle cette année que l'autre. C'est le privilège des grandes et belles choses de rajeunir avec le temps.

« IL TROVATORE » AU THEATRE ITALIEN

Il serait permis de dire, à cause de *l'intrigue* principale du *Trouvère* : c'est un opéra de circonstance. Nous laissons aux habitués du Palais de Justice le soin d'apprécier le mérite de ce rapprochement : — pour nous, *il Trovatore* sera toujours un opéra de circonstance.

M. Tamberlick poussait des notes à donner le vertige à M. Godard lui-même, dans la romance du premier acte et dans l'*andante* du *Miserere*. Nous ne jouissions pas, l'autre soir, de sa belle voix, le dieu Plutus ne lui ayant point fait ces loisirs, à ce qu'il paraît : nous avions un *débutant,* M. Giuglini; nous le nommons ainsi, parce qu'un critique très lu a mis de l'opiniâtreté à l'appeler : *rara avis.*

A part le quatrième acte, qui est une des plus belles pages de la musique humaine, le *Trouvère* est une complainte dont les airs, les chœurs et les duos sont écrits, la première phrase en *mineur* pour retomber en *majeur* quelques mesures après. Ce serait plein de désagrément, si Verdi n'eût évité cette catastrophe par un trait de génie. La partition, presque d'un bout à l'autre, est en mouvement de valse ou de polka. — Strauss a composé quelque chose là-dessus, et vous dansez, sans y prendre garde, sur ces *motifs* : une femme et un enfant brûlés, le glas, le poison, *Miserere,* etc. — Nous trouvons que les sautillements de l'orchestration, durant le récitatif sépulcral d'Angelini, sont empreints de scepticisme. La légèreté des airs accompagnés par des trémolos fantastiques, ou des accords presque toujours plaqués, donnent à l'œuvre de Verdi ce cachet d'étrangeté qui saisit toujours dès la première audition. — Nous vous le répétons, ceci n'est applicable qu'aux trois premiers actes, le quatrième étant au-dessus des éloges et des critiques possibles.— Là, toute modulation, toute nuance, entraîne, émeut, captive pro-

fondément : rien n'atténue le funèbre concert de la symphonie sublime du *Miserere*. — Le duo haletant de Léonor et du comte de Luna, la chanson bohémienne, l'espèce de strette, ou plutôt de râle, qui accompagne si tragiquement la scène de l'agonie, font de ce quatrième acte un oratorio.

Voulez-vous, dans une certaine mesure, concevoir la valeur véritable d'un maître? Ecoutez ou lisez ses derniers actes; là, presque toujours, se condense l'inspiration. C'est le dessert musical. — Si le talent ne débordait pas dans tous ces beaux airs, nous dirions que le secret de ce parti pris singulier de faire des antithèses, durant les trois premiers actes, est d'avoir voulu que le *Miserere* se détachât et ressortît puissamment au quatrième acte.

Avant de vous entretenir du débutant, M. Giuglini, et de Mme Cambardi, nous parlerons d'abord, s'il vous plaît, de Mme Borghi-Mamo.

La grande artiste, malgré l'exemple, n'a point éraillé son contralto dans l'Académie impériale. Les casse-voix, les enflures de la méthode parisiennement criarde, les créations fatigantes, comme celles de la *Magicienne* et d'*Herculanum*, le fracas de l'orchestre de l'Opéra qu'elle couvrait en se jouant, les difficultés de diction, elle s'est pliée à tout; rien n'altère la pureté mordante ni la douce vibration de sa voix. *Il Trovatore* a été joué deux jours de suite, et deux fois la zingare au visage cuivré, la *diva*, la cantatrice, la vraie Preciosa du rêve de l'immortel Weber, s'est montrée avec le même triomphe et la même sérénité.

Quand on songe que, dans le moindre son filé, dans le moindre trait, dans les nuances de son chant, il y a tant d'étude, de talent et de science musicale; quand on songe à quel prix, à quels travaux, elle doit les inépuisables trésors de fraîcheur qu'elle prodigue avec insouciance, à chaque représentation devant n'importe quel

public; et que l'on pense à certains comptes rendus émanés de béats quelconques où il est trouvé tacitement naturel que la grande Borghi-Mamo fasse passer de tels moments, au lieu de s'en aller comme beaucoup d'autres, loin de fades applaudissements, chercher des ovations toujours nouvelles dans les pays où l'on se sent encore vivre, on conçoit avec mélancolie que l'admiration et l'enthousiasme sont, dans la capitale du monde, un feu de paille de courte durée. — Il fait bien vite place à une sorte de sentiment morne et bâtard qui tient du *spleen* et de l'habitude de dire *bravo* du bout des gants. — La nature de ce dandysme ou de ce savoir-vivre nous semble de mauvais aloi. Si Mme Borghi-Mamo, Mme Gueymard-Lauters et Mme Alboni faisaient — par plaisanterie — une *fugue* assez prolongée, cela produirait cependant un vide, pensons-nous, sur nos scènes musicales.

Si, pour d'aucuns hilares, s'exalter devant une noble artiste s'appelle : « illusions! » il est, Dieu merci, des esprits à de certaines allures qui nomment le contraire: envie, impuissance ou myopie; trio devant lequel nous ne nous exalterons jamais.

M. Giuglini, que sa renommée précédait, nous a semblé d'un visage avenant. Sa belle voix de ténor est d'un medium un peu trop pur : c'est-à-dire qu'il enveloppe quelquefois la note dans le creux de sa langue; cela produit des sons trop *mats*. — Belle voix, cependant! Sa manière est sympathique. Il dit la phrase avec une extrême douceur et un sentiment réel : la seconde fois, il se ressentait un peu, dans les notes élevées, de la fatigue de la veille. Il a l'habitude de pencher un peu la tête de droite à gauche et *vice versa*, en faisant osciller sa poitrine : c'est un défaut, même aux Italiens. Il vaut mieux ne pas abuser de ces moyens extatiques. En un mot, il y a quelque chose de factice en lui, — mais il y a de la distinction et de l'âme : qualités rares chez les ténors modernes.

Mme Cambardi chante ingénument : son organe est jeune, sa méthode simple. Sa voix est d'un timbre argenté que n'ont pas encore assoupli les expériences du théâtre : c'est une cantatrice. Elle semblait un peu fatiguée dans l'air du *Miserere,* mais il est facile de voir que ce n'est pas une habitude chez elle. Les indécisions de son jeu font pressentir une actrice. Elle a dit, avec un charme tout particulier, la romance du premier acte. Elle a été rappelée deux ou trois fois et sérieusement applaudie. Nous aurions un conseil à lui donner : c'est d'être attentive, non pas comme une écolière, mais comme une artiste de conscience, en rejetant les arrière-pensées, lorsque chante Mme Borghi-Mamo.

Que dire de la sonorité constante et pure de M. Graziani? — La magnificence de son chant, la soudaineté méridionale de son geste, la douceur toscane de son accentuation, soulèvent chaque fois les bravos de la salle. Ayant dépensé pour Mme Borghi-Mamo nos expressions les plus sincères et nos louanges les plus vraies, il ne nous reste plus pour Mme Graziani que de dire comme toute la salle.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

LE LION ET SON JEAN-FILLE [1]

—

III

LA GERMINETTE AUX FLEURS D'HIVER

Un simple bobo : d'ici trois jours, il n'y paraîtra plus. Ainsi en a jugé maman Solange; mais, pour l'heure, il y a cette petite enflure, ce bourrelet qui coupe le sourcil en travers. Et le gosse, tout pâle et tout honteux, voudrait bien pouvoir se cacher, ne pas aller à l'école.

En se levant, il avait jeté au dehors un coup d'œil peureux, et, du moins, il avait eu le soulagement de voir que la neige était presque toute partie. Boules et batailles avaient fondu. C'était le dégel, la boue liquide, le sale clapotis.

Allez, ouste, les paresseux qui se sont levés en retard! On voit bien que c'est lendemain de fête! En route, les jumeaux!... Sur le chemin, notre Lion portait haut le front, et il affectait de ne pas regarder son frère, car il le dégoûtait diablement, ce Jean-Fille grâce à qui la défaite était la sœur jumelle de la victoire, — cette ombre ridicule qui réglait son pas sur celui du Lion et qui, pour tâcher de passer inaperçue, baissait la tête plus qu'à l'ordinaire.

Devant eux, c'était plein d'écoliers, qui montaient par petits paquets de trois ou quatre, au claquement des sabots qu'on traîne à grandes et lourdes enjambées et qui donnent aux enfants des allures de vieux.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 808 et 809.

Et voici qu'Emile entendit courir derrière, — un pas léger, léger, mais qui sonna terrible à son oreille inquiète. Et une forme arriva, le frôla, une mince silhouette de petite fille, toute frêle, toute mignonne. Elle s'arrêta devant les jumeaux, et Emile sentit ses yeux bleus, de grands yeux à la fois clairs et profonds, qui le regardaient au visage, — qui regardaient la blessure, sans doute. Il sentit plutôt qu'il ne vit, car il détournait la tête, dans l'étourdissement d'une confusion qui lui donnait la tremblote. Et il avait à peine vu qu'elle tenait quelque chose, qui soudain s'approcha et toucha la main du pauvre gosse. Il la recula, d'un geste craintif. Mais une autre main, menue et fine comme une caresse, prenait la sienne qui se sauvait, la prenait et la forçait de prendre ce quelque chose, qui se révélait très doux au toucher.

Alors, il osa regarder. Il avait un gros bouquet dans la main et, devant eux, la petite s'enfuyait vers l'école. Elle s'enfuyait, si légère et si adroite que ses pieds, effleurant les pierres, ne faisaient pas, malgré les flaques, sauter une seule goutte de boue.

Emile était resté saisi, stupéfait. Une apostrophe moqueuse de son frère le réveilla.

— Eh bien, quoi? T'as jamais vu de fleurs? Tu connais pas la Germinette? Qu'est-ce que t'as à bayer en la regardant courir? T'as pas même été capable de lui dire merci. Fallait l'attraper et l'embrasser, imbécile!

Il savait ça, lui, notre Lion, et pourtant il n'avait que onze ans, mais il avait su profiter des leçons du parrain. Pendant ce temps, la petite avait disparu, et le triste Emile paraissait tout bête, avec ce bouquet dans sa main qui tremblait, — ce bouquet, réunion de tiges vertes, fines et frémissantes, qui portaient de petites boules jaunes (c'étaient leurs fleurs), et qui formaient ceinture autour d'une rose, épanouie au milieu, une rose immense, mais pâle, très pâle, d'une pâleur comme étonnée d'être là, dans ce morne hiver. Emile regardait les tiges qu'il

ne connaissait pas, la rose qu'il connaissait, mais qui lui faisait l'effet d'un miracle.

La maison d'école, la cour avec ses groupes d'enfants, le chemin fermé de palissades entre le côté filles à droite et le côté garçons à gauche! Emile coule vers le côté filles des regards timides et furtifs. Il aperçoit des tas de petites figures animées par le jeu, et il s'imagine qu'elles rient de lui. Mais où est Germinette? Invisible.

Chez les garçons, près de la barrière, deux écoliers se tiennent, les bras passés autour des épaules l'un de l'autre, en bons frères, bavardant, se ricanant dans le nez : c'est la Taupe et le Loup-Blanc. Là-bas, à l'autre bout, sous les préaux, les gars de Pierredure étaient massés en un groupe et regardaient. Le Lion eut une impulsion brusque.

— *On* lui a donné ça à garder.

Et, d'un geste rapide, il enleva le bouquet. Emile jeta un cri. Une épine de la rose, une toute petite dent aiguë qu'il n'avait pas sentie encore, et qui transparaissait à travers les tiges vertes, venait de tracer le long de son doigt un sillon, soudain pourpre.

Le coup de sifflet du maître. « En rangs! » Notre Lion entre hardiment dans la classe avec *son* bouquet, il le pose devant lui, sur le pupitre. De toutes les places, les gosses se montrent les fleurs singulières. Et le Lion dresse son torse comme le triomphateur romain, tandis qu'à côté de lui le Jean-Fille, ayant étalé un cahier de devoirs, se penche dessus, à le toucher du nez, pour dissimuler la cicatrice.

Mais la leçon commence. Surprise! L'instituteur se lance dans un cours d'instruction civique, qui d'ordinaire n'a lieu que dans l'après-midi. Il faut être des citoyens sociables, de bons camarades, éviter les disputes... Emile se courbe un peu plus. Il lui semble que les yeux du maître d'école le visent à chaque phrase, et le bourrelet lui pèse au sourcil comme un œuf de dinde. L'ins-

tituteur s'exalte, fulmine contre les querelleurs, appelle sur eux les châtiments exemplaires. Le Jean-Fille est littéralement aplati sur le pupitre.

— Emile Persaud, parlez-nous de la fraternité!

Il est forcé de se lever, tous les yeux braqués sur lui, ceux du maître le considérant avec une fixité terrible. Lui, le bon élève, comme il barbote! Rien que des mots sans suite. L'instituteur le laisse sur le gril pendant quelques minutes. A côté du patient, le Lion a pris *sa* rose et respire, avec un air de dédain choisi, le parfum de la gloire.

— Asseyez-vous! dit sévèrement le marchand d'esprit. Et tâchez de profiter un peu mieux des leçons qu'on vous donne!

Le digne homme à présent est parti dans un discours sentimental sur la Fraternité, et il finit par un couplet magnifique, une ronflante envolée prudhommesque, dressé à son bureau, planant sur la salle et toujours contemplant Emile, comme s'il n'en avait qu'à lui. C'est sûr, il a eu vent de la bataille, et, lui aussi, il prend pour type du coupable celui que le stigmate dénonce.

On entend un gloussement étouffé. D'ironie? D'approbation? Il vient d'échapper au Loup-Blanc. Le drôle a quitté sa place pour aller tenir compagnie à Jacquin, qui s'ennuyait, le pauvre, seul au dernier pupitre, au fond de la classe; et les deux coquins font là l'image la plus touchante de la Fraternité. .

Enfin, c'est fini. On passe à la leçon de grammaire. Puis vient la récréation d'un quart d'heure. Le Lion attrape *son* bouquet. Emile suit en reniflant, mais son nez n'attrape rien; il ne fallait pas laisser échapper la rose. Le Jean-Fille n'a que la compensation de caresser à son doigt la trace de l'épine.

Tous les écoliers entourent le Lion, — ceux du bourg, ceux des villages. Même ceux de Pierredure tournent autour de lui en zieutant. Et tout d'un coup, Emile a

l'étonnement de voir les combattants de la veille se parler avec des mines attendries. Est-ce la leçon sur la Fraternité qui opère, ou le touchant exemple de la Taupe et du Loup? Mon Dieu, c'est tout simplement qu'on ne peut pas toujours se battre, que le ciel lui-même, en fondant la neige, a mis fin à la guerre et que ces gosses font sagement comme les hommes qui, lorsqu'ils ont échangé quelques coups de poing sur la route, vont échanger quelques coups de vin au cabaret.

— Où que t'as pris ça?

— C'est un cadeau qu'on m'a fait... à cause d'hier.

Les nez de Pierredure s'allongent un peu, mais les cœurs de Pierredure sont réconfortés par la bonne cicatrice du Jean-Fille. Elle proclame que tout de même on a eu sa revanche. Il se tient à l'écart plus que jamais, le Jean-Fille. Il flaire avec méfiance cette fraternité; il soupçonne qu'elle n'est pas pour lui. Et, par son attitude, c'est lui qui se met visiblement en dehors d'elle.

Mais qu'est-ce que son instinct nerveux et inquiet perçoit, qui rôde dans l'air? Des chuchotements, des ricanements, des... Quoi?

— Pas possible! C'est vrai qu'il en a pas?

— Non, il en a pas! Demande-z-y, s'il en a! Tâte-z-y un peu, pour voir!

Emile se retourne. Ils sont là derrière lui une quinzaine, des grands, des petits, du bourg, des villages, et au milieu les deux enlacés, la Taupe et le Loup-Blanc. Et une étrange commotion secoue tout le Jean-Fille, car il n'a encore jamais vu sur des faces de gosses s'élargir un rire aussi crapule, ni dans leurs yeux flamber et s'écarquiller une joie aussi bestiale, même quand ils dépeçaient des insectes vivants ou lapidaient un chien malade.

Un silence de quelques secondes, pendant lequel toute la bande tient le Jean-Fille en joue sous ses regards luisants. Ah! comme son sourcil lui brûle! Mais non, ce

n'est pas là qu'ils visent, c'est plus bas. Et soudain, poussé en sourdine par le Loup-Blanc, Jacoquin-la-Taupe avance son gros museau porcin et crie à Emile dans le nez :

— Alors, c'est vrai que t'en as pas, toi?

— C'est le père de la Germinette, raconte Emilion dans le groupe d'à côté. On lui avait envoyé ce machin pour sa fête, de là-bas, du Midi, où qu'il a été un gros bonhomme, gros, gros, qui s'amusait avec les millions du gouvernement comme avec un tas de gobilles... Alors, il a dit à la petite : « Ce bouquet-là, je veux qu'on le donne au fils Persaud, celui qu'ils appellent le Lion. C'est un chic type, il l'a bien gagné. » Paraît que, hier soir, il a dit ça dix fois. « C'est un type pas ordinaire » qu'il disait à tout le monde. Et, à ce matin, la gamine m'a couru après. Moi, je voulais pas le prendre, son bouquet. Mais elle me l'a collé dans la main, et elle m'a tant prié, en me faisant des cajoleries, que, ma foi, pour leur faire plaisir...

Il a de la veine, ce Lion. Ainsi disent les mines sournoisement jalouses et admiratives, car ces petits paysans respectent et honorent, de tous leurs regards en dessous, quand ils le rencontrent, ce personnage qui, parce qu'il a joué avec « les millions du gouvernement comme avec des gobilles », porte un ruban rouge et des habits toujours neufs, ainsi que les « messieurs » de la Ville.

Mais quel potin à côté, quel chahut! Tout le groupe qui entourait Emile vient de faire explosion.

— Il en a pas, le Jean-Fille, il en a pas!

Cela se chante, et se danse, et se saute, et se trépigne, et se glousse, et se miaule, et se jappe, et se hurle, et tourne et vire dans une ronde folle, autour de cet Emile qui n'a su que répondre, tout stupide, à l'interrogation ricanante de la Taupe :

— Quoi? Qu'est-ce que j'ai pas?

Sur quoi, au milieu de la tempête de huées et de rires, le Loup-Blanc s'est écrié en se tapant sur la cuisse :

— Ah! le sacré Jean-Fille! Ah! l'innocent! Il sait pas qu'il en a pas. Mais hier soir, quand ton père t'enlevait tout, Jean-Jean, tous les gars du bourg l'ont vu avec moi, que t'en avais pas.

Et, du geste, il en prenait plusieurs à témoin.

— Tu y étais-t'y, toi? Et toi, et toi? Et toi? Eh ben, v'z'avez vu, qu'il en a pas!...

— J'sais pas trop, moi; j'peux pas dire au juste, répondit un des interpellés.

— Ah! ben, en v'là une bonne! s'esclaffa le Loup-Blanc. Mais t'es le seul de ton espèce, mon pauv'gars. Où donc que t'avais mis tes quinquets, dis? T'avais p'être peur de voir! Tu baissais les yeux comme une 'tite *fumelle*, qui mène sa vache au taureau en revenant de faire sa première communion? Demande aux gars, aux vrais, s'ils ont vu!

Bien sûr qu'ils avaient vu : ces jeunes mâles n'avaient pas envie de passer pour des « petites *fumelles* ». Aussi, ils juraient vivement que le Jean-Fille, il « en avait pas ». Il fallut même que le Loup modérât leur zèle en précisant :

— C'est positif qu'il en a pas... c't-à-dire qu'il en a un semblant, mais c'est raté, c'est comme qui dirait un bissac où qu'il y a rien dedans.

C'est alors qu'une nichée de tout petits, qui écoutaient ces belles explications, se mirent à crier : *Il en a pas, le Jean-Fille, il en a pas!* — et à le chanter, à le danser, à le sauter, à le trépigner, à le glousser, à le miauler, à le japper, à le hurler : *Il en a pas, le Jean-Fille, il en a pas!* — et à tourner et virer et faire autour d'Emile une sarabande folle. Et leur chemise sortait de leur culotte mal fermée, et la patte d'agneau sortait encore de leur nez trop proche du lait maternel; mais ces chérubins, transportés par le mystérieux instinct de l'animal primitif, savaient déjà mettre dans leurs voix cristallines la gouaille des grands et dans leurs yeux frais éclos le reflet

des cochonneries du monde. Et ils avaient des airs de porcelets angéliques et extasiés, parce que, s'ils ne comprenaient pas ce qu'ils disaient, ils sentaient que c'était bête, sale et méchant, fait pour torturer un être... Et ils jouissaient, ravis.

Emile, prisonnier de la tournante galopade, chercha du regard un secours, son frère. Il le vit au loin, tout près de la palissade de l'allée qui séparait les filles des garçons. Elles étaient aussi en récréation, les filles, et l'on apercevait des vols de jupes. La main gauche du Lion agitait en l'air *son* bouquet, sa droite envoyait un baiser. Emile ferma les yeux. Le maître siffla. On rentrait.

A onze heures, quand l'école sortit, Emile s'enfuit sans attendre son frère : c'était la première fois.

Arrivé au logis, il vit un peu après, par la porte vitrée du magasin, son frère et le bouquet qui traversaient la place et filaient tout droit à la maison du gendarme. Presque aussitôt, Emilion vint, au seuil de la boutique, crier qu'il déjeunait chez le parrain, et il repartit comme une flèche. Papa bon clerc gémit, flairant la soûlerie, et se calma en reniflant l'héritage.

Emile, lui, déjeuna fort tristement, puis se remit en faction dans la boutique, guettant le retour de son frère. Il attendit, il attendit jusqu'à une heure moins dix. Papa était retourné faire le bon clerc, maman était occupée à marchander avec une bonne femme. Emile se décida, courut chez l'oncle, les épaules basses; il ouvrit timidement la porte, se glissa dans le couloir, et il entendit la grosse voix joviale du brave Lechorgnat, dans la pièce à gauche, où avait lieu le festin. Dans la cuisine, au fond du couloir, la bonne (le laideron, qui n'embellissait pas en vieillissant) était en train de verser dans le filtre l'eau bouillante du café. Elle répondit brusquement au petit :

— Oui, ton Lion est là, ils en sont aux liqueurs.

Elle prit la cafetière, ouvrit la porte de la salle à manger, et la première chose que vit Emile, c'est le bou-

quet de Germinette, installé dans un vase au milieu de la table. L'oncle se dressait debout, en levant très haut un énorme verre plein, et il criait à Emilion, assis en face de lui et qui riait d'un air d'heureux coquin :

— Aux fleurs de la victoire! A la bonne aventure! Hein! je te les ai racontées, mes bonnes aventures à moi, et tu vois que ton vieux gredin de parrain a su faire des conquêtes, lui aussi, et qu'on lui en a donné, des bouquets dans son temps, et bien d'autres choses! Mais pas à ton âge, sacrebleu! Et pas des tendrons comme ta Germinette! Aux fleurs de la victoire, mon Lion, et à la bonne aventure!...

Emile se sauva en titubant. Il arriva en retard à l'école; tout le monde était rentré. Il gagna sa place en rampant; mais il n'échappa pas à l'œil de l'instituteur, qui prononça d'un ton de justicier :

— Vous me copierez, pendant la récréation, tout le verbe « être en retard ».

Au bout de vingt minutes, Emilion fit son entrée, l'œil hardi, les joues allumées de vin et d'alcool. Interrompant la leçon, il dit très haut, en regardant l'instituteur bien en face, ces mots soigneusement préparés :

— Mon père a eu besoin de moi pour lui copier un « acte notarié ». Il vous prie de m'excuser.

Et le maître répondit : « C'est bien. » Emile goûta combien c'est beau, le culot, et surtout bon.

Bien qu'on fût en plein hiver, il lui semblait que des mouches volaient par toute la classe. Leur bourdonnement disait : *Il en a pas! Il en a pas! Il en a pas!...* Et les visages, en des rires silencieux, devenaient boucs et cochons.

L'instituteur s'étant absenté un instant, la salle se mit à bruire. Un gamin demanda au Lion :

— Et ton bouquet? Tu l'as bouffé?

— Non, répondit le héros. Pas bouffé, mais il est dans la moutarde. C'est pas de la blague. Mon parrain avait la

main pas très sûre, un peu louf-louf, ce tantôt. Il a d'abord renversé le pot à moutarde sur la table, et pas mal de sauce, et puis, vlan! v'là le bouquet en plein dans la moutarde!

Il riait, trouvant ça rigolo. Emile avait envie de pleurer. A ce moment, le fausset du Loup-Blanc cria : *Il en a pas!* Et toute la salle abonda, comme un écho qui centuple le son : *Il en a pas, le Jean-Fille, il en a pas!* Mais le maître accourait, les bras levés. Silence pétrifié.

Pendant la récréation, Emile fut content d'être en retenue, seul dans la classe. A quatre heures, il s'apprêtait à s'esquiver, ainsi que le matin, mais il n'avait pas fait trois pas dans la cour qu'il se sentit agrafé à droite et à gauche, tandis que le Loup-Blanc ricanait à son oreille :

— Pas si vite, petit Jean-Jean, pas si vite! Jacquin veut te dire deux mots... Oui, là-bas, un peu plus loin...

Le Loup d'un côté, la Taupe de l'autre, ils lui avaient pris un bras chacun, et ils l'entraînaient en continuant de ricaner sourdement. Puis, dans le chemin boueux, qui menait au bourg, le Loup, s'écartant de quelques pas, avertit le demi-aveugle :

— Là, tu peux y aller.

La Taupe alors saisit Emile entre ses poignes et se mit à le secouer en lui criant au visage :

— Hein! Paraît que c'est toi qui m'a poussé par derrière, pour me faire tomber! Jean-Fille, avorton! Pourquoi que t'as fait ça, dis, pourquoi? C'est-i' parce que t'en as pas, espèce d'infirme?

Espèce d'infirme! Cette injure crachée le vengeait de ses misères. Et dans ses grosses orbites troubles, comme dans les petits yeux aigus du Loup-Blanc, Emile voyait s'allumer la même lueur bestiale que la veille, quand les deux compères tenaient la Félicité dans leurs griffes.

Des écoliers s'arrêtaient pour voir la scène, curieux, amusés. Et voici qu'ils avaient, eux aussi, de petites

flammes dans les yeux. Ah! ah! le Jean-Fille, — oh! oh! la Taupe, — ces deux-là aux prises, on allait rigoler. Mais où était le Lion? Il avait filé des premiers, Emile le vit qui disparaissait sans daigner tourner la tête. A ce coup, le Jean-Fille fut submergé par sa détresse, et, se cachant le visage de ses bras sous le poing que la Taupe levait sur lui, il se courba dans une crise de sanglots convulsifs, éperdus.

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que vous voulez à cet enfant, grands lâches?

Tous les sourires qui s'attisaient disparurent, car il avait la voix mâle et il n'était pas de ceux dont on rit, ce nouveau venu, ce Jules Lacour qui avait le don d'arriver quand il ne fallait pas. Rien qu'au timbre, on l'avait reconnu, et déjà le Loup-Blanc, serrant les fesses, prenait son air le plus gentil, le plus innocent.

— Mais c'est rien du tout, Jules. On s'amuse...

Par malheur, Jacquin qui entendait, mais qui ne voyait à peu près pas, — Jacquin qui ne savait pas à qui on avait affaire, mais qui, sentant comme la veille sa proie près de lui échapper, en devenait fou furieux, — Jacquin eut l'imprudence de gueuler :

— Ben, quoi! J'ai un compte à régler avec l'avorton, moi! Ç'ui-là, qu'il me foute la paix, hein!

Il n'avait pas achevé qu'un vigoureux coup de socque lui relevait le derrière. Hurlant, il lâcha un coup de poing dans le vide. Mais, sans même y faire attention, Jules dit au Loup-Blanc :

— Tu peux te mettre avec lui. J'ai de quoi vous faire danser tous les deux.

— Viens, Jacquin, s'écria le Loup, en entraînant le demi-aveugle qui grognait et bavait. Viens vite! C'est assez blagué.

La nuit, Emile eut un grand cauchemar. Il se voyait dans un désert à la lumière jaunâtre et comme empoi-

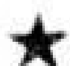
sonnée. Mais, de tous les points de l'horizon, des formes accouraient, des animaux à la fois vulgaires et étranges, et il se demandait : « Qu'est-ce donc? Ceux-ci, des ânes? Ceux-là, des veaux? Quoi, encore? De grosses brebis? » Et il n'était pas sûr, car ils avaient la bizarrerie inquiétante des êtres de rêve. « Sont-ils bons? Sont-ils méchants? » se disait-il tout bas. Mais il ne pouvait savoir, et une chose le frappait, l'épouvantait sourdement, une ressemblance mystérieuse qui les marquait tous et qu'il ne parvenait pas à préciser. Il finit par comprendre : cette ressemblance, c'était un air de stupidité intime, foncière, enracinée, vieille comme le fond de la terre. Bons ou mauvais, ces êtres-là? Ils n'étaient ni l'un ni l'autre, et ils étaient l'un et l'autre, et tout ce qu'on voudra de servile, de mécanique, comme les toupies, les girouettes, les pioches, les machines à battre, tout ce qui est esclave du vent, de l'instinct, de l'automatisme, de la force aveugle. Emile ne raisonnait pas cela, mais il le sentait. Et il avait le cœur malade devant le troupeau des bêtes neutres.

Mais un remous agita soudain cette masse atone, et deux bêtes s'en détachèrent, deux sortes de singes qui grimaçaient comme dans les images et qui ricanaient comme des hommes. Ils avaient des queues immenses, qui traînaient et serpentaient derrière eux, et ils coururent sur Emile qui s'enfuit, éperdu d'horreur. Mais, à présent, c'était le troupeau entier des neutres qui ricanait, et du fond de leur bêtise une malignité immonde se levait, envahissait tout.

Emile galopait, galopait, avec l'haleine des monstres sur sa nuque, dans son cou, et il lui semblait qu'elle entrait dans ses vêtements, courait sur sa peau, la brûlant comme faisaient les doigts pointus du Loup-Blanc, naguère, quand le garnement le pinçait pour lui attraper les puces. Emile s'efforçait d'appeler au secours et ne pouvait arracher un son de sa gorge. C'était une angoisse inexprimable. Enfin, sur lui s'abattit un grand vertige,

tout tourna, et il tomba en avant, tandis que jaillissait de tout son être ce cri qui le délivrait, le réveillait en sursaut : « Germinette ! »

Il avait rouvert les yeux, mais il était encore dans la transe. Il crut voir une lumière surnaturelle. Elle l'enveloppait, le caressait comme une chevelure blonde et fluide, un bouquet de soleil irradiant. Il répéta : « Germinette ! » et se réveilla tout à fait, en pleines ténèbres. Il entendit d'abord les battements de son cœur, puis, à côté de son oreille, le ronflement paisible du Lion.



C'était une enfant gâtée, cette petite Germaine Desvergnes. Elle était l'enfant gâtée de son père qui, lui, avait été l'enfant gâté de la fortune. Il n'était pas originaire de Chambonnet, mais d'une commune assez proche, où ses parents, morts depuis longtemps au moment où nous en sommes de notre histoire, avaient été simplement de bons boutiquiers à la vie fort médiocre. Pour lui, il végétait en qualité de commis de perception et ne gagnait pas de quoi manger, quand un sien cousin, qui possédait un bagout capable de mettre en déroute tous les bonimenteurs d'une foire foraine, avait été nommé député aux élections générales de 1876. Ce grand homme fit partie des 363, fut triomphalement réélu après la dissolution de la Chambre, devint un familier de Gambetta et, comme celui-ci n'avait rien à refuser à ses porte-queue, le jeune Desvergnes, âgé tout juste de vingt-cinq ans, se vit un beau jour nommé percepteur. Toujours avec l'appui du cousin, il passa d'une petite perception à une moyenne, de la moyenne à une meilleure, et enfin le zèle du député réussit à le faire bombarder trésorier-payeur général. Il était temps, car, l'année suivante, les électeurs, ayant fini par faire cette découverte qu'en dix-sept ans de représentation leur grand sous-vétérinaire

avait, pour toute prouesse, fait caser et prébender à leurs frais toute une légion de neveux, nièces, cousins et petits-cousins, — les électeurs, disons-nous, se décidèrent à se passer des services de l'illustre 363, qui les accusa d'ingratitude athénienne, mais ne but point la ciguë. Il préféra se faire donner une grasse sinécure à la Monnaie, où il fut censé vérifier l'exactitude des alliages, mais où il ne vérifia jamais que les bonnes pièces d'or et les bons billets de banque qu'on lui comptait respectueusement les jours de sainte-touche.

Il faut dire que son protégé Desvergnes avait travaillé davantage. Sans être un esprit supérieur, il ne manquait ni d'intelligence ni d'ambition, il savait flatter ses chefs et se faire valoir. Mais sans doute les préoccupations de sa carrière ne lui laissaient pas le loisir de songer à la vie de famille, car il atteignit plus de quarante-trois ans avant de se marier. C'est alors que, soudain épris en une tardive flambée d'automne, il épousa, dans ce département du nord-est où il était trésorier-payeur, une jeune fille jolie et distinguée, qui avait dix-huit ans de moins que lui. Deux ans après, ils eurent une petite fille, et puis la mère, qui avait toujours été frêle et que sa grossesse avait achevé d'affaiblir, languit quelques années dans la chlorose et l'anémie, et la phtisie latente se déclara ouvertement. Desvergnes demanda un poste dans le Midi, parvint à se faire nommer sur la Côte d'Azur, mais la malade était condamnée, et elle mourut par une belle journée de printemps, où le soleil faisait une double féerie de la terre et de la mer. La petite Germaine, qu'on appelait Germinette par câlinerie enfantine, avait alors un peu plus de quatre ans.

Cinq ans encore, et le trésorier-payeur prenait sa retraite, inconsolé de sa perte et dégoûté du travail. Au cours d'un récent voyage qu'il avait fait dans son pays natal, il lui était arrivé de s'arrêter à Chambonnet, et il avait remarqué, à un kilomètre du bourg, sur une mo-

deste hauteur, une petite maison à deux étages, assez élégante et presque neuve, souriant au fond d'un grand jardin qui descendait jusqu'à la route d'intérêt commun. Un gros entrepreneur de travaux publics, originaire de Chambonnet, mais qui faisait fortune à Paris, l'avait bâtie là par un coup de fantaisie, mais ensuite ni lui ni sa famille n'y étaient jamais venus, car ils préféraient les villes d'eaux à la mode. Maison et jardin étaient à vendre. Le retraité les acheta.

Des fenêtres, on dominait la route, ainsi que la voie ferrée, qui lui était parallèle à cet endroit. Au delà, on avait la verdure, les arbres, des hameaux enfouis çà et là, comme des nids qui se cachent, et, au lointain, de grandes collines onduleuses, avec parfois des troupeaux à leurs flancs. Comme il ne passait que six trains par jour, c'était une vue un peu monotone, un peu mélancolique, mais tranquille et reposante. L'air était pur et vif, et c'est ce qui avait décidé l'acheteur. Il n'avait plus confiance dans le Midi chaud et ensoleillé, qui n'avait pas sauvé sa chère morte. Et, pour fortifier les poumons délicats de Germinette, il pensait que l'air de Chambonnet valait peut-être mieux, cet air revigorant qui sentait toujours la haute altitude, les ramifications que le Plateau Central envoyait expirer jusque dans cette région. Le brave homme, par une tendance bien naturelle, mariait son amour du pays natal et son amour pour sa Germinette.

Il s'augmentait, cet amour, de toute la crainte qu'elle n'eût hérité, avec la forme charmante de sa mère, le mal sourd, la menace de mort; car elle était bien sa mère en miniature, cette petite, avec sa sveltesse, sa nature sensible, nerveuse, à la fois vive et languide, sa blondeur d'enfant du nord, exilée hier chez les bruns, aujourd'hui chez les châtains neutres. Son père, comme disent les bonnes gens, « lui passait tout », et elle en profitait pour se donner, à neuf ans, des airs de petite maîtresse de

maison fort gentille, bien qu'un peu capricieuse, mais ses fantaisies d'enfant gâté semblaient un charme de plus.

C'était une fantaisie de ce genre, à l'impromptu, qui l'avait prise, le matin du fameux bouquet. Il y avait sept ou huit mois qu'elle et son père vivaient à Chambonnet. Il l'envoyait à l'école communale, ne pouvant se décider encore à se séparer d'elle en la mettant en pension. Le soir même qui fut illustré par la bataille des gosses, le chemin de fer avait apporté un colis pour Germinette. C'étaient des amis qui, de la Côte d'Azur, lui adressaient une jolie collection de roses, avec un fouillis de ces tiges vertes qu'on vend aux Parisiens l'hiver, sous le nom de mimosa.

Pendant cette soirée, la servante de la maison, revenant du bourg où elle était allée faire des provisions, raconta à sa manière, avec des exagérations imagées de bonne femme, la bataille des gosses et les exploits du Lion, qu'on amplifiait là-bas chez l'épicier, en les assaisonnant de blagues qu'elle prenait à demi au sérieux. Germinette écouta et, dans son imagination enfantine, se rappelant son livre d'histoire et les beaux récits d'héroïsme et de sacrifice, elle vit une vraie bataille, avec des prouesses qu'on admire et des blessures qu'on caresse bien doucement, pour les calmer. Elle s'endormit en y pensant et se réveilla en y rêvant.

Ce matin-là, elle tira du gros bouquet un petit bouquet, pour l'offrir à sa maîtresse d'école. Et comme la bonne, qui d'ordinaire la conduisait, était occupée à surveiller du lait qu'elle faisait chauffer pour le déjeuner de papa, la petite fit l'espièglerie de se sauver, riant et s'amusant toute seule de la tête qu'allait faire la brave femme quand elle s'apercevrait de la fugue.

Sur la route, Germinette se sentit un peu intimidée, et en même temps toute fière de s'en aller ainsi comme une grande demoiselle, qui sait ce qu'elle a à faire et n'a pas

besoin d'un guide; et cette fierté la préparait à faire quelque chose de très hardi, elle ne savait quoi.

La petite n'avait jamais dit une parole aux enfants du bon clerc. Elle les avait seulement aperçus de loin trois ou quatre fois, et on lui avait dit : « Ce sont les jumeaux. » Car des jumeaux, c'est une curiosité.

Donc, elle trottinait avec son bouquet, lorsqu'il lui sembla que c'étaient eux qui étaient là en avant. Comment est-ce fait, un héros? Elle courut, les dépassa et, se retournant, les regarda curieusement au visage. Elle vit le sourcil fendu, la cicatrice rouge, encore fraîche. Elle n'en demanda pas plus : le héros, c'était celui-là. Et, en petite femme dont c'est la mission de fleurir les vainqueurs et de consoler les blessés, elle lui donna son bouquet. Puis, comme un oiseau qui soudain a peur de son geste, la petite impulsive s'envola. Deux heures après, de la cour des filles, elle entrevit, dans celle des garçons, le bouquet qui s'agitait en l'air et une main qui envoyait des baisers. Contente et confuse, elle se cacha.

De sorte qu'Emilion, certain d'être le Héros, n'avait pas complètement tort de se prendre pour le vrai destinataire des fleurs. Du reste, il ne faisait pas là-dessus de raisonnements compliqués. Elles étaient pour lui parce que tout était pour lui, vu qu'il était le Lion, l'héritier, le vainqueur, le chef, et que c'était comme ça parce que c'était comme ça, — et il avait tout naturellement arraché le bouquet au Jean-Fille comme il lui arrachait naguère le cheval de bois, pour faire *patato, patati, patata*. Quant à Germinette, c'était une petite sotte, mais bien intentionnée, et il lui enverrait encore des baisers à la première occasion, pour qu'elle ne se trompât pas de jumeau, une autre fois. En attendant, tout était pour le mieux, puisque les camarades avaient été épatés, le parrain ravi, et que le Lion avait gagné à l'aventure un gueuleton si réjouissant que les fleurs en étaient tombées

dans la moutarde. Eh bien, bonsoir pour elles! On n'y penserait plus.

Le Jean-Fille, lui, ne faisait qu'y penser. Il devenait rêveur, taciturne, ce pauvre gamin. C'était naturel, au fond. Quand on n'a rien au dehors, il faut bien, pour avoir cependant quelque chose, se réfugier au-dedans, au fond de soi-même, essayer de s'y faire un refuge, un asile, une niche. Et quand on est jeune, très jeune, et que c'est l'âge du jeu et des enchantements, il arrive qu'on se crée en soi des féeries intimes; — oui, mais aussi, comme ce n'est que du rêve et non la vie franche, sainement animale, on risque beaucoup, pour finir, de trouver la tristesse, le désespoir, le désert, le néant. Et c'est ainsi que, dans cette voie, on peut devenir lentement une sorte d'idiot, — ou de poète, — ou les deux mêlés.

Que les choses sont différentes de leur apparence! Pour notre Lion, le bouquet de Germinette, c'était un bouquet, tout bonnement, — pour le Jean-Fille, une sorte de merveille un peu mystérieuse. L'un n'avait su que détourner les yeux et fuir d'une main tremblante le don qui s'offrait. L'autre, toujours prêt à profiter, avait su saisir d'une main conquérante le don qui n'était pas pour lui. Celui-ci, qui avait souri à Germinette et lui avait envoyé des baisers, l'appelait entre ses dents : *Petite dinde!* Celui-là qui, dans le saisissement, n'avait pas osé la regarder, la contemplait en lui-même comme une créature presque surnaturelle.

Jusqu'ici, il ne l'avait qu'à peine remarquée, et de loin. Et voilà qu'elle avait surgi, au moment de la pire détresse, et qu'elle avait semé, sur le noir et sale et grimaçant cauchemar, un rêve de soleil, de parfums, de caresse et de beauté, — de beauté infiniment gracieuse et légère, et blonde comme l'illusion.

Emile n'était pas un familier des contes bleus. On ne lisait pas chez les Persaud. On ne s'y intéressait qu'aux choses pratiques et utiles. Il y avait bien à la maison

d'école une bibliothèque qui contenait peut-être une centaine de livres très mélangés, acquis grâce à des souscriptions publiques, et qu'à certains jours on prêtait aux habitants. Mais papa n'en voulait ni pour lui ni pour ses fils. Maître Brichotard lui ayant enseigné maintes fois qu'un bon clerc, en fait de nourriture spirituelle, doit se contenter du code civil, François en concluait naturellement que les écoliers doivent se contenter de leurs livres de classe, les autres n'étant bons qu'à leur faire perdre leur temps. Il le disait d'un air sentencieux, en homme qui, répétant la leçon d'un oracle infaillible, est sûr de posséder la vérité et la sagesse.

Pourtant, Emile avait pu une fois, à la dérobée, feuilleter un beau livre. C'était un jour où, après une distribution de volumes par l'instituteur, une pile d'une dizaine était restée quelques instants sur un pupitre de la classe. Le Jean-Fille, pendant une courte éclipse du maître, en avait ouvert un, au hasard, sans prendre le temps de regarder le titre. C'était plein d'images, même d'images en couleurs, de fleurs comme on n'en voit pas, de belles dames qui étaient peut-être des reines ou des fées. Et il avait rêvé de pays lointains, de paradis tout en auréoles, mais perdus dans de tels au-delà qu'y penser est encore plus triste que délicieux. Et tout à coup ces paradis s'étaient faits vivants, et l'avaient touché, lui avaient souri, et il les avait reconnus à la blondeur de Germinette et aux rayons frileux de son bouquet, éclos au cœur de l'hiver, là-bas dans ces au-delà miraculeux.

Et maintenant, le Jean-Fille se rappelait des fragments d'histoires de fées et de loups-garous, de bons anges et de mauvais diables, qu'il avait entendu raconter par des vieux et surtout des vieilles, qui retournaient à leur première enfance, à ces temps de superstition et de crédulité que flétrissait avec tant de mépris le savant maître primaire. Le gamin mêlait confusément ces histoires à la sienne, car sa vie aussi était hantée par des sortes de

diables, méchants et dégoûtants, mais à présent il y avait la petite fée et le souvenir des fleurs du miracle, — les fleurs, hélas! arrachées, tombées dans la moutarde.



« Petite maman! Petite maman! » Ces mots d'enfant dans la détresse, est-ce vrai qu'il venait de les murmurer? Il le lui semblait bien, en se réveillant de la vision d'or qui avait chassé le cauchemar aux grands singes. C'est étonnant qu'une si petite fille puisse inspirer ainsi une émotion maternelle.

Les grands singes!... Frisson d'angoisse!... « Mais, oh! bonheur! c'est aujourd'hui jeudi. » Oui, c'était jeudi, pas de classe, un jour sans Taupe ni Loup-Blanc! Un jour sauvé! C'est assez pour l'enfance, qui ne pense pas au lendemain.

De toute cette matinée, le Jean-Fille ne sortit pas. Planté contre les vitres de la boutique, il regardait son frère jouer, crier, galoper avec les autres gosses du bourg, sur la place et autour de l'église. Il vit de loin le ricanement du Loup. Mais il ne vit pas la figure que son rêve cherchait.

A midi, papa bon clerc apporta du nouveau. Il avait, ce matin-là, trouvé maître Brichotard dans un accès d'humeur massacrante. Un vrai porc-épic, sauf le respect dû à un homme si comme-il-faut. En conséquence de sa dernière crise hépatique, qu'il avait eue huit jours auparavant et qui avait été terrible, il venait d'être soumis par l' « autorité médicale » (ainsi qu'il disait avec une froide ironie) à un régime des plus sévères. Du lait, rien que du lait, une quotidienne noyade dans un fleuve de douceâtre blancheur, lequel toutefois ne blanchissait pas plus sa peau qu'il ne lénifiait son caractère, car le digne homme devenait de plus en plus jaune, d'un jaune de citron malade, envahissant jusqu'au blanc des yeux.

Avec cela, il exhalait une odeur écœurante, qui emplissait l'étude, pourtant vaste. Mais le plus triste pour le bon clerc, c'était le travail qui s'accumulait, qui montait sans cesse, menaçant de le submerger.

Il faut savoir que, dans ce pays, les trois quarts des actes notariés se font en hiver : ainsi sur les 400 environ de l'étude Brichotard, plus de 300 tombaient en quatre mois, de Noël à Pâques. C'est que l'hiver est pour les paysans la période des loisirs et qu'en outre, dans la région où s'épanouissait Chambonnet, la majeure partie des hommes jeunes et robustes s'en allaient, pendant la belle saison, dans les villes et surtout à Paris, où ils maçonnaient et charpentaient les maisons, sciaient et taillaient la pierre. Les froids les ramenaient en novembre et décembre, avec l'argent de leur « campagne », et c'est alors qu'on dansait et ballait, et qu'on s'amourachait et se mariait, et qu'on achetait des terres, et que les vieux se décidaient à donner leurs biens, et que les jeunes s'empressaient de se les partager.

En plein été, François, durant des semaines entières, n'avait qu'à se livrer à l'abrutissement (qu'il prenait pour un devoir) d'apprendre le code par cœur, comme un curé son bréviaire. L'hiver, il s'abrutissait d'une façon non moins efficace, ahuri sous l'écrasante besogne.

Du moins, les autres années, pendant que le mercenaire, aplati sur son papier timbré, griffonnait, brouillonnait, minutait et grossoyait avec un acharnement de termite, le beau notaire recevait les clients, les écoutait, les conseillait. Mais cet hiver-ci, il restait dans ses appartements et ne se montrait guère à l'étude que pour gronder et sermonner. Et quand François avait perdu plus d'une heure avec une pesante collection de paysans sur son dos, c'est sous l'éperon du maître qu'il lui fallait ployer ses épaules, déjà assez voûtées.

— Voyons, François, voyons, voici quinze actes, signés et enregistrés depuis des semaines, et qui attendent que

nous les fassions transcrire au bureau des hypothèques... Ça presse, ça presse! Mais pour les faire transcrire, il faut d'abord les copier, hein!... les *expéditionner,* comme tu dis si bien, — et ces quinze actes représentent pour le moins cinquante rôles!

Cinquante rôles, c'est-à-dire cent pages à noircir! François aurait pu répondre qu'après avoir chaque jour, dimanches et fêtes compris, travaillé neuf heures à l'étude, il emportait chez lui du travail, qui le tenait sur le papier timbré de huit heures du soir à onze heures et au delà. Mais il ne savait, comme un coupable, que bredouiller des regrets et des excuses qui donnaient plus de force à l'irritation du patron.

— Je vais prendre quelques actes, finit par dire le bon clerc. C'est jeudi : je les donnerai à copier à mes fils.

— Allons donc! gronda maître Brichotard. Ces enfants me gâteront mon papier timbré.

— Non, non, répondit vivement François qui, à la vérité, avait la même crainte et en grelottait d'angoisse. Non, je leur montrerai, j'aurai soin...

Un instant après, François arrivait à sa boutique.

— Voilà de quoi vous amuser, mes petits gars! cria-t-il dès le seuil, d'un ton faussement jovial. — Et il pensait : Les pauvres! Dorons-leur la pilule!

— Vous voyez ça, continua-t-il en exhibant deux gros tas de papier timbré, un de grand format qui était blanc comme l'innocence, un de petit format qui était criblé de ses propres maculatures. Voici des *minutes,* écrites sur papier de douze et de vingt-quatre sous, et il s'agit d'en tirer des *expéditions,* c'est-à-dire de les copier bien proprement, en grosses lettres bien moulées, sur ces feuilles de trente-six sous. Et bien mot à mot, hein! Car autrement, le papier serait fichu... Et, se disait-il avec un frisson, c'est moi qui serais obligé de payer.

— Et tenez, reprit-il, j'ai apporté un transparent, quelques feuilles de papier brouillon et un modèle d'ex-

pédition. Aussitôt après le repas, vous vous exercerez un moment à brouillonner, pour vous faire la main et prendre un peu l'*écriture notâriale.* (Ces deux mots prononcés avec une petite emphase.) Et puis, vous vous mettrez au papier timbré.

Emile faisait assez grise mine. Le Lion s'était mis à siffler d'un air singulièrement moqueur.

— Allons, vite à table! dit papa bon clerc.

Et une demi-heure après, sa dernière bouchée de fromage avalée, il prononça : Vite à nos exercices!

— Moi, déclara négligemment le Lion, faut d'abord que j'aille chez mon parrain : il me l'a fait promettre.

— Mais tu vas revenir? s'écria le bon clerc alarmé.

— Tout de suite, papa... Il revint en effet au bout de cinq minutes, mais avec le parrain.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? dit le brave gendarme qui justement, ce jour-là, était plein de mépris pour la basoche. Tu veux abrutir mon Lion?... Je l'emmène promener : c'est convenu depuis hier au soir.

— Mais, mon oncle... balbutia le pauvre papa bon clerc.

— Mais quoi? Un Lion, ç'a besoin d'air. Fais donc pas cette tête effarée! Il est pas perdu, il reviendra.

— Mais, moi, il va falloir que je retourne à l'étude. Laissez-moi lui faire voir, au moins...

— Ce soir. Il sera toujours temps. Voyons, tu veux pas le rendre pâle, mon Lion, tu veux pas en faire une femmelette, j'espère. Montre un peu *tes actes,* comme tu dis! Ah! quelle fine écriture, ma dadame! C'est du travail de fifille, ça. C'est pas des lettres, c'est des piqûres de machine à coudre. Mais on est des hommes, nous, hein, mon petit brigadier!... Pouh! Otons-nous de là! Ça sent la crotte de mouche.

L'oncle et le filleul partirent, chacun faisant un signe de moquerie, pour prendre congé. Il ne restait plus au bon clerc que la ressource de faire sentir son autorité

au Jean-Fille. « Vite, vite, nom d'un chien! » Il le mit à brouillonner un instant, et puis il lui colla le nez sur le fameux papier à trente-six sous, et il cria :

— Je file à l'étude, il est une heure sonnée. Allons, Emile, de l'application! Et lentement, mais bien! Et pas de surcharges, surtout! On nous flanquerait une amende. Ecoute, à raison d'un rôle et demi par heure (ah! sans lever le nez, bien sûr!), tu pourras avoir fait au moins dix rôles ce soir, à sept heures, quand je reviendrai. Mais pas de gaffes! Attention! Attention!... Attention!

Il se sauva comme un fou. Emile ne leva pas le nez, et il s'appliqua si bien, dans la tension d'une telle attention, qu'au bout de six heures de cette vie il avait la migraine et se sentait devenir idiot. Mais la peur nerveuse des gaffes le forçait d'aller si lentement qu'il n'était arrivé qu'à écrire huit rôles quand papa revint.

— Ça n'est pas beaucoup, dit le bon clerc. Vous serez obligés de vous y mettre tous les deux, après dîner. Moi aussi, j'ai du travail à faire, une sacrée minute qui va me prendre plus de trois heures.

Le Lion ne reparut que pour se mettre à table, la joue rose et l'œil vif. Le repas n'était pas fini que le bon clerc s'écriait déjà, comme tantôt : Vite! Vite!

Déjà, Emile était cassé en deux sur son *rôle*. « Dis, Emilion, tu vas brouillonner un peu. » Il brouillonna, le temps de compter jusqu'à vingt, et commença à bâiller.

— Je tombe de sommeil. Le parrain m'a tant fait courir...

— Eh bien, mets-toi au papier timbré. Ça te réveillera.

— Je m'y mets, papa. Mais, tu sais, je crois bien qu'il va m'arriver souvent d'écrire un mot pour un autre.

— Ah! mon Dieu... Et le bon clerc effrayé retira vivement les feuilles de l'Etat, pendant que le Lion lui soufflait aux narines un long bâillement. Repose-toi un peu!... Secoue-toi!

Emilion s'amusa un instant à dessiner sur le papier

brouillon les caricatures de son père et de son frère. Puis il confessa que cet exercice ne lui avait pas ôté le sommeil, et il monta se coucher. Les deux mercenaires, attachés l'un à sa minute, l'autre à son expédition, s'en donnèrent jusqu'à minuit sonnant. Et il y eut quatre rôles de plus : en tout, la douzaine.

Le lendemain, papa bon clerc dit à Émile :

— Tu es tout pâlot, ce matin. Tu devrais rester *à maison*, tu te reposerais, et puis... tu m'écrirais quelques rôles en t'amusant. Ça en fait encore si peu!

Emilion ne demanda pas à partager le sort de son frère. Il aimait dix fois mieux aller « en classe » : c'était bien moins assommant. Dès huit heures et demie, le Jean-Fille était attablé à sa corvée, tandis que papa se hâtait vers l'étude, craignant, avec ses douze rôles, d'être trouvé trop léger. En effet, maître Brichotard déclara, lui aussi : C'est peu.

— Et c'est assez mal écrit, ajouta-t-il. Pas notarial du tout. Mais, chose plus grave, ça doit être plein de fautes. Collationnons, François!

Ils collationnèrent. Peu de fautes. On n'eut qu'à rayer quatre mots et à piquer deux petits renvois.

— A propos, fit le notaire, je n'ai remarqué là-dedans qu'une seule écriture, et je m'attendais à en trouver deux.

— Oui, oui, murmura le bon clerc, embarrassé. En effet, c'est tout de la main de... de... de mon Emilion.

Ce nom lui avait échappé d'instinct, parce que c'était le nom à faire valoir.

— Ah! ah! Le Lion, comme on dit. Il paraît que c'est un gaillard.

Le ton était devenu presque jovial. Le patron souriait. Et, bien qu'il sourît jaune, François, flatté, rassuré, songeait : Ce que c'est qu'une bonne réputation! Déjà, ces pauvres *expéditions* lui paraissent mieux.

Comme François était un bon père, il eut un petit remords et voulut excuser l'autre jumeau.

— Mon Emile était un peu fatigué.

— Même un peu infirme, à ce qu'on raconte! chuchota, comme à part lui, maître Brichotard, qui était, on le voit, bien renseigné par les ragots que sa vieille cuisinière récoltait dans le bourg.

Le bon clerc entendit mal l'allusion, mais il devina le dédain, et il en conclut qu'il avait été diablement bien inspiré tout à l'heure, en substituant son Lion à son Jean-Fille. Et il ressentait une sorte de reconnaissance envers le premier, une reconnaissance mêlée d'admiration et, pour tout dire, de respect.

Le soir de ce vendredi-là, entre onze heures et minuit, Emile avait double migraine, mais il avait griffonné dix-sept rôles.

Et le samedi, ce fut pareil. Et le dimanche n'apporta pas le repos. Papa n'en prenait point, et ces trois derniers jours l'avaient si bien accoutumé à la collaboration de son Emile qu'il lui semblait tout naturel que celui-ci n'en prît pas non plus.

Aussi, le Jean-Fille accumulait migraine sur migraine. Triple migraine le samedi et quadruple le dimanche, avec promesse d'une quintuple le lundi soir. Mais il en était à son soixante-cinquième rôle et, le lundi matin, maître Brichotard daigna se montrer presque content.

C'est qu'il allait mieux, maître Brichotard. Il était toujours aussi jaune, mais il avait passé deux nuits excellentes, les affaires de l'étude marchaient bien, et, comme il était de bonne humeur, il eut un geste généreux. Tendant au bon clerc tout surpris une belle boîte blanche et satinée :

— Tiens, François, dit-il, voici pour le Lion, pour lui donner du courage, afin qu'il achève bien vite d'expédier cent rôles.

C'étaient des dragées, que certains cousins pauvres de Madame Brichotard avaient envoyées à la notairesse à l'occasion du nouvel an, pour manifester leur attache-

ment à un si beau parentage. Mais madame avait repoussé le cadeau avec un glacial dédain, ne trouvant pas les dragées assez fines.

— Qu'est-ce que t'as là? C'est pour moi, ça?

Ainsi s'écria notre Lion quand, revenant en courant de l'école sur le coup de midi, il aperçut son père qui arrivait de l'étude en se dépêchant et en souriant d'avance à la bonne surprise qu'il allait faire à ses jumeaux.

Le Lion s'empara de la boîte.

— Maman? Emile? cria-t-il en faisant irruption dans la boutique des Persaud. Guignez un peu le cadeau qu'on *me* fait!

— C'est vrai qu'il est pour toi, confessa papa, un peu gêné. Mais il est juste que ton frère...

De fait, Emile eut trois ou quatre dragées, puis la boîte disparut. Notre Lion, moins dégoûté que madame la notairesse, trouvait les dragées excellentes et les avait mises à l'abri des mains indiscrètes.

— Après ce cadeau, dit papa bon clerc, il faut faire plaisir à maître Brichotard et travailler d'arrache-pied à ces cent rôles. Tu ne pourras pas te reposer, mon pauvre Emile, avant qu'ils soient tous *expéditionnés*.

...Voyez, sous la lampe nocturne, ces deux nez reniflant leur papier timbré. Comme ils font honneur aux dragées de maître Brichotard, pendant que notre Lion, là-haut, dans son dodo bien chaud, fait entendre un petit bruit de souris qui croque, qui croque, et suce et suce, avant de s'endormir!

— Ah! ce qu'on va bien roupiller jusqu'à sept heures du matin! soupire enfin le bon clerc en redressant son dos voûté.

Mais l'homme propose, et...

...Et, en pleines ténèbres, comme le vieux coucou vient de sonner cinq heures dans la chambre à coucher des Persaud, la famille est réveillée par des coups précipités,

frappés en bas, à la porte d'entrée. Papa se lève, court en chemise ouvrir la fenêtre, aperçoit une ombre.

— C'est vous, monsieur François?

Il reconnaît la voix : c'est la petite bonne du patron.

— Ah! monsieur François! Je viens vous chercher. Ce pauvre monsieur Brichotard qui est mort!

IV

SALUT, MON CAPITAINE!

Quel coup d'assommoir! Le bon clerc en chancelle, étourdi, bredouillant. « Mais je rêve. » Non, c'était vrai. Au moment où le notaire se voyait déjà guéri, la crise décisive était arrivée. Elle avait éclaté vers onze heures du soir. On était allé réveiller le médecin, mais il n'avait pu qu'avouer son impuissance. Rien à faire : un empoisonnement général, subit, foudroyant. Et, vers quatre heures, ce grand corps d'homme, hier plein de force, était tombé des secousses de l'agonie dans l'immobilité de la mort.

François était si tremblant qu'il ne pouvait ni trouver les allumettes, ni enfiler son caleçon. Solange dut l'aider. Il partit enfin en poussant des exclamations. Et les deux jours qui suivirent, il vécut dans une fièvre d'affolement. Quel travail! Des télégrammes à envoyer, des faire-part à griffonner, le juge de paix à prévenir, puis à assister dans la pose des scellés, les visiteurs à recevoir, les renseignements à donner, tout un démêlage où le pauvre bon clerc s'efforçait de se démêler et s'emmêlait de plus en plus... Et surtout, il était paralysé par le regard froid de la veuve, cette longue dame myope, blafarde et glacée, qui, très affligée sans doute, mais toujours composée et d'un calme de couleuvre, semblait, dans cette maison de mort, avoir pour âme une veilleuse, faite exprès pour être mise sur un cercueil.

De sa petite voix sèche et incolore, elle donnait à François des ordres brefs, qu'il comprenait de travers et qu'il n'osait lui faire répéter. Ah! la mâle voix du patron, ce timbre puissant que le bon clerc avait encore dans les oreilles et qui, même en lui faisant peur, le réconfortait, le rassurait, le réchauffait, parce qu'il y sentait la force, l'autorité, la certitude! A présent, il errait dans une maladive sensation de vide, comme un enfant abandonné, une nuit d'hiver, sur un toit.

Maître Brichotard eut un enterrement digne d'un tel notable. Toute la commune y assistait, même beaucoup de gosses, curieux de voir le « beau monde », les parents et amis du mort, quelques-uns venus de fort loin. Des dames de la ville regardaient, avec curiosité elles aussi, le long troupeau des bonnes paysannes qui, avec leurs grandes capotes noires à capuchon, évoquaient des processions de pénitents d'un autre âge. Pour cette cérémonie de première classe, le curé avait appelé deux confrères des environs, et, dans l'église resplendissante de lumières, tous trois s'égosillaient comme des possédés, sachant que, pour plaire à la foule, l'essentiel n'était pas de chanter juste, mais de crier fort. Le maire, qui posait à l'anticléricalisme, n'avait pas voulu que l'*autorité laïque* passât inaperçue, et non seulement il avait fait mettre en tenue, comme pour l'exercice, toute la compagnie de pompiers, mais encore il avait payé, sur l'article « dépenses imprévues » du budget municipal, un képi flambant neuf à son vieux garde-champêtre, qui, par malheur, était visiblement soûl, comme de coutume. Malgré le respect dû au mort et à son entourage, le brave Lechorgnat ne put s'empêcher de rire avec mépris et de se taper sur les cuisses, en voyant les pompiers parader sous la conduite de Paillassoux. N'importe, ce fut un bel enterrement, et, pour terminer la solennité, il y eut au cimetière un petit supplément qu'on n'avait pas prévu.

Le maire, un papier à la main, venait de lancer, en

quelques phrases pathétiques, un adieu qu'on avait jugé bien senti, mais un peu court, ce qui n'était pas tout à fait l'avis du brave homme, à qui cette petite minute d'agréable récitation avait coûté une grande heure de pénible élaboration. On n'attendait plus rien, et déjà le goupillon commençait à circuler pour la suprême aspersion d'eau bénite, quand on vit s'avancer le père Sinard, de son pas précautionneux de chat en maraude.

Ce petit vieux était une des lumières de sa commune. Avocat de village et trafiquant de biens, il savait, mieux encore que son rival, le grand Thanase, accommoder les paysans à son profit, les plumer sans les faire trop crier et, en définitive, les laisser satisfaits de ses bons services. Il excellait surtout dans les partages entre héritiers, c'est-à-dire dans la partie la plus difficile de ses lucratives opérations. C'est là que se manifestaient toutes les ressources de son génie, — génie animal, c'est vrai, mais animal subtil, bête de proie au flair étonnant.

Génie qui exige des dons complexes, et notamment une singulière combinaison de force et de ruse. Thanase était la force. Avec son corps de géant et sa grosse voix de maquignon, il dominait, intimidait, subjuguait. Altier et même insolent avec ses meilleurs clients eux-mêmes. Mais quand il vous avait rudement traité de « bougre d'âne », quand il vous avait assommé et descendu, noyé sous son tonnerre et réduit au silence, il vous relevait, vous flattait, se faisait caressant, vous confondait par le contraste, achevait enfin par la douceur la victoire que la violence avait commencée.

Avec le père Sinard, c'était le contraire. Tout d'abord, il s'annonçait patelin, chattemite, patte pelue, il s'insinuait en vous comme un sirop qui vous endort. Ses yeux faux, son sourire filou avaient bien de quoi inquiéter, mais ce qu'on demande à un trafiquant de biens, c'est moins d'être honnête que malin, n'est-ce pas? En général, ce qu'on lui demande (pas trop haut), c'est d'être loyal

envers vous et trompeur envers les voisins. Et voilà qui n'est pas toujours commode pour notre homme, quand il est là en présence de cinq ou six gaillards, bons frères sourdement adversaires, chacun d'eux attendant de lui qu'il trouve le moyen de l'avantager aux dépens des autres, et tous couvant le gâteau, épiant le faiseur de parts, et frémissant, pantelant, soupçonnant, s'exclamant. C'est là qu'il en faut de la ruse, — et du patelinage, et du sirop de limace. Et aussi de la force, parfois.

La force, le bon père Sinard n'y avait recours que lorsque tous les artifices de la persuasion s'étaient révélés impuissants. Mais alors, vous étiez tout à coup stupéfié de voir le félin endormeur se dresser, sa petite taille grandir, sa voix s'enfler comme une vache pleine, son poing marteler la table, son nez fouinard jeter un souffle électrique, le sirop s'allumer comme un punch. Et il fallait voir de quel geste de catastrophe il secouait sa blouse, en gueulant qu'il foutait le camp, qu'il vous laissait vous débrouiller tout seuls. On courait, les femmes poussaient des cris, on le ramenait avec une douce violence. Et on avait eu si peur de le perdre qu'on passait par toutes ses volontés, — sauf à se raviser trop tard et à gémir qu'il avait joué la comédie et qu'on avait été bien roulé. « Quelle vieille canaille! » soupiraient les paysans. Mais c'est justement parce qu'ils le prenaient pour le plus habile des fripons qu'ils ne pouvaient s'empêcher de lui confier leurs affaires. C'était une fascination.

Aussi, il prospérait, le vieux. Son petit bien était devenu gros bien, et il devait avoir un fameux bas de laine. Quand marchait la saison des affaires, il n'aurait pas échangé ses *épingles* contre les honoraires de maître Brichotard. Le notaire en était bien un peu jaloux; mais, beau joueur, il avait, non pas seulement par politique, une considération un peu condescendante, mais réelle, pour cet illettré qui, sans diplôme ni privilège de basoche, savait si bien, avec les affaires des autres, faire les siennes,

tirer ses « épingles » du jeu et mettre tout le monde dans sa poche de blouse. Du reste, ces deux hommes se complétaient l'un l'autre, pour leur plus grand profit. Quand le père Sinard amenait des clients à l'étude, l'imposante correction du beau bourgeois, patenté et garanti par le gouvernement, aidait la finasserie du paysan roublard à décider les hésitants, à mater les récalcitrants, et enfin à leur arracher à tous les signatures qu'attendaient les actes que l'honnête François avait passé la nuit à griffonner pour un morceau de pain et dont les pattes de mouches allaient se transmuer en milliers d'épingles dorées.

Depuis la mort subite du notaire, le père Sinard affectait d'être très affecté. Tout à l'heure, il venait d'apercevoir Athanase, dont la tête s'élevait au-dessus de tout le troupeau alentour, et, pour marquer un avantage sur son rival, l'idée lui était venue soudain, en écoutant la récitation du maire, de faire, lui aussi, un petit discours. Dame! n'était-il pas premier adjoint, — un personnage officiel? Mais, comme il n'avait rien préparé, et comme d'ailleurs il ne savait pas travailler avec la plume cette matière-là, il commença avec lenteur et prudence, pour ne pas risquer de laisser échapper des bêtises devant tant de beau monde qui était là rassemblé.

— Ce pauv' monsieur not' notaire était un bien grand monsieur, messieurs, dames... C'était un homme bien instruit, messieurs, dames, qu'il avait fait toutes ses écoles et qu'il était capable, messieurs, dames, de vous raconter tous les codes pendant deux jours sans s'arrêter, messieurs, dames... Avec ça, messieurs, dames, qu'il était pas fier, ce pauv' monsieur... Y en avait qui prétendaient qu'il était fier, mais moi, messieurs, dames, je peux vous dire qu'il était pas fier. Et la preuve, c'est qu'i me parlait comme à un frère, messieurs, dames; oui, cet homme si conséquent, i' me parlait comme à un frère...

Si quelqu'un était fier, c'était lui à ce moment, le petit père Sinard, fier d'avoir été le frère d'un tel personnage. Il s'était mis à faire grelotter sa voix; il se moucha pour manifester son émotion. Et dans la foule, deux anciennes bonnes du « pauv' monsieur », saisies par la contagion, poussèrent quelques gémissements dans leur capuchon noir, pour attirer l'attention en montrant qu'elles aussi, elles étaient un peu de la famille.

— Ainsi, y a pas huit jours, i' me disait, messieurs, dames : « Mon bon Sinard (i' me parlait comme ça, ce pauv' monsieur), mon bon Sinard, c'est un fait que je vous aime beaucoup, et savez-vous le pourquoi? D'abord, c'est parce qu'avec vous, mon bon Sinard, c'est un plaisir de faire des affaires, tant et si bien vous vous y connaissez à les débrouiller. Et puis, qu'il ajoutait, ce pauv' monsieur, c'est qu'on peut se fier à vous, les yeux fermés, parce que, dans les affaires, vous êtes l'honnêteté en personne, mon bon Sinard, — oui, l'honnêteté en personne.

Ici, des grimaces coururent parmi les paysans, et des voix chuchotaient : « Ah! le salaud! Quel culot! » Mais l'orateur, qui n'entendait pas ces réflexions, craignit tout à coup de passer pour trop honnête et que cela ne lui fît tort dans son métier. Et, se ravisant, il rectifia :

— Ce pauv' monsieur, i' me disait comme ça en confidence : « On sait bien que, dans les affaires, faut être rusé, car sans ruse on n'aboutirait jamais à rien. Et la ruse, mon bon Sinard, vous en avez votre part quand il faut, on sait ça aussi. Mais vous vous en servez que pour le bien, mon bon Sinard, — rien que pour le bien. »

— Oui, pour chiper le bien des autres, dit près de lui quelqu'un, si haut qu'il entendit.

Alors, il éleva la voix, s'anima, se lança dans un violent éloge de l'honnêteté, servie par la ruse. Et il multipliait les « messieurs, dames... messieurs, dames! » pour se donner le temps de trouver ses phrases. Mais, promenant ses yeux en coulisse, il eut une déception. Les messieurs et les

dames, le beau monde s'était retiré en douce : il ne restait que les paysans. Les pompiers eux-mêmes, la troupe de parade, s'en allaient, alignés derrière leur chef et salués par un dernier éclat de rire du brave Lechorgnat. Le père Sinard soupçonna le maire, ami du grand Thanase, d'avoir donné tout bas au capitaine le signal de ce départ. Vexé, il continua néanmoins, préoccupé surtout de tenir assez longtemps pour épuiser l'attention et pour qu'Athanase n'eût pas envie de prendre la parole après lui.

Cependant, le goupillon passait de main en main, et c'est alors qu'en s'approchant derrière son frère, Emile vit Germinette. Elle était là avec sa bonne, que par curiosité la mutine avait voulu accompagner, surtout parce qu'on ne voulait pas. Elle tenait le goupillon, elle allait le passer à une grande paysanne, quand Emilion, allongeant effrontément sa dextre, le saisit; et, de l'autre main, il envoya un baiser à la petite. Le Jean-Fille était tout bouleversé. Il brûlait de faire quelque chose, lui aussi, et n'osait devant ce cercueil; il était comme honteux de la hardiesse de son frère. Germinette rougit un peu et s'éclipsa dans la foule.

Le père Sinard en était aux trémolos de la fin. Il glapissait des lambeaux d'adieu que sa mémoire avait ramassés de travers dans les bons journaux du pays, où des enterrements de conseillers municipaux voisinaient avec des aventures de poules écrasées et d'enfants martyrs. « Adieu, maître Brichotard! Dormez en paix dans le giron de la terre, cette bonne nourrice, notre *marâtre* à tous! » Il poussait ces belles phrases avec une telle force que les deux anciennes bonnes ne purent se retenir de rejeter leurs capuchons en arrière et de montrer des visages contractés, d'où s'élançaient de longs hurlements. Le grand Thanase lui-même, qui d'abord avait essayé de ricaner, maintenant se tenait coi, sentant bien que ne pas avoir l'air touché, ç'aurait été se dénoncer comme un vrai sans-cœur.

Touché, un être dans cette foule l'était réellement; c'était le pauvre bon clerc. De retour auprès des siens, le soir, il murmura, tout pâle sous la mauvaise lampe :

— Qu'est-ce que je vais faire? Qu'est-ce que nous allons devenir?

On connaissait le testament du notaire : maître Brichotard léguait sa fortune à sa femme. François souffrait d'un malaise sourd en pensant que ce patron, qu'il avait servi en chien fidèle pendant vingt-cinq ans, n'avait pas eu l'attention de lui laisser un souvenir, le moindre bouton de manchette; et cet oubli du grand bourgeois rendait encore plus lourde sa détresse. Maintenant, la veuve allait être forcée de vendre l'étude. Mais à qui?

— Il n'y a pas d'amateur en vue, dit François. D'où va-t-il venir, ce nouveau notaire? Et qui sait s'il n'aura pas, dans ses connaissances, un clerc qu'il amènera ici? Et alors, faudra-t-il que j'aille chercher une autre place ailleurs? Mais toi, tu ne peux pas abandonner ta boutique. Sera-t-on obligé de se séparer?

Solange le regarda longtemps en silence. Il s'affaissait, minable. Brusquement, elle dit :

— Achète l'étude!

Il leva des yeux qui s'hébétaient.

— Acheter?... Qui? Que... Quoi?

— Achète l'étude et fais-toi notaire!

— Mais c'est impossible, murmura-t-il en pâlissant davantage. Et d'abord... d'abord, nous n'avons pas d'argent.

— Ah! bien sûr, dit-elle. Il s'agit de décider l'oncle... Je ne pense qu'à ça depuis deux jours. Il a sûrement près de cinquante mille francs. Tu m'as dit que l'étude pouvait en valoir quarante. S'il nous en prêtait seulement vingt, nous pourrions payer la moitié du prix, — l'autre moitié serait acquittée par échelons, et, dans quelques années, l'étude serait à nous.

C'était un beau projet. Pourtant, le bon clerc faisait

des yeux ronds et effrayés comme l'oiseau de nuit que menace le soleil, comme le petit enfant qu'on veut forcer à marcher tout seul. Solange essaya de lui donner du cœur.

— C'est l'occasion qui fait le larron, reprit-elle. Je n'aurais jamais pensé à prendre une étude ailleurs... (Elle ajouta tout bas : avec un empoté comme toi.) Mais ici, dans ce pays où nous sommes en famille avec tout le monde, — il n'y a pas de surprise à craindre, pas de concurrence à redouter, les affaires viendront te trouver d'elles-mêmes.

Il n'était pas rassuré. Une voix intime lui chuchotait: Mais l'orthographe! Mais les clauses difficiles!

— Il y a l'examen à passer, fit-il, presque bas.

— L'examen à la chambre des notaires? Allons donc! Une formalité, une frime, tu me l'as dit combien de fois! Là aussi, vous êtes en famille; vous vous recevez tous à tour de rôle, les uns les autres. Pourvu que tu aies l'argent, tu auras la science, et il n'y a pas d'exemple qu'on ait refusé un vieux clerc comme toi quand il a plus de quatre fois le stage voulu par votre règlement et qu'il est un modèle d'honnêteté.. Voyons, est-ce que tu n'es pas le bon et honnête clerc par excellence?

Certes, il l'était, une vraie pucelle sans tache. Solange, elle, était un homme. Forte de sa ténacité tranquille, elle réussit à persuader son François. Et, avec la facilité des faibles à se laisser entraîner, il se vit notaire, riche, considéré, enveloppé d'un doux éblouissement. C'est alors que l'oncle Lechorgnat survint. Il était dans un de ses accès de bonne humeur, plaisantant, riant très haut, contant des gaudrioles, tellement Paillassoux l'avait mis en joie avec ses pompiers, des gaillards qui, sous un si chouette capitaine, marchaient d'un pas à la parade! — comme s'ils avaient eu un fromage dans leur culotte. « Hein, notaire!... Qu'en dis-tu, notaire? » Et notaire par-ci, et notaire par-là. François en était tout chatouillé;

il crut l'occasion propice. Il prit un petit air à la fois déluré et profond, et d'un ton confidentiel :

— Vous savez pas, mon oncle, de quoi nous parlions tout à l'heure? Ah! c'est une affaire, et une grosse. Eh bien, voilà. Vous devriez nous prêter vingt mille francs, — oh! nous savons que vous avez un magot, — oui, pour... pour acheter l'étude.

Ce fut au tour de l'oncle de s'écrier :

— Acheter quoi?

Puis il fendit sa bouche en un rire formidable.

— Ah! elle est bonne, celle-là! Comment, c'est sérieux? Mais, pardi! c'est vrai que *maître François,* ça sonne pas mal. Salut, maître François! Tous nos respects, maître François! Mais regardez-vous donc dans la glace, maître François, regardez comme ça vous va, le *notâ-riat!...* Eh bien, mon petit, non, décidément, t'as pas la tête d'un maître, d'un chef, t'as rien d'un gradé, tu sais! Pauvre gars! C'est-il parce qu'en blaguant je t'appelle notaire que tu t'es imaginé comme ça que j'allais te faire notaire pour de vrai? Mais c'est pas possible, d'abord. Et puis, moi, faire des notaires! Un vieux birbe de militaire comme moi! J'aimerais mieux faire des cornichons. Des notaires? Ah! non, foi de gendarme!

Il avait cessé de rire, il s'animait tout de bon. A plusieurs reprises, il répéta en martelant les mots de plus en plus fort : *Non, foi de gendarme!* L'hostilité du soldat pour le scribe, l'antipathie de l'homme debout pour l'homme assis, remontait de son fond, soulevée par la maladresse du bon clerc, et éclatait.

— Nous voilà bien avancés, dit Solange quand il fut parti, les laissant, lui assommé, elle froidement furieuse. Il fallait me laisser agir, mais tu ne sais faire que des bêtises, mon pauvre ami. J'aurais sondé le terrain, moi; j'aurais tâté le vieux quinteux. A présent qu'il a juré et rejuré : *Non, foi de gendarme!* il va s'entêter, se buter, et je crains, je crains bien... Au moins, garde-toi de re-

commencer à lui parler de cette affaire. Tu as assez comme ça compromis notre avenir.

Certes, il n'avait pas envie de recommencer, le malheureux. Pourtant, les semaines passaient. L'autre notaire du canton avait été nommé pour recevoir, pendant l'intérim, les actes de l'étude Brichotard. Il venait une fois par semaine à Chambonnet, dans sa petite voiture dite panier, attelée d'un petit cheval ombrageux. Il parcourait rapidement les minutes, signait et filait, désireux de perdre le moins possible son temps à ces affaires qui ne lui rapportaient rien. Parfois, il rayait des mots, piquait un renvoi, corrigeait une expression, sans daigner rien dire. Mais François, qui d'un œil timide l'observait en dessous, le voyait hausser légèrement les épaules.

Au début, cet homme correct, qui le saluait à peine d'un signe de tête, lui faisait grand'peur. Et puis, il se rassura un peu. Il avait un travail fou, jour et nuit. C'était la grande période des affaires. Jamais il n'aurait cru pouvoir s'en tirer. Mais il n'y avait pas à réfléchir. « Marche, marche ! » criait le travail dévorant. Et les clients assiégeaient le misérable clerc, et celui-ci devait galoper les actes, et il allait dans l'horreur du vide, étourdi de vertige, mais emporté, enlevé, à travers les clauses trébuchantes, et il avait l'étonnement continuel de ne pas culbuter, de se sentir toujours galopant, quoique souvent empêtré. Bah ! s'il y avait çà et là dans ses actes des clauses boiteuses, des germes de nullité, des nids à disputes et des larves de procès, on ne s'en doutait point, la foi sauvait tout.

François avait obtenu de Mme Brichotard qu'on donnât les expéditions à faire à un petit bossu qui, étant impropre au travail des champs, avait été poussé par ses parents jusqu'au brevet élémentaire. Mais le secours du bossu étant insuffisant, Emile dut continuer à *expéditionner* (comme disait papa dans son bon français), et même commencer à *minuter,* si bien qu'il resta trois

semaines sans reparaître à l'école. Le Loup-Blanc, que son absence privait de chocolat, s'en vengeait en répétant dix fois par jour que le Jean-Fille se cachait, de honte, parce qu'il « en avait pas ». Quand Emile reparut, il fut accueilli de tous côtés par des ricanements, des quolibets, des yeux cochons. « Eh ben, quoi! Tu les couvais? Elles poussent? » Il était leur vice, à tous ces gosses, et sa vue suffisait à réveiller en eux le goret qui sommeille. Cependant, le Loup-Blanc se fit aimable, flairant la collation, qui le tentait davantage depuis qu'il en était privé.

Et voici que les maçons partaient, les affaires diminuaient, le bon clerc put enfin respirer, tout surpris et tout fier d'être sorti sans catastrophe d'une telle tourmente. Il prenait confiance en lui-même, il perdait la peur des bévues, maintenant qu'il n'y avait plus personne pour les lui faire voir. Il demandait chaque soir en rentrant :

— Eh bien, quoi de nouveau?

Mais il n'y avait pas de nouveau. Tout le savoir-faire de Solange la rusée se révélait inefficace. L'oncle avait à présent de longs accès d'humeur maussade et rechignée, et quand les autres accès, ceux de la gaîté, lui revenaient, ce n'était pas plus encourageant, car cette gaîté semblait ne se nourrir que du plaisir férocement gamin de railler et de bafouer.

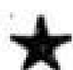
— Mais il n'était pas comme ça autrefois, disait et redisait le bon clerc. Qu'est-ce qu'il a? Qu'est-ce que ça veut dire?

— Ça veut dire qu'il touche à la soixantaine et que le retour d'âge le travaille, répondit un jour Solange, à qui ces questions trop naïves donnaient tantôt un sourire ironique, tantôt des crispations d'impatience.

Les semaines passaient, les mois s'écoulaient. Deux fois déjà, l'étude avait failli être vendue. La troisième serait la bonne. François, devant son notariat perdu, se

lamentait comme un imbécile, et Solange, agacée, énervée, avait envie de le gifler.

Mais voici que, par un beau matin de mai...



Voici que, par ce beau matin, l'oncle-parrain, campé devant sa porte, humait l'air pur et montrait un visage réjoui par la douceur du temps, quand son Lion tout à coup arriva en courant, se planta devant lui et, joignant les talons, serrant les fesses, dressé dans la roideur d'un impeccable « garde-à-vous », s'écria en lui décochant un magnifique salut militaire et en le regardant martialement dans les yeux :

— Salut, mon capitaine!

— Cré nom! claironna le brave Lechorgnat. C'est envoyé, ça, par exemple! Un vieux de la vieille aurait pas mieux fait. Seulement, mon petit brigadier, tu te fiches un peu trop de ton ancien! *Mon capitaine!*

— Mais tu l'es, parrain, ou tu vas l'être! Capitaine des sapeurs-pompiers de Chambonnet.

— Comment, comment? Paillassoux a pas cassé sa pipe?

— Non, parrain, mais il marie sa fille, et c'est tout comme. Tu sais qu'il en était question. Eh bien, ça y est, il la marie avec ce gars du village de Cherbattu, là-bas, tout au bout du bout de la commune. Et la fille va aller habiter avec son homme à Cherbattu, et Paillassoux va aller habiter à Cherbattu avec eux d'eux. Et comme y a près de quatre kilomètres de Chambonnet à Cherbattu, Paillassoux peut plus rester capitaine des pompiers. Tu comprends?

— Mais d'abord, qui c'est qui t'a raconté ça?

— Ils ont été hier à l'étude, parrain, pour faire prendre note du contrat de mariage, et c'est comme ça que papa a su, et qu'il a raconté à maman, et que maman

m'a raconté Et c'est pour ça que je te crie et te répète : *Salut, mon capitaine!*

— Mais les pompiers me détestent, je me suis trop foutu de ces empotés.

— Ils t'admirent, parrain, ils savent bien qu'y a que toi capable de commander. Mais, écoute! Malgré que Paillassoux est un cachottier, ses hommes commencent à avoir vent de l'affaire, et ils sont déjà plusieurs qui guignent la place, et qui la voudraient, et qui se regardent tous de travers. C'est toi que tu les mettras d'accord, qu'a dit maman ce matin. Y a surtout, à ce qu'il paraît, le grand Nicaud, tu sais, le tailleur...

— Un soldat d'attaque, ma foi! A été réformé.

— Juste! C'est ce que dit l'autre tailleur, le petit Picandet, qu'est aussi pompier et qui peut pas le sentir, à cause qu'ils se font concurrence. Hier soir, ils se sont par hasard trouvés nez à nez au Bon Coin (on ne t'y a pas vu, toi, hier soir), et ils se sont attrapés sur cette *capitainerie,* et, comme le grand Nicaud faisait le malin et se vantait de ses services comme pompier...

— Quels services? Ils ont pas tant seulement vu un feu de cheminée, tous ces cocos-là.

— C'est vrai, parrain. Mais, hier, ils ont pris chaud tout de même, et ils se sont disputés tout rouge, et le petit Picandet a promis au grand Nicaud de lui tailler une veste pour sa fête, à la place de l'uniforme de capitaine.

— Ce Picandet, encore un réformé!

— C'est vrai, parrain. Mais, malgré ça, c'est un brave type, car il est pour toi. Il a dit hier qu'y avait qu'un vrai militaire à Chambonnet, — tu devines qui?

— C'est curieux, qu'un réformé ait une si bonne jugeote.

— C'est vrai, parrain. Mais, écoute! Montre-toi aux pompiers, fais-leur un peu risette, en bon et chic papa militaire, comme tu sais le faire quand tu veux, et tu

verras. Le petit Picandet va travailler ses camarades, il s'est entendu avec maman... Tu verras, je te dis! Pour la prochaine foire, tu seras capitaine.

— Sacré Lion! s'écria le brave oncle-parrain, qui était charmé et voulait paraître bourru. Sacré Lion, qui va faire de son vieux vétéran un gradé malgré lui!

— Oui, oui, je le veux, moi, que tu sois gradé, parce que... y a assez longtemps que ça t'est dû... et puis parce que... tu devines pas? Ecoute encore, parrain! Le jour que tu seras sûr d'être capitaine, ce jour-là...

Il se pendit au cou du vieux, il lui susurra dans l'oreille :

— Ce jour-là, tu me donneras quelque chose pour ma peine, dis, bon capitaine-parrain?

— Nom du diable! cria le vétéran. Oui, certes, mon petit singe, oui, je te donnerai quelque chose. Je te donnerai... Voyons, qu'est-ce que je te donnerai?

— Te donne pas la peine de chercher, parrain, fit le petit rusé en lui flattant le menton. Dis seulement que tu me donneras ce que je voudrai.

— Eh bien, c'est entendu.

— Foi de gendarme, parrain, bon parrain?

— Oui, foi de gendarme! Et un vrai militaire a qu'une parole.

Le Lion, pour manifester son enthousiasme et sa reconnaissance, fit une gambade devant le vieux et tourna trois fois en sautant autour de lui. Et le brave homme ne vit pas qu'il tirait la langue dans son dos, avec un air de malice impayable. Il avait été bien stylé par maman Solange, notre Lion. Aussi, en rentrant au logis, il s'écria : Ça marche!

Si ça marcha! Quelques jours après, Paillassoux donnait sa démission, et le lendemain, qui était un dimanche, les sapeurs-pompiers se rassemblèrent en uniforme pour faire une cérémonie d'adieu en l'honneur du chef qui les quittait. On les vit arriver, au son du clairon, sur la

place du bourg avec leur pompe. Le brave gendarme était là, non plus armé de son rire impitoyable, mais tout rayonnant d'un bon sourire large, épanoui, doux, gentil, engageant, caressant comme celui du candidat qui, à la foire, quête les voix des électeurs en courtisant jusqu'à leurs animaux.

« Bonjour, les enfants, bonjour! Ben, ça va, c'te manœuvre? » Le petit Picandet gouailla : « Eh! l'ancien, le vétéran, venez donc un peu la commander, la manœuvre, pour voir! Mais sans doute que vous sauriez pus. » Quoi? Il ne savait plus manœuvrer, lui? Ils allaient voir. Et il se mit à leur tête, malgré le grand Nicaud qui, flairant une manœuvre sous la manœuvre, grognait en vain, tandis que tous les camarades, amusés, rigolaient et criaient : « Allez-y, vieux! Allez-y! Secouez vos *rhumatisses!* » Justement, depuis trois jours, il en avait un qui rôdait çà et là dans son casaquin, mais il serait plutôt mort que de l'avouer. Et il commanda la manœuvre, le vieux; il la commanda avec tant de brio, de vigueur, de feu dans la voix et le geste, il courut en tête de *sa* compagnie avec tant de furie militaire, il enleva *ses* hommes avec une maîtrise si endiablée, des mots si drôles, si gaillards, que les gosses, qui trottaient autour des pompiers, en gloussaient et en jappaient en s'envoyant des taloches amicales, et que le grand Nicaud, se sentant vaincu, en eut une défaillance et abandonna la course au milieu des rires et des moqueries.

Après une si belle manœuvre, tout le monde était allumé, et il fallut aller se rafraîchir au Bon Coin. On pompa et l'on repompa, — non pas de l'eau. Le brave Lechorgnat semblait transfiguré, remonté au bon vieux temps, aux joyeusetés de sa jeunesse. Sa faconde était inépuisable. Il raconta ses histoires de bonnes troussées, de braconniers confondus; il inventa des prouesses énormes, il chanta des chansons de la caserne, pleines d'allusions cochonnes à souhait. Les rires en devenaient des

mugissements, et le grand Nicaud lui-même fut obligé de se dérider, d'avouer que ce vieux birbe était épatant. Comme le maire entrait dans la salle, tous les sapeurs, d'une seule voix, lui crièrent que leur capitaine, c'était lui. Le maire déclara qu'il allait tout de suite demander sa nomination à « l'autorité supérieure ». Alors, l'heureux gendarme voulut arroser ses galons (il oubliait qu'il n'y en avait qu'un), et il arrosa si copieusement qu'à la fin de la séance tout le monde était soûl. La compagnie se sépara au cri répété de : Vive le capitaine Lechorgnat.

Comme il rentrait chez lui, tout bouillant d'orgueil et d'alcool, voici que, dès la porte refermée, un petit diable lui saute au cou. « Ah! ah! mon Lion!... Tu m'attendais donc? Ah! mon coquin, mon gredin, c'est à toi que je dois tout ça... tout ça. » Le cri du cœur! Notre Lion voit que le moment est venu de lancer l'assaut décisif. Il tient le vieux, il le serre, il ne le lâchera pas. De sa voix la plus enjôleuse, il lui chantonne dans l'oreille :

— Eh bien, donne-moi quelque chose, parrain!... ce que tu m'as promis.

— Nom d'une bombe! Dès demain, je file à Cussac, et...

— Pas besoin d'aller à Cussac, tonton-parrain. Pas besoin de te déranger. T'as qu'un mot à dire pour me *la* donner.

— Te *la* donner? Qui, *la?* Quoi, *la?*

— L'étude, pardi!... *L'étude-de-notaire.*

Il le regardait hardiment, bien en face, avec le sourire du tricheur qui a gagné. Le vieux devint très rouge : il se dégaga de l'étreinte, s'assit, se leva, se rassit, se releva, leva aussi les mains, les rabattit pour s'en claquer les cuisses, ouvrit la bouche et bégaya d'abord, cherchant un mot qu'il ne trouvait pas.

— Ah! nom de... Ah! nom de... Ah! nom d'un sacré petit bonhomme!

Et soudain, il étreignit le gosse, le pressant à l'étouffer sur son cœur.

— Embrasse-moi, mon Lion, mon *fi,* — oui, mon *fi,* mon *fi,* parce que tu l'es vraiment, mon *fi,* y a pas à dire, y a pas d'erreur, t'es mon *fi,* mon *fieu...* Je l'avais toujours pensé, que tu l'étais, mais à présent je peux plus douter. Cette façon de si bien tirer la carotte, et de donner un bout de galon à son vieux pour lui en arracher toute une aune, et de se foutre de lui en lui rendant les honneurs, et de lui faire jurer : *Foi de gendarme,* pour mettre le gendarme dans sa poche, — non, y a que l'enfant d'une garce et d'un vieux briscard pour avoir un toupet pareil et savoir si joliment y faire. Ah! sacré petit bonhomme! Tu m'as eu, et c'est toi qu'as été le capitaine et moi le conscrit; mais vrai, ça me fait plaisir. Je suis content de toi, comme dirait l'autre. Embrasse-moi et buvons, buvons à tes succès!

L'ivresse paternelle et l'ivresse alcoolique s'unissaient pour éclater en confidences sentimentales.

Une heure après, chez les Persaud, comme François, à peine revenu de l'étude, exhalait près de Solange inquiète, mais calme, ses jérémiades de pauvre homme, la porte du magasin s'ouvrit, le Lion fit irruption, et, se fendant d'un beau salut, non militaire cette fois, mais fort civil, il déclama :

— Bonsoir, monsieur le notaire! Bonsoir, madame la notairesse!

Et il ajouta simplement :

— L'affaire est dans le sac.

A ces mots, François fut saisi d'une crise d'attendrissement. Enlaçant son Lion, il s'écria à son tour :

— Mon fils, je te dois tout!... Je te dois tout!... Mon fils, mon fils! Que je suis fier d'être ton père!

Il répéta jusqu'à sept ou huit fois :

— Que je suis fier... que je suis fier d'être ton père.

Un élève de Jean-Jacques ou de Greuze, peignant cette

scène attendrissante, nous montrerait le bon clerc arrosant son fils d'un torrent de larmes. Mais ce serait de la littérature. S'il est bien vrai que la joue de notre Lion fut un peu mouillée, c'est que l'émotion faisait baver papa.

Le sourire de Solange couvait cette effusion, — un sourire discret, tranquille et digne, de femme faite pour comprendre les affaires et les mener à bien, — un vrai sourire, déjà, de notairesse.

Et là-bas, dans le coin le plus retiré, le plus obscur de la boutique, une petite figure, immobile et muette, rêvait,... rêvait dans la migraine d'un dimanche passé à noircir le plus abrutissant des papiers timbrés,... rêvait dans le malaise d'un pauvre être qui se sent inutile et comme lointain, comme étranger parmi les siens,... rêvait à une vision, une mignonne maman blonde, toute mignonne et toute blonde, toute menue et toute légère...

Germinette!

LOUIS MANDIN.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Maurice Levaillant : *L'Œuvre de Victor Hugo*, Poésie, Prose, Théâtre. Delagrave. — Georges Lote : *En Préface à Hernani. Cent ans après*, J. Gamber. — Louis Guimbaud : *La mère de Victor Hugo*, 1772-1821, d'après des documents inédits, Plon. — Claudius Grillet : *Victor Hugo spirite*, Emmanuel Vitte.

Il nous souvient qu'étant encore sur les bancs du lycée, nous avions déjà lu, en grande partie, l'œuvre de Victor Hugo. En ce temps-là, qui n'est pas éloigné de plus d'une trentaine d'années, fort rares étaient les adolescents qui s'intéressaient aux écrits de la période romantique. Cette période semblait comme proscrite de la littérature. Les professeurs n'en paraissaient avoir qu'une connaissance médiocre. Ils ne l'évoquaient guère dans leurs cours. Les manuels lui consacraient un nombre fort restreint de pages. De temps à autre, bien rarement, les examinateurs proposaient, aux épreuves écrites du baccalauréat ou de la licence, quelque thème emprunté aux doctrines ou aux œuvres de Hugo, Vigny, Lamartine ou Gautier, thème que les candidats délaissaient d'ordinaire au profit des sujets classiques.

Le romantisme végétait donc complètement en tant qu'école littéraire et risquait de subir le sort de la Renaissance dont les écrivains, pendant plusieurs siècles, furent à peu près rejetés de notre littérature. Or trente années ont suffi pour le replacer au premier rang de nos préoccupations intellectuelles. Au cours de ces trente années, des enquêteurs de tous genres ont étudié, avec une patiente sagacité, ses origines, les phases de son développement, ses productions même insignifiantes et pénétré dans l'intimité la plus secrète de ses poètes et de ses prosateurs. Une bibliographie du romantisme fournirait, à l'heure présente, un amas si formidable de bouquins que nous doutons qu'il se

rencontre un quidam assez audacieux pour l'entreprendre.

On peut se demander par suite de quelles conjonctures se manifesta un tel engouement. D'aucuns assureront que le romantisme dut sa faveur à la curiosité naturelle qui nous porte à déterminer avec exactitude nos filiations intellectuelles et morales. D'autres l'attribueront au génie de ses poètes dont les œuvres, répandues par des réimpressions innombrables, s'imposèrent à l'admiration du public. Nous croyons, pour notre compte, que les attaques violentes et successives dont le romantisme fut l'objet orientèrent vers lui l'attention des lecteurs, des critiques et des historiens. On a pu s'indigner de ces attaques, en général injustes et pleines de fiel, quand elles se produisirent. En fait, on les doit considérer comme providentielles, pourrait-on dire : elles ont, en effet, grandement contribué à fortifier la gloire de l'école littéraire qu'elles souhaitaient réduire à néant.

Grâce à elles, l'Université s'est, un beau jour, avisée qu'elle ne pouvait négliger plus longtemps un mouvement intellectuel égal en puissance au classicisme. Elle a donc admis, dans le cadre de son enseignement, les œuvres des Hugo, des Lamartine, des Vigny, les considérant désormais comme dignes de ses commentaires. Elle a créé une chaire Victor Hugo à la Sorbonne. Elle étudie, d'autre part, le romantisme dans son esprit alors qu'elle se contentait, voici quelques années encore, de signaler sommairement les innovations introduites par cette école dans le domaine de la prosodie et du théâtre.

Par malheur ses maîtres, si paradoxal que cela puisse paraître, n'avaient point encore fourni à leurs disciples des ouvrages classiques où ces jeunes gens trouvassent des extraits caractéristiques des œuvres romantiques les dispensant de faire d'accablantes lectures des originaux. M. Maurice Levaillant vient de combler en partie cette lacune. Sous le titre : **L'Œuvre de Victor Hugo,** il a récemment publié une anthologie d'un genre particulier et qui nous paraît excellente dans toutes ses parties.

L'élaboration de cette anthologie nécessitait une minutieuse connaissance, non seulement des différents écrits hugoliens, mais encore de la vie du poète, des milieux roman-

tiques et des événements à la fois politiques et littéraires de la période embrassant les années 1820 à 1850. M. Maurice Levaillant était préparé à ce labeur par des études antérieures que nous eûmes plusieurs fois l'occasion de signaler. Il l'a accompli avec le désir visible de satisfaire toutes les curiosités érudites de ses lecteurs futurs.

Il a divisé son volume, formé de 700 pages de textes, en six époques correspondant aux diverses situations morales de Victor Hugo. Chacune de ces époques est précédée d'un sommaire chronologique des faits est des œuvres qui s'y encadrent et d'une description du décor où se produisirent ces faits et où naquirent ces œuvres. L'homme est ainsi situé dans sa vie, dont les détails essentiels nous sont contés avec un grand souci d'exactitude. Les extraits, poèmes ou proses, figurent ensuite dans l'ouvrage selon leur ordre de production et de publication. Ils sont choisis avec beaucoup de discernement parmi les meilleurs ou les plus caractéristiques. Ils sont accompagnés de renseignements bibliographiques ou plutôt d'une sorte de bio-bibliographie du volume auquel ils ont été empruntés. Ils sont, de plus, suivis d'une annotation abondante indiquant les influences subies par Hugo et donnant des renseignements aussi bien d'ordre historique que philologique.

Ainsi, dans cet ouvrage bâti avec une conscience scrupuleuse et une science très variée, la vie et l'œuvre font corps, l'une aidant à comprendre l'autre et réciproquement. Cette méthode de présentation, assez rarement employée dans l'université, nos paraît des plus intelligentes. Elle double l'intérêt de la lecture et elle rend celle-ci extrêmement profitable, car elle meuble l'esprit du lecteur, sans obliger celui-ci à aucun effort, d'une foule de notions dont il retiendra bonne partie.

L'ouvrage de M. Maurice Levaillant est, en outre, illustré de portraits de Victor Hugo à différents âges, de fac-similés d'autographes, de titres des éditions originales des principaux écrits, de frontispices exécutés par les artistes du temps, de décors originaux des pièces de théâtre, enfin de tout ce qui, dans le domaine iconographique, peut fournir un élément réel d'attrait. Nous l'avons parcouru avec cu-

riosité, car nous savons que les anthologies sont trop souvent confiées aux soins de gens incompétents; nous n'y avons pas relevé d'omission regrettable. Partout le « morceau » qui s'imposait pour ses qualités littéraires ou même plus simplement pour les souvenirs historiques ou biographiques qu'il évoque, figure en sa place, commenté comme il convient. M. Maurice Levaillant a construit, croyons-nous, non seulement à l'usage des étudiants, mais à l'usage du public, un ensemble de textes qui connaîtra une longue fortune.

M. Georges Lote, confrère de M. Maurice Levaillant, ne s'est pas livré à une aussi laborieuse entreprise. Il lui a paru plus intéressant d'étudier une seule œuvre de Victor Hugo, mais de suivre cette œuvre depuis le moment où elle s'élaborait obscurément dans le cerveau du poète jusqu'à l'heure où elle fut livrée au public. Il intitule son volume, qui nous fait l'effet d'avoir été sa thèse de doctorat es-lettres : **En Préface à Hernani.** Ce titre ne paraît pas très heureux, bien que l'ouvrage de M. Lote puisse convenir à une réimpression de la pièce.

M. Lote s'est préoccupé tout d'abord de savoir comment Hugo avait pu être amené à concevoir *Hernani*. De son voyage en Espagne, effectué à un âge où les impressions restent assez fugitives, le poète ne semble pas avoir conservé des souvenirs très positifs. Seul un nom donnant son titre à la pièce remontera de ce trouble passé.

M. Lote examine les influences subies par l'écrivain pour parvenir à la conception du théâtre romantique qu'il formulera dans la Préface de Cromwell. Elles se présentent de divers ordres. Walter Scott paraît avoir été pour le fond l'inspirateur de Hugo et Pixérécourt pour la forme, l'un lui fournissant la certitude que le sujet historique convient par excellence à la scène, l'autre que le mélodrame, avec ses successions d'événements frappants et ses décors interchangeables, aguiche et retient l'attention du spectateur.

Bien entendu, M. Lote retrace dans son livre toute l'histoire connue de la « bataille d'Hernani, de l'hostilité de la censure, de la mauvaise grâce des acteurs, des cabales formées par les classiques, du succès obtenu, pourrait-on dire,

par la vigueur de l'œuvre en dépit des obstructions et du désordre. Il donne aussi des renseignements sur les divers pastiches en forme de pamphlets que les classiques firent courir pour ridiculiser et discréditer l'œuvre. Dans ce chapitre encore, rien de bien nouveau. Si nous ne nous abusons, ces pastiches furent étudiés, voici quelques années, dans la présente revue, par M. de Bersaucourt.

La partie la plus intéressante du livre de M. Lote est incontestablement celle où cet auteur prouve qu'Hernani est construit comme le plus authentique des mélodrames, manquant le plus souvent de liaison entre ses scènes, celles-ci étant établies, dans leur décor comme dans leur substance, pour frapper d'une manière continue les imaginations. Les invraisemblances y pullulent. La couleur locale s'éloigne autant qu'il est possible de la réalité. Enfin l'histoire elle-même, que l'écrivain prétendit suivre à la lettre, est sophistiquée de telle manière que l'on éprouve quelque peine à situer dans le temps les personnages et les faits. En définitive, M. Lote qui appuie ses critiques sur une intéressante et importante bibliographie, conclut que seule la forme, cette forme invertébrée aux dires des adversaires classiques, sauve l'œuvre de la disparition. Il paraît, en effet, assez certain qu'*Hernani*, et à peu près tout le théâtre de Hugo, supportent mieux la lecture que la représentation.

Il semble bien que **La Mère de Victor Hugo** contribua, sans s'en douter, à mettre dans la cervelle de son enfant le goût du mélodrame. En 1811, en effet, alors qu'elle se rendait en Espagne pour y rejoindre son mari, elle s'arrêta, pendant un mois, à Bayonne, y prit un abonnement au théâtre et donna en pâture à ses trois garçons les pires productions de Pixérécourt, en particulier les *Ruines de Babylone*. Le petit Victor, âgé de neuf ans, fut impressionné par ce spectacle au point d'en conserver jusqu'à l'âge mûr un souvenir précis consigné dans *Victor Hugo raconté*.

M. Louis Guimbaud, dans l'ouvrage dont nous indiquons plus haut le titre, ne parle pas de cet incident significatif. Il n'avait point, il est vrai, de raison d'y attacher une importance puisque son travail concernait la mère de Victor Hugo et non Victor lui-même. M. Louis Guimbaud compte

parmi les écrivains qui auront enrichi avec le plus de zèle et de bonheur l'histoire du poète. Nous avons commenté, en leur temps, ses précédents volumes. Sa biographie de Sophie Trébuchet, femme de Léopold-Sigisbert Hugo, présentée sous une forme excellente, appuyée sur des documents originaux en général inédits, et, par suite, nous apportant des certitudes sur une foule de faits mal connus ou controuvés, nous paraît éclairer d'une manière définitive les origines du poète.

Sophie Trébuchet, orpheline, vivant à Nantes, en compagnie d'une tante, installée, pendant la guerre de Vendée, tantôt à Châteaubriant, et tantôt au Petit-Auverné, où elle possédait un domaine, appartenait à une famille intermédiaire entre la très petite noblesse et la bourgeoisie. M. Louis Guimbaud dit qu'elle était sans beauté, mais pleine d'un charme fait de sa mélancolie de Bretonne. Son caractère paraît assez complexe et l'on éprouve quelque peine à le définir. Quoique lectrice assidue des philosophes, elle ne manquait point de religiosité. Elle était ferme dans ses convictions, virile dans ses actes et témoignait d'un grand appétit de justice et d'humanité.

Il semble que d'avoir contemplé les atrocités commises à Nantes et dans la région, cela lui ait donné l'horreur du mouvement révolutionnaire qu'elle eût, sans elles, accueilli avec sympathie. M. Guimbaud nous montre que, pendant la bataille ininterrompue que se livrèrent bleus et blancs, elle fut, sans cesse, au péril de sa vie, en liaison avec les derniers et que les bleus pâtirent singulièrement de ses courses équestres à travers la lande.

Cependant, ce fut au cours de ces terribles échauffourées qu'elle rencontra, connut et aima le capitaine Hugo. L'homme, Lorrain d'origine, sorti de peu, mais instruit, brave, d'une gaîté bruyante, bon aussi, humain, généreux, lui plut précisément par ses qualités de cœur. Elle devait, après bien des difficultés et des séparations, l'épouser, quitter sa région natale, le suivre dans ses garnisons, s'en dégoûter après avoir eu de lui trois enfants et finalement le tromper avec le beau général La Horrie auquel elle témoigna une constance plus durable.

On n'ignore point que Sigisbert Hugo eut, à l'égard de sa femme et de ses enfants, une conduite blâmable, qu'il les abandonna souvent à la misère et qu'il finit par se séparer de la première après l'avoir longtemps persécutée. Il nous semble cependant que l'on se montre injuste en accumulant sur sa tête tous les torts. M. Louis Guimbaud innocente trop, à notre gré, Mme Hugo. Celle-ci n'avait, contre son mari, aucun grief positif lorsqu'elle le trompa. Elle se désintéressa complètement de son sort alors qu'il végétait en Corse et dans l'île d'Elbe et l'appelait à lui dans les termes de la plus vive affection. L'exilé ne put longtemps ignorer, par suite de l'attitude agressive de son épouse, quel sort lui avait été réservé. Qu'il ait cherché à refaire sa vie désorientée par cette aventure, qu'il ait traité avec quelque rigueur la coupable, qui donc, avec des arguments plausibles, l'en condamnerait? Mme Hugo trahissait d'ailleurs doublement son mari en favorisant les menées royalistes de La Horrie.

M. Louis Guimbaud, comme nous le disons plus haut, manifeste plus de sympathie à l'épouse qu'à l'époux. Néanmoins il présente les faits de leur longue querelle avec le désir de n'agir point sur l'esprit de ses lecteurs. En cela, il se montre historien de bonne tradition.

Nous ne voudrions pas terminer cette chronique sans signaler un petit volume consacré, par M. Claudius Grillet, à **Victor Hugo spirite.** Le sujet de M. Claudius Grillet a été maintes fois traité, en dernier lieu et d'une manière plus élargie, par M. Denis Saurat dans sa *Religion de Victor Hugo;* mais M. Claudius Grillet fait, au cours de son travail, des observations curieuses et qui semblent n'avoir pas été encore faites. Il constate, en effet, par des rapprochements de textes, que les esprits qui animaient les tables tournantes de Jersey, quand ils répondaient en vers aux questions qui leur étaient posées, reproduisaient, à s'y méprendre, le ton, la technique prosodique, les épithètes familières et les antithèses de Victor Hugo. Molière, par exemple, dont le style était si éloigné du style romantique, plagiait son émule du XIX^e^ siècle avec une surprenante aisance.

D'où M. Claudius Grillet conclut que Charles Hugo, médium

transcrivant les réponses rimées des esprits, et qui était incapable d'improviser les magnifiques poèmes sortis des séances spirites de Jersey, devait subir un phénomène de transmission de pensée. Cependant, comme certains de ces poèmes furent composés en l'absence de Victor Hugo, on s'explique difficilement leur inspiration si voisine de la manière de l'écrivain. Le mystère, par suite, reste entier, nous dit M. Claudius Grillet, qui ne s'est point chargé de l'élucider.

ÉMILE MAGNE.

LES POEMES

André Berry : *Contes Milésiens*, « Editions du Trianon ». — Armand Godoy : *Le Poème de l'Atlantique*, Emile-Paul frères. — René Violaines : *La Lampe d'Automne*, « Editions du Centaure », Bordeaux. — Jacques Clémenceau de la Locquerie : *Quelques Lignes*, s. n. d'éditeur. — Roger Normand : *Chantons-nous la romance*, « la Courte Paille ».

Jeu exquis de lettré; tentative curieuse, après La Fontaine, Voltaire, quelques autres, de transporter en français, en vers joliment, prestement, finement narratifs ce que lui-même, l'auteur, M. André Berry, dénomme avec précision des **Contes Milésiens,** qu'il dédie en ces termes à son premier inspirateur : « Aux Sacrés Mânes du Docte Ane d'Or Lucius Apuleius André Berry dédie ce livre en restitution de ses larcins. » Un alerte prologue précède la présentation de deux contes ingénieux et spirituellement menés sur le thème inépuisable des cocus. M. André Berry nous avertit lui-même qu'il y a introduit des détails négligés par le conteur de Madaure et qui probablement n'existaient pas non plus dans les écrits perdus d'Aristide de Milet; en tous cas on l'ignore. Et puis n'est-ce rien que d'avoir transposé en vers ce qui en latin est narré en prose? Oui, ces contes

Il se peut qu'Apulée, en sa Métamorphose,
Les ait déjà fort bien contés,
Mais, après tout, il ne l'a fait qu'en prose...

Et puis, M. André Berry ne se gêne guère pour introduire à l'occasion dans son récit, mais avec une exquise discrétion et le tact le plus prudent, des allusions aux choses d'aujourd'hui, des noms d'auteur trop contemporains. Je m'avoue, en général, assez peu sensible à cette sorte de poésie badine et

érotique, ou alors faut-il que le ton enjoué soit entraînant, simple et exempt d'insistance. C'est le cas, à coup sûr, de maint conte de La Fontaine; je ne crains pas d'ajouter, c'est aussi le cas des deux « milésiaques » que nous narre ici M. André Berry, en attendant la nouvelle série qu'il a promise, nous assure-t-il, à l'éditeur, pour le mois d'avril 1932.

C'est peut-être, en dernier ressort, une triste destinée, celle de M. Armand Godoy. Venu en France, après la guerre, de cette île de Cuba qui nous avait donné notre cher, probe et puissant José-Maria de Heredia, épris justement de l'exemple aussi de Moréas, Armand Godoy écrivit d'abord en français des sonnets, après avoir déjà, je crois, car ce n'était plus un adolescent, composé des vers dans sa langue maternelle, l'espagnol, et, si je ne fais erreur, en langue anglaise. Une admiration, un amour immense pour l'œuvre de Baudelaire le conquit enfin à l'usage de notre seul idiome, et désormais il s'y adonna tout à fait. Il le possédait, certes, à merveille, sinon avec l'aisance familière et surtout nuancée qu'un lettré de race, né en France, y apporte, ou quelque poète venu tôt parmi nous de son berceau étranger et rompu par l'éducation, dès les heures désintéressées de l'enfance, aux frêles et essentielles difficultés auxquelles se heurte souvent sans qu'il s'en doute qui ne les a pas vaincues, en se jouant, dès les premiers balbutiements. D'exceptionnelles conditions de chance ont hâté la maturation d'un réel talent, soumis à la plus indispensable des disciplines tout d'abord. Encouragé, soutenu par des partisans émerveillés et sans doute parfois téméraires, M. Godoy s'est cru parvenu à un faîte souverain, où sa puissance et son éclat n'avaient plus aucun motif de rien craindre, ni de se contraindre. A ce point de vue, sa large passion, sa connaissance profonde de l'art musical l'ont-elles peut-être desservi. Il semble qu'il composât et se chantât ses vers au déroulement des phrases sonores dont ses doigts éveillaient l'incantation au toucher magique du clavier. Il n'établit pas suffisamment la distinction primordiale entre les exigences de la musique instrumentale et les exigences tout autres de la musique verbale qui est l'essence du poème lyrique. Les mots se dépouillèrent de leur valeur personnelle dans l'emploi qu'il en fit, de leur valeur de substance évocatoire et magique; il

ne suscitait plus guère que des fantômes flottants où l'idée et l'image ne s'incarnaient que pâles, défaits, imparfaitement, et comme par à peu près, involontairement. Des *Chansons Créoles* au recueil récent qui s'intitule **le Poème de l'Atlantique,** la marge est considérable, comme d'une retenue extrême et prudente à l'abandon d'une verve qu'aucun scrupule ne maîtrise. On a fait à M. Godoy honneur d'une habileté spéciale à manier les grands vers de treize, de quatorze, de quinze syllabes dont certains de ses poèmes se composent. Il y a là plus, à mon sens, qu'un innocent malentendu. Ces grands vers, M. Godoy en use avec fréquence et avec une apparente aisance qui n'est pour l'auteur même comme pour ses lecteurs qu'une tromperie. L'important n'est pas d'écrire de longs vers sans cheville, sans maladresse ou gaucherie trop visibles, mais de les faire surgir nécessaires et bien emplis d'une matière dont ils regorgent et qui soit leur raison d'être, leur vie. Le poète implicitement fait l'aveu de sa faiblesse, par la déplorable habitude adoptée de répéter inlassablement d'uniformes débuts à des vers qui se succèdent. Je prends ici le *Soir*. Aux deux quatrains de ce sonnet, quatre vers commencent par : *Que veut-elle* ou *que veut-il;* aux deux tercets quatre vers par : *J'ai* le fard... j'*ai* l'iris... j'*ai* le chant... j'*ai* ma tombe... Je ne disconviens pas que ce moyen peut être utile à obtenir certains effets, mais à condition de ne pas dégénérer en un procédé quasi mécanique. Tout et chaque chose a sa raison d'être, à son rang, à sa place, mais non plus sans égard pour des besoins ou des tendances contradictoires, ou qui font obstacle. Le goût intervient. Ce qu'il y a de sûr, c'est l'impression, la plupart du temps, que ces vers de treize à quatorze syllabes ne contiennent que mollement le surplus de ce qu'un alexandrin régulier pourrait renfermer et exprimer avec une force plus saine et plus réelle. Tel le secret probablement insoupçonné du poète lui-même : ces vers prennent en lui naissance presque spontanément, il se garde d'y revenir et de les contraindre, tandis que pour un alexandrin il est amené à se souvenir des exemples les plus grands, et il sent aussitôt, sans en saisir le motif, que le sien est lâche ou baveux, sonne creux, même auprès des autres, souvent, — et il évite de s'en servir, mieux vaudrait

qu'il comprît que c'est là la pierre de touche : pour grandir il faut explorer le champ même où les devanciers ont triomphé, et s'égaler à peu près à eux, ou accepter de s'y rompre le cou; — en arriver au point où il n'y a pas à surmonter de difficultés, et en tous cas ne jamais s'y dérober, s'il s'en présente, et ne les pas tourner. Le talent de M. Godoy n'est pas en question, pour moi il existe abondant en possibilités et en ressources remarquables; la preuve s'en trouve dans ses livres de début; depuis il accepte de dire la première chose venue dans une forme facile, c'est-à-dire quelconque, au hasard; on l'applaudit, il s'en loue, et il croit — (ô Vigny! ô Mallarmé, ô Verlaine!) que c'est cela la maîtrise. La maîtrise se puise au fond de la connaissance de soi, de la mesure la plus rigoureuse, de la patience et du travail. Pesez les syllabes et leur son, sondez-en les significations suprêmes. Hors de là, point de salut. M. Godoy est trop heureusement doué pour qu'on ne s'efforce de le détourner encore du précipice où il court.

Je ne me serai guère conformé pour lire les poèmes de **la Lampe d'Automne,** aux recommandations de M. René Violaines, l'auteur : « Voici des poèmes doux et tristes, dit-il, écrits à la lumière de ma lampe d'automne, pour que leur musique peuple le silence de mes veilles. — Lisez-les à la lumière de votre lampe d'automne. Et peut-être leur musique, douce et triste, peuplera-t-elle aussi le silence des vôtres. » J'aurais peut-être dû attendre la fin de septembre pour lire les vers doux et tristes de ce livre, je n'ai pas voulu différer ce plaisir si longtemps, et avant que finisse l'hiver et que débute le printemps, je me plais à reconnaître dans ces poèmes doux et tristes le mélancolique charme, pensif et sensible, d'une tendre lumière d'âme. Les vers bien venus, bien formés, sont d'une qualité charmante, les poèmes enchantent l'esprit lentement, d'une harmonie peut-être pas toujours également sûre, c'est le plus qu'on leur puisse reprocher. Presque partout ils sont satisfaisants à l'oreille comme au cœur.

Quelques lignes..., ces *quelques lignes* de M. Jacques Clémenceau de la Loquerie forment, avec une préface de M. Francis Eon, une cinquantaine de pages. Motifs de poèmes analogues à plusieurs thèmes que Musset a traités, louanges de

la Vendée, vers souvent plus éloquents, spontanément mobiles, que musicaux ou soucieux d'enlacer de sons pénétrants l'âme des lecteurs. Mais, en somme, prosodie et versification soignées, justes, louables, début intéressant, si c'est, comme je suis porté à le croire, un début.

Quel frisson « le long de nos campagnes apathiques » éveille en nous la nostalgie? M. Roger Normand songe au bruit lointain d'un train qui passe dans la nuit, à ce qui a lieu, au même moment, à Paris, à Paris où tout vibre et tout s'éclaire. L'automne ici, là-bas le parfum de l'amour... **chantons-nous la romance,** et les espoirs, l'attente, la mélancolique déception, l'amertume d'être trop averti, ce chagrin des confidences que font les jeunes femmes aux âmes amies, sans se douter qu'elles leur furent aussi et leur sont parfois l'objet vague d'un désir. Tentons l'amour, et le plaisir, même l'émotion des grandes entreprises, toute la vie donnée; mais non, nous nous chantons la romance, nous savons trop bien à quoi nous en tenir sur les grands sentiments et sur le désir passager. Que de tristesse en tout cela, de mélancolie profonde qui subsiste à travers le souvenir.

Et M. Roger Normand, sans insistance, sans aucune parade d'afféterie ou de supériorité affectée, en des poèmes tout simples, très sûrs, très doux et très souples, chante à mi-voix sa peine et son tourment, sa sensibilité au paysage des heures et de la ville, à la grâce chatoyante et diverse des visages de la femme. Le plus souvent, il use de mètres traditionnels qu'il manie aisément, de doigts experts et délicats; mais les vers polymorphes de *Pentecôte* et de *Dormir* surtout ne sont ni moins musicaux, ni moins bien venus. Le recueil de M. Roger Normand est, dans ce mode contenu et sensible, un des plus parfaits que j'aie rencontrés depuis longtemps.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Louis Dumur : *Les fourriers de Lénine*, Albin Michel. — Lucie Delarue-Mardrus : *L'autre enfant*, J. Ferenczi et fils. — Louis Lefebvre : *Silence*, E. Flammarion. — Thierry Sandre : *Monsieur Jules*, Albin Michel. — André Armandy : *Le château de la fée Morgane*, Lemerre. — Mémento.

M. Gabriel Brunet, qui exprime tant de vues personnelles dans sa critique, a observé, ici, que nombre d'écrivains ont

tiré leur originalité de l'opposition qu'ils firent à l'esprit de leur temps. On porte, il est vrai, la marque d'un siècle, aussi bien en pensant contre lui qu'en pensant avec lui. Mais ne peut-on pas dire, de surcroît, que chaque époque révèle deux courants opposés ou antagonistes? Le Moyen âge « énorme et délicat », par exemple, fut, à la fois, pieux et cynique, ou frondeur, chevaleresque et pratique; et l'humanisme de la Renaissance se présente sous un double aspect. Il suscite concurremment l'amour de la vie et l'austérité, le souci de l'examen rigoureux de conscience et l'abandon à la sensation ou le désir de l'action. Le XVII^e siècle est presque autant épris de burlesque et de précieux que de sobre élégance et de précision. Quant au XVIII^e, en qui l'on se plaît à voir l'incarnation de l'esprit critique et du scepticisme, n'est-il pas, surtout, d'une naïveté sans égale dans son optimisme? Eternel balancement du principe mâle et du principe femelle? De l'élément positif et de l'élément négatif? Sans doute; et dont on retrouve la preuve dans les idées qui divisent les hommes d'aujourd'hui, comme elles ont divisé ceux du « stupide XIX^e siècle... » Chose curieuse, cependant : nous n'avons pas réagi — comme il est d'usage — contre la pensée ou les sentiments de nos prédécesseurs (s'il nous est arrivé de les blaguer pour des détails), et c'est bien, dans l'ensemble, un nouveau romantisme qu'ont engendré et que développent les générations qui se sont succédé depuis Hugo. Que l'on ne s'y trompe point, en effet. Les parnassiens ne diffèrent des naturalistes que parce qu'ils cultivent une forme plus serrée ou qu'ils sont plus dédaigneux de la vulgarité. Et Zola, par son idéologie ou ses illusions, rejoint Leconte de Lisle. Je laisse de côté les symbolistes, qui ne voulurent être que des musiciens-imagiers, et se tinrent en dehors du courant du siècle. (La plupart, d'ailleurs, renièrent assez tôt les principes de leur jeunesse.) Mais c'est un fait que notre littérature vit, depuis plus de cent ans, sur le même fonds, et que, dans l'ensemble et pour l'essentiel, on n'est plus classique, aujourd'hui, c'est-à-dire raisonnable ou *sain,* selon l'expression de Gœthe. On répéterait volontiers cette affirmation de Guizot, dans ses *Mémoires* : « Si la tradition, le bon sens et le goût dirigent et règlent, ils n'inspirent pas. » Aussi, est-ce pour

se montrer génial d'extravagances et d'utopies qu'on alimente son art. On exalte le matérialisme du groupe de Médan — dont il ne faut pas chercher les continuateurs dans l'école populiste, mais parmi les tenants de la psychanalyse, lesquels se complaisent autant dans l'étude des résidus de l'âme que l'auteur de *La Terre* dans la peinture de ceux des intestins... Et tandis que les résignés se désespèrent de ne plus pouvoir se raccrocher à rien, au sortir de la guerre qui a tout ruiné, disent-ils, les énervés réclament la paix à grands cris. Une mystique pacifiste est née, chez nombre d'écrivains, du vieux rêve de fraternité universelle, et dédaigneuse de toute observation réaliste des faits, les enivre d'espérances au point de les faire délirer. A preuve leurs avances à une Allemagne qui ne cesse de les bafouer; les injustices dont — sous prétexte de suprême justice — ils se rendent coupables à l'égard de leur propre patrie, la plus grave étant, probablement, de lui attribuer une part de responsabilité dans la grande guerre européenne. Admirez la rigueur de leur raisonnement : nation capitaliste, nous entretenions une armée; nous avions contracté des alliances, donc... C'est sous l'angle d'un état de choses chimérique qu'ils se placent pour juger ce qui s'est passé dans un monde imparfait, et ils nous condamnent sur ce qui a été, en vertu de ce qui ne sera peut-être jamais. Aussi faut-il savoir gré à M. Louis Dumur, romancier, c'est-à-dire historien à audience étendue des tragiques événements de 1914-1918, d'avoir posé le problème sur son véritable terrain, en se demandant, sans subtilités vaines, qui a fait ceci, qui a fait cela — et comment ceci et cela ont été faits. On n'a pas oublié, de *Nach Paris!* à *Dieu protège le tsar!* quels livres abondamment documentés, vigoureux, persuasifs, ont marqué l'évolution de son entreprise; c'est-à-dire comment, après avoir montré la France subissant les horreurs de l'invasion, travaillée par l'espionnage et la démoralisation, il a étudié l'œuvre de la propagande allemande chez les neutres, puis dans l'entourage de l'empereur Nicolas II. Son précédent roman s'achevait sur la tentative de libération de la Russie par les meurtriers de Raspoutine. Mais l'exécution du moine scélérat a eu lieu trop tard. Les réformes attendues et nécessaires ne se sont pas produites, et nous voyons dans **Les**

fourriers de Lénine la révolution éclater. Avec beaucoup de couleur et de mouvement, M. Louis Dumur évoque les diverses phases de celle-ci : l'abdication du tzar; la désagrégation de l'armée; l'accession de Kérensky et des socialistes au pouvoir et leur indécision à l'égard de Lénine... Je résume. Mais rien n'est plus instructif ou édifiant, dans le roman de M. Dumur, que le détail des événements qui ont préparé l'extraordinaire triomphe du disciple de Karl Marx. Ils confirment cette vérité que c'est moins à la force d'en bas qu'à la faiblesse d'en haut que les insurrections doivent de réussir. Lénine et ses partisans n'avaient à peu près aucun crédit parmi les intellectuels de la Douma et du gouvernement provisoire quand ils rentrèrent à Saint-Pétersbourg, grâce à la complicité allemande. L'instauration du régime bolchévique fut l'œuvre d'une infime minorité, en sorte que l'on vit en Russie cette chose paradoxale : un bouleversement de fond en comble des institutions s'accomplissant par un de ces coups de main qui ne changent rien, d'ordinaire, aux institutions du pays où ils se produisent. Quoi, cependant, de plus asiatique dans la forme, que ce chambardement total d'une civilisation, à la suite d'une sorte de drame du palais (j'allais dire de complot de sérail...). Mais il ne fut possible que par l'apathie du gouvernement provisoire, et M. Dumur a fort à propos signalé l'étonnement de Lénine lui-même devant la lâcheté de ses adversaires. Les pages où il nous fait voir « l'irréconciliable perturbateur de l'ordre social », aussitôt la glace de la Tornéa franchie, ahuri de n'être point arrêté par la milice de Kérensky, sont probablement parmi les plus significatives de son livre. Je les rapprocherai de celles où M. Emile Baumann décrivait récemment, dans son émouvant *Marie-Antoinette et Axel Fersen*, les journées d'octobre à Versailles. Rien pour exciter l'indignation d'un cœur bien placé comme le spectacle de l'autorité ne réagissant pas devant la violence des instincts populaires déchaînés par des ambitieux sans scrupules ou des prophètes délirants. M. Dumur, qui a vécu sur les bords de la Néva, connaît l'âme slave, et son analyse de la catastrophe qui a livré une nation de 130 millions d'habitants à la dictature d'un mégalomane est un solide morceau d'histoire. Mais le conteur qui double chez lui l'observateur des

mœurs et le logicien ne perd pas ses droits. Dans sa violence, le récit passionne qu'il fait des aventures du vaillant André Liapounoff et de sa délicieuse fiancée, la princesse Nadiejda Ivanovna Ossinina. Une force irrésistible emporte ce récit : la fatalité même que Napoléon assimilait, non sans raison, à la politique, et le lecteur en suit, tout haletant, les péripéties jusqu'au mot, d'une ironie sinistre, par quoi il se termine. Il ne ménage pas notre sensibilité, et certaines scènes, en particulier celle de l'assaut et du pillage du Palais d'Hiver par une tourbe soldatesque et prolétarienne, est véritablement horrible. Mais il n'est pas mauvais que, de temps en temps, un sage qui soit aussi un artiste rappelle aux amateurs d'expériences sociales et aux utopistes mondains qui remettent tout en question en grignotant des petits fours, de quel prix sont payées les révolutions entreprises pour des résultats trop souvent problématiques.

Mme Lucie Delarue-Mardrus qui s'est fait une manière de spécialité, comme on sait, de l'étude des fillettes et des fillettes malheureuses, nous conte dans **L'autre enfant** l'histoire d'une orpheline, dorlotée d'abord par ses parents adoptifs, puis bientôt négligée par eux, à cause d'une naissance inespérée... Le peintre Drive et sa femme Marie sont si fiers, il est vrai, d'être père et mère, qu'ils en oublient presque, dans l'exaltation de leur égoïsme, la pauvre gosse qu'ils ont recueillie une tragique nuit de fin d'année. Or, ce ne sera point, l'âge venu, leur véritable fille qui les aimera ou qui leur témoignera, du moins, une chaleureuse affection, mais cette Cendrillon de Gisèle... Ils se trouveront plus près, non seulement par le cœur, mais par l'esprit, de l'enfant de leur choix que de l'enfant de leur sang. Je réduis, bien entendu, à l'essentiel le récit de Mme Delarue-Mardrus, qui n'est point comme on pourrait le croire une berquinade, mais déborde d'émotion douloureuse dans son réalisme. Sous prétexte d'écrire un drame domestique, l'auteur de *Rédalga* a confronté, du reste, dans *L'autre enfant*, deux générations, et montré l'abîme qui sépare, aujourd'hui, les enfants de leurs parents. L'indépendance spirituelle de la jeunesse présente l'a frappée; mais je crois que si elle condamne cette jeunesse, sentimentalement parlant, elle ne laisse pas d'admirer son courage et ses facul-

tés. « Tâchons de comprendre... », dit-elle, avec une généreuse modestie. Il est visible qu'elle penche, en poète, en faveur de la thèse de l'émancipation du moi. Mais combien d'entre nous ont vraiment quelque chose à dire ou à faire? Au profit de quoi, la plupart du temps la libération que l'on réclame, sinon de l'incohérence et du désordre? Au surplus, n'est-ce pas l'avantage de la règle, que de forcer l'individu à prendre conscience de lui-même et à discipliner ses forces en les contraignant? « Vivre sa vie... » Misère! Rappelons-nous le mot de George Sand à sa fille qui exprimait le désir de devenir une grande courtisane : « Mais ma pauvre petite, en as-tu l'étoffe?... » Aussi bien, comme on est dupe de la prétendue supériorité intellectuelle des nouvelles souches! Et comme — dans l'ensemble — leur inquiétude est vaine! Leur originalité factice et superficielle! Leur originalité? Non; leur singularité; car ce sont les assises mêmes de la raison qu'elles sapent pour construire leur « kiosque », comme disait l'autre. A ne les juger que du point de vue de la littérature et de l'art, elles ne jouent pas le jeu qui consiste à tâcher d'être soi, le plus intensément possible, en respectant les lois de « la tribu », et c'est en dehors de toute tradition qu'elles prétendent innover, selon des règles toutes subjectives. Mais cela vaut-il la peine qu'on s'indigne? Qui sait, d'ailleurs, si l'excentricité de la jeunesse actuelle n'est pas une protestation contre le conformisme mécanique dont la banalité nous envahit, d'autre part, sinon quelque chose comme l'éclat de la décomposition...?

M. Louis Lefebvre nous conte dans **Silence** l'histoire tragique, encore que décevante, d'une femme qui se tue sans avoir nié ni avoué la faute dont son mari l'accuse... Rémy, il est vrai, n'a connu cette faute — si faute il y a — que par son frère, en qui il a toute confiance. Philippe lui a affirmé avoir, une nuit, rencontré sa femme dans un bar équivoque, où elle dansait de façon lascive, avec un inconnu... Mais Rémy est sûr de Noémie. Sûr? Hélas! pourquoi faut-il qu'elle soit si mystérieuse? « Toutes les âmes sont murées », a affirmé naguère M. Edouard Estaunié, à qui M. Lefebvre a dédié son récit. Celle de Noémie, en tout cas, est sans ouverture; et nous la connaissons mal. Comme son mari, d'ailleurs, qui ne

tente rien d'efficace pour gagner sa confiance. Rémy aime Noémie, et il semble qu'il soit aimé d'elle. Il lui serait facile, dans ces conditions, de vivre dans l'intimité de son âme. Mais il est timide ou maladroit. Peut-être avons-nous plus affaire, ici, à des créations idéologiques qu'à des créatures empruntées à la réalité, ou inspirées par elle?... M. Lefebvre, qui est poète, et symboliste de tradition, a projeté dans *Silence* des formes de pensée, avec art, sans doute, mais il n'a point fait œuvre de romancier, proprement dit. Il a voulu montrer la douleur d'avoir à choisir entre l'amitié et l'amour; entre douter de la foi de son cœur et douter de la foi de sa raison, entre nier l'intelligence d'un frère admirable ou la vertu d'une épouse sans reproche, et il a écrit dans une langue pure et dépouillée à l'extrême, en faisant allusion à la vie, une sorte de paraboie dont l'émotion s'est spiritualisée.

C'est le contraire de ce qu'a si joliment réussi M. Marcel Achard avec *Mes bonnes,* que vient de tenter M. Thierry Sandre dans **Monsieur Jules.** M. Jules qui était avant la guerre journaliste, prend, en effet, le contre-pied du narrateur de M. Achard en nous contant, dans ce livre, ses souvenirs de valet de chambre. Celui-ci se plaignait de sa servante; lui, fait le procès de ses maîtres, à la façon de la soubrette d'Octave Mirbeau. Comme il fallait s'y attendre, Jules n'a affaire qu'à des loufoques, des crapules ou des saligauds. Et voilà bien qui condamne le genre de mémoires que rédige ce censeur pour notre édification. On trouverait plus originaux, ou plus impartiaux, de tels mémoires, s'ils montraient quelques braves gens — mettons, si vous voulez, quelques imbéciles, tout simplement... Le récit de M. Thierry Sandre, qui veut être sévère pour notre époque, se lit avec agrément. J'y ai retrouvé certaines anecdotes que je connaissais déjà : celle, entre autres, des bains de champagne. On la mettait, il est vrai, au compte d'une actrice, plus célèbre que la théâtreuse de M. Thierry Sandre, et qui fit boire à ses admirateurs américains (c'était au temps du régime humide) une bouteille de plus que celles dont ils avaient empli sa baignoire, après une représentation triomphale... L'Histoire que narre dans **Le château de la fée Morgane** M. André Armandy est celle

d'un homme énergique qui veut un idéal sur quoi s'appuyer. En affaires, chez l'armateur dont il est le fondé de pouvoirs, il est intransigeant : pas de canailleries. En amour, parce qu'il s'est marié comme on se marie, au hasard des chances, il cherche une femme à sa taille, et croit trouver celle-ci chez une voisine énigmatique — qu'il suppose très riche, capable de le hausser. Et il se trouve que, sous l'apparence, il ne rencontre encore là que médiocrité... Il faut revenir à la douce et tendre épouse délaissée, « être l'humble miroir du bonheur qu'on engendre ». Il y a là de bonnes pages, écrites dans la langue d'un monsieur bien élevé d'aujourd'hui qui fait du sport, et hasarde des images en porte-à-faux, parce qu'il pense vite et réalise aussitôt en phrases sa pensée. Mais les phrases sont viriles, et coupées bref, sans subjonctif.

MÉMENTO. — Le décor est bien choisi (la place des Vosges) où M. Georges Simenon a placé l'action de son nouveau roman, *L'ombre chinoise* (A. Fayard). Roman policier, mais mi-parisien, mi-provincial, et dont l'héroïne ne laisse pas de faire songer à Balzac et à M. Edouard Estaunié (*L'ascension de M. Baslèvre* ne se passe-t-elle pas place des Vosges, précisément?) Je persiste à croire que M. Simenon a des qualités de psychologue et que s'il voulait s'en donner la peine... Mais *s'il voulait* — en matière littéraire, du moins — n'est-ce pas l'équivalent de *s'il pouvait...?* — *Cadet Loureux*, par Mme Lucienne Gorce (Editions du Tambourin) est un récit rural, trapu, tordu, couleur de vieux cep contre une façade grise. Mais (faut-il dire : jeunesse?) pour faire couleur locale trop de jargon morvandiau, et pour faire rude, trop de « bordel » et de « marde ». — *Une femme est morte*, par Franck Guisoni (Renaissance du Livre). Elle est morte parce que son amant, un interne, l'a fait avorter. Cela aurait pu faire une nouvelle médicale à odeurs de clinique. Mais ce que l'auteur y a ajouté de psychologie non-professionnelle gâte tout. Ecriture quelconque.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Symphonie inachevée, un acte de M. G.-L. Garnier; *Le Voyage et l'Amour*, deux actes de M. Paul Morand; *Charité*, deux actes de M. Edmond Sée, à la Comédie-Française. — *Bifur*, spectacle en trois parties, de M. Simon Gantillon, au théâtre Montparnasse. — *Domino*, comédie en trois actes de M. Marcel Achard, à la Comédie des Champs-Elysées.

Me voici de retour à la Comédie-Française, pour y voir,

non pas comme l'autre jour, une pièce du répertoire, mais une nouveauté, trois nouveautés même, puisque ce spectacle inédit se compose de trois comédies. Dues à trois écrivains fort distingués, aucune d'elles n'est le fait d'un de ces dramaturges qui tenaient autrefois l'emploi d'auteurs de la maison. L'auteur de la maison appartenait généralement à l'Académie. Il semble que l'espèce n'en subsiste plus aujourd'hui. En vit-on depuis Paul Hervieu, qui succéda dans cet emploi à Dumas fils? Personne ne travaille plus spécialement pour l'illustre maison, ne lui fait une infidélité en portant ailleurs le fruit de ses veilles, ne parle spontanément le langage qu'il est convenable d'y entendre. A présent, la maison s'adresse aux réputations éprouvées qui se formèrent sur d'autres scènes. Et quand elle leur demande ainsi de lui fournir un spectacle c'est comme si elle leur décernait une distinction comparable à une décoration ou à un prix. Mais les bénéficiaires enflent leur ton pour répondre à cette flatteuse invitation et se maintiennent si peu dans leur originalité propre qu'ils donnent généralement à notre première scène ce qui peut le moins prétendre à passer pour leur chef-d'œuvre. Ni le charmant Marcel Achard, ni le sympathique Jean Sarment n'ont réussi rue Richelieu. Ils ne semblent pas devoir s'y acclimater. Y retourneront-ils seulement?

Cette fois la Comédie-Française n'a pas convié un auteur à la mode, mais elle a usé d'un procédé à la mode. Depuis que Louis Jouvet eut l'idée de pousser des romanciers vers le théâtre et que cette idée remporta le succès que l'on sait dans les premières pièces de Jean Giraudoux, tout romancier se croit à même d'écrire des pièces. Tout directeur croit découvrir un auteur capable de compter des centaines de représentations dans quiconque a compté des centaines de mille exemplaires.

La Comédie-Française voulant devoir une comédie à un romancier célèbre, s'est adressée à M. Paul Morand, M. Paul Morand résuma pour elle en quelques pages de dialogue l'essentiel de ses idées sur les voyages et la mobilité dans l'espace. Il les termina par un de ces mots bien frappés par lesquels il a l'habitude de conclure chacun de ses récits. Il composa de la sorte un petit ouvrage plein

d'agrément qui pourrait servir à le faire connaître, à révéler ses singularités et ses habitudes à quelqu'un qui n'aurait auparavant jamais entendu parler de lui. Le **Voyageur et l'Amour,** c'est du Morand typique, c'est un compendium de Morand. Mais est-ce très scénique et cela présage-t-il une carrière théâtrale? Je ne le crois pas. D'ailleurs quel besoin M. Morand aurait-il de mener une carrière théâtrale? Et s'il en nourrissait l'ambition, dans les contes et les nouvelles qu'il publia jusqu'alors, n'en aperçoit-on pas plusieurs qui sauraient se découper d'une façon fort frappante pour les besoins de la chose? S'il ne se trouvait point par hasard capable de pratiquer lui-même cette chirurgie particulière, il rencontrerait bien un Pierre Frondaie quelconque qui s'en chargerait à sa place.

Charité, la ravissante comédie de M. Edmond Sée, semble avoir été écrite vers 1912 pour Lucien Guitry, quand ce grand acteur se plaisait à protéger de son autorité tutélaire les débuts de quelque jeune comédienne à la carrière de laquelle il s'intéressait. Tout fait songer à cette époque aimable et révolue, dans cet ouvrage qui développe un thème digne de Courteline dans un langage non indigne de Porto-Riche.

M. Brunot, qui n'a sans doute pas fait les mêmes rapprochements que nous, n'essaie absolument pas de jouer dans le style de Guitry, et il a raison. Mlle Cavé tire tous les effets faciles du rôle qu'elle remplit gracieusement.

Pour la **Symphonie Inachevée,** c'est un ouvrage plein de parfaite décence et de distinction.

§

Par une singulière rencontre, **Bifur,** la nouvelle pièce de M. Gantillon, et **Domino,** la nouvelle pièce de M. Marcel Achard, développent l'une et l'autre le même sujet. C'est une coïncidence d'autant plus remarquable que ce sujet n'est pas fort courant, mais si exceptionnel au contraire qu'il est déjà surprenant qu'un seul écrivain l'ait imaginé. Dans l'un comme dans l'autre ouvrage, il s'agit en effet d'attribuer à un personnage donné un passé qui n'est pas le sien. Ici, Claire va s'installer dans le passé de Reine. Là, François Dominique va

s'emparer du passé de François Crémone. Et par une illusion que je ne saurais comparer qu'à une sorte de réfraction, leur entourage apercevra derrière chacun d'eux une perspective de temps qui n'est point celle que chacun d'eux gouverne.

Mais, tandis que la première de ces comédies emploie ce thème en vue d'une pesante démonstration métaphysique, la seconde en fait le ressort d'une aventure chimérique, et, chose assez notable, c'est celle des deux qui entretient les rapports les moins stricts avec la réalité qui est traitée avec le plus de minutieux réalisme. Dans *Bifur,* en effet, il ne s'agit de rien moins que d'une expérience de métempsychose. Si Claire s'empare du passé de Reine, c'est que l'âme de Reine a émigré dans la personne de Claire. Rien de moins. Tandis que dans *Domino,* des gens qui ont organisé un quiproquo de vaudeville, pris au piège qu'ils viennent de machiner et perdant le contrôle de la situation, se laissent emporter par elle. Cependant, à aucun moment l'auteur de *Domino* ne s'applique à nous persuader de la réalité de ce qu'il montre, alors que l'auteur de *Bifur* voudrait absolument que nous prissions au sérieux ce qu'il conte. Que nous l'admettions un instant, voilà qui lui suffirait pour qu'il estimât sa partie gagnée : mais nous n'y consentons jamais. Quelques vieilles dames entichées d'occultisme se complairont peut-être au spectacle de ces communications avec l'au-delà, mais les esprits mieux assis, de quel œil regarderont-ils ces fantaisies d'un spiritualisme douteux? La facilité avec laquelle les spectacles réalisent l'impossible ne saurait faire illusion, et jamais démonstration de théâtre n'a rien démontré.

Au moins, *Domino* ne veut rien prouver. Peut-être est-ce à cause de cela que par moment il gagne presque une sorte de vraisemblance. L'invention légère parvient aux limites de l'admissible, mais n'y aborde point, de peur que s'évapore l'espèce de charme poétique qui l'enveloppe. On ne saurait dire au juste à quoi il tient. C'est un équilibre de funambule sur la corde tendue. Ces pirouettes, cette démarche hasardeuse, pourraient irriter. Il ne serait pas invraisemblable que nous fussions agacés par ce qui nous charme ici. Je ne sais quelle bonne grâce nous maintient en agréable humeur et

vraiment, au siècle où nous sommes, lorsqu'une comédie nous a maintenu en agréable humeur, n'a-t-elle pas fait pour nous, et au delà, tout ce que nous en pouvions attendre?

M. Marcel Achard est passé maître dans l'art d'obtenir ces réussites légères. Il les exécute comme ces soufflés à la praline qu'un cuisinier savant parvient à présenter dans l'instant même où leur perfection ne saurait être surpassée. Ce n'est rien, mais c'est délicieux. Et il ne faut pas croire que le tour de main y suffise. Le dosage habile des ingrédients compte au moins pour autant — pour plus, peut-être même.

Il faut ajouter que le succès ici est assuré par un groupe de comédiens remarquables. Valentine Tessier, Louis Jouvet, Pierre Renoir, près desquels on déplore de ne pas voir aujourd'hui Lucienne Bogaërt, firent bien souvent passer pour bonnes des pièces qui ne l'étaient pas. Cette fois, ce n'est pas le cas.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

Jacques Bainville : *Napoléon*, A. Fayard. — Abel Mansuy : *Jérôme Napoléon et la Pologne en 1812*, Félix Alcan. — Mémento.

La dialectique historique serrée de M. Jacques Bainville, dans son **Napoléon,** emporte le lecteur. C'est comme un vertige lucide. On nous découvre les fatalités politiques de la situation qui, dans le cours de l'Histoire, comporte peut-être le moins de liberté.

C'est bien parce que cette histoire de Napoléon Bonaparte est « naturelle », comme l'a conçue M. Bainville, qu'elle se trouve avoir pour propos de creuser jusqu'au noyau, jusqu'à la substance fataliste de la tragédie napoléonienne.

Le fatalisme, dans notre Histoire, a commencé avec la Révolution et s'est continué avec Napoléon. En dehors du grand événement et du grand homme, il n'y a pas de fatalisme. Mais y a-t-il beaucoup de choses, à cette heure, qui soient « en dehors »? Il en est quelques-unes cependant. Ce n'est pas inutile.

M. Bainville, d'ailleurs, loin d'écrire, de propos délibéré, dans un sens ou dans l'autre, une critique partiale, systématique de l'homme extraordinaire qu'il étudie, n'a jamais man-

qué de noter ce que la nature, comme il dit, lui a montré d'indépendant, à côté de ce qui est fatalement déterminé. Il discerne et divulgue la force, la précision, l'équilibre, le bon sens, la dignité de l'intelligence napoléonienne. Tout au début de la carrière de Bonaparte, il observe, comme chose remarquable, l'absentéisme fréquent et prolongé du jeune officier d'artillerie durant la Révolution. Ce n'est pas là un intrigant, un pêcheur en eau trouble. En somme, son âme, tout au fond, reste, ce qu'elle sera toujours, d'ailleurs, en elle-même, libre, originale, calme, sagace, pratique, malgré un tempérament peu modéré. Au milieu des tourmentes civiles, « il a bien jugé de l'état de la France » :

Ce qui est à prendre, dit M. Bainville, qui se rencontre ici avec Emerson, c'est le « tiers parti », celui qui avait déjà soutenu Henri IV après la Ligue et Louis XIV après la Fronde, cette masse, — le cardinal de Retz l'a bien dit, — qui, nulle au commencement et au milieu des grandes crises, pèse le plus à la fin. Ce qui se rapproche le plus du « tiers parti », ce sont les modérés, d'ailleurs impuissants par eux-mêmes, et c'est pourquoi Sieyès, leur chef, a besoin d'une épée...

Nous sommes ici « à la jointure », comme dit M. Bainville. Nous voyons le pourquoi et le comment de Vendémiaire et du Dix-huit Brumaire, c'est-à-dire de l' « Appel au Soldat », des heures décisives de Bonaparte.

Premier Consul, il a désiré sincèrement la Paix, dont la France avait alors, dont elle aura toujours, tant besoin. M. Bainville estime qu'il a vraiment cru à la Paix d'Amiens. « Finir la Guerre, selon l'opinion de Sorel, que rappelle M. Bainville, était, aux yeux de Bonaparte, une opération du même ordre que finir la Révolution. » Si bien que la chose désirée avant tout par Napoléon, c'était de finir la Révolution en finissant la Guerre. Il ne savait pas encore qu'il ne pourrait jamais finir la guerre, à cause d'un fait qui s'était passé *sous la Révolution* et qui tenait l'Angleterre en armes : la conquête de la Belgique.

L'état d'esprit de Bonaparte lors de son élévation au trône impérial est loin d'être celui d'un mégalomane. M. Bainville a pu écrire :

C'est l'intelligence qui brille... Il regarde le cadet-gentilhomme, le petit Poucet corse dans son incarnation prodigieuse, il est cynique... Ce n'est plus un soldat de fortune, ce n'est même plus un politique profond qui s'élève sur un trône, c'est un philosophe amer, et on le tient ici dans sa diversité, presque aussi étonnante que sa grandeur.

Fort d'un sens critique et objectif qui lui fait toiser ses propres magnificences et finalement ses propres misères (non sans bénéfice pratique pour les unes et pour les autres), Bonaparte a reçu, en somme, de l'historien clairvoyant qu'est M. Jacques Bainville, la seule vraie justice qui lui soit due : une attention perspicace aux impossibilités politiques de sa carrière inouïe, et l'observation « naturelle » et profonde d'une des plus fortes âmes qui aient vécu.

Une remarque générale que fait en passant (p. 411) M. Bainville comporte un élément de moralité, qu'il faut prendre dans une large acception psychologique :

Les raisonnements de Napoléon sont toujours sérieux et forts. Quand on regarde les circonstances dans lesquelles il a pris ses décisions, les motifs pour lesquels il s'y est arrêté, on s'aperçoit que, souvent, il lui eût été difficile d'en prendre d'autres parce que sa « situation forcée » ne lui laissait ni liberté ni choix.

La critique de M. Bainville touchant les actes les plus blâmés de Napoléon, la guerre d'Espagne et l'expédition de Russie, est modérée, surtout explicative. La situation pouvait être absurde, mais l'esprit de l'Empereur, lui, ne l'était pas. On ne peut même pas, ici, taxer Bonaparte d'ambition, comme on a trop pris l'habitude de le faire. Napoléon, dans de telles conjonctures, se trouvait devant des difficultés dont l'origine était antérieure à lui. Voyons ces difficultés : presque tout le livre de M. Bainville est là.

Parlant du meurtre juridique du duc d'Enghien, M. Bainville rappelle qu'il fut, à l'approche de la fondation de l'Empire, un gage donné aux hommes de la Révolution. « Il s'est fait de la Convention! » jubilait le tribun Curée, le « converti de Vincennes », l'auteur de la motion relative à la création du titre impérial. Le meurtre de Vincennes était comme

le sanglant nœud gordien qui liait la Révolution et Bonaparte. Celui-ci comprenait-il alors que, ne pouvant la finir, il avait du moins à la conduire avec une autorité incontestée? Ce n'est pas ce qui parut conjurer, ni même atténuer beaucoup, la portée du fatal déterminisme révolutionnaire, de la carte de guerre léguée par les Girondins et la Convention. Au contraire. En faisant, avec verve, courir son récit sur les traces de la Révolution en Europe et le long des Itinéraires napoléoniens qui en sont le développement, — le développement forcé, — M. Bainville a donné à son livre un mouvement entraînant, une logique synthétique incessante emportant le lecteur de chapitre en chapitre. J'ai parlé de vertige, de vertige lucide.

On sait que la politique de la plus grande France, des frontières naturelles, suivie par la Révolution, en donnant à la France la Belgique et la Hollande, lui assura la rive gauche du Rhin. On sait aussi que l'Angleterre, fortement imbue d'idées politiques remontant jusqu'au moyen âge, ne voulut jamais accepter la présence de la France en Belgique (comme elle n'y toléra point celle de l'Allemagne en 1914, et n'y supportera jamais celle d'aucune puissance continentale). D'autre part, de la République batave à la République cisalpine et au delà, la République française se couvrit par un boulevard de clientèles. Telle fut la carte de guerre de la Révolution. Bonaparte, formant la République cisalpine, la reprit et, pour la maintenir, dut la contre-épauler, l'agrandir. Le Royaume d'Italie et la Confédération du Rhin furent, de tous les accroissements, ceux qui procédaient le plus directement de la politique révolutionnaire. Ils refoulaient l'Autriche hors d'Allemagne et lui barraient, d'un autre côté, l'accès de la Péninsule italienne. Ils étaient aussi une menace pour la Prusse (qui dès lors eut tendance à se coaliser avec la Russie). Enfin, l'Angleterre était menacée dans son dogme politique séculaire touchant les Pays-Bas.

Elargissez encore, multipliez cette situation; mettez Joseph en Espagne, Murat à Naples, Jérôme en Wesphalie, Louis en Hollande; comptez les vassalités allemandes, Saxe, Bavière, Wurtemberg; les Provinces illyriennes; les quinze départements italiens, etc., etc. : et dites-vous que cet élargisse-

ment gigantesque, autour du noyau constitué par la Révolution, des zones de conquête et d'influence eut pour raison profonde le maintien de la conquête de la Belgique, c'est-à-dire la nécessité de la lutte contre l'Angleterre. De là un système de guerre continental, doublé, par le Blocus, d'un système économique également continental. Napoléon eut ainsi à rendre définitive ce que l'on appelait déjà sous la Révolution, — dès après la première conquête des Pays-Bas, — la « grandeur française », — tâche trois fois géante à laquelle il ne fut pas inégal, que l'Angleterre, irréductible sur la question belge, ruina sans cesse par quelque bout, et où, finalement, il usa inutilement sa vie.

Sans le vouloir, peut-être, du seul fait de ce que nous avons appelé, en tête de cet article, sa claire « dialectique historique ». M. Bainville se trouve avoir dégagé l'angoisse latente, digne de la tragédie antique, qu'il y eut toujours, même dans les jours les plus éclatants, au fond de l'épopée napoléonienne. L'auteur, disons-nous, doit cela à son âpre point de vue « naturel », fixé avec l'aide des bons travaux, servi par une composition à la fois verveuse et serrée, qui rend plus frappants quantité d'ingénieux rapprochements, d'inattendus raccourcis compréhensifs. Les fatalités politiques circulent, courent de page en page. La guerre, la paix, la gloire, le destin; la constance anglaise d'autant plus implacable qu'elle est une force d'inertie dont s'accommodent des gouvernements médiocres servis par d'énormes victoires navales; la rapide force constructive napoléonienne qui, de victoire en victoire, n'aboutit qu'à réaliser de plus en plus la démesure, l'absurdité fondamentale d'une situation « forcée »; le « retour » sans cesse « amplifié » des risques encourus déjà par la France révolutionnaire; l'échéance toujours reculée, mais arrivant enfin avec d'effrayants intérêts composés : telles sont les pensées qui se lèvent du fond du récit.

Le caractère de Napoléon, dans ce drame immense, est un chapitre qui commande à un historien beaucoup de circonspection. M. Bainville, du moins, en a jugé sans doute ainsi sous un certain rapport. Sachant parfaitement qu'il est en présence d'un grand caractère (dont il lui arrive, d'ailleurs, de noter au passage bien des traits), il n'en dit pas moins :

Nous nous abstenons de tout jugement préétabli, et, avec un soin particulier, de toute explication tirée de son caractère. La grande faiblesse de ces sortes d'explications c'est... qu'il faut ajuster les faits à la conception que l'on veut imposer. Encore est-il nécessaire de s'entendre sur la définition d'un caractère, sur le trait dominant ou sur la « faculté maîtresse ». Et là, c'est sur parole que l'auteur doit être cru.

De là une explication prudente, extra-psychologique en ce qui concerne, par exemple, l' « ambition », c'est-à-dire purement historique, des mobiles (notamment en Espagne et en Russie, nous l'avons déjà dit).

Cette explication, en résumé, porte sur trois ou quatre grands faits universellement avérés : l'élan conquérant de la Révolution, l'hostilité irréductible de l'Angleterre, la nécessité vitale de la Paix, pour Napoléon et pour la France, et cependant l'impossibilité de la Paix.

Si la France, encore aujourd'hui, croit pouvoir se plaindre du napoléonisme, qu'elle s'en prenne à la Révolution.

La volumineuse monographie de M. Abel Mansuy, directeur du Lycée Français de Varsovie, sur **Jérôme Napoléon et la Pologne en 1812,** nous fait mieux comprendre l'échec de l'expédition de Russie. L'auteur s'est servi de pièces d'archives des fonds français, polonais et russes. Il faut y ajouter une abondante littérature.

Le séjour du frère de l'Empereur en Pologne avait été, comparativement avec cet ouvrage, peu étudié jusqu'ici. Frédéric Masson, entre autres, avance des appréciations malveillantes, que M. Mansuy réfute. En revanche, un publiciste au courant de la question, M. René Pinon, dit : « Il (Napoléon) aurait pu gagner la terrible partie, s'il avait plus fortement constitué la Pologne et la Lithuanie derrière lui. » M. Mansuy, à son tour, montre que si l' « arrière » fut insuffisant, ce ne fut pas la faute de Jérôme Napoléon.

Sa position, en Pologne, fut très difficile. « Jérôme n'a été là qu'un passant commandant une armée et faisant quelque figure, ce qui autorisait tous les soupçons et toutes les intrigues. » Par exemple, on voulut, à toute force, voir dans le frère de Napoléon un candidat au trône de Pologne. C'était faux. Mais l'esprit d'intrigue, si développé chez les Polonais,

donna de la consistance à ce racontar. On ne s'étonne pas, dès lors, que Jérôme, comme l'a montré M. Mansuy, n'ait pu s'entendre avec les Czartoryski, la famille polonaise quasi-royale, et que le prince Adam Czartoryski « n'ait pas retourné la Pologne » (Ed. Driault).

Ce rapprochement avec les Czartoryski était pourtant, semble-t-il, ce qu'il y avait de plus clairement indiqué dans le rôle inconsistant de Jérôme. L'Empereur, quant à lui, paraît avoir surtout cherché à ne se compromettre ni du côté polonais, ni du côté d'Alexandre, avec qui Napoléon n'avait pas encore désespéré de faire la paix sans avoir besoin de pousser jusqu'au bout du monde, jusqu'à Moscou, — qui fut, pour lui, non pas même le bout du monde, mais l'outre-monde dont on ne revient pas.

L'impossibilité, pour Jérôme, paraît avoir été, non pas tant de mener une enquête sur la Pologne, que d'y intéresser Napoléon. M. Mansuy, à qui ont manqué les lettres de l'Empereur à Jérôme, a pu difficilement conclure là-dessus. On peut croire, cependant, que cette enquête fut avisée et substantielle : placé « en contact journalier avec le duché de Varsovie d'avril à fin juin 1812 », Jérôme vit beaucoup de choses. Et l'expérience qu'il acquit fut telle, que si Napoléon « avait pu alors avoir assez de confiance en son frère pour le consulter et le croire, il est possible qu'il n'y eût pas eu de guerre de 1812. » C'est peut-être beaucoup dire : mais le tableau que vit Jérôme doit avoir été bien déconcertant pour que le roi de Westphalie soit subitement rentré dans ses Etats, car ce fut là, autant que le conflit avec Davout, la cause du brusque retour à Cassel du frère de l'Empereur.

On lira les détails fort intéressants du séjour de Jérôme; la documentation est énorme. Tout ce qui se rapporte à la société et à la politique polonaises nous a paru écrit d'une manière qui est loin de manquer de couleur. Les renseignements sur la situation administrative, économique et sociale sont importants, car les difficultés issues de cette situation, constate M. Mansuy, furent « supérieures aux difficultés d'ordre stratégique, (c'est-à-dire celles des opérations manquées contre la partie sud du front russe), « simples conséquences des premières ».

M. Mansuy avait, précédemment, recueilli une « abondante documentation » destinée à une importante monographie sur « l'administration française dans l'ouest de l'Empire russe en 1812 ». Cette documentation s'est trouvée détruite pendant la Grande Guerre. Mais une telle préparation n'a pas dû être inutile, de façon ou d'autre, en ce qui concerne le présent ouvrage, qui ne peut que placer son auteur à un bon rang parmi les nouveaux historiens de la Pologne (1).

MÉMENTO. — *Revue Historique* (mai-juin 1931). Louis Halphen : *Les Universités au XIII*e *siècle.* II. « La bataille de l'aristotélisme » (*suite et fin*). (Comment la « politique universitaire » des Souverains Pontifes du XIIIe siècle évolua en grande partie dans le cadre des questions suscitées par l'Aristotélisme, dont l'Eglise voulait, du point de vue de la foi, vérifier les notions. Essais de conciliation tentés par Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin. Aristotélisme intégral des disciples d'Averroës. Saint Bonaventure et la réaction. Circonspection de la Papauté entre les deux partis extrémistes. Révolution anti-spéculative et positiviste de Roger Bacon. En terminant la revue de ces solutions apportées au problème de l'Aristotélisme, M. Halphen note que la tendance des Universités à l'autonomie intellectuelle s'affirma à travers tout cela, pour la plus grande déception du Saint-Siège, qui avait espéré que les Universités « pourraient devenir les dispensatrices d'un savoir unifié, à l'abri des discussions dangereuses. »). — Maximin Deloche : *La Chambre de Louis XIII et le cardinal de Richelieu.* (Nous parlerons prochainement de cette étude, dont nous avons un exemplaire du tirage à part). — G. T. van Ysselsteyn : *L'auteur de l'ouvrage* Vindiciae contra tyrannos, *publié sous le nom de Stephanus Junius Brutus.* (Bibliographie approfondie de ce célèbre écrit politique du XVIe siècle. Anciennement attribué à Hubert Languet, Albert Elkan a voulu changer définitivement cette attribution au bénéfice de Duplessis-Mornay. 1905. M. van Ysselsteyn, admettant à demi seulement ces récentes conclusions et reprenant la thèse de H. C. A. Thieme, expose les raisons qui lui semblent militer en faveur d'une collaboration de Languet et de Duplessis-Mornay. La façon très naturelle en même temps que très érudite dont il conçoit cette collaboration paraît difficilement réfutable).

(1) Sur les Etudes historiques en Pologne, voir, dans *Histoire et Historiens depuis cinquante ans*, tome I, les pages de M. Marcel Handelsman. Au chapitre des « travaux d'histoire naitonale », l'auteur note, sans l'approuver, le fameux « Précis sur l'Histoire de la Pologne » de Bobrzynski, œuvre très controversée, inspirée d'« un jugement impartial, mais sévère, de tout le passé national ».

— E. J. Pratt : *La diplomatie française de 1871 à 1875.* (Il s'agit de la collection, en cours de formation au ministère des Affaires étrangères, de documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. Le premier volume de la première série, étudié ici, comprend les années 1871-1875. L'auteur, qui est Américain, s'est proposé de rechercher « ce que ces documents nous apprennent sur le caractère de la diplomatie française » durant cette période. Il estime qu'en dehors de divers autres objectifs, — paiement de l'indemnité de guerre, évacuation du territoire, etc., — « les problèmes capitaux de la diplomatie française concernaient plutôt les relations générales de la France avec l'Allemagne, les relations franco-russes et les relations russo-austro-allemandes. »... L'image que donnent, sous ces divers raports, les documents apporte à M. E. J. Pratt « les plus grandes surprises ». Il y a intérêt à rechercher ces surprises, « librement exprimées », prévient la Rédaction, dans cette étude d'ailleurs soignée. « La France avait, en ce qui concernait l'Alsace-Lorraine, une politique... qui devait aboutir à une guerre. »). — Bulletin historique : *Histoire grecque* (1928-1930), par Paul Cloché. *Histoire de France. Fin du Moyen-Age* (1328-1498), par Charles Samaran. — Comptes-rendus critiques. Recueils périodiques et Sociétés savantes. Bibliographie.

Revue des Etudes Napoléoniennes (mars 1931). Edouard Driault: *Les Images de la Méditerranée : I. Le beau foyer de la Méditerranée.* Conférence au Circolo di Roma. (Toute l'histoire méditerranéenne, l'Orient, la Grèce, Rome et Napoléon, en images jetées du haut d'une tribune de conférencier, qui est plutôt un établi d'enlumineur, car on y sait éviter l'ennui des longs discours). — Louis de Gobineau : *Mémoires :* 1812-1815, troisième partie. (La prison de Sainte-Pélagie. Quelques prisonniers. Le 30 mars 1814. — Détails sur la présence des Alliés à Paris). — Mémoires et Documents : *Lucien Bonaparte et sa sœur Elisa, lettres intimes inédites,* première partie (Paul Marmottan). (« La princesse, dit M. Marmottan, dont on connaît les travaux sur la famille de Napoléon, est tout acquise aux vues du grand frère : elle continue dans toutes ses missives à faire pression sur son Lucien préféré... »). — *Id.* (Avril 1931). Edouard Driault : *Les Images de la Méditerranée :* II. *La Méditerranée captive. Les Barbares.* — Louis de Gobineau : *Mémoires,* 1812-1815, quatrième partie. (La première Restauration jugée par un ultra-royaliste. Le 20 mars 1815. La fuite en Belgique. Intéressant tableau de l'état des esprits pendant la première Restauration). — Mémoires et Documents : *Lucien Bonaparte et sa sœur Elisa, lettres intimes inédites,* deuxième partie. (Lettres datées de 1808, 1809, 1810, 1814. Les deux lettres de 1814 donnent

des indications sur les établissements nouveaux de la Famille après la catastrophe.) (Paul Marmottan). Dans les deux numéros: *Chronique napoléonienne.*

Revue d'Histoire de la Guerre mondiale* (Juillet 1931). Joseph Ancel : *L'Entente et la Grèce pendant la guerre mondiale.* — Capitaine R. Moreigne : *L'effondrement militaire de l'Autriche-Hongrie.* I. — Documents : *L'entrée en guerre de la Bulgarie.* I. — *Bibliographie. Chronique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Livres de médecins : André Strohl et divers : *Leçons de physicochimie,* Masson; Léon Gally et Pierre Rousseau : *Electrologie et radiologie médicales,* Colin. — La grécomanie du Sénat. — Le « docteur » Gustave Le Bon. — Mémento.

En évitant de parler de questions pour lesquelles nous n'avons aucune compétence, il nous faut néanmoins nous occuper, dans cette rubrique, de certains **livres de médecins,** qui exposent quelques chapitres des sciences physicochimiques. Les remarques que ces ouvrages nous inspireront seront le point de départ de quelques réflexions d'intérêt général.

Professeur de physique médicale à la Faculté de Médecine de Paris, André Strohl a choisi plusieurs collaborateurs, pour rédiger avec lui un précis de moins de trois cents pages, qu'il a intitulé **Leçons de physicochimie.** Tout esprit cultivé y pourra puiser, sous une forme accessible, des enseignements salutaires. En particulier, écrit Strohl :

Nous espérons que cette publication rendra service aux médecins, chaque jour plus nombreux, qui, se rendant compte de l'orientation du mouvement biologique contemporain et désireux d'y participer, cherchent à compléter leur éducation scientifique (p. VIII).

Quelque remarquables qu'aient été les récents progrès de la chimie, ce sont incontestablement les acquisitions de la physique qui ont le plus contribué à l'intelligence des processus biologiques. C'est que cette science a singulièrement débordé les cadres que lui tracèrent les anciens auteurs, quand ils la déclaraient indépendante de la nature des corps... (p. V). Dès que furent connues les lois qui régissent les équilibres des substances en solution et des systèmes dispersés, les actions de surface et les propriétés des membranes, les processus de la vie commencèrent à perdre de leur

caractère mystérieux, en même temps que se créait une physico chimie biologique (p. VII).

Une œuvre collective est nécessairement inégale, et le lecteur nous saura peut-être gré de classer les collaborateurs selon le degré de confiance qu'on peut leur accorder. Trois auteurs ont rédigé des exposés de tout premiers ordre : L. Lescœur s'est occupé des *applications de l'indice de Sœrensen* et de la *réserve alcaline;* R. Wurmser, qui est un pur biologiste (non médecin), nous fournit un excellent résumé du *potentiel d'oxydoréduction des cellules,* auquel il a consacré la majeure partie de son activité scientifique dans ces dernières années; Ch. Sannié a rédigé la *concentration des ions hydrogène* (1), ainsi que *la catalyse et l'action fermentaire.*

Fort honorables sont également les contributions de Ph. Fabre et d'A. Strohl : le premier s'est chargé des liquides, de leur *tension superficielle,* de leur *viscosité* et de leurs *propriétés optiques;* le second, de l'*osmose* et de la *théorie des ions* (2). Les autres parties sont plus critiquables : à côté d'un chapitre fort réussi sur les *colloïdes,* A. Dognon n'est pas toujours rigoureusement exact, lorsqu'il traite de la *cinétique chimique* et des *piles de concentration* (3). Quant aux vingt-deux pages qui commencent l'ouvrage et qui sont dues à Blanchetière, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, elles sont à proprement parler déconcertantes, tant par les confusions (4) et les ignorances (5) que par les idées « personnelles » (6) et les naïvetés (7) qu'elles révèlent!

(1) Signalons toutefois que l'auteur n'a pas discerné (p. 85) la différence qui sépare la force d'un acide de sa volatilité.

(2) De toute évidence, l'auteur n'a pas d'idée nette sur ce qu'il appelle bizarrement (p. 49) la « vitesse de propagation du courant électrique ».

(3) A. Dognon (p. 73 et 92) omet de parler des travaux fondamentaux de Debye et Hueckel; il confond (p. 62) loi d'action de masse et loi de la cinétique chimique; une grave méprise (p. 77) sur les produits de solubilité lui permet de retrouver le résultat correct au prix d'une double erreur de raisonnement.

(4) Notamment (p. 14) entre le farad et le faraday (De tels « lapsus » sont impardonnables dans un ouvrage didactique).

(5) C'est le cas, par exemple (p. 9), pour les récentes théories inaugurées par Heitler et London.

(6) On frémit en pensant aux idées que l'auteur se fait du phénomène de Zeeman (p. 11) et de l'atome de Bohr (p. 13).

(7) Ainsi (p. 19) : « si l'on pouvait déterminer un poids moléculaire absolu... ». Monsieur l'agrégé sera sans doute heureux d'apprendre que la chose est faite depuis vingt-cinq ans!

§

Les imperfections, qui, somme toute, étaient exceptionnelles dans *l'ensemble* de l'ouvrage précédent, atteignent un caractère paroxystique dans le petit livre **Electrologie et radiologie médicales,** publié par les deux docteurs Léon Gally, radiologiste des Hôpitaux, et Pierre Rousseau, ancien interne, chef du laboratoire d'électrologie à la Faculté de Médecine de Paris, auxquels deux autres confrères, de moindre importance, ont fourni leur gracieux concours. Encore une fois, nous n'aurons pas l'audace de juger les applications d'ordre médical; nous sommes même persuadé que les chapitres consacrés aux applications renferment un grand nombre de précieux renseignements. Mais nous avons en vue les étranges *initiations* (pp. 3-46 et pp. 125-145), écrites par des « initiateurs » qui ont tout bonnement négligé de s'initier. A plusieurs reprises, ils nous convient à « consulter Fabry », à « consulter Weiss », à « consulter Thibaud » (8) : c'est le cas, ou jamais, d'invoquer le conseil de Basile (faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais).

Bien curieuse initiation, en vérité... On y apprend que les rayons sont une forme d'électricité (p. 3), que la force électromotrice est une force (*sic*) qui peut être produite par une étincelle (p. 5), que la pile Leclanché est montée au chlorure de zinc (p. 18), que le courant électrique décompose les solutions salines (pp. 27-28) — et Pierre Rousseau signale qu'il a écrit un volume sur la *pratique de l'ionisation*! — Voilà pour l'électrologie, et voici pour la radiologie : le sel marin est dénommé sel alcalinoterreux (p. 132); la masse de tous les corpuscules positifs est égale à celle de l'ion hydrogène (p. 134); l'électron est le point de transition entre le monde de la matière et le monde de l'énergie (p. 135); c'est grâce aux rayons X qu'on peut extraire des électrons de tous les atomes (p. 135) — ce qui montre sans conteste que Léon Gally et ses deux sous-collaborateurs n'ont jamais entendu parler des lampes de T. S. F., ni des photocellules —. L'igno-

(8) Ce sont là trois bons livres de la collection Colin, dont nous avons rendu compte en leur temps (*Mercure de France*, 15 octobre 1924, p. 468-469; 15 février 1927, p. 172-173; 15 juin 1930, p. 684-685).

rance des médecins en physique était depuis longtemps proverbiale; mais on se plaisait à imaginer que ce n'était pas le cas pour les praticiens qui s'étaient *spécialisés dans la physique médicale!* Qui pis est : avec Blanchetière, avec Rousseau et Gally, nous avons affaire à des « maîtres », qui se consacrent à *l'enseignement* de ladite physique. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que de tels « cas » suffiraient à expliquer la crise mondiale; mais ce sont là, hélas! des exemples bien symptomatiques.

§

Eh bien! cette carence coïncide avec la propagation d'une véritable épidémie de **grécomanie au Sénat :** la Haute Assemblée a voté le projet de loi Armbruster, qui rend obligatoire le baccalauréat latin-grec pour l'inscription dans les Facultés de Médecine... Foin des rayons X et de la curiethérapie, de la chimie biologique et de la colloïdoclasie : le grec y pourvoira, le grec suffira à préparer les futurs étudiants à la connaissance du mouvement biologique contemporain, auquel André Strohl faisait allusion au début de cette chronique. Le P. C. N. est inutile? (assertion contestable, puisque bien des médecins — et non des moindres — gagneraient à y retourner). Soit! comme on l'a plaisamment écrit, qu'on le remplace par une forte culture du jardin des racines hellènes!

Ainsi que l'indique si justement le philosophe allemand Hans Reichenbach — un de ces philosophes scientifiques qui pullulent dans l'Europe centrale et qui n'existent qu'exceptionnellement chez nous —, « au point de vue intellectuel, la situation est aujourd'hui si complètement distincte de ce qu'elle était antérieurement qu'en toute franchise, il n'y a plus rien à tirer des Anciens. Une philosophie qui se refuse à le reconnaître est un anachronisme incapable de s'adapter aux besoins de notre temps. On n'est pas libre de choisir son sort : il faut l'accepter et s'en accommoder, si l'on veut vivre ». Nous autres Français, nous sommes en passe de mourir d'une indigestion de grec... Il faut le dire bien haut : dans le domaine scientifique, les racines grecques sont, révérence parler, une « sinistre blague » : un lauréat de version grecque

au Concours Général ne comprendrait pas un mot du vocabulaire technique employé par les médecins. Je me bornerai au mot *catalyse*, qui intervient constamment en physicochimie (9) et qui « vient du grec » : κατα, qui signifie *contre* et λυσις, qui veut dire *déliage*. Un éminent helléniste songera immédiatement à l'horticulture, à un arbrisseau adulte que l'on débarrasse de son tuteur. Or la catalyse est le phénomène par lequel une substance étrangère, additionnée à l'état de traces, accroît la rapidité d'une réaction chimique et se retrouve intacte après que la réaction est terminée. On songe infailliblement au *Bourgeois Gentilhomme* : « Oui, la langue [grecque] est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. » Le docteur Raymond Sabouraud prend catégoriquement parti, dans un des derniers numéros de *la Presse médicale* : « Craignez les mots grecs : ce sont des *êtres de raison*, c'est-à-dire chimériques et déraisonnables; ils recouvrent toujours un fait que nous comprenons imparfaitement. C'est par le grec que nous ressemblons encore aux médecins de Molière... Tout mot grec doit être expliqué immédiatement. » Autrement dit, *catalyse* ou *anaphylaxie* sont de pures et simples abréviations, où le grec n'a rien à voir, pas plus que dans *cégété* ou dans *téhessef*.

Nous parlions d'épidémie : par une noble émulation, deux autres pères conscrits, René Héry et Marcel Plaisant ont proposé de rendre le grec *obligatoire* dans les Facultés des Lettres... (10). Plusieurs d'entre nous ont protesté, et nous étions aux côtés d'Edouard Guyot, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, pour qui une telle régression est un « non-sens », « issue des méditations de deux humoristes qui s'ignorent ». Marcel Plaisant, par ailleurs avocat d'affaires, a usé de son droit de réponse, en un style qui lui attira les justes railleries des *Lectures du Soir* (11). Sur ce, fermons

(9) C'est (on l'a vu) le sujet d'un chapitre de l'ouvrage de Strohl.

(10) C'est une « idée » aussi saugrenue que celle qui consisterait à rendre la botanique obligatoire dans les Facultés des Sciences. A. Aymard, qui enseigne l'histoire ancienne à l'Université de Toulouse, vient également de s'élever contre cette malencontreuse réforme.

(11) 20 janvier 1932 : « Le scientifique M. Marcel Boll, qui aime la *vérification expérimentale*, pourrait dire que M. Marcel Plaisant ne prêche pas par l'exemple, et que l'enseignement du grec a même fait oublier la grammaire française à M. Marcel Plaisant, sénateur. »

cette parenthèse, qui se proposait de montrer les dangers que les suppôts du passé font courir à la véritable culture intellectuelle, et cela sous les prétextes les plus fallacieux :

1° En médecine, parce qu'il y a pléthore de praticiens et que les Facultés, ne réussissant pas à instituer des épreuves assez difficiles, comptent sur le grec pour servir de *crible* à l'entrée;

2° En lettres, parce que les collèges manquent de personnel et que l'on a imaginé astucieusement des *bons à tout faire*. On ne s'aperçoit pas que les professeurs de lettres anciennes seront suffisamment nombreux le jour où le baccalauréat sera *unique* et ne comportera *qu'une seule variante*, le choix entre deux langues étrangères, dont l'une pourra être *morte* (sans que le diplôme fasse mention de ce choix).

§

Nous avons eu rarement l'occasion (12) de parler de l'œuvre scientifique de **Gustave Le Bon,** qui vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-onze ans, car ses ouvrages populaires sur *l'Evolution de la Matière* et sur *l'Evolution des Forces*, tirés chacun à quarante mille exemplaires, datent d'un quart de siècle. Il est néanmoins indispensable de faire remarquer que — contrairement à l'opinion courante — la lecture de ces ouvrages a été néfaste à la jeunesse : presque tout y est vague, faux, dénué d'esprit scientifique, agrémenté d'éternelles revendications de priorité qui ne reposent sur rien. L'activité du « docteur » Gustave Le Bon (il s'appelait lui-même ainsi, parce qu'il avait fait fonction d'aide-major pendant la guerre de 1870) fut considérable : elle s'étendit tant à la pêche et à l'élevage des lapins qu'aux questions sociales; sur cette partie de son œuvre, toutes les opinions sont permises, car elle ne comporte guère de critère et maints bons esprits souscrivent, sans se disqualifier, à des vérités « à quarante pour cent ». Mais, ce qu'on peut affirmer, sans crainte de démenti de la part des gens compétents, c'est que la contribution de Gustave Le Bon à la physique se réduit à *zéro*. On connaîtra sans doute un jour en détail ses démêlés

(12) Cf. toutefois *Mercure de France*, 15 avril 1927, p. 432.

avec les plus grands savants, ses contradictions, ses malices cousues de fil blanc et, il faut bien le dire, sa mauvaise foi. Nous nous contenterons aujourd'hui de reproduire quelques passages d'un article (13), qui coïncide avec la fin de ses « recherches » physiques et où, d'après la pensée même du rédacteur, nous avons souligné les expressions ironiques :

Resté, jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, complètement étranger aux sciences précises, Gustave Le Bon, le polygraphe bien connu, put en aborder l'étude avec un esprit non prévenu (!) et sans être entravé (!) par un savoir qui est souvent un bagage gênant (!). C'est grâce à cette fraîcheur d'impression, apportée à une étude nouvelle pour lui (!) qu'il put désigner sous le nom de *lumière noire* l'ensemble des radiations que les physiciens s'étaient bornés à qualifier d'infrarouges. Puis, s'étant rendu compte par lui-même que le sulfate de quinine est phosphorescent par hydratation, il put, en s'appuyant sur les éclatantes découvertes d'Henri Becquerel, de Pierre et Marie Curie, déclarer que la radioactivité est un phénomène absolument général, ce qu'on n'avait pas su voir jusque-là (!), parce qu'on l'avait toujours cru (!) distinct de la phosphorescence. Gustave Le Bon eut aussi le mérite (!) de saisir, l'un des premiers (!), la grande importance de l'expérience par laquelle Pierre Curie montra la quantité de chaleur dégagée par le radium; il n'hésita pas (!) dès lors à affirmer que ce corps est doué d'une grande énergie atomique.

Rapprochant (!), en 1900, la phosphorescence de certains diamants de la facile oxydabilité des amalgames d'aluminium et de magnésium, il expose sa théorie (!) de la variabilité des espèces chimiques, fondée sur l'idée (!) que les corps en solution n'ont pas les mêmes propriétés qu'à l'état isolé. Cette théorie lui valut cette appréciation flatteuse de Jules Sageret, le charmant romancier, appréciation que Gustave Le Bon nous faisait connaître dans son dernier ouvrage : « Si l'on est juste, on devra donner au docteur Gustave Le Bon, dans les sciences physiques, la place que Darwin occupe en histoire naturelle. »

Malgré ces travaux, dont l'originalité est évidente (!), Gustave Le Bon aurait peut-être attendu longtemps la distinction que lui décerne l'Académie de Belgique, s'il n'avait été l'un des premiers et l'un des rares (!) jusqu'ici à comprendre (!) la notion appelée *infraélectricité* par P. de Heen, professeur à Liége. Gustave Le Bon se plaint amèrement d'être malmené par les physiciens :

(13) *Revue générale des sciences*, 15 février 1906.

l'hommage de l'Académie de Belgique vient à point pour l'en consoler.

L'auteur de cet article est un savant, dont la notoriété est mondiale et dont les travaux ont suscité des applications de la plus haute importance : il reflète exactement l'opinion de tous les physiciens contemporains.

Mémento. — « Une nouvelle logique », par André Metz (*Mercure de France*, 1er février 1932). Je me garderai bien d'ouvrir une « polémique libérale » avec l'ami André Metz; mais je signalerai néanmoins les trois points suivants, car, à mon sens, il s'exagère singulièrement l'importance et l'influence du meyersonisme.

1° André Metz nous cherche noise sur les mots « psychologique » et « philosophique ». Ce faisant, il déclare la guerre à l'Ecole de Vienne, qui rassemble tout ce que l'Europe centrale — et peut-être le monde entier — comptent de véritables philosophes (Moritz Schlick, Hans Reichenbach, Philipp Frank, Rudolf Carnap, Herbert Feigl,...) et pour qui : « Il n'existe pas de philosophie en tant que savoir fondamental ou universel, placé à côté ou au-dessus du domaine de la science expérimentale, lequel est unique ».

2° Metz est quelque peu aveuglé par son enthousiasme, lorsqu'il passe sous silence la douzaine de « bévues » que nous avons notées dans notre compte rendu.

3° Philipp Frank vient de publier (chez Springer, à Vienne) un ouvrage de tout premier ordre sur *La causalité et ses limites*, qui, nous l'espérons, sera traduit en français. Il est piquant de constater que le nom d'Emile Meyerson, que Metz considère comme le fondateur du « causalisme », n'est même pas cité dans un index qui contient plus d'une centaine de références.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Raoul Toscan : *La Terre va-t-elle mourir?* Editions de la Revue du Centre, Nevers, 12, rue de la Haie; Paris, 175, boulevard Malesherbes.

C'est de son sol que tout pays tire sa véritable force. Les prospérités qui ne sont que commerciales sont fragiles et celles qui ne sont qu'industrielles peuvent l'être si ce n'est pas des entrailles de son territoire que le peuple tire les matières premières qu'il travaille. L'Angleterre, elle le voit maintenant, a été imprudente en sacrifiant à ses usines dévorantes ces exploitations agricoles qui avaient fait sa richesse et sa puissance pendant tant de siècles; c'est du jour où sa

solide *gentry* a fait place à un grouillis de travailleurs urbains qu'elle a commencé à être infectée par le socialisme. La France a eu la sagesse de mieux conserver cet équilibre si heureux entre travailleurs des villes et travailleurs des champs. Et il ne faudrait pas en conclure qu'elle est à l'abri de tout danger. Le socialisme peut intoxiquer les populations rurales tout comme les populations citadines et peut-être les jacqueries paysannes ont-elles été, dans l'histoire, plus destructrices que les émeutes communales. Malgré tout, l'agriculture représente une grande force bienfaisante non seulement par les résultats nourriciers de son labeur, mais encore par le caractère de sérénité et de philosophie de ce travail. Le cultivateur se sait trop dans la dépendance du sol, du sous-sol et de l'atmosphère pour pouvoir se figurer, comme le fait trop souvent l'ouvrier d'usine, que tout dépend de lui et peut être organisé par décret. De là l'importance que présente pour nous la conservation de notre population rurale et l'utilité d'étudier les moyens de la retenir au sol.

C'est le problème que s'est posé M. Raoul Toscan dans son livre **La terra va-t-elle mourir?** et sur quoi il avait interrogé un assez grand nombre de personnes choisies parmi les plus compétentes ou intéressées de sa région qui est le Centre, et le livre est la réunion des meilleures de ces réponses, une centaine environ. Ici, quelques remarques. Aucun des hommes politiques dont il a sollicité l'avis n'a pris la peine de répondre; ces grandissimes personnages auraient-ils trouvé la question insignifiante? ou n'auraient-ils aucune idée là-dessus? Ah! si on leur avait posé une question de politicaillerie! Sur 63 cultivateurs, 7 seulement ont répondu. Ce n'est pas assez. Maintenant, les vrais laboureurs manient mieux la charrue que la plume. Par contre les écrivains, les journalistes, professeurs, agronomes, etc., ont répondu de meilleur gré et en somme l'ensemble des réponses est tout à fait intéressant. Pour faciliter la lecture de ce répertoire presque trop riche, l'auteur a pris la peine de rédiger un codex, un résumé, et peut-être alors peut-on trouver que ce résumé aurait pu être lui-même plus synthétique, moins morcelé; n'importe, cette enquête est très précieuse.

Les remèdes à l'exode des campagnes vers les villes sont classés sous une dizaine de rubriques : 1° Religion : rechristianiser les campagnes et les repeupler en adoptant une politique d'aide à la natalité; 2° Philosophie : former un optimisme basé sur l'attrait que doit exercer une vie saine, libre, digne et agréable; 3° Politique : se détacher de ce que j'appelais tout à l'heure la politicaillerie pour pratiquer une étude réaliste et judicieuse des très nombreux et très difficiles problèmes de chaque jour : 4° Travail : ici les avis diffèrent. Les uns veulent la journée de 8 heures, d'autres non. Sur d'autres points, tel l'artisanat rural encouragé par des primes d'apprentissage, l'accord semblerait devoir se faire aisément; 5° Solutions financières : ici aussi, des propositions variées; j'en cite quelques-unes qui me semblent plus particulièrement louables : extension du crédit agricole, diminution des taxes successorales, coopératives agricoles, primes aux vieux pères de familles paysannes, salaire familial, allocations familiales; 6° Enseignement : que l'instituteur, dans les campagnes, encourage l'enfant à rester à la terre et que l'instruction soit adaptée à la vie des champs; 7° Habitation : que la maison des champs soit agréable, que le couchage à l'écurie soit défendu, que le village soit assaini et les chemins qui le desservent tenus en bon état; 8° Distractions : cinémas, conférences, concerts, fêtes et danses, repos hebdomadaire, vacances d'hiver; 9° Médicamentations diverses : ici encore, beaucoup de variété : favoriser la décentralisation, diminuer les fonctionnaires, propagande en faveur de la terre, remplacer certains sports par certains travaux des champs, constituer une élite agricole, etc., etc. Quelques-uns vont un peu fort : quelqu'un demande la suppression des chemins de fer (que l'automobile remplacerait; et en effet on arrive à avoir des autos circulant sur les rails, ce qui réconcilie tout le monde); 10° Mesures militaires : volontariat agricole, la caserne aux champs, etc., et distinctions honorifiques : le mérite agricole réservé aux seuls agriculteurs.

Toutes ces indications sont très intéressantes, et il est regrettable, encore une fois, que l'auteur n'ait pas développé ces quelques pages finales, de façon à dispenser le lecteur de se reporter aux réponses intégrales qui quelquefois sont un

peu décevantes; les passages les plus importants auraient été mis ainsi *de plano* sous ses yeux et le lecteur aurait fait de lui-même sa synthèse. Sur le fond du sujet, je me contente de deux ou trois simples remarques. La première, c'est que l'exode vers les villes ne serait vraiment désastreux que si les campagnes devenaient incultes; heureusement il n'en est rien; les champs restent cultivés et leur production augmente parfois, même avec une main-d'œuvre moindre, parce qu'on dispose d'un outillage perfectionné et d'une science accrue. La seconde c'est que cet exode est souvent affaire d'imagination, le jeune paysan est attiré par la vie de la ville, cafés brillants, fêtes joyeuses, etc., et après avoir vu que tout cela est toujours un peu la même chose et que la vie à la campagne est au fond plus agréable que la vie dans un taudis de faubourg parisien, il reviendrait très volontiers au pays s'il pouvait le faire; je crois donc qu'on pourrait espérer d'assez bons résultats d'une organisation de retour à la terre consistant en Maisons ou Centres de département en chaque grande ville où pourraient se rendre les déracinés-désabusés comme dit un des répondants; ce centre pourrait d'ailleurs être un organisme privé et gratuit, tenu par une simple personne de bonne volonté. La troisième remarque enfin serait qu'il faudrait rendre plus agréable la vie au village non seulement en y installant cinémas et téléphones et postes T. S. F., et en organisant, pour la jeunesse, jeux, sports, danses, excursions, etc., mais en la désintoxiquant de la politicaillerie, en réconciliant le curé et le maître d'école, en tirant au sort au besoin les conseillers municipaux pour ne pas avoir des élus de partis, en multipliant les réunions cordiales, fêtes, banquets, bals, et en exorcisant tous les démons de discorde, de haine et d'envie qui prennent possession des âmes paysannes peut-être plus facilement encore que des âmes ouvrières faubouriennes. Aux attraits de la ville que tout le monde voit, les cafés illuminés et les music-halls à dancing-girls levant la jambe en cadence, qu'on ajoute celui-ci dont personne ne parle et qui est peut-être le plus attirant : le fait de n'être pas connu, de ne pas rencontrer à tout instant dans la rue du village quelqu'un avec qui on est brouillé, de ne pas avoir à vérifier tel racontar qu'une âme charitable vous

a sournoisement confié, de ne pas avoir à se défendre d'avoir dit soi-même telle médisance, et d'expliquer que si on est bien avec le curé, ce n'est pas parce qu'on est mal avec l'instituteur, ou le contraire. La vie à la campagne ne sera agréable (j'aurais voulu que M. Raoul Toscan interrogeât ici plusieurs propriétaires ruraux y résidant toute l'année) que quand les campagnards seront redevenus aimables, bienveillants, loyaux, tolérants et qu'ils auront échappé aux fauteurs de discorde qui sont presque toujours les politiciens et trop souvent les instituteurs et les curés...

Mémento. — Marc Bloch : *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Les Belles-Lettres. Cet ouvrage, luxueusement édité par un Institut norvégien, étudie les grandes étapes de l'occupation du sol et le merveilleux changement qui s'est produit entre tion du sol et le merveilleux changement qui s'est produit entre les derniers temps carolingiens, « où nos campagnes apparaissent décidément dépeuplées et toutes tachetées d'espaces vides », et la fin du XII^e^ siècle, période qui constitue l'âge des grands défrichements, et à laquelle succède une période d'intensification de la production agricole consistant surtout dans l'abolition de la jachère. Le travail de M. Marc Bloch, très érudit et très documenté, sera indispensable à l'étude de notre histoire agricole sur laquelle nous avions déjà de remarquables ouvrages dont les plus récents sont ceux de M. Augé-Laribé et de M. Loutchinsky, auxquels il faut ajouter ceux de N. Karaiew et d'Henri Sée, sans oublier l'admirable étude de Fustel de Coulanges sur l'*Alleu* qui, quoique vieille de 40 ans, garde son haut prix. — Jean Boulogne : *La Vie de Louis Renault : Les Maîtres de l'Heure*, Editions du Moulin-d'Argent, 15, rue Duban. La France qui avait vu dans le haut moyen âge l'immense découverte de l'attelage devait voir de nos jours une autre découverte presque aussi importante, celle de la « voiture à feu » dont on peut trouver l'origine lointaine dans la chaudière de Denis Papin, 1707, et les premiers essais dans les voitures de Cugnot, 1769, de Dallery, 1780, et après une période de repos pendant laquelle ce sont les Anglais qui s'adonnent à la question, les voitures d'Onésime Pecqueur, 1827 et de Charles Dietz, 1834; après 1870, commencent les grands réalisateurs, Ravel, Bollée, Serpollet, dix autres qui font de l'automobile une création aux deux tiers française, si on peut chiffrer de telles proportions, et nullement américaine comme on le croit; les 57 premières pages du livre de M. Jean Boulogne sont à lire attentivement et à retenir; le reste, qui est une biographie d'un de nos derniers grands inventeurs d'autos, est

également à connaître, notamment les pages sur l'invention de la prise directe et sur le rôle de l'auto pendant la grande guerre. — Marcel de Coninck : *La Mort du rail; la renaissance économique par l'automobile,* Cahiers bleus, Librairie Valois. L'auteur est un des répondants à l'enquête Raoul Toscan et c'est de lui qu'était cette idée que je notais de la suppression du chemin de fer; ce petit volume montrera que M. de Coninck n'est pas un simple amateur de paradoxes, mais que son idée peut se soutenir : le machinisme collectif est mort, dit-il, vive l'outillage individuel! Voilà un vivat qu'il ne serait peut-être pas bon d'aller pousser en Russie. — Justement, je dois signaler certains ouvrages sur la Russie. G. Fourcadre : *Travail libre ou travail forcé. Socialisme ou capitalisme?* Bureau d'Editions. Lénine : *Karl Marx et sa doctrine,* Idem. A. Ferrat : *Histoire du Parti comuniste français,* Idem. Tous ces ouvrages sont naturellement très tendancieux. Le dernier présente de l'intérêt au point de vue historique; le parti communiste qui, de l'aveu de l'auteur, est en décroissance, 38.000 adhérents au lieu de 56.000 (le nombre des votants pour les candidats communistes a été bien supérieur aux dernières élections), va poursuivre sa lutte sur les deux fronts, c'est-à-dire contre les bourgeois et contre les socialistes unifiés, mais les bourgeois auraient bien tort de compter sur une opposition réelle des unifiés et des communistes; leur doctrine sociale est absolument la même. — Après ce son de cloche, voici l'autre : Pierre Sanbert : *Notre bourgeoisie : réflexions sur l'origine, la formation et le rôle des bourgeois,* Berger-Levrault. Une simple brochure de 60 pages d'une sagesse parfaite; l'auteur gourmande l'apathie des bourgeois et il a raison, mais il ne s'agit pas tant d'une lutte des rues à mener contre les partis révolutionnaires que d'une lutte des esprits contre la folie socialiste et socialisante; beaucoup trop de bourgeois qui seraient tout à fait ahuris s'ils se réveillaient proscrits ou seulement dépouillés, votent avec une complaisance aussi inlassable qu'incompréhensible pour ceux qui font le jeu de leurs futurs proscripteurs et dépouilleurs. Ah! quand donc serons-nous exorcisés de l'esprit politicien? Je ne sais si jamais une opposition parlementaire montra autant d'étroitesse d'esprit que la nôtre. Qu'on lise dans la *Revue de Paris* du 1er février 1932 (*L'outillage national et les partis,* par Georges Suarès) la façon dont l'esprit de parti peut, par manie d'opposition, nuire à l'intérêt général.

HENRI MAZEL.

CHRONIQUE DES MŒURS

Marcel Coulon : *La poésie priapique dans l'antiquité et au moyen âge.* Editions du Trianon, 11, rue de Cluny.

Dès les premières lignes de son livre **La Poésie priapique dans l'antiquité et au Moyen âge** (que suivra un second volume : *De la Renaissance jusqu'à nos jours*), M. Marcel Coulon remarque que les rapports de la Poésie érotique avec les Belles-Lettres et les Bonnes mœurs n'ont jamais été étudiés. C'est exact, et c'est à ce titre qu'un tel ouvrage rentre dans le cadre de la présente chronique. Si jusqu'ici, et toujours suivant l'auteur, l'historien, le psychologue, le moraliste, le philosophe, réunis sous la direction du critique littéraire, n'ont jamais osé aborder un sujet si scandaleux, le fait que maintenant ils l'osent (et sous quelle direction plus soucieuse des convenances et plus exempte de toute préoccupation malsaine que celle du très grave jurisconsulte et du très idéaliste poète qu'est Marcel Coulon!) montre qu'il y a bien quelque chose de changé dans notre conception des convenances, et c'est ce côté de l'évolution générale des mœurs qui mérite quelques réflexions.

Le temps des oies blanches est fini, et, tout bien considéré, il faut s'en réjouir. La sottise, même naïve, et l'ignorance, même cultivée dans les meilleures intentions du monde, ne sont pas bonnes, et la vraie pudeur ne doit pas plus être confondue avec la pudibonderie que l'horreur des choses sexuelles avec la vraie vertu. La Sainte Vierge la première savait très bien que les enfants ne se trouvaient sous les choux, puisqu'à l'annonce de l'Ange, elle demanda : « Comment cela se fera-t-il puisque je suis vierge? » De même, devient-il permis de dire que le rapprochement des sexes ne va pas sans un très réel plaisir. Montaigne a de très fines pages sur la volupté, et on voit que déjà de son temps ce mot volupté faisait froncer les sourcils à certains : « Il me plaît de leur battre les oreilles de ce mot qui leur est si fort à contre-cœur. » Sur ce point, nous sommes tous de son avis, et depuis que Freud a mis à la mode ce qu'on appelle la psychanalyse, aucune matière n'a été plus tournée et retournée que celle du plaisir sexuel; ce pourquoi elle peut être

traitée devant les oreilles les plus chastes, pourvu que ce soit en termes convenables.

Il est vrai que la poésie dite priapique revendique justement le droit de se servir de n'importe quels termes, et que le livre de M. Marcel Coulon, de par ses riches citations, n'est certainement pas « pour les petites filles — dont on coupe le pain en tartines ». Mais il n'y a pas sur terre que des petites filles, et ce que nous souhaitons, c'est que les honnêtes gens et les honnêtes femmes puissent lire de tels livres sans se croire déchus de tout droit à ces épithètes. La personne la plus vertueuse du monde peut regarder des statues nues et même des tableaux vivants de music-halls et lire des poésies, même très hardies, comme étudier des cas de psychologie et de physiologie, même très spéciaux. Au cours de ces études se présenteront, d'ailleurs, les problèmes les plus difficiles et les plus importants pour l'histoire de la civilisation.

Voici, par exemple, celui de l'homosexualité dans les temps antiques dont on ne peut pas ne pas parler dans un livre sur la poésie priapique. Nulle question n'est plus obscure que celle de son origine. L'amitié d'Achille et de Patrocle était certainement une amitié très chaste, comme celle de Roland et d'Olivier chez nous; comment se fait-il que cette très pure affection ait dégénéré en une autre beaucoup moins pure? et que même celle-ci, qui gardait encore quelque héroïsme chez les membres du bataillon sacré de Thèbes, finît par ne plus être qu'une abominable chiennerie? c'est ce que tous les freudistes du monde n'arriveront pas à expliquer s'ils laissent de côté la chose sociale et religieuse. Ce vice répugnant n'a pu fleurir que par la faute des femmes grecques qui ne se sont pas tenues à la hauteur des hommes, ce qui a poussé ceux-ci à chercher des partenaires, d'abord de conversation, chez les jeunes gens pouvant les comprendre; il a été favorisé par la religion, les poètes, ses créateurs, ayant idéalisé fâcheusement les relations de Zeus et Ganymède, ou d'Héraklès et Hylas; il a enfin été enraciné par de regrettables conditions sociales : la vie des mercenaires qui séparait les hommes des femmes pendant les guerres, la vie de gynécée qui opérait la même séparation pendant les intervalles de paix, enfin et

peut-être surtout l'esclavage : le jeune esclave était prêt à tout pour se rendre son maître favorable, et alors souvent prenait les devants, en attendant le contraire. Toutes ces causes ont été battues en brèche par le christianisme, qui dès le début (qu'on se reporte aux Epîtres de saint Paul) s'est prononcé contre cette perversion avec une vivacité dont aucun auteur païen n'avait donné le modèle, et qui, de plus, a agi avec une constance obstinée dans le sens du relèvement moral de la femme et de la suppression progressive de l'esclavage. On ne fera sonner jamais assez haut les services que le christianisme a rendus ici à la civilisation.

D'autre part, pourquoi le vice correspondant chez les femmes a-t-il été si peu connu dans l'antiquité? Ce sont les modernes qui se sont imaginé un tas de Bilitis. La grande Sapho dont se réclament les Bilitis modernes ne dédaignait pas les hommes, puisqu'elle se tua d'amour pour l'un d'eux, alors que ses sectatrices d'aujourd'hui ont la haine et le mépris du mâle, ce qui est pure folie et ne prouve que leur infériorité en matière voluptueuse. Y aurait-il ici aussi une raison sociale et religieuse? A première vue, on ne le voit pas.

Encore une question obscure : Pourquoi la poésie priapique a-t-elle toujours chez nous un caractère de grosse farce vulgaire et trop souvent ordurière? Rien de semblable chez les anciens. La pire obscénité chez Aristophane reste grave et même lyrique. Qu'on pense à ce qu'aurait donné le joli conte de *Daphnis et Chloé* traité par un de nos auteurs du moyen âge : quelque lourde plaisanterie malpropre! tandis que chez Longus tout est naïf et exquis. Et par contre, comment le naturisme antique, même dans les vers de Lucrèce, le plus grand poète avec Virgile de la littérature latine, est-il resté si loin du splendide déchaînement lyrique de Rabelais où tout jusqu'à l'ordure est divinisé? En vérité, c'est chez ce curé, très bon prêtre paraît-il, que l'âme du paganisme intégral a le plus formidablement vécu!

On voit donc que les esprits les plus graves trouveront matière à réflexions philosophiques en le livre de M. Marcel Coulon; et quant aux autres ils y trouveront aussi maintes occasions de s'esbaudir soit en lisant les poètes anciens que l'auteur a très savoureusement traduits, soit en regardant

les bandeaux et culs-de-lampe dont l'éditeur a orné le texte dont il avait charge. Là aussi on pourraît dire que notre accoutumance a fait bien des progrès et que nos bibliophiles trouvent à boutique ouverte ce qu'ils n'auraient pu autrefois se procurer que sous le manteau. Mais, en vérité, autrefois, on exagérait! Qu'on se rappelle que les anciens descripteurs des peintures de Pompéi ayant à parler de la Vénus Callipyge et à traduire ce second mot, révélaient bien que calli... voulait dire beau ou belle, mais n'osaient pas écrire ce que signifiait pyge! Au surplus, quand on lit une histoire de la poésie priapique, on sait bien ce à quoi on doit s'attendre et alors peut-on trouver que les bandeaux et culs-de-lampe en question auraient pu s'inspirer davantage encore de leur sujet, puisque le dieu Priapos en est complètement absent, et que la déesse Gounos y est seule indiquée çà et là.

Maintenant, y a-t-il une poésie priapique? Au risque de contrister violemment Marcel Coulon, je me demande si le simple acte naturel est bien générateur de poésie. L'amour, oui, et immensément! Et comme il faut louer l'auteur, à ce propos, d'avoir si bellement traduit les strophes de *Calendal*, dans lesquelles Mistral glorifie le pur amour! Mais le coït, quelle piètrerie, à moins qu'on n'y adjoigne soit l'amour qui le précède, soit l'enfantement qui le suit, soit la volupté qui l'accompagne! Les Grecs avaient essayé de le spiritualiser avec l'art, mais les Romains, moins pourvus du sens esthétique, avaient compris son infériorité. Catulle lui-même, qui est avec Martial le plus priapique des poètes latin, l'avait bien senti, et dans un distique que Marcel Coulon se garde bien de citer, il avait dit : Si le dieu Priape veut monter au Parnasse, que les Muses l'en chassent à coups de fourches! « *Mentula conatur Pimplœum scandere montem — Musæ furcillis praecipitem ejiciunt!* » C'est donc que, pour lui comme pour ses rivaux, Ovide, Tibulle et Properce, les ébats du dieu ne pouvaient servir qu'à des plaisanteries, moins grasses que celles de nos fabliaux, mais un peu du même genre; et comme il est curieux, à ce propos, que la volupté sexuelle n'ait pas encore trouvé un chantre digne d'elle! De la gaudriole, de la farce, tout ce qu'on veut, mais rien de plus. *L'art d'aimer* pour Ovide, c'est l'art de séduire, ce n'est

pas l'art de savourer. Le roman que Jean de Gourmont a écrit sous ce même titre est un meilleur rituel, mais précis et varié comme analyse, il manque de lyrisme, de déchaînement; nous n'avons pas encore le pendant dans le champ de l'ivresse voluptueuse de ce qu'est Rabelais dans le champ de l'ivresse mangeaille et le reste. Encore un sujet de réflexions pour les graves philosophes, et peut-être d'incitation pour un vrai poète qui voudrait nous donner cette glorification qui nous manque!

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Corymbe : vie et mort de Diane de Brého, chasseresse. — *Les Cahiers L'Esprit français :* M. Frantz Jourdain et Barbey d'Aurevilly. — *du Sud :* le parti pris d'incohérence d'un poète entre cent. — *La Guiterne :* un poème inédit de Maurice du Plessys. — *Le Génie français :* Villon; hypothèse fantaisiste sur sa fin d'un bon bourgeois. — Mémento.

L'Esprit français (10 février) donne des « Souvenirs » de M. Frantz Jourdain qui évoquent bien joliment l'époque où, jeune homme, il vivait dans le décor de *L'Atelier Chantorel,* ce roman qu'aima Edmond de Goncourt. Le vénérable président du Salon d'Automne habitait alors chez sa mère, rue Rousselet, en face de la maison où logeait Barbey d'Aurevilly, dans son fameux « tournebride » :

Ma mère, qui a écrit des vers exquis que personne ne connaît, qui a composé une quantité de romances mises en musique par Masini, Aristide Delatour et Roger, d'une essence bien supérieure à celles de Loïsa Puget, ma mère qui avait dirigé un journal, *L'Ami du Foyer,* qui avait fréquenté George Sand, Desbordes-Valmore, Chopin, Herz, Habeneck, dont elle était la filleule, vivait alors de leçons de piano, de rares articles de journaux et de travaux littéraires d'amateurs riches dont elle corrigeait les fautes de français pour quelques sous. Elle se privait de tout pour nous élever, mon frère et moi, qui étions la seule raison d'être de cette existence muette, toute de désillusions, d'abnégation, d'énergie et de tendresse.

Romantique par l'âge, l'éducation, les goûts et le tempérament, elle ignorait la valeur vénale d'une pièce de cinq francs, déjeunait de rêves, dînait d'illusions et s'attendait toujours à voir une étoile tomber dans la soupière ou la boîte aux lettres. La

folie des grandeurs ne l'avait certes pas touchée, mais elle aimait recevoir comme on recevait du temps de Murger et de Jenny l'ouvrière. Les soirs de gala, on entourait de bobèches en papier rose les bougies du piano et les candélabres dépareillés de la cheminée; on dissimulait sous une feuille de papier écolier les pots de grès rouge où s'épanouissaient deux pieds de résédas simulant le jardin d'hiver; la femme de ménage, qui avait reçu l'ordre de se peigner et d'abandonner ses espadrilles, transformée en soubrette accorte, offrait, sur un plateau de zinc orné de chinoiserie Louis-Philippe, des verres d'eau sucrée, de sirops de groseille et d'orgeat, flanqués de croquignolles, de petits fours secs payés deux francs la livre chez l'épicier et de quartiers d'orange. Dans ce logement où l'architecte, par une regrettable distraction, avait oublié l'antichambre et dont la pièce d'entrée servait de salle à manger, de vestiaire, de fumoir et de hall, on faisait de la musique, on déclamait des vers et on dansait.

Ma chère maman ne doutait de rien et croyait à l'égalité professionnelle devant l'intelligence. En conséquence, elle invita à une de ces agapes un voisin et un confrère, Barbey d'Aurevilly, dont le talent la passionnait. Je fus chargé de l'intimidant honneur de porter l'invitation audit voisin et confrère qui vint ouvrir la porte lui-même et me reçut dans une chambre carrelée n'ayant rien de somptueux. Accueil de Louis XIV à un page de sa cour dans la Galerie des Glaces de Versailles. Le Maître décacheta l'enveloppe, lut posément avec un face-à-main, me chargea de mettre ses hommages les plus humbles aux pieds de Mme Laure Jourdain et me promit d'envoyer une prompte réponse. Le lendemain, nous reçûmes, sur un vélin pourpre où s'étalait une large écriture tracée avec de l'encre dorée, des remerciements chaleureux et des excuses lyriques de l'écrivain pour l'impossibilité où il se trouvait d'accepter une invitation aussi flatteuse, un engagement antérieur ne lui permettant pas d'être libre.

Plusieurs années après, je vis Barbey d'Aurevilly dans le salon d'Alphonse Daudet, chez lequel il avait dîné, en laissant, paraît-il, sur sa serviette, les traces malencontreuses de la teinture bon marché dont il colorait ses moustaches.

Un cercle s'était formé autour de lui. Il se plaignait de la décadence du temps présent et racontait que, en reconduisant en fiacre une dame qu'on l'avait prié de déposer à sa porte, il n'avait été l'objet d'aucun attentat, d'aucune invite à la moindre galanterie.

Et il fallait voir avec quelle moue méprisante il rappelait les joutes amoureuses d'antan!

§

M. François de Saulieu conte dans **Corymbe** (janvier-février) la curieuse vie de Diane de Brého, chasseresse, qui, dans « la seule année 1781 », sut prendre « soixante-quatre loups et le reste à l'avenant ». Veuve à 18 ans, elle chassait avec cette passion « pour oublier son chagrin » :

Diane a trois meutes de 80 chiens, une pour le chevreuil, une pour le cerf, un vautrait, et encore dix anglais pour courir le lièvre, le dimanche après la messe. Capable de rester en selle douze heures durant, et de *servir* la bête comme un homme, elle savait cependant, lorsqu'elle avait quitté ses culottes de peau et ses grandes bottes, être spirituelle, charmante et belle, avec sa veste coquettement ouverte du haut, laissant voir la double rangée d'un jabot de dentelle s'épanouissant sur une poitrine « qu'on eût dit moulée par la main des amours »... Les soirs, au clair de lune, elle montait sur sa tour, et sonnait sans désemparer jusqu'à minuit et au delà. Tout y passait : depuis les simples tons de chiens, les vues, les bien aller, les changements de fonts, les hallalis debout, jusqu'aux plus belles fanfares de S. M. Louis XV. A Spa, une année, elle rencontra Mozart qui écrivit pour elle la musique de la *Diane de Brého,* fanfare triomphale.

Après six ans de veuvage, l'envie de se remarier la fait convoquer six prétendants pour les soumettre à des épreuves :

Une telle femme ne peut choisir que le plus beau, le plus savant, le plus intrépide des veneurs de son temps. Elle en invite six : un prince polonais, un baron prussien, un mylord d'Irlande, un marquis français, un comte italien, un chevalier espagnol enfin... Elle les soumet aux plus effrayantes épreuves en matière de chasse, au galop, sur les pentes les plus rapides, dans les taillis les plus fourrés, les plus épineux des fonts ardennais.

Elle épouse l'Espagnol qui a su vaincre périls et fatigues. On dirait d'une héroïne imaginée par Mme Rachilde et, cela, jusqu'à la conclusion de cette vie extraordinaire :

Pendant vingt ans, elle ne quitte guère son château, adorée de tout le pays, préférant encore, disait-elle, « à tuer du gibier, porter des bénédictions ». — Cependant, vint 93 et la Révolution.

Joseph Lebon, ivre-mort, envoya à la guillotine pour infraction à la loi, — la chasse, — la comtesse Diane de Brého, honneur et gloire de la vénerie française, mère des indigents et de ceux qui souffraient.

« Il fallait, — confiait des années plus tard, au marquis de Foudras, Pied-Léger qui avait été son piqueur, — que les souverains de ce temps-là fussent de très misérables coquins et des gens sans cœur pour avoir assassiné une femme comme il n'y en a jamais eu, et comme il n'y en aura jamais plus... Les grippes-jésus qui l'ont emmenée d'ici pleuraient tous comme des enfants. »

§

Dans **Les Cahiers du Sud** (janvier-février), M. André de Richaud chante « L'homme endormi », — d'une voix fracassante, à grande averse d'images d'une incohérence qui doit être le but que se propose le poète :

Homme qui dérives au flux de ta poitrine
et plein de bateaux lourds et de matelots morts
parce que le lit est dur
et qu'au fond de la cuvette sale
respire de tous ses yeux
ton image mal rasée
et la place de ton cul sur la chaise de paille
de paille d'été où la batteuse mange un bras
ou plus noir des compagnons de chaîne
les bras en croix
et la bouche pleine de lueurs et de choses sales
et l'âme toute béante vers les sommeils
et de grands forêts à tes aisselles
pleines d'oiseaux muets

On a l'impression nette que cette pièce pourrait s'étendre à l'infini et sans exprimer plus qu'elle n'exprime. En voici un passage complet, que l'auteur isole typographiquement du contexte :

Un spasme aigu fend la Terre et le ciel sur les reins
casse les tables sur ses genoux
ouvre les grilles des nuages et des marées
et lance loin dans le ventre de l'homme qui dort
l'image d'une femme nue.

la main d'après l'amour qui remet en place les lames
émoussées
avec le sourire sans feuilles des complices
obligés d'assister au crime.

La mémoire s'ouvre en deux
comme une femme
comme le drap de lit ou il y a A. R
et le poète tous ses cailloux de sang
tous ses feuillages de sang
entaille durement l'autre monde fer rouge
et se dévet dans une vague
et s'enfonce dans un verre d'eau
et s'enroule autour du soleil.

M. André de Richaud termine sur cette singulière affirmation :

Quand s'ouvre mon sommeil rien ne détruit le monde
mais quand j'entends les doigts tous les vents sont
debout.

§

C'est une joie que de pouvoir, à ce qui précède, opposer ce poème inédit de Maurice du Plessys que **La Guiterne** (janvier) publie grâce à une obligeante comunication de M. Ernest Raynaud :

LE MENDIANT

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.
VIRGILE.

L'homme aux pieds nus qu'on chasse ainsi parle au Romain :
« Vil esclave qui te crois libre,
Ne me reproche plus en repoussant ma main
Ma misère, opprobre du Tibre!

Vous laissez bien ce fleuve, auteur d'un maigre flot,
Se dire le Témoin de Rome,
Quand, moi, je me fais lac pour vous montrer dans l'eau
A chacun, ingrats, un autre homme!

César qui te prévaux de ce fief : l'Univers,
Tu n'en es que propriétaire :
Moi, je suis d'un cœur vide à l'envi des déserts,
Possesseur de toute la Terre!

Et je m'en vais, chargé de poux, par le chemin,
Plus puissant, moi le solitaire,
Que Néron conduisant d'une orgueilleuse main
Le char attelé de panthères.

Le sommeil est plus doux dans l'étable aux pourceaux,
Au cœur qu'un beau songe délie,
Qu'en ces lits d'or qu'accable entre les durs faisceaux
La Nuit illustre d'Italie.

Quels maux t'altéreraient, sur ma Tête amassés,
De mon cœur, ô Toi, paix profonde,
Quand me sourit, seul digne objet d'un fier penser,
La Louve, nourrice du monde!

De ton faste, ô César, loin de moi l'appareil!
Vois : dans la poussière où je rampe
En flatteur qui n'est pas de Ta cour, le Soleil
Chaque soir me ceint d'or la Tempe! »

Le Génie français (février) publie la conclusion d'une conférence de M. André Salmon sur François Villon.

Je ne veux pas laisser Villon parmi les Coquillars — déclare M. Salmon — sans insister sur certain point. Les poètes modernes ont tous été sensibles à tout ce qui se dégageait de sainteté de l'œuvre et de la vie de ce repris de justice. Tout ce qui se dégageait de sainteté non pas seulement par les vertus de l'expiation, mais plutôt par la constance des élans spirituels du doux François, jamais prêt à l'hypocrite repentir et toujours, au plus fort de ses péchés, possédé des notions du divin absolu.

L'ignorance où nous sommes de ce qu'il advint après 1462 de Villon fait dire à M. André Salmon, avec une charmante fantaisie :

S'il est au moins permis d'imaginer, quel destin lui prêterons-nous?

Villon fit-il, par remords vrai ou par lassitude, façon d'amende honorable pour trouver sa retraite en la moiteur de quelque cloître?

Eut-il la fin quasi-bourgeoise de plusieurs honorables terreurs contemporaines, de celles dont s'est emparée la chanson lointainement inspirée de ce fier génie français, la chanson médiocre, mais tout de même bien allante et à quoi peut sourire l'ombre sublime :

Il paraîtrait qu'il n'est pas mort encor,
Qu'il vit r'tiré du côté d'Angoulême,
Il est heureux, au chaud comme un mylord,
A des p'tits n'enfants qu'il aime.
Quand le soir vient, pour distrair' sa famille,
Il lui chant' des r'frains d'Kam-Hill,
D'Yvett' Guilbert et d'Aristide Bruant,
C'était la terreur de Bell'ville!...

Etonnant sentiment populaire de la survivance des grands hommes et dont bénéficia, le prolongeant, la légende de Napoléon.

On ne sait rien de la fin de Villon.

On ne sait plus où se cachent, depuis la grande catastrophe, ceux qui ont la folle ambition de lui ressembler, fût-ce par ses fautes.

Les temps que nous vivons sont durs et pas seulement aux rêveurs. Peut-être en connaîtrons-nous de barbares.

Peut-être alors paraîtra ce poète qui, doué du génie, ne retiendra de l'exemple dramatique de François Villon que la leçon de courage et de liberté.

Un poète qui, comme Rimbaud en tant que poète mort à 17 ans, ne ferait pas une carrière. Un poète qui ne serait pas homme de lettres. Un poète qui se satisferait de confier, parfois, ses chants à d'autres hommes libres, dût-il ne les trouver qu'au milieu de pauvres hommes abandonnés, mais riches de cette foi qui porte jusqu'à l'avenir les œuvres du génie, leur temps les eût-elles méconnues!

Pour que ce poète revienne, faudrait-il d'exemple plus total d'une vie de Villon retrouvée, connue jusqu'aux propos significatifs de l'heure dernière?

Mémento. — *La Bourgogne d'Or* (février) : « L'érotique lamartinienne », par M. le Dr René Tatin. — « Le Carnaval de Binche », par M. R. Bouillerot.

Le Mois (janvier à février) : Mme Maria Vérone : « Le rôle social des femmes ». — M. Jean Giraudoux : « Dans le sillage de Racine ». — M. Jacques Natanson : « Le théâtre, école des tentations ».

La Revue de Paris (15 février) : M. E. R. Curtius : « Littérature et vie intellectuelle en France». « Tableaux de Corfou », par M. Jacques Boulenger. — « Esquisse d'une histoire des Français », par M. Julien Benda.

Revue Bleue (6 février) : « La mort du Chef », nouvelle de M. Boris Pilniak. — Poèmes de M. Henri Allorge. — « Les châteaux enchantés », par M. Ed. Pilon.

Etudes (5 février) : « Le prince de ce monde », c'est-à-dire le

diable, par M. J. du Plessis. — « Jeanne Eckermann », par Mme J. Gasquet.

La Bouteille à la mer (février) : De M. Renaud de Jouvenel : « A cœur perdu ». — « Néant », poème de Mme Madeleine Israël qui « accepte de mourir un jour ». — « Rouen et Brighton », poésies de M. Jean Berthet. — « Des histoires », par M. Paul Nadeau.

Revue des Deux Mondes (15 février) : « Un projet de désarmement en 1870 » (ce qui n'est guère rassurant en 1932 !), par M. Albert Pingaud. — « Au Dahomey », par Mme H. Célarié.

Le Christianisme social (janvier-février) : « Les Eglises et le Désarmement ».

Les Primaires (février) : « La crise du livre », par Les Primaires. De M. A. Gravier : « Schumann ». — « Stances », de M. Marcel Mompezat.

La Revue de France (15 février) : « Le songe de la terre », poèmes de M. A. Droin. — « Dieu est-il allemand ? », par M. Max Hermant. — « Vincent d'Indy », par M. Julien Tiersot.

La Revue hebdomadaire (13 février) : « Le centenaire de Walter Scott », par M. Louis Gillet.

La Revue Mondiale (15 février) : « Responsabilités de l'Angleterre aux Indes », par sir Rwaldlaw Milne. — « La Vérité sur l'Irlande », par M. E. Beuque. — « A la recherche du courage perdu », par M. Louis-Jean Finot.

Le Correspondant (10 février) : « La révision des traités et les réparations », par M. J. Maupas. — « Chez Mme de Pompadour », conte de M. Pierre de Nolhac.

Notre Temps (14 février) : « La ferme Œstarp », choses vues, par M. Ph. Fauré-Frémiet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le cinquantenaire d'Auguste Barbier (*Figaro* du 15 février). — Mario Meunier lauréat de la Société des Gens de Lettres (*Comœdia* du 16 février).

Auguste Barbier, dont le nom commence à être oublié, est mort le 14 février 1882. A l'occasion de ce cinquantenaire, M. Gaston Picard relate, dans le **Figaro,** quelques anecdotes fort plaisantes :

Une soirée de novembre 1829. « Un tout jeune poète, blanc et rose, bien timide et bien modeste, parlant peu, écoutant beaucoup », reçoit quelques amis. Il y a là, qui font cercle au coin du feu, le bibliophile Jacob, *alias* Paul Lacroix, et Amédée Pichot,

l'un et l'autre directeurs du *Mercure du dix-neuvième siècle;* Eugène Renduel, un prince de l'édition; Alphonse Royer, qui écrit avec Auguste Barbier, — ainsi s'appelle le jeune poète, — un roman historique : *Les Mauvais Garçons.*

Le maître de la maison, en rougissant, déplie un papier, rituellement, et lit une poésie. Cela s'appelle : *S'il était feu,* et c'est dans le ton de la saison :

> Voici l'hiver : l'oiseau quitte la branche,
> La bise souffle et, sur ma vitre blanche,
> Le froid commence à dessiner des fleurs.

L'auteur interprétait les sentiments d'une amante, laquelle formait le souhait que l'homme qu'elle aimait et le feu ne fussent qu'un. D'où ces murmures élégiaques :

> Ah! si l'ami que rêve ma jeune âme
> De mon foyer était la douce flamme,
> L'hiver vaudrait les plus belles saisons.
> . . . .
> S'il était feu, que me ferait la bise,
> Le ciel brumeux avec sa couleur bise,
> La blanche neige et ses flocons épais?
> Que me ferait de voir glaçonner l'onde?
> Que me ferait de voir geler le monde?
> S'il était feu, gèlerais-je jamais!

On applaudit. C'est ravissant... Ses amis prédisent à Auguste Barbier :

— Mon cher, tu seras un parfait poète léger.

Mil huit cent trente. Au lendemain des journées de Juillet. Non seulement le monde littéraire, mais les chefs de gouvernement, mais le public sont aux abois : *La Curée* sonne la gloire d'un poète nouveau, pièce de vers d'un mouvement extraordinaire qu'a publiée le journal de la duchesse de Berry et d'Emile de Girardin, *La Mode.* « Cette fameuse *Curée,* écrivait plus tard Jules Barbey d'Aurevilly, qui, sans préparation, sans grondement antérieur, tomba, comme la foudre, dans la publicité, et y embrasa tous les esprits, y alluma toutes les curiosités... Depuis, je crois, le grand Corneille, personne n'avait donné un pareil tressaillement d'admiration aux entrailles de tout un pays. » La *Marseillaise* possédait sa musique, à l'appui des vers. Mais, avec *La Curée,* le patriotisme s'exprimait « dans des vers qui n'avaient pas besoin de musique pour paraître beaux, et comme, avant eux, la langue française n'en connaissait pas ».

Un si soudain début! L'auteur n'avait-il pas publié quelque livre, injustement ignoré?

— Prenez toujours le *Mercure du dix-neuvième siècle,* disaient

les libraires aux plus impatients. Il a paru là dedans des vers qui... des vers que... Enfin, des vers d'Auguste Barbier.

Et les lecteurs tout bouillonnants du rythme de *La Curée* lisaient :

S'il était feu, j'en prendrais soin extrême,
Pendant le jour, il aurait ce qu'on aime.

et se fâchaient. Ils voulaient du Barbier de la bonne récolte, du *vrai*. Qu'était-ce que ce bonbon qu'on leur donnait à sucer, quand ils brûlaient de se faire les dents sur une pierre à fusil?

. . . .

Mil huit cent soixante-huit. L'Académie française a reçu une lettre de candidature, signée Barbier.

Lequel?... Les Barbier sont plusieurs, dans la littérature.

— La lettre porte : *Auguste Barbier*, précise un académicien.

— Allons donc! s'écrie M. de Montalembert, Auguste Barbier est mort depuis longtemps.

Pardon, l'homme était vivant. Mais l'homme de génie était mort, et si le poète persistait à produire, il ne donnait que de mauvais vers. Fini, étouffé, le lyrisme des *Iambes*. Non moins le chant grave du *Pianto*, qui suivit. Auguste Barbier écrivait des douceurs comme :

... Oui, je le crois, l'amour,
L'amour vrai ne sera jamais l'amour d'un jour
Mais, ô Lycas...

La prédiction, sur le tard, se réalisait : il était devenu le poète léger. Et si divers livres faisaient entendre des chants d'une plus digne inspiration, en eux rien de personnel, rien qui rappelât le lion auquel un mouton avait succédé. L'Académie s'ouvrit au premier; on passa sur les *Silves*, l'auteur des *Iambes* reçut sa part d'immortalité.

A cette époque, ou aux environs de celle-ci, un correspondant de la *Gazette anecdotique*, à son ordinaire en Suisse, de passage à Paris, friand d'autographes, se rend chez Auguste Barbier, rue de Rivoli. Il s'est créé une image dans le style des *Iambes* : Barbier sera « un homme à l'aspect farouche, au regard ardent, au geste vengeur; cheveux noirs, flottant avec un air de crinière; parole rude, hautaine, implacable ». Bref, un *ïambe* fait homme...

Or, c'est un vieux monsieur, en robe de chambre, un peu chauve, portant calotte noire et lunettes d'or, l'air bénin, correct, qui le reçoit. Assis à son bureau, il écrit avec application dans une petite pièce méthodiquement rangée.

— Vous désirez, s'il vous plaît? demande d'une voix douce le vieux monsieur qui tourne sa figure sérieuse vers le visiteur, qui

pose sa plume, non sans l'essuyer, qui relève ses lunettes, les ajuste sur ses sourcils gris.

« Parbleu! je me suis trompé de porte, pense l'amateur d'autographes. Me voici chez un homonyme. Cet homme est sans doute Me Barbier, notaire. Oui, c'est cela. Il existe un notaire de ce nom. » Aussi :

— Maître Barbier, s'excuse-t-il, je...

— « *Maître* Barbier »? fait le vieux monsieur. Appelez-moi cher maître, si vous en avez la bonté. Mais votre façon de m'honorer me ferait croire que vous parlez à un notaire. Oh! je ne vous le reproche pas. Vous me rappelez ce faisant ma jeunesse. Car j'ai été sur le point d'être... non, pas notaire, mais avoué, et qui pense à l'un pense à l'autre. Mon père à cela me destinait, lui-même avoué de première instance. Savez-vous que pour lui obéir je dus entrer chez un de ses collègues? Mais voilà qui m'ouvrit des horizons sur la poésie, précisément. L'avoué chez qui je me trouvais était Me Fortuné Delavigne, le frère du poète des *Messéniennes.*

— Peut-être êtes-vous le frère d'Auguste Barbier ,le poète des *Iambes*? suggéra le visiteur.

— Je suis Auguste Barbier, le poète des *Iambes,* voulez-vous dire. Mais que vous contais-je? Ah! oui, j'évoquais le temps où j'étais clerc, le quatrième, ma foi. Les autres, qui, à l'exception du premier, M. d'Herbelot, devenu depuis conseiller à la Cour d'appel, pinçaient plus volontiers la lyre qu'ils ne compulsaient des dossiers, s'appelaient, le second Jules Wailly, le troisième Olivier Falguières, compositeur de romances, le cinquième Damas Hinard, traducteur du *Romancero,* et le sixième M. Natalis de Wailly, le bibliographe. Ah! j'oubliais le petit clerc, celui qui faisait les courses. Il s'appelait Louis Veuillot. On allait aux pièces de Casimir Delavigne, frère du patron, et on en discutait à perte de vue les mérites et les démérites. C'était le beau temps du Romantisme. Mais je bavarde. Que puis-je faire pour vous obliger?

— Si vous me donniez quelques lignes de votre main... dit le visiteur, qui ne doutait plus.

— Eh! que vous écrirais-je?

— Si vous m'écriviez, par exemple, ces vers immortels :

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain...

— Je ne les sais pas par cœur.

— Je me permettrai de vous dicter.

— Vous savez ça mieux que moi, je vois bien... Mais, les vir-

gules, les savez-vous? Ah! les virgules, j'y tiens beaucoup... Attendez, j'ai peut-être encore un exemplaire des *Iambes.* L'honorable Urbain Canel, mon éditeur, me l'aurait volontiers arraché pour satisfaire à sa clientèle. J'ai tenu bon. Heureusement! Sans quoi, je ne saurais trop où placer les virgules.

Et montant les degrés d'un escalier mobile, Auguste Barbier ouvrit un placard, d'où, après quelques minutes de recherche, il tira « un petit volume à reliure blanche gaufrée et doré sur tranches qui était la première édition des *Iambes* ». Puis « il se mit à copier lentement, avec un soin scrupuleux, répétant à haute voix, comme font les clercs, les dernières syllabes de la phrase qu'il venait de transcrire; puis, reportant les yeux de la copie sur le texte original, et de celui-ci sur la copie, il collationna, posa soigneusement toutes les virgules, les points-virgules, et ajouta lentement les points d'*i*, avec la gravité d'un homme qui exerce un sacerdoce ». Après avoir achevé d'écrire, il se relut à haute voix et se commenta. Arrivé aux vers :

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse...

il s'écria :

— C'est cette vérité-là qu'on voudrait nous donner aujourd'hui (Mac-Mahon et M. de Broglie), mais je n'en veux pas!

Et s'animant :

— Au besoin, je prendrais encore le mousquet, je serais prêt à descendre dans la rue, pour défendre la vraie liberté, la *forte femme*

... qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang.

Le visiteur se réjouissait. Il retrouvait à travers le supposé notaire le poète des *Iambes.* Mais Auguste Barbier ajoutait :

— On a souvent mal compris ces vers. On m'a pris pour un homme sanguinaire. J'ai voulu dire simplement qu'on doit être prêt à répandre son sang pour la liberté.

§

Toute la presse parisienne a tenu à applaudir le geste récent de la Société des gens de lettres, qui vient de décerner son grand prix littéraire à l'humaniste Mario Meunier :

Qui dit humaniste, écrit M. Gabriel Boissy dans **Comœdia**, parle ou croit parler souvent de quelque érudit, de quelque savant isolé dans sa science et vivant hors de son temps, dans une époque défunte et dont il ne connaît guère que les apparences telles qu'elles nous sont léguées par le résidu des siècles.

Avec Mario Meunier il s'agit de tout autre chose et c'est bien à cela qu'est due non seulement son autorité incontestée, mais le si large succès de ses livres. Ils ont pénétré dans tous les milieux, satisfait les spécialistes, enchanté les lettrés et apporté jusque dans des cercles peu avertis le charme de cette connaissance de l'homme qui fut et qui reste le secret de la Grèce et de Rome.

Pourquoi? Parce que Mario Meunier est un humaniste qui n'a pas renoncé à son siècle, qui vit dans son temps et avec son temps, et qui toujours, intuitivement, naturellement, a cherché les répercussions de la pensée et de la vie antiques dans cette pensée et cette vie contemporaines qui en sont issues.

On me permettra de dire ici, contrairement à une coutume d'objectivité, combien je suis personnellement ému par l'honneur nouveau fait à l'éminent traducteur de Platon, à ce traducteur qui, non content de ne plus trahir selon l'adage, n'a pas seulement révélé son maître à nous, mais l'a révélé littéralement aussi aux Hellènes actuels, ces authentiques héritiers des Hellènes de l'antiquité.

. . . .

Vers 1906, il venait de publier la traduction de l'*Antigone*, de Sophocle, et sa première traduction de Sappho. Et ce fut, il ne m'en voudra pas de le dire, un peu d'une conversation que nous eûmes en ce temps-là, à propos du Commentaire de Charles Lenormand sur le *Cratyle* de Platon, que naquit en lui l'idée de se mettre à l'étude de Platon, le projet de chercher à travers et au delà des traductions courantes, le sens second, le sens spécifiquement platonicien des dialogues immortels.

Et Mario Meunier, tout en écrivant son admirable manuel de sagesse souriante et détachée auquel il a donné pour titre ce magnifique alexandrin : *Pour s'asseoir au foyer de la maison des dieux,* commença la traduction, on devrait dire la révélation, des principaux dialogues de Platon, et ce furent successivement le *Banquet,* qui compte déjà de nombreuses éditions, le *Phèdre,* le *Phédon.*

Toute son œuvre, aussi bien son œuvre d'humaniste que son œuvre personnelle, et particulièrement sa *Légende de Socrate,* sa *Légende dorée des dieux et des héros,* ses *Récits sacrés de l'ancien et du nouveau Testament,* conspire pour nous enseigner à la fois la nécessité du plus haut spiritualisme uni à un sentiment des relativités de l'homme, de cette relativité dont Delphes avait fait son grand principe : *Rien de trop* et qui fut à l'origine de l'humilité chrétienne.

Mario Meunier a réalisé le miracle de vouer sa vie tout entière

au plus noble, au plus désintéressé service et néanmoins de conquérir par cette seule valeur, sans complaisances, sans abdications, une situation morale si enviable que tout ce qui compte, non seulement en France, mais dans tout l'univers cultivé, applaudira à la décision de la Société des Gens de lettres.

Macte animo, Meunier, *sic itur ad astra!*

P.-P. P.

MUSIQUE

Concert de la Société des Etudes mozartiennes. — Francis Casadesus : *La Vision d'Olivier Métra*, aux Concerts Lamoureux. — Concerts Pasdeloup : *Légende du Grand Saint Nicolas*, de M. D.-E. Inghelbrecht. — Orchestre Symphonique de Paris : MM. Dimitri Mitropoulos et Slonimsky ; Concerto de M. Bela Bartok.

La Société des Etudes mozartiennes continue de bien mériter des amis de la musique. Sous l'active et intelligente impulsion de sa présidente fondatrice, Mme Octave Homberg, les concerts qu'elle organise nous donnent un plaisir toujours renouvelé. A la joie d'entendre des œuvres peu ou point connues s'ajoute l'illusion de revenir au moment où ces ouvrages furent composés : la ferveur de l'auditoire abolit le temps écoulé, et point n'est besoin d'une grande imagination pour regarder la vieille salle du Conservatoire comme une dépendance du palais du Prince-Evêque, pour se figurer que l'on est à Salzbourg l'hôte, pour un soir, de Sa Grandeur. Mais ici, point d'intrigues ni de jalousie, point de complots contre le musicien, point de comte Karl Arco; seulement des fidèles communiant dans le même enthousiasme. Et il faut avouer que ce n'est pas une pure fiction : un orchestre de qualité sous la baguette de M. Félix Raugel, des solistes d'une incomparable virtuosité et d'une simplicité non moins louable, chaque morceau précédé, avant l'exécution, d'une courte notice, lue par Mme Homberg pour en retracer l'histoire et le placer dans son cadre — tout est judicieusement combiné pour que les habitués de ces séances y goûtent un plaisir sans mélange. Le dernier concert fut tout à fait digne de ses devanciers (où l'on entendit *Idomeneo*, la grande *Sérénade en si bémol* pour instruments à vent, etc.). Encadrés de deux *Marches* et d'une *Contredanse* (*Les Filles Malicieuses*), pleines de grâce et d'esprit, deux *Concertos* et le récitatif

pour ténor *Misero! o segno!* composaient le programme. On avait là comme un raccourci de l'œuvre mozartienne, et par des pièces qu'on n'entend jamais ou qu'on n'entend guère. On y trouve pourtant toutes les inimitables qualités du maître : rien de plus brillant et de plus profond à la fois que le *Concerto* pour deux violons, dont l'*andante* est une pure merveille. Et quelle ingéniosité dans l'écriture de la partie de hautbois, qui s'insinue entre les deux violons, quelle aisance et quelle variété dans le développement (Beethoven se souviendra, en composant le finale de son *Concerto en ré,* de l'entrée du cor, si simple et d'un effet si gracieux). Et cela fut écrit à dix-sept ans! Quant au *Concerto pour clarinette,* Mozart avait 35 ans lorsqu'il l'entreprit. C'est sa dernière œuvre achevée (elle porte le n° 622 du catalogue Kochel). On y sent passer, par instants, un souffle de l'au-delà : l'*andante,* par exemple, peut être regardé comme une des maîtresses pages de Mozart. Quant à l'air *Misero, o segno,* il offre beaucoup d'analogie de plan et de forme avec l'air du ténor, à l'acte de la prison, dans *Fidelio.* Il fut admirablement chanté par M. Pierre Bernac; Mme Marie-Ange Henry, MM. René Bas, violonistes, et Cahuzac, clarinettiste, partagèrent avec M. Félix Raugel les applaudissements d'un public de choix, qu'enthousiasma ce magnifique programme.

§

Les Concerts Lamoureux ont donné une œuvre nouvelle de M. Francis Casadesus, **La Vision d'Olivier Métra.** Le sujet en est émouvant et ingénieux. Il a été inspiré au compositeur par un souvenir d'enfance : ne vit-il pas, en effet, le musicien de *la Vague* et de tant de valses célèbres, en proie à une hallucination causée par l'alcool et le haschich? Métra essayait d'écrire, et rien ne venait sur le papier réglé, que l'obsédant thème de *la Vague.* Il entendait chanter en lui d'adorables musiques, des harmonies sublimes, et rien de cela ne pouvait prendre corps. C'est ce drame douloureux que M. Francis Casadesus a voulu traduire dans son poème symphonique en nous montrant, comme Berlioz dans *la Symphonie Fantastique,* l'idée fixe du pauvre faiseur de valses, son tourment, ses larmes d'impuissance, sa rage et son déses-

poir. Aussi, dès les premières mesures, reconnaît-on le motif de *la Vague,* brusquement interrompu par des thèmes sautillants, ricanants, puis revenant, puis se heurtant à des thèmes de quadrille, à des airs de contredanse. L'idéal se brise sur les réalités. Chaque fois que l'un des thèmes nobles s'élève et commence de s'imposer à l'orchestre, il est assailli et déchiqueté par un furieux assaut des motifs de danse. Puis tout s'écroule tragiquement.

Pour rendre sensible cette lutte pathétique sans tomber dans la confusion, pour manier sans vulgarité ces thèmes vulgaires, pour être émouvant sans excès de sensiblerie, il fallait beaucoup d'habileté. L'œuvre nouvelle de Francis Casadesus dégage une généreuse émotion, elle est sincère et son pittoresque hallucinant est naturel et directement dérivé du sujet lui-même. Il eût été si facile de glisser jusqu'à l'excès! Jamais sujet plus périlleux n'a été traité avec une pareille bonne foi. L'orchestre est très brillant, ingénieux et rappelle celui de M. Gustave Charpentier par sa couleur. Mais Francis Casadesus use de sa palette d'une manière bien personnelle : il y a certaine intervention de saxophone dans son poème symphonique qui est une vraie trouvaille. Inutile de dire qu'on a fait à l'auteur et à M. Albert Wolff qui conduisit l'œuvre, un très gros succès. Nous retrouverons certainement bientôt au programme cette *Vision d'Olivier Métra.*

§

La *Nursery,* de M. D.-E. Inghelbrecht, est une suite de chansons enfantines interprétées par un compositeur humoriste et délicat, savant et malicieux. Ses courts tableaux valent de longs poèmes. Ils ont une couleur vive et franche qui est infiniment séduisante. D.-E. Inghelbrecht a enrichi son album d'une nouvelle suite de « dessins animés », et c'est **la Légende de Saint Nicolas** qui lui en a fourni le sujet.

Il prend le texte traditionnel :

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs...

et il le documente, le rehausse et l'enlumine avec beaucoup d'esprit. Chaque scène du drame — l'arrivée des enfants chez

le boucher, leur meurtre, le remords du coupable, l'intervention miraculeuse du saint — fournit prétexte à un court développement orchestral qui souligne le sens des paroles. L'effet est direct et sans méprise possible : par exemple, lorsque le méchant boucher, saisissant les garçons,

Les a coupés en p'tits morceaux
Et mis au saloir comm' pourceaux,

il entend aussitôt « un bruit de bottes, de bottes, de bottes » venu tout droit des *Brigands*...

Mme Madeleine Grey a chanté cette légende délicieusement; elle a partagé le très vif succès de l'auteur. Et puis elle a interprété en grande artiste les beaux *Chants d'Auvergne* de Canteloube, maintenant classiques (beaucoup grâce à elle). Quelle jolie chose que ce *Baïlero* tout plein de nostalgique poésie! Et quelle source intarissable de belles œuvres que notre art populaire — pour ceux qui savent — comme Inghelbrecht et Canteloube, pourtant si différents — s'en inspirer librement et lui conserver sa saveur!

§

Les deux concerts des 14 et 21 février à la Salle Pleyel (Orchestre Symphonique de Paris) prêtent motif à réflexion. **Deux chefs d'orchestre étrangers** vinrent conduire, fort différents, comme les deux programmes offerts. Et il semble qu'on eût, à huit jours d'intervalle, renouvelé pour les habitués l'histoire du plat de langues du Phrygien. De ces deux concerts d'Esope, en effet, le premier fut parfait en tous points; le second fut médiocre en toutes choses. L'orchestre, disons-le, est hors de cause : lui seul est resté excellent. Mais le meilleur des orchestres, sans bonne musique, que peut-il?

M. Dimitri Mitropoulos a emporté, je crois, du public parisien la meilleure impression. Il laisse ici, en tous cas, un souvenir qui ne s'effacera pas de si tôt. On espère bien, d'ailleurs, que d'autres séjours nous permettront de mieux connaître cet Athénien qui semble fils des Muses. Il a tous les dons : il nous a fait entendre une version orchestrale de la *Fantaisie et Fugue* en *sol mineur* de J.-S. Bach, dont il est l'auteur. Eh bien, il est impossible de se montrer à la fois plus respec-

tueux du vieux *Cantor*, mieux pénétré de son style, et pourtant plus personnel que le musicien à qui l'on doit cette instrumentation de l'œuvre célèbre. C'est une « registration » étonnante — les trompettes y sonnent avec un éclat tout pareil à celui dont Bach lui-même a voulu parer son *Magnificat*, par exemple. Ensuite, descendant du pupitre et abandonnant la baguette, M. Mitropoulos s'est assis au piano, et tout en conduisant l'orchestre, a joué le *Concerto* en *ut majeur* de Serge Prokofieff. Il l'a joué moins en virtuose qu'en musicien (ce qui est tout à son éloge). C'est une œuvre terriblement difficile, et c'est une belle œuvre, pleine de musique. M. Mitropoulos n'en a esquivé aucune des difficultés et en a rendu tous les aspects. Et ce tour de force a été accompli avec une aisance qui aurait pu faire croire à sa facilité! Enfin, remontant au pupitre, M. Dimitri Mitropoulos a donné de *La Tragédie de Salomé*, de M. Florent Schmitt, une exécution d'une étonnante sûreté, et qui lui valut un véritable triomphe. Il s'était montré, dans la même séance, compositeur émérite, pianiste remarquable et chef d'orchestre de tout premier ordre; il avait composé un programme varié et attrayant, sans rien de médiocre, sans aucun morceau choisi pour « l'effet ». L'atticisme n'est point un vain mot.

Huit jours plus tard, **M. Slonimsky** prenait la baguette. Son exécution d'*Une Nuit sur le Mont Chauve* laissait espérer qu'il se tirerait de l'épreuve à son avantage. Mais vinrent ensuite cinq œuvres nouvelles (toutes étrangères, notons-le), et dès la première, le doute se dissipa. Le *Concerto pour piano et orchestre* de M. Bela Bartok révéla non seulement les défauts de l'œuvre elle-même, mais encore ceux du chef qui la conduisait. Parlons de l'œuvre d'abord. L'auteur (qui joua la partie de piano) a voulu faire dialoguer l'instrument principal et la percussion. On déménagea donc pour les faire passer au premier plan grosse caisse et timbales, tam-tam et cymbales, toute la batterie. Et puis on commença. On eut tôt fait de comprendre que ce duo met en scène deux personnages qui n'ont rien à se dire. Le premier mouvement est d'un vide qui échappe à l'analyse : des rythmes de jazz, et c'est tout. Dans le deuxième on espère quelque chose d'un thème d'abord confié à la clarinette; mais l'espoir est vain. Sans

doute l'œuvre a des qualités de rythme, mais elle vient dix ans trop tard.

Quant à celles qui l'ont suivie, une *Suite de pièces* de M. Charles Ives (*Le Léopard en cage, Le 4 juillet, Elégie*), elles appartiennent à cette variété de « musique inutile » qui n'offre à l'auditeur rien que de banal et de déjà entendu. On en peut dire autant des *Appositions* de M. Henry Cowell, de *Vers le réel*, de M. Dane Rudhyar, des *Danses Cubaines*, de M. Al. Caturla (encore que celles-ci soient un peu plus personnelles que leurs voisines de programme). Franchement, pourquoi cette sélection? Car une telle juxtaposition de morceaux dépourvus de toute espèce d'intérêt ne doit pas être le fait du hasard. Voudrait-on nous démontrer que le climat des Etats-Unis d'Amérique ne convient pas à la musique? On ne ferait pas mieux...

Rien de tout cela ne serait bien grave s'il s'agissait d'un fait isolé. Mais on ne peut s'empêcher de rapprocher ce programme de beaucoup d'autres qui l'ont précédé, et, devant cet envahissement de compositeurs étrangers qui n'ont rien à nous apprendre (et qui semblent, d'ailleurs, n'avoir pas appris grand'chose eux-mêmes), on se demande comment et pourquoi les orchestres s'empressent de les accueillir alors que des musiciens français d'un talent certain et d'un mérite reconnu, des Claude Delvincourt, des Paul Le Flem, des Jeanne Leleu, par exemple, ne sont joués que si rarement.

On parle d'une « crise » des concerts. On signale à toute occasion les dangers que court la musique en France. Dangers et crise ne sont que trop réels. Mais, pour Dieu, ne faisons pas en sorte que les amis de la musique finissent par se dégoûter du concert...

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Les missions archéologiques françaises de 1931 en Asie Antérieure. — Cᵗ Lefebvre des Noëttes : *L'attelage, le Cheval de selle à travers les âges. Contribution à l'histoire de l'Esclavage*. 1 vol. de texte, 1 vol. d'illustrations, A. Picard, 1931. — E.-F. Gautier : *Mœurs et coutumes des Musulmans*, Payot, 1930. — J. Berthier et C. Lauvernier : *Tableaux d'histoire générale*, Société Mercasia, 11 *bis*, rue Scribe, 1931. — A. Godard : *Les Bronzes du Louristan*, Van Oest, 1931.

Depuis qu'une partie de l'Asie Antérieure est devenue pays

de Mandats, de nombreuses expéditions archéologiques y ont été organisées ainsi que dans les contrées voisines; voici le résumé des travaux des **missions françaises** pour 1931. Sur la côte, deux missions d'égale importance, l'une à Djebail, l'ancienne Byblos au nord de Beyrouth, réalisée par l'Etat libanais, mais dirigée par M. Dunand, Inspecteur du service des Antiquités, continue depuis plusieurs années l'œuvre entreprise en 1921 par M. P. Montet; on sait assez l'importance des découvertes de la mission : les tombes des rois de Byblos contemporains de la XII^e et de la XIX^e dynastie égyptienne, les vestiges de sanctuaires remaniés qui nous montrent en quelle dépendance étroite de l'Egypte vivait Byblos dès l'aurore de l'histoire. Du point de vue épigraphique, la plus ancienne inscription phénicienne connue (tombeau de Ahiram).

L'autre chantier, plus au nord, est établi à Ras-Shamra et dans la baie dite Minet-el-Beida, au-dessus de Lattaquieh. Dirigée par MM. F.-A. Schaeffer et G. Chenet, elle a mis au jour, depuis 1929, les restes d'un palais qui ont fourni des monuments capitaux : objets d'art à l'imitation de l'Egypte pour la plupart, mais surtout une bibliothèque de tablettes écrites en une écriture cunéiforme alphabétique qu'ont déchiffrée simultanément MM. H. Bauer de Halle, et P. Dhorme. Ce déchiffrement, repris par M. Virolleaud, a été appliqué par lui à des tablettes, provenant de la dernière campagne et contenant en vieux phénicien des légendes relatives aux dieux de la Phénicie; ces textes nous éclairent sur la religion et le panthéon phéniciens que nous ne connaissions que par des citations plus tardives.

Ce n'est point tout; d'autres tablettes écrites en cunéiformes ordinaires et publiées par M. F. Thureau-Dangin sont de véritables dictionnaires donnant la traduction de termes sumériens (langue restée en usage chez les scribes de l'époque comme le latin chez les clercs au moyen âge), en un dialecte apparemment celui des autochtones ou des voisins de Ras-Shamra, qui n'est pas sémitique et paraît proche du dialecte qu'on parlait dans le royaume de Haute-Syrie, appelé le Mitanni. Dans les nécropoles voisines, MM. Schaeffer et Chenet ont exhumé une céramique importée ou inspirée de l'Egée;

ces recherches montrent quelle triple influence régnait alors dans la partie nord de la côte : égyptienne, égéenne et asianique, comme on nomme les gens du Mitanni et du bloc auquel ils appartenaient.

En Haute-Syrie, M. F. Thureau-Dangin, assisté jadis du P. Barrois et cette année de MM. Dunand et Dossin, a terminé le déblaiement d'un palais assyrien à Tell-Ahmar sur l'Euphrate, palais où il a relevé, avec l'aide de M. Cavro, des peintures murales datant de Téglath-Phalasar III. Il y a deux ans, à Arslan-Tash, à peu de distance de Tell-Ahmar, la mission découvrait, dans les ruines d'un palais du IXe siècle avant J.-C., quantité de plaques d'ivoire sculptées ayant orné la litière du roi Hazaël de Damas, dont la Bible nous rapporte les démêlés avec l'Assyrie. Ces ivoires, qui constituent une collection du plus haut intérêt, ont été partagés entre le musée de Damas et le musée du Louvre.

A Palmyre, sentinelle avancée dans le désert, MM. H. Seyrig, A. Gabriel et Cantineau procèdent à la consolidation des ruines, au déblaiement du grand temple et au relevé des inscriptions.

A Doura-Europos (aujourd'hui Salihiyé), en aval de Deir-ez-Zor, sur l'Euphrate, nous avons un site hellénistique fouillé par l'Université de Yale en collaboration avec l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. M. Pillet, directeur des travaux, a poursuivi le déblaiement de la ville, murailles et temples. L'art de Doura-Europos, proche de celui de Palmyre, est cependant influencé par le vieil hiératisme oriental et contribue à expliquer la formation de l'art roman.

En Iraq, la France est représentée à Tello, sud de la Mésopotamie, à environ mi-chemin entre Bagdad et Bassorah. Les fouilles, inaugurées dès 1877 par De Sarzec, ont été reprises depuis 1928 par M. de Genouillac et M. Parrot; ce dernier, qui dirige actuellement les travaux, vient de découvrir les tombes de princes ayant de peu précédé la IIIe dynastie d'Our (XXIVe siècle); ces tombes, en parties violées, promettent cependant une belle récolte, et sont actuellement en cours de déblaiement.

Plus loin encore, en Perse, la France vient d'accroître son activité. Une mission permanente fondée par J. de Morgan

fouille, après Dieulafoy (1884-86), le site de Suse (entre Ahwaz et Dizfoul) depuis 1897. Les fouilles sont maintenant dirigées par le P. Scheil qui assure la publication des documents épigraphiques découverts, et par M. de Mecquenem, qui préside aux recherches sur le terrain. Le site de Suse, que de nombreuses campagnes ne suffiront pas à épuiser, restitue chaque année un contingent important d'objets d'art et de textes qui nous font connaître la civilisation de l'ancienne Perse.

Cette année, de nouvelles recherches ont été amorcées plus au Nord, dans la région de Néhavend (au sud de Kermanshah et de Hamadan). La mission comprenait le signataire de ces lignes, assisté de M. R. Ghirshman et de M. Unvala. Les fouilles ont porté sur une nécropole, en activité d'environ 1.100 avant notre ère à 2.500 pour le moins; par le mobilier funéraire exhumé, on a pu constater que les peuples qui ont habité cette partie de la Perse avaient la même civilisation que ceux qui vivaient en Mésopotamie avant que leur culture fût remplacée par celle des Sumériens.

L'Asie Mineure, enfin, n'a pas été oubliée; M. L. Delaporte a conduit, cet été, des recherches en un point appelé Has-Euyuk, à peu de distance d'Ankara, où il a retrouvé d'importants vestiges d'un site hittite, permettant de retracer les étapes de la civilisation en ce lieu.

On ne peut que se féliciter de voir la France présente dans ces diverses parties de l'Asie Occidentale où les autres nations poursuivent aussi des recherches. Grâce à ces efforts conjugués, notre connaissance de l'art et de l'histoire de l'ancien Orient a fait, dans ces dernières années, de notables progrès. Le musée du Louvre et les musées des pays où ont lieu les fouilles (car la règle du partage est partout appliquée), ont pu s'enrichir ainsi de pièces de valeur ou de haut intérêt scientifique.

§

L'attelage, le cheval de selle à travers les âges est l'étude d'un homme qui connaît bien ce dont il parle; ancien commandant de cavalerie, habitué au maniement des différentes pièces du harnachement, il a été frappé de la dissemblance complète qu'il y a entre l'attelage antique et l'attelage

moderne; le premier, fixe dès son origine, est un instrument imparfait qui supprime une partie du rendement de l'animal; en effet, sa pièce principale est le collier de gorge qui étouffe d'autant plus l'animal que celui-ci fait plus d'efforts pour tirer, car la trachée est située sous les plans superficiels de la peau; en outre, à l'origine, il n'existe pas de sangle de reculement et le véhicule, lors de l'arrêt, vient buter contre l'animal; il s'ensuit que le travail efficace du cheval, qui correspond à son degré de résistance à l'asphyxie, est des plus restreints; la bête est obligée de raidir l'encolure pour que les muscles protègent la trachée, attitude qu'ont popularisée les représentations antiques; la conséquence en est un rejet du centre de gravité en arrière, d'où mauvaise utilisation du poids de l'animal dans l'effort de traction. Cette erreur fut de conséquence et l'auteur y voit une des raisons, sinon la principale, qui favorisèrent l'esclavage antique; il devenait plus pratique et d'un meilleur rendement d'utiliser le matériel humain plutôt que la traction animale. M. Lefebvre des Noëttes a longuement étudié les attelages des monuments égyptiens et assyriens, et il fait ressortir les particularités et les imperfections de chacun d'eux. Jadis, comme de nos jours, la décision dans les batailles a pu dépendre de la supériorité de l'armement et je note qu'à la bataille de Toulliz qui livra l'Elam (l'ancienne Perse) au roi d'Assyrie Assurbanipal (VII^e siècle avant notre ère), les chars assyriens des bas-reliefs, s'ils ont le mauvais collier de gorge des chars élamites, ont du moins la sangle de reculement que ne possèdent pas leurs adversaires, d'où, pour les Elamites, la confusion, la mêlée des attelages. L'ouvrage de M. des Noëttes met en lumière l'évolution du char en Mésopotamie; à l'origine, c'est un véritable chevalet, coin de bois monté sur deux roues, que l'on enfourche, puis un escabeau roulant; c'est enfin le char avec sa caisse et son haut tablier. Mais il convient, pour relever ces détails, d'interpréter les monuments, car l'artiste archaïque adopte des conventions pour ses représentations; c'est ainsi que le tablier du char, qui devrait être de profil et par suite presque invisible, est représenté par l'artiste rabattu, face au spectateur; c'est ainsi, dit M. des Noëttes, que les chars à quatre roues que l'on voit sur une

pièce appelée l' « étendard » d'Our du British Museum (vers 3100 avant notre ère), sont réellement des chars à deux roues qui sont figurées l'une derrière l'autre; l'auteur fait remarquer que les Sumériens ne connaissant pas l'avant articulé, un char à quatre roues eût été incapable de tourner, si ce n'est dans un grand rayon, et aurait été impropre à la bataille. Je n'en disconviens pas; cependant, les fouilles de Kish et d'Our nous ont restitué assez de débris de ces chars pour qu'il soit hors de doute que les chars de ces tombes, enterrés avec les chefs, étaient bien des chars à quatre roues. Quoi qu'il en soit de ce détail, nous possédons dans les deux volumes du commandant des Noëttes (car un volume de planches accompagne celui de texte, pourvu lui-même d'illustrations) le répertoire le plus complet sur la question, puisque l'exposé va des origines à notre époque, en Occident, en Orient et en Extrême-Orient.

M. E.-F. Gautier est professeur à l'Université d'Alger; il a à son actif de vastes randonnées dans le sud algérien, des explorations peut-on dire; depuis trente ans il est en contact avec les musulmans; frappé de ce fait que, malgré un siècle écoulé depuis que les Européens sont en Afrique du Nord, il n'y a pas « interpénétration », il a entrepris lui aussi d'étudier les **mœurs et coutumes des musulmans** et de nous faire part de ses remarques. Les dissemblances sont soigneusement notées et, ce qui fait le charme du volume, avec la note personnelle des observations de l'auteur, qui renouvelle pour ainsi dire l'aspect de tant de petits problèmes que l'on n'a jamais résolus. Entre les musulmans et les Occidentaux tout diffère, les gestes de la vie quotidienne par exemple; mais il convient de remarquer que tous ou presque tous ne sont que la répétition de ce que l'on faisait jadis en Orient d'où les musulmans sont issus; prenons par exemple l'habitude d'écrire sur le genou ou sur la paume de la main; c'est le geste que l'on voit déjà faire aux scribes égyptiens ou aux scribes assyriens de nos musées; en somme, « le musulman ne fait que continuer ».

Et le parallèle se poursuit entre la maison occidentale ouverte à l'extérieur et celle de l'Orient jalousement fermée au dehors. Absence de solidarité, pas de lien avec le sol,

préoccupations religieuses de toute une société qui se traduisent par le pèlerinage de la Mecque, tels sont, nous dit M. Gautier, les traits du caractère musulman, et c'est pour lui l'occasion d'une solide étude sur ce que l'on peut bien connaître d'Arabie : Djedda est à soixante-dix kilomètres de la Mecque. Par delà la ville moderne, et le temps présent, M. Gautier retrouve les traces durables des Himyarites, dépositaires des traditions commerciales antiques, qui furent privés de ce commerce par la conquête éthiopienne, et il compte parmi les causes de la naissance de l'Islam ce besoin d'expansion contrarié dans sa réalisation pacifique.

L'Orient est le berceau des grandes religions; l'auteur voit le dogme de l'immortalité de l'âme se dégager au cours des millénaires dans l'empire égyptien; il nous expose à ce propos la religion de l'Egypte pour indiquer tout ce qu'on en retrouve dans les religions plus récentes. Il n'est pas jusqu'aux territoires occupés par les musulmans qui ne restituent les contours des vieux empires orientaux d'autrefois, compte tenu des colonies phéniciennes qui avaient orientalisé l'Afrique du Nord. Puis M. Gautier, abordant les causes déterminantes de l'Islam, étudie la période hellénistique si grosse de conséquences pour un tel mouvement et que l'on passe si souvent sous silence. Pour lui un grand événement fut la création, longtemps auparavant, par Alexandre, d'une cavalerie régulière qui permit de dompter la steppe et l'adoption d'une tactique, ce tourbillonnement d'archers qui sans prendre contact avec l'ennemi, le criblent de leurs traits; cette cavalerie dont l'usage se répandit à tout l'Orient, voilà la raison de la suprématie de l'Arabe lors de la conquête islamique. (J'invoquerai volontiers, pour ma part, un précédent de cette cavalerie, dans les archers montés assyriens de l'époque des Sargonides qui, tantôt tirent à cheval, tantôt après avoir mis pied à terre et s'être abrités derrière de grands boucliers).

Pour conclure, M. Gautier expose cette idée que rien dans ces sociétés orientales ne peut se bâtir que sur Dieu; et pourtant la tolérance musulmane existe. Il est même curieux de constater combien l'irréligion que les gouvernements orientaux semblent vouloir propager chez leurs sujets fait rapide-

ment tache d'huile; l'accès des mosquées de Stamboul n'offre plus de difficultés aux étrangers; à Ispahan, à Shiraz où nul chrétien n'était autorisé à pénétrer dans les lieux de culte il y a quelques années, j'ai pu visiter les mosquées sans même porter les symboliques babouches exigées en Turquie ou en Egypte.

Enfin, en terminant ce volume, alertement écrit, si profond cependant, où tout donne à penser et auquel chacun de ceux qui ont vécu en Orient apportera sa contribution personnelle, M. Gautier fait un tableau de la civilisation de l'Islam et constate que presque toutes ses découvertes : l'astronomie, la poudre, le papier, n'ont pris leur véritable forme que perfectionnées par d'autres mains. Le poids du passé, dit-il, est sur les musulmans; mais n'est-ce pas aussi que la pensée des Orientaux est depuis des millénaires soumise à d'autres règles que la nôtre? Nous raisonnons par déduction, l'Oriental raisonne par analogie, et la différence, quant aux conséquences, est énorme.

En 1854, l'abbé Nicolle eut l'idée de présenter l'histoire en tableaux séculaires; à cet effet les événements étaient ordonnés en colonnes verticales siècle par siècle, mais par pays; pour avoir une vue du XII[e] siècle, par exemple, il fallait comparer les colonnes consacrées d'une part à la France et à l'Europe, puis celles qui rapportent les événements d'Orient et d'Extrême-Orient. MM. Bertier et Lauvernier se sont attachés à les réunir dans leurs **tableaux d'histoire générale** et c'est là qu'est le grand progrès de leur présentation; pour une période donnée, le regard embrasse tous les événements du monde alors connu, aussi bien en ce qui regarde la politique que la civilisation générale. Bien entendu, il ne s'agit que d'un résumé et ces tableaux ne dispensent pas de l'étude de l'histoire, mais c'est un rappel commode, vivant, du synchronisme d'événements qu'on a tendance à séparer, du fait qu'ils ont été appris à des moments divers. La méthode est notamment précieuse pour l'histoire de l'Orient qui s'amalgame ainsi avec la nôtre et permet une vue plus exacte des progrès de l'esprit humain. Les tableaux commencent au VI[e] siècle avant J.-C. pour prendre fin à nos jours. Deux lignes au haut de chaque tableau rappellent les faits saillants du

siècle; au-dessous, clairement ordonnés, s'échelonnent les détails. C'est ainsi que le premier tableau nous fait assister à l'essor de la Grèce sous Pisistrate, à la chute de l'empire néo-babylonien et à l'avènement des Achéménides, tandis que se fonde la république romaine; pendant ce temps le Bouddha et Confucius donnent leur enseignement; c'est aussi l'époque de Thalès et de Pythagore, des palais perses de Suse et de Persépolis, tandis que la Grèce s'essaie à la poésie avec Anacréon et Sapho; toutes données qui sont éparses dans notre mémoire, que beaucoup d'entre nous ne sauraient situer dans le temps, que davantage encore n'auraient jamais pensé à grouper. L'ouvrage de MM. Berthier et Lauvernier est donc un parfait instrument de travail; je souhaiterais cependant que dans une prochaine édition ils tentent de remonter plus loin dans le cours des âges; sans doute l'incertitude chronologique est un obstacle pour les époques plus hautes, mais il serait possible de rédiger encore quelques tableaux séculaires sans risquer d'y placer à tort les événements, au moins jusqu'au x^e^ siècle; pour les périodes antérieures, des tableaux très généraux à dates approximatives suffiraient à rendre compte de la formation des premières grandes civilisations.

Le monde des archéologues, disais-je ci-dessus, a été vivement intrigué dans ces deux dernières années, par l'apparition en masse, sur le marché, de **bronzes du Louristan.** M. A. Godard, directeur du service archéologique de la Perse, était au mieux placé pour mener l'enquête nécessaire sur l'origine de ces objets dont il a pu connaître les multiples variétés. Dans un somptueux ouvrage in-folio, qui fait partie de la collection Ars Asiatica, il expose la genèse des découvertes. Il s'agit de nécropoles situées dans les environs de Harsin, ville située au Nord de la province persane du Louristan, que les indigènes ont pillées à l'envi et dont ils ont dispersé le mobilier funéraire. Les tombes, à fleur de sol, sont en général un espace ovale délimité par des pierres assemblées en forme de petite muraille et recouvert d'une ou plusieurs larges pierres. Le mort y est déposé sur le côté, en position contractée; parfois, mais plus rarement, il est étendu. Le mobilier qui est autour de lui se compose surtout d'objets de bronze

et appartient à son armement, à sa parure, au harnachement de son cheval. Ce sont, 1° des poignards forgés d'une pièce; la forme du manche peut les faire dater de la fin de l'âge du bronze et du début de l'époque du fer, ce que corroborent certaines pièces où la lame est de fer; ce sont aussi des pierres à aiguiser enchâssées dans une monture en forme d'avant-train de capridé; ce sont des pointes de flèche, des haches à douille dont le tranchant s'évase et rappelle, parfois presque identiquement, de semblables armes trouvées à Tépé-Moussian en Perse, dont la date générale est le milieu du deuxième millénaire; souvent, pour l'équilibre de l'arme, la partie opposée au tranchant s'allonge en forme de digitations; ce sont des lames en croissant de lune, véritables prototypes de la hallebarde; 2° à la parure appartiennent des bracelets souvent ouverts, à extrémités aplaties et ciselées, objets en général assez lourds, des fibules et des pendeloques, des épingles à tête renflée, à tête aplatie, mais ouvragée; quelquefois le motif qui les décore est une représentation depuis longtemps connue en Mésopotamie et en Susiane du héros Gilgamesh, entouré d'animaux; 3° les mors de chevaux forment la partie la plus importante du mobilier; ce sont des mors brisés ordinaires ou des mors à barre droite dont les plaques de côté affectent les formes les plus diverses, chevaux, capridés ou animaux fantastiques; 4° ce sont enfin des objets cultuels composés d'une base en forme de bouteille surmontée d'une idole qui rappelle en le stylisant le motif de Gilgamesh entouré d'animaux. Mentionnons encore des situles, des vases à anse haute et à long versoir. Tout ceci, présenté en LXVIII admirables planches, est discuté avec beaucoup de sagacité par M. Godard qui revendique pour beaucoup de ces objets une date plus haute (IIe millénaire avant notre ère) que celle qu'on avait primitivement proposée (époque achéménide); et de fait, nombre d'exemplaires qu'il a réunis souffrent bien cette interprétation. Grâce à la diligence de l'auteur, voici réunie et commentée une des plus importantes séries d'antiquités que les fouilles de ces dernières années nous aient fait connaître.

Dr G. CONTENAU.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le cinquantenaire de l'Ecole du Louvre. — Transformations prochaines du Musée du Louvre. — A la Bibliothèque Nationale : exposition Pisanello. — Nouveaux musées provinciaux : le Musée de l'Œuvre Notre-Dame à Strasbourg; le Musée d'art ancien de la ville de Bordeaux; le Musée de Tourcoing. — Mémento.

Le cinquantenaire de **l'Ecole du Louvre** a été commémoré le 27 janvier au cours d'une cérémonie qui réunissait, dans la salle des cours de l'Ecole, à côté du sous-secrétaire d'Etat et du directeur général des Beaux-Arts, le directeur et les professeurs de l'Ecole et nombre de personnalités du monde artistique. M. Henri Verne, en qualité de directeur des Musées nationaux, a retracé l'histoire assez accidentée de cette institution, fondée par un décret du ministre Antonin Proust en date du 24 janvier 1882 et confiée à l'écrivain d'art Louis de Ronchaud qui, l'année précédente, avait été chargé, à la suite du départ de Barbet de Jouy, de l'administration des Musées. La création de ce nouvel enseignement, qui se proposait d'apporter, par l'étude directe des monuments, un complément aux cours archéologiques de la Sorbonne et de constituer un séminaire de jeunes savants, de voyageurs pour les missions archéologiques, de critiques d'art « sachant ce dont ils parlent », n'obtint pas aussitôt un assentiment et une confiance unanimes. Ce n'est qu'après une première expérience qui consista en deux cours professés trois fois par semaine pendant quatre mois du premier semestre 1882 par deux attachés du Musée, Eugène Revillout et Eugène Ledrain, le premier expliquant des textes démotiques, le second déchiffrant des inscriptions sémitiques, et qui réunirent autour d'eux dix-huit auditeurs, que l'Ecole fut définitivement créée et organisée par un nouveau décret daté du 25 juillet 1882. La première affiche des cours pour le premier semestre de 1882-1883 ajoutait aux noms de Revillout et de Ledrain ceux d'Alexandre Bertrand, conservateur du Musée de Saint-Germain-en-Laye, qui devait traiter de l'archéologie nationale depuis les temps les plus reculés, et de Pierret, conservateur du Musée égyptien, qui devait étudier les monuments de l'Ancien Empire, tandis que Ravaisson, conservateur des antiquités grecques et romaines, se propo-

sait de faire des conférences sur l'art antique. Les 18 élèves du début devinrent 131. A la rentrée de 1883, un nouveau cours organique fut ajouté aux précédents : celui des antiquités orientales, où allait s'illustrer Léon Heuzey. Puis ce furent, les années suivantes, ceux de céramique antique par M. Edmond Pottier, et de peinture par Georges Lafenestre, tandis que Louis Courajod commençait en 1887 — sans aucune rétribution jusqu'en 1893 — des conférences sur la sculpture du Moyen Age, de la Renaissance et des temps modernes, qui allaient devenir l'ardent et fécond enseignement que l'on sait. L'impulsion était bien donnée; quand Louis de Ronchaud mourut en 1887, il laissait, grâce à ses efforts tenaces, une école déjà digne du Musée, que ses successeurs n'eurent plus qu'à développer et à faire prospérer avec l'aide des professeurs, appartenant aux divers départements du Louvre ou aux autres musées nationaux, qui distribuent à des élèves ou auditeurs de plus en plus nombreux (ils étaient 1.328 l'an dernier) les fruits de leur science dans leurs domaines respectifs (en 1902, M. Salomon Reinach, par une initiative bénévole, avait ajouté, comme préface à ces cours spéciaux, un cours général d'histoire de l'art en vingt-cinq leçons, qui eut un immense succès et fut publié dans le petit volume, bien connu, appelé *Apollo;* plus tard vinrent s'adjoindre également aux leçons de l'Ecole les visites-promenades du lundi, puis un nouveau cours général, institué grâce à la fondation Rachel Boyer).

Après cet historique de l'Ecole, M. Dussaud, conservateur du département des antiquités orientales, rendit un éloquent hommage aux maîtres de la science archéologique disparus que furent les professeurs cités plus haut (et parmi eux au plus éminent, Léon Heuzey, créateur au Louvre du musée d'antiquités chaldéennes) puis des hommes comme Georges Bénédite et Henri Hubert; et M. Paul Vitry, dans une causerie non moins remarquable, évoqua les maîtres chargés d'enseigner l'histoire de l'art des temps chrétiens, et particulièrement ses prédécesseurs : l'ardent Courajod, dont il traça un portrait d'une vie saisissante, et André Michel, puis Georges Lafenestre, Emile Molinier, Gaston Migeon, Léonce Bénédite, Pierre de Nolhac, heureusement encore vivant, etc...

Terminant la série de ces discours, le ministre, montrant à son tour l'utilité et les bienfaits de l'Ecole du Louvre, a célébré son activité et sa prospérité, traduites chaque année par la délivrance de nombreux diplômes, de plus en plus recherchés des jeunes gens et des jeunes filles désireux de s'ouvrir une carrière dans la conservation des musées ou l'enseignement de l'histoire de l'art (1).

§

Le **Musée du Louvre** est à la veille d'une transformation considérable par suite de la mise à exécution d'un vaste programme élaboré, il y a déjà deux ans, par le directeur des Musées nationaux, M. Henri Verne (2) en vue d'un regroupement plus logique des collections et de leur extension future. Grâce à l'attribution d'une somme de 12 millions prise sur les crédits pour l'outillage national récemment votés par le Parlement, une première tranche de travaux va être entreprise dès cette année. Elle porte principalement sur trois départements du Louvre : ceux des antiquités grecques et romaines, des antiquités orientales, et de la sculpture du Moyen Age, de la Renaissance et des temps modernes. En voici les grandes lignes. Le premier de ces départements, qui vient de s'étendre, comme nous l'avons expliqué dans notre avant-dernière chronique, dans les anciens ateliers des moulages, recevra en outre, pour y loger les antiquités de Milet et de Magnésie, la cour du Sphinx qui suit et qu'on couvrira d'une toiture de verre, et le département des antiquités orientales s'étendra dans l'ancienne salle de Magnésie et, au delà du passage ouvert au nord de la Cour carrée, dans les salles de la sculpture des temps modernes. Celle-ci émigrera, avec la sculpture du Moyen Age et de la Renaissance, dont elle était depuis trop longtemps séparée, dans toute la partie du Louvre s'étendant le long de la Seine depuis les guichets du Car-

(1) A l'occasion de ce cinquantenaire, la direction des Musées a publié un petit livre, *L'Ecole du Louvre*, auquel ont collaboré la plupart des professeurs actuels de l'Ecole et même quelques anciens auditeurs et qui contient la documentation la plus complète sur l'histoire et le fonctionnement de cette institution.

(2) V. son article dans le n° 6 de la revue *Mouseion : Projet de réorganisation du Musée du Louvre* (av. 6 fig.).

rousel jusqu'au pavillon de Flore, et cette présentation chronologique sans discontinuité des richesses de nos collections de sculpture ne sera pas la réalisation la moins séduisante de ce programme de transformations. Quant aux antiquités de la Susiane de la salle Morgan et aux antiquités égyptiennes de la salle du Mastaba et de la salle de Baouit qui occupaient cette aile du Louvre, les premières iront s'ajouter, dans les salles donnant sur la Cour carrée, aux antiquités chaldéennes, et les secondes iront, non moins logiquement, prendre place, à côté des galeries égyptiennes actuelles, dans les salles laissées libres par le départ des sculptures du Moyen Age et de la Renaissance.

D'autre part, au second étage au-dessus de la colonnade, dont une moitié était occupée par les magasins de peintures et les ateliers de restauration, la suppression de ceux-ci, qu'on reléguerait sous les combles, permettrait d'organiser, à la suite des salles de peinture du XIX^e^ siècle, trois nouvelles salles où l'on accrocherait les tableaux venus du Musée du Luxembourg.

Telles sont les transformations auxquelles on procédera dès cette année. Souhaitons qu'elles s'effectuent assez rapidement pour ne pas priver trop longtemps le public de la jouissance des richesses du Louvre. D'autres modifications suivront, notamment après le départ, envisagé depuis longtemps, du Musée de la Marine, qui serait mieux à sa place aux Invalides, près du Musée de l'Armée, qu'au Louvre.

Mais le programme que nous venons d'exposer contient une grosse lacune : rien n'y est prévu pour une mise en valeur plus logique et pleinement digne d'elle, comme nous en avons souvent exprimé le souhait ici même, de notre magnifique école de peinture française, dont l'importance et la beauté souveraines s'affirment en ce moment avec tant d'éclat à l'exposition de Londres et ont été même pour beaucoup de nos compatriotes une révélation. En attendant que puisse être créé, comme le réclamait récemment M. Georges Wildenstein, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* (3), un

(3) Dans la revue *Beaux-Arts* de janvier dernier. — Auparavant, M. G. Wildenstein, avec le concours de M. Pierre d'Espezel, avait institué sur la question des réformes à introduire dans les galeries publi-

Musée de l'art français, à la fois musée de chefs-d'œuvre et musée d'étude destiné à entretenir l'admiration de nos maîtres et à leur susciter des émules, ne faut-il pas souhaiter ardemment qu'au lieu de montrer notre école de peinture par séries isolées, dispersées aux quatre coins du musée, on la présente, comme à Londres et comme va l'être au Louvre même sa sœur la sculpture française, dans sa magnifique continuité, depuis les Primitifs jusqu'à nos jours, à la place d'honneur qu'elle mérite? C'est le vœu que vient de formuler de son côté de façon pressante notre confrère M. Jean-Louis Vaudoyer dans un article de l'*Echo de Paris* (4).

Ajoutons-y un autre vœu dont la réalisation procurerait au Louvre la place qui lui fait tant défaut : le départ non seulement des services annexes du ministère des Finances installés au pavillon de Flore, mais encore de tout l'ensemble de ce ministère. Le programme et le mot d'ordre de notre administration des Beaux-Arts devraient être : « Tout le Louvre aux musées nationaux ».

§

A la **Bibliothèque Nationale** s'est ouverte le 17 février, pour durer jusqu'au 26 mars, une exposition du plus vif intérêt : celle de l'œuvre d'un des artistes les plus raffinés et les plus séduisants du *quattrocento* italien : Antonio Pisano, dit Pisanello. Organisée avec une érudition (dont témoigne un admirable catalogue) et un goût parfaits par M. Jean Babelon, conservateur-adjoint du Cabinet des médailles, aidé de M. Pierre Pradel, avec le concours du Louvre, du Musée des Arts décoratifs, de plusieurs musées étrangers et de collectionneurs français et de divers pays, elle donne une image fidèle de l'artiste sous son triple aspect de peintre, de dessinateur et de médailleur.

Une très petite partie de son œuvre peinte nous a été conservée : ses fresques du palais des Doges à Venise, de

ques, une enquête internationale fertile en suggestions intéressantes dont nous aurons à reparler, et qui a été publiée en volume sous le titre *Musées* par les *Cahiers de la République des Lettres, des Sciences et des Arts* (Paris, 106, boulevard Saint-Germain, in-16, 393 p., av. 64 pl.).

(4) N° du 14 février.

Saint-Jean-de-Latran à Rome, du palais des ducs d'Este à Mantoue, ont disparu; seuls subsistent, en fait de grandes décorations, à l'église San Fermo de Vérone, une exquise *Annonciation* et un *Saint Michel,* et, à Sant' Anastasia de la même ville, un *Saint Georges victorieux du dragon.* Quant à ses peintures sur toile ou sur panneaux, une des plus précieuses est le portrait, d'une si rare distinction, de *Ginevra, princesse d'Este,* que possède notre Louvre; il trône ici à la place d'honneur, et l'on regrette de ne pas le voir accompagné de l'effigie, non moins caractéristique, de *Lionel d'Este,* que conserve le Musée de Bergame, dont on nous montre seulement la photographie jointe à celles des fresques de Vérone, de la *Madone à la caille* du Musée civique de la même ville, et de quelques autres œuvres disséminées dans diverses collections étrangères, parmi lesquelles le curieux *Saint Antoine et saint Georges,* le *Saint Jérôme* et la *Vision de saint Eustache* de la National Gallery de Londres. Mais un *Portrait d'homme* qui lui est attribué par M. Ad. Venturi a été prêté par la Galerie du Capitole de Rome et l'on y a joint, grâce à la complaisance du Musée Correr de Venise, du Musée Brera de Milan, du Musée de Cluny, du Musée des Arts décoratifs et de divers amateurs français et étrangers, des peintures peu connues de l'école de Pisanello (parmi lesquelles un *Miracle de saint Blaise*) ou d'artistes comme Stefano da Verona, Badile et Bartolomeo dei Grossi.

Mais si le peintre n'a pu être glorifié que partiellement, le dessinateur et le médailleur sont montrés dans tout l'éclat de leur originalité, de leur verve et de leur puissance par un ensemble de pièces aussi abondant qu'admirable. Les dessins, au nombre de plus de cent, provenant pour la plupart du « recueil Vallardi » que le Louvre acquit en 1856, sont un émerveillement. Ayant fait sans doute partie de carnets de poche où Pisanello, au hasard des rencontres, notait tout ce qui l'intéressait, ces dessins témoignent d'une curiosité toujours en éveil, d'une vivacité et d'une subtilité de coup d'œil, d'une justesse d'observation et de rendu extraordinaires. Types d'Orientaux, grandes dames en robes de cour, cavaliers harnachés, ou simplement, et surtout, animaux de toute espèce vers lesquels semble l'avoir porté son amour pas-

sionné de la nature : chiens, renards, cerfs, chevreuils, sangliers, bêtes fauves, oiseaux les plus divers, ânes, chevaux surtout, dont il ne cesse d'analyser la structure puissante et souple, tout est retracé par lui avec amour, en notations de la plus scrupuleuse fidélité, parfois rehaussées d'aquarelle. A ces feuillets du recueil Vallardi sont jointes d'autres pages, non moins remarquables, prêtées par l'Ashmolean Museum d'Oxford, l'Albertina de Vienne, le Cabinet des dessins de Berlin et divers collectionneurs français et étrangers.

Le médailleur est non moins admirable, et c'est sous cet aspect surtout que Pisanello se révèle artiste génial. Il a été le créateur de la médaille moderne, non plus frappée ou ciselée, aux traits secs et sans suavité, mais coulée en bronze dans un moule conservant directement la trace de la sensibilité frémissante de la maquette de cire modelée par l'artiste. Au moyen de cette technique, Pisanello a donné de lui-même et des principaux personnages de son temps — Alphonse d'Aragon, Lionel d'Este, Cécile de Gonzague, Sigismond Malatesta, Filippino Visconti, Ludovic de Gonzague, l'empereur Jean Paléologue, etc. — des effigies d'un accent et d'une vie inoubliables, complétées, au revers, par des allégories évoquant l'être secret, la valeur ou l'histoire du personnage, avec une fantaisie érudite et une poésie révélatrices d'une société humaniste et raffinée.

A l'inestimable collection d'épreuves anciennes de ces chefs-d'œuvre que possède le Cabinet des médailles, celui-ci a joint quelques créations des successeurs immédiats de Pisanello, tels que Matteo de' Pasti (avec, notamment, la médaille d'Isotta de Rimini, portant au revers l'éléphant foulant des primevères, qui a inspiré à J.-M. de Heredia un si beau sonnet), Sperandio, Leo Battista Alberti et autres. Et l'on y a ajouté également des monnaies frappées par les princes de ce temps : les Sforza, les Visconti, les Aragon, etc., des bustes de personnages contemporains, des manuscrits enluminés, quelques meubles et objets d'art de l'époque, afin d'évoquer le milieu où Pisanello nourrit son génie (5).

(5) Pour jouir plus fructueusement de cette belle exposition, les visiteurs devront lire, outre les pages de M. Babelon servant de préface au catalogue, l'excellent petit livre qu'il vient de publier dans la col-

§

Nous avons annoncé dans notre dernière chronique la création à **Strasbourg** d'un nouveau musée d'art ancien, installé dans les anciens bâtiments de l'Œuvre Notre-Dame édifiés en 1347, puis de 1579 à 1582, au pied même de la cathédrale, pour servir de siège à l'administration destinée à veiller sur son achèvement et son entretien. M. Hans Haug, conservateur des musées de la ville, aidé de son adjoint, M. Riff, a eu l'heureuse idée d'installer dans ce cadre si bien fait pour s'harmoniser avec elles les collections du Moyen Age et de la Renaissance qui, jusqu'ici, étaient abritées dans le palais des Rohan, lequel sera réservé désormais à l'art du XVIII^e^ siècle auquel conviennent si bien les appartements du rez-de-chaussée.

Le nouveau musée réunit dans les anciennes salles, aux belles boiseries, des séances de la Loge des tailleurs de pierre de la cathédrale et des administrateurs de l'Œuvre, une série extrêmement riche de sculptures gothiques provenant en partie de la cathédrale, de statues en bois de la même époque, de triptyques peints et sculptés, de tapisseries, de vitraux auxquels viendront s'ajouter de grandes verrières d'églises, de coffres à pentures, de crédences, d'armoires sculptées, etc., sans parler d'anciens plans sur parchemin de la cathédrale, tout cela disposé avec un goût parfait et constituant, grâce à son ambiance, un ensemble singulièrement évocateur. M. Hans Haug a consacré à cette heureuse réalisation une brochure, *Le Musée de l'Œuvre Notre-Dame à Strasbourg* (6), où l'on trouve, avec l'historique de l'Œuvre et de ses collections, la reproduction des plus belles pièces exposées (7).

lection « Le Musée ancien » de l'éditeur Crès : *Pisanello* (in-16, 30 p. av. 64 planches) et qui contient avec un résumé de la vie de l'artiste le commentaire le plus pénétrant de son œuvre de peintre, de dessinateur et de médailleur, dont de magnifiques héliogravures reproduisent les plus belles pièces. — On lira également avec fruit sur Pisanello et ses successeurs la magistrale monographie du regretté Jean de Foville dans la collection des « Grands Artistes » de l'éditeur Laurens, et celle, toute récente et non moins bien documentée, de M. A.-H. Martinie, dans la collection « Maîtres de l'art ancien » (Rieder, éd., av. 60 planches).

(6) Strasbourg, éd. de la Vie en Alsace; in-4, 32 p. av. 31 fig.

(7) Il nous faut signaler également un *Catalogue des sculpteurs gothiques des Musées de Strasbourg*, par M. Ch. Schneegans (Strasbourg,

Deux autres musées provinciaux nouveaux méritent également d'être signalés. A **Bordeaux,** le Musée municipal d'art ancien, ouvert depuis le 14 juillet 1930, ensemble charmant d'œuvres du XVIIIe siècle : peintures, sculptures, gravures, meubles et objets d'art, installé dans l'ancien hôtel d'un conseiller au Parlement, et dont un intéressant article du conservateur, M. Paul Courteault, publié récemment dans la *Renaissance* (8) et accompagné de plusieurs vues des salles, permet d'apprécier les richesses. — A **Tourcoing,** les collections municipales ont été l'objet d'une réinstallation dans un nouvel édifice, qui a été inauguré au mois de décembre dernier. Créé en 1888, le musée, grâce à des envois de l'Etat et à des acquisitions, s'était rapidement accru et réclamait des locaux plus spacieux. S'il ne peut prétendre à l'honneur d'être classé parmi les grands musées provinciaux, et s'il n'offre pas de chefs-d'œuvre exceptionnels, il renferme cependant nombre d'ouvrages intéressants : en particulier un très beau Guardi, *La Visite des ruines* (reproduit dans le catalogue, qui ne contient malheureusement que cette image), une *Société espagnole* de Pieter Codde, un vigoureux *Portrait d'homme* de David, un tableau où Boilly a groupé autour d'un buste de jeune femme trente-quatre têtes d'expression; puis de nombreuses toiles modernes, des gravures, etc. On sera reconnaissant au conservateur, M. J.-E. van den Driessche, d'avoir donné de cet ensemble un catalogue qui manquait jusqu'ici.

MÉMENTO. — La belle collection de Primitifs allemands et suisses léguée, comme nous l'avons annoncé, par le docteur Dard au Musée de Dijon, a déjà fait l'objet de nombreuses études dont nous tenons à signaler les principales : une de M. L. Réau dans la *Gazette des Beaux-Arts* de décembre 1929, complétée par *Quelques remarques sur la collection Dard* publiées par le Dr Otto Fischer dans la même revue en février 1931 et par un article du comte de Lapparent dans le *Bien public* de Dijon du 20 mai 1931, enfin une étude de M. Arsène Alexandre, illustrée de belles reproductions, dans la

éd. des Archives alsaciennes d'histoire de l'art, in-8, 53 p. avec 32 fig.), rédigé il y a quelques années avant l'exode de quelques-unes de ces sculptures au Musée de l'Œuvre Notre-Dame et qui contient, outre celles-ci, nombre de belles œuvres.

(8) N° de juillet 1931.

Renaissance de juillet 1931. Mais l'attention s'est portée dernièrement de façon toute particulière sur deux panneaux de cette collection, de forme cintrée, offrant, dans une bordure de petits sujets, des compositions parentes comme style du célèbre retable peint pour l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer, par Simon Marmion, de Valenciennes, et qui est maintenant conservé au Musée de Berlin. Dans un article publié par la *Gazette des Beaux-Arts* en décembre dernier, M. Salomon Reinach a reconnu en ces deux panneaux cintrés les volets de l'armoire qui renfermait le trésor de l'abbaye de Saint-Bertin et a réussi à en identifier les sujets. En même temps, par une rencontre curieuse, un érudit belge, M. Guy de Tervarent, publiait aux éditions Van Oest une plaquette des plus intéressantes : *Le Diptyque de saint Bertin au Musée de Dijon* (in-8, 35 p. av. 24 planches) où, donnant la description détaillée et la reproduction de toutes les scènes de ces panneaux, il aboutissait aux mêmes conclusions que M. Salomon Reinach. Il ne reste plus maintenant qu'à découvrir le nom de l'auteur de ces peintures. M. Reinach pense que ce pourrait être un élève de Simon Marmion, et peut-être un de ses parents, par exemple son neveu Michel Clauwet, qui travaillait à Valenciennes dès 1492.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La pension d'Henri Heine. — M. S. Posener a publié dernièrement, dans le *Mercure de France,* un document montrant l'emploi des fonds secrets en 1841 qu'il a trouvé dans de vieux papiers du cabinet particulier d'Adolphe Crémieux, ministre de la Justice sous le gouvernement provisoire de 1848. Avec une prudence louable, M. Posener a pris soin de préciser qu'à sa connaissance, c'était là le premier document officiel où il fût question d'un secours offert par le gouvernement français au poète allemand Henri Heine. En effet, le document dont l'authenticité est indéniable prouve qu'Henri Heine était stipendiaire d'une somme de 4.800 francs que le ministre des Affaires étrangères lui paya non seulement en 1841, mais de 1836 à 1847.

Le document retrouvé par M. Posener n'est nullement inédit. Au mois de mars 1848, la *Revue Rétrospective,* dont l'existence d'ailleurs fut éphémère, donna une reproduction du même document, qui alors causa une réelle stupéfaction

et provoqua de véritables accès de haine et de fureur contre Henri Heine qu'on accusa toujours d'avoir été à la solde de la France.

La *Revue Rétrospective* allait plus loin que le *Mercure de France.* Elle donnait l'énumération de l'emploi des fonds secrets non seulement pour l'année 1841, mais également pour les années précédentes et suivantes. Elle établit surabondamment qu'Heine n'hésita point à accepter des subsides français. D'où l'indignation de nombreux adversaires du poète qui, toute sa vie, lutta pour le rapprochement franco-allemand. Il fut accusé de haute trahison, sans que personne prît sa défense, même pas ses partisans les plus acharnés.

On a beaucoup écrit en Allemagne sur la pension d'Henri Heine. Le poète lui-même a dû s'expliquer longuement sur ce point. Les révélations de la *Revue Rétrospective* donnèrent lieu, en effet, à une multitude d'articles dirigés contre lui et son attitude fut d'autant plus sévèrement jugée qu'Heine fut, pendant plusieurs années, le correspondant du journal allemand le plus répandu au milieu du siècle dernier : la *Gazette Générale d'Augsbourg.* Dans ses articles qu'il réunit en 1854 en deux volumes sous le titre *Lutèce,* il se montra le défenseur le plus dévoué de la monarchie de Juillet. Son attitude le mit en opposition avec les républicains allemands et français. Quand la preuve fut produite qu'Heine avait été, pendant de longues années, stipendiaire des fonds secrets français, ses adversaires lui reprochèrent avec juste raison de n'avoir fait de si vifs éloges de Louis-Philippe que parce qu'il recevait une rente annuelle de 4.800 francs. La *Gazette Générale d'Augsbourg,* où Heine publia ses articles politiques, fut, on le conçoit, très embarrassée à la suite de la publication de la *Revue Rétrospective.* Elle s'empressa de se séparer de son correspondant et déclara qu'Heine aurait moins touché ses subsides pour ce qu'il avait écrit que pour ce qu'il avait omis d'écrire sur la politique française.

N'importe, on ne pouvait nier qu'un écrivain allemand eût accepté de l'argent français. Heine ne put jamais se laver de cette accusation. Dans une lettre adressée au rédacteur en chef de la *Gazette Générale d'Augsbourg,* Gustave Kolb, que j'ai publiée dans le troisième volume, page 43, de la *Cor-*

respondance d'Henri Heine, il se plaint que le journal dont il a été pendant longtemps le collaborateur pût l'accabler surtout à un moment où sa maladie faisait des progrès terribles. Il avait espéré, comme il l'a écrit, le 14 mai 1848, à son éditeur allemand, Jules Campe à Hambourg, que la *Revue Rétrospective* publierait une déclaration de lui. Celle-ci d'ailleurs n'a jamais été insérée pour une excellente raison, c'est qu'elle avait cessé de paraître avant l'envoi de la rectification de Heine. Des révélations de la *Revue Rétrospective,* le poète tira immédiatement les conséquences en demandant à la *Gazette Générale d'Augsbourg* de ne plus compter sur sa collaboration et de lui renvoyer immédiatement les articles qu'il lui avait envoyés. (Ce n'est que dernièrement que j'ai pu découvrir ces articles destinés à la *Gazette Générale d'Augsbourg* et je les ai publiés dans leur texte allemand.) Dans une longue déclaration publiée par la *Gazette Générale d'Augsbourg* et la plupart des journaux allemands datée du 15 mai 1848, Heine essaya de se justifier d'avoir accepté la pension que M. Guizot lui avait accordée. Il ne faudrait pas prendre à la lettre cette déclaration un peu embarrassée, car il est facile de prouver que sur un point important elle est au moins erronée. Heine prétend avoir vu Guizot pour la première et dernière fois en 1840. Or, une lettre de l'ancien ministre des Affaires étrangères que j'ai publiée pour la première fois dans la *Correspondance d'Henri Heine,* tome II, page 67, date de 1835. Elle est rédigée en ces termes :

CABINET DU MINISTRE

Ministère de l'Instruction Publique.

Mon cher Heine,

Il me sera impossible d'aller demain à quatre heures avec vous chez la *princesse.* Un travail pressé me retiendra au cabinet très tard. A vendredi si vous voulez. Ecrivez-moi un mot par la poste.

Votre tout dévoué. GUIZOT.

La princesse dont parle Guizot est la princesse Christine Belgiojoso, la fameuse révolutionnaire italienne dont le salon de la rue d'Anjou était fréquenté par Heine, Musset, etc. C'est elle qui avait présenté Heine à François Guizot et la lettre de ce dernier prouve irréfutablement que Heine avait

vu le ministre français non pas une seule fois en 1840, mais certainement plusieurs fois avant cette année.

La publication de la *Revue Rétrospective* — plus complète que celle de M. Posener dans le *Mercure de France* — laisse facilement deviner que les subsides provenant des fonds secrets furent accordés à Heine à la suite d'une intervention de Guizot. Et il est certain que l'homme d'État s'était intéressé au poète allemand à cause de son amitié pour la princesse Belgiojoso.

Heine explique dans sa déclaration du 15 mai 1848 les raisons qui l'ont amené à accepter de l'argent français. Mais il y en a d'autres. En 1835, il se trouvait dans une situation matérielle extrêmement pénible. J'ai publié une lettre adressée au premier éditeur français de Heine, Eugène Renduel (*Correspondance d'Henri Heine,* tome II, p. 112). Le poète demande à son éditeur de lui prêter 700 francs. Il s'engage à rembourser 600 francs dans un mois, car il gardera 100 francs comme honoraires pour son livre *De l'Allemagne.* Dans le même temps, pour éviter d'être enfermé à Sainte-Pélagie, il s'est vu forcé de vendre toute sa production à son éditeur allemand pour la somme de vingt mille francs. Il invoque d'autres motifs dans son explication publiée par la *Gazette Générale d'Augsbourg* et qu'il n'est peut-être pas inutile de publier intégralement pour la raison suivante : les accusations portées contre Henri Heine, à la suite des révélations de la *Revue Rétrospective* lui ont fourni l'occasion de s'étendre longuement sur ce sujet dans un chapitre qu'on trouve dans les deux volumes de *Lutèce.* Dans l'édition française de *Lutèce,* ce chapitre a été supprimé. Il a été conservé dans l'édition allemande. Puisque l'édition française de *Lutèce* a paru du vivant de Heine, en 1855, il est certain que le poète lui-même avait supprimé ce chapitre. Plus tard, trente ans après la mort de Heine, dans un volume *Allemands et Français,* ce chapitre a été reproduit sous le titre *La pension de Heine.* Ce volume me paraît presque inconnu en France et c'est pour cette raison et pour éclaircir complètement l'affaire de la pension de Heine, qu'il n'est peut-être pas inutile d'en extraire quelques passages. Voici d'abord « l'explication » de 1848 :

La *Revue Rétrospective* réjouit depuis quelque temps le monde républicain par la publication de papiers tirés des archives du dernier gouvernement; elle a publié, entre autres, les comptes du ministère des Affaires étrangères, sous le gouvernement Guizot. Le fait que le nom du soussigné s'y trouvait porté avec des sommes considérables donnait libre jeu à des inculpations de la plus odieuse espèce, et un rapprochement perfide, publié par la *Revue Rétrospective,* servit à un correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* à mettre en relief une accusation qui ne consistait ni plus ni moins qu'en ceci, c'est que le ministère Guizot, moyennant une somme déterminée, avait acheté ma plume. La rédaction de la *Gazette d'Augsbourg* fit suivre cette correspondance d'une note où elle exprime l'opinion que je puis avoir reçu ce secours non pour ce que j'ai écrit, « mais pour ce que je n'ai pas écrit ». La rédaction de la *Gazette d'Augsbourg* qui, depuis vingt ans, non pas tant par ce qu'elle a imprimé de moi que bien plutôt par ce qu'elle n'a pas imprimé, a eu suffisamment d'occasions de se convaincre que je ne suis pas un écrivain servile qui se fait payer son silence, ladite rédaction aurait bien pu m'épargner cette *levis nota.* Ce n'est pas à l'article du correspondant, mais à la note de la rédaction, que je consacre ces lignes, où je veux m'expliquer aussi nettement que possible sur mes relations avec le ministère Guizot. Des intérêts supérieurs m'en font un devoir, non pas les petits intérêts de ma sécurité personnelle, non pas même l'honneur. Mon honneur n'est pas dans la main d'un correspondant de journal; ce n'est pas la première gazette venue qui est son tribunal; je ne puis être jugé que devant les assises de l'histoire de la littérature. Je ne permettrai pas non plus que la générosité soit interprétée comme de la couardise, et couverte d'injures. Non, les subsides que j'ai reçus du ministère Guizot n'étaient pas un tribut; c'était seulement un secours, c'était — je nomme la chose par son nom — la grande aumône que le peuple français accordait à tant de milliers d'étrangers que leur zèle pour la cause de la Révolution avait plus ou moins glorieusement compromis dans leur patrie, et qui étaient venus chercher un asile au foyer hospitalier de la France. Je réclamai ces secours d'argent peu après qu'eurent paru les regrettables décrets de la Confédération, par lesquels on voulut me ruiner financièrement, comme le coryphée d'une « soi-disant jeune-Allemagne », mettant d'avance l'interdit non pas seulement sur mes écrits existants, mais encore sur tout ce qui pourrait sortir plus tard de ma plume, et en me dépouillant ainsi, sans droit et sans jugement, de ma fortune et de mes ressources. Si le payement des secours réclamés fut

attribué à la caisse du ministère des Affaires étrangères, et particulièrement au fonds des pensions, c'est d'abord que les autres caisses, dans ce moment, avaient de trop fortes charges. Peut-être aussi le gouvernement français ne voulut-il pas soutenir ostensiblement un homme qui avait toujours été une épine dans l'œil des ambassades allemandes, et dont l'éloignement avait été réclamé dans mainte occasion. Beaucoup de gens savent combien mes amis du royaume de Prusse ont importuné de réclamations semblables le gouvernement français. Mais M. Guizot refusa obstinément de m'éloigner, et me paya ma pension chaque mois, régulièrement, sans interruption. Jamais il ne réclama de moi pour cela le plus petit service. Lorsque, peu après qu'il eût pris le portefeuille des Affaires étrangères, j'allai lui présenter mes devoirs et le remercier de ce que, malgré ma couleur radicale, il m'avait fait savoir que ma pension me serait continuée, il répondit avec une bonté mélancolique : « Je ne suis pas homme à refuser un morceau de pain à un poète allemand qui vit dans l'exil. » M. Guizot me dit ces paroles en novembre 1840, et ce fut la première et dernière fois de ma vie que j'eus l'honneur de lui parler. J'ai fourni à la rédaction de la *Revue Rétrospective* les preuves qui établissent la vérité de ces éclaircissements et, au moyen des sources authentiques qui lui sont ouvertes, elle pourra, come cela sied à la loyauté française, se prononcer sur la nature et l'origine de la pension en question.

Paris, le 15 mai 1848. HENRI HEINE.

De l'*Explication rétrospective,* citons quelques passages :

...Bien qu'il m'eût été facile de dire que les ressources d'argent qui m'avaient été assurées comme une « pension annuelle de secours » pouvaient être envisagées comme une sorte d'hommage à ma réputation littéraire, ainsi qu'on me le notifia avec la plus délicate courtoisie, je n'en mis pas moins cette pension purement et simplement au compte de la générosité nationale, de la fraternité politique qui se montra ici aussi belle qu'a pu le faire jamais la charité évangélique.

...Il arriva donc que la calomnie eut beau jeu quand elle ne voulut pas attribuer aux nécessités les plus naturelles les motifs qui m'engageaient à accepter la pension dont il s'agit. Je me rappelle qu'alors plusieurs de mes compatriotes — et, parmi eux, le plus décidé et le plus spirituel, le docteur Marx (Karl Marx) — vinrent auprès de moi pour m'exprimer leur indignation au sujet de l'article calomnieux de la « Gazette d'Augsbourg », me conseillant de n'y pas répondre un mot, puisque d'eux-mêmes ils

avaient déjà écrit dans les journaux allemands que je n'avais certainement accepté cette pension qu'afin de pouvoir soutenir plus activement des coreligionnaires politiques plus pauvres que moi.

...Pour montrer comment le ministère Guizot pratiquait son système de corruption, en distribuant non pas seulement des emplois, mais aussi des sommes d'argent, la revue française avait reproduit, par recettes et dépenses, le budget à la tête duquel était M. Guizot. On trouvait là, en effet, des sommes énormes portées chaque année pour des dépenses inconnues, et la revue accusatrice avait menacé de publier, dans les numéros suivants, les noms des personnes dans les poches desquelles avaient coulé ces trésors.

La mort subite du recueil ne permit pas d'exécuter cette menace, ce qui nous fit beaucoup de peine, puisque chacun alors eût pu voir que nous n'avions jamais eu de part à ces munificences secrètes qui émanaient directement du ministre ou de son secrétaire, et constituaient des gratifications pour des services déterminés. Ces « bons du ministère », qui sont de véritables fonds secrets, doivent être parfaitement distingués des pensions dont le ministère trouve son budget déjà grevé au profit de certaines personnes auxquelles ont été accordées, comme secours, des sommes payées annuellement. Ce fut de la part de la *Revue Rétrospective* une action très peu généreuse, j'allais dire très peu française, après avoir indiqué en bloc les différents appointements et dépenses des ambassades, d'imprimer encore les noms des persones qui recevaient des pensions de secours, et ceci est d'autant plus à blâmer qu'il ne se rencontrait pas seulement parmi elles des hommes du plus haut rang tombés dans le besoin, mais encore de grandes dames qui cachaient volontiers leur grandeur déchue sous quelques oripeaux de toilette, et virent alors avec chagrin leur élégante misère dévoilée. Guidé par un tact plus délicat, un Allemand ne suivra pas cet exemple peu aimable des Français, et nous passons sous silence la nomenclature des illustres et nobles dames que nous avons trouvées inscrites sur la liste des pensions du département Guizot. Parmi les hommes portés sur la même liste, avec des allocations de secours annuels, nous avons vu des exilés de toutes les parties du monde, réfugiés de Grèce et de Saint-Domingue, d'Arménie et de Bulgarie, d'Espagne et de Pologne, des noms retentissants de barons, comtes, princes, généraux et ex-ministres, des prêtres même; bref, toute une aristocratie de la pauvreté, tandis que, sur les listes de la caisse des autres départements, paradaient de pauvres diables moins brillants. Un poète allemand n'avait vraiment pas à rougir

de son entourage et il se trouvait en compagnie de célébrités du talent et du malheur, dont le sort est émouvant.

...Le temps, le lieu et les circonstances ne me permettaient pas alors de plus amples détails; aujourd'hui que les ménagements sont superflus, on me permettra de démontrer, d'une manière plus explicite encore, que je n'ai été acheté par le ministère Guizot, ni pour ce que j'ai écrit, ni pour ce que je n'ai point écrit. Pour ceux qui en ont fini avec la vie, de semblables justifications rétrospectives ont un attrait singulier et douloureux, et je m'y abandonne avec une indolence rêveuse. Il me semble que je procure à une personne morte depuis longtemps une pieuse satisfaction; en tout cas, les éclaircissements qui vont suivre sur la situation au temps du ministère Guizot sont ici à leur véritable place.

Il y a encore un petit point dans la publication de M. Posener qui doit être rectifié. Il n'y a pas trois écrivains seulement cités dans la liste des allocations provenant des fonds secrets, mais cinq, d'abord Augustin Thierry, grand ami de la Princesse Belgiojoso, comme Heine, et surtout le docteur Eckstein (Erkstein doit être une faute d'impression dans la publication du *Mercure de France*), juif baptisé et devenu écrivain catholique fervent.

FRÉDÉRIC HIRTH.

LETTRES ITALIENNES

Grazia Deledda : *Il Paese del Vento*, Treves, Milan. — Bruno Cicognani : *Villa Beatrice*, Treves, Milan-Rome. — Bonaventure Tecchi : *Tre Storie d'Amore*, Treves, Milan-Rome. — Umberto Fracchia : *Gente e Scene di Campagna*, Mondadori, Milan. — Achille Campanile : *In Campagna è un'altra cosa*, Treves, Milan. — Ugo Ojetti : *Venti Lettere*, Treves, Milan. — Diego Angeli : *Storia Romana di Trent'anni 1770-1800*, Treves, Milan. — Carlo Bandini : *La Galanteria nel Gran Mondo di Roma nel Settecento*, Treves, Rome. — Mémento.

Le pittoresque régional est en baisse. La littérature de syndicat d'initiative lui a beaucoup nui, l'a même peut-être tué. En tout cas, des écrivains qui ne s'en tenaient pas à des détails de surface mais pénétraient fort avant dans la psychologie des provinces, s'en sont assez récemment écartés pour aller à des études plus générales. Ainsi, Grazia Deledda, dans ses dernières œuvres, a abandonné sa Sardaigne natale. L'action de son nouveau livre, **Il paese del Vento**, se passe au bord de la mer, en un pays peu défini, peut-être les Marches.

C'est une nouvelle plutôt qu'un roman, selon la structure de presque tous les récits de l'auteur, très simples de composition. Elle traite dans celui-ci un thème fort délicat : les premiers jours de la vie conjugale d'une jeune femme. Elle le fait avec le tact et l'art des nuances qui lui sont propres. Ne disons plus que ce sont essentiellement des qualités féminines. Sur un pareil thème, nous devinons ce que beaucoup de ses consœurs auraient osé, sans atteindre à la même vérité. Mais le talent de Grazia Deledda a toujours su allier la délicatesse de la touche à la vigueur du tableau.

Avec **Villa Beatrice,** de Bruno Cicognani, nous nous trouvons à une immense distance des *Sei Storielle di novo conio* et de *Gente di Conoscenza;* fort loin même de la *Velia,* cette Bovary florentine. Nous sommes toujours en Toscane, à Florence et dans ses environs; mais est-il facile de déterminer ce qu'a de spécifiquement florentin la psychologie de Béatrice, l'héroïne du roman? En général, Bruno Cicognani est pessimiste à l'égard des femmes. C'est plutôt à l'encontre de la tradition florentine. Plus qu'à une disposition d'esprit, peut-on attribuer cette vision à des raisons de composition, à une construction antithétique qui nous est un reste de romantisme? Cela expliquerait le pessimisme d'une grande partie de la littérature italienne, depuis une soixantaine d'années; mais il serait subtil d'en décider. Béatrice, plus encore que la Velia, est anormale. Sa physiologie même n'est pas saine. Toutefois, cette tare est bénigne et n'offre rien d'exceptionnel. L'héroïne va à une sorte de rédemption. Bruno Cicognani a donné un assez long développement à cette analyse psychologique dont la manière est cependant fort serrée. A côté de Béatrice, dont l'atonie congénitale décourage tous les efforts, il ne manque pas de types accusés; mais volontairement, l'auteur a évité de leur donner trop d'accent afin que les hors-d'œuvre ne vinssent pas distraire du sujet principal. Cette sombre histoire de famille, dont le récit procède avec rigueur, intéresse malgré tout, et prend le lecteur.

Bonaventura Tecchi non plus, dans ses **Tre Storie d'Amore,** *Trois histoires d'amour,* n'a pas chargé la couleur. C'est à peine si nous devinons que la principale de ces histoires, celle d'*Amalia,* se passe à Turin, ville accueillante et

gaie, et dont les femmes sont peut-être les plus charmantes de l'Italie, sans que je veuille ce disant diminuer en rien les grandes qualités des autres. Amalia est la sœur de toutes ces jeunes Turinoises, souriantes toujours, avec un fond de sérieux pourtant, et d'une sensibilité très franche. Depuis trois ans, Bonaventura Tecchi n'avait rien donné. Ses *Trois Histoires* semblent le fruit de longues réflexions. Car son art est pleinement conscient et calculé. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit compassé. Il y a de l'air dans ces récits, et une apparence de facilité. Ils marquent non une évolution, mais un progrès décisif sur les premiers livres de l'auteur. Il ne se contente plus de la notation fragmentaire, du beau morceau; maintenant, il construit. Et la solidité de ces histoires est d'autant plus remarquable qu'elles sont d'une extrême simplicité, sans intrigue, sans aucun apprêt, et dans une manière classique.

Le retour à la ligne classique est frappant chez les jeunes auteurs italiens. Le livre posthume d'Umberto Fracchia, **Gente e Scene di Campagna,** nous en est un bel exemple. Umberto Fracchia est mort au moment où son talent en pleine maturité nous promettait et déjà nous donnait beaucoup. Ce livre, *Gens et Scènes de la Campagne,* touche par son sujet et par son style à de redoutables problèmes : la littérature de la terre et l'esthétique du paysage. Il vaut davantage par sa mesure que par son audace; ce qui montre qu'Umberto Fracchia avait bien compris dans quel sens le genre devait être renouvelé. A l'égard de la nature, nous vivions encore du panthéisme de Gœthe et de l'orchestration de Chateaubriand; les tentatives de libération n'avaient été jusqu'ici que partielles ou isolées. Tout dernièrement encore, Jean Giono, dans *Un de Baumugnes,* avait tenté une interprétation idéaliste et humaine de la nature; mais l'incompréhension de la critique, qui s'obstina à le considérer comme un épigone de Ramuz avec lequel il n'a que faire, le fit retomber dans la commune ornière. Il y eut bien, dans le même temps, une littérature qui forcément considéra toujours la nature objectivement, c'est-à-dire comme un instrument de l'action de l'homme : ce fut la littérature proprement alpine.

Le novateur, au XVIIIe siècle, ne fut pas J.-J. Rousseau, mais

un autre citoyen de Genève, Marc-Théodore Bourrit. Cependant, malgré des œuvres de premier ordre, la littérature alpine n'entra jamais dans la littérature générale non pas à cause de sa technique, mais justement parce que son esprit s'opposait entièrement à la vision de la nature généralement admise. Après la guerre, cette position romantique était intenable. Aussi, la nature fut-elle à peu près abandonnée aux poncifs de publicité touristique. Cependant, l'an dernier, a paru un livre tout à fait classique et qui ramenait la nature à la grande interprétation spiritualiste qui fut celle de Dante, de Pétrarque, de Bossuet : c'est la *Forêt*, de Jacques Chevalier.

Umberto Fracchia, qui n'a pu le connaître, ne va pas aussi loin. Son livre est classique en ceci, qu'il cherche à l'homme un motif d'action dans la nature. Pour le reste, s'il abandonne le lyrisme et le vague à l'âme, il se contente de revenir, avec une écriture très simple, à la description directe et presque sans images. C'était évidemment une position d'attente. La disparition de cet écrivain ne nous en est que plus sensible.

Umberto Fracchia était allé jusqu'à s'interdire l'humour, même dans les morceaux qui l'y conduisaient naturellement. C'est d'autant plus frappant que l'Italie possède aujourd'hui une école d'humour fort originale. Si Achille Campanile n'en est pas le chef, il s'y place toutefois au premier rang. En France, les écrivains de même veine ont de l'esprit, ce qui ne peut s'accorder avec l'humour. Le seul Alphonse Allais, qui connaît actuellement un regain de succès en Italie, pourrait être rangé parmi les humoristes. Encore, ses procédés sont-ils rudimentaires et sa verve assez courte. Il est certain que, même chez les maîtres du genre, le procédé a une grande part. On s'en aperçoit dans le nouveau livre de Campanile : **In Campagna è un' altra cosa.** Quel est-il? L'humour associe deux ou plusieurs faits dissemblables qu'il considère chacun comme objectivement vrai. Il y faut beaucoup d'imagination pour ne pas tomber dans la platitude ou les redites. Achille Campanile en a à revendre; et de plus, de l'entrain, de la bonté, aucune espèce d'amertume. Lui aussi, par la précision du trait, est un classique. Et il ne se fâche de rien.

Convaincu, malgré la sagesse des nations, qu'il n'y a que les riches qui prêtent, il énumère en souriant tout ce qu'on lui a pris. C'est une longue liste. On y trouve une anecdote qui a fait fortune en France et selon laquelle les amoureux, en Italie, seraient obligés, pour s'embrasser sans risques, d'aller dans une gare faire semblant de prendre un train. Elle est dans *Ma che cosa è quest' amore,* paru en 1924. Six ans d'avance, par conséquent.

Ce trait eût pu fournir un développement à Ugo Ojetti dans une de ses **Venti Lettere,** vingt lettres ouvertes adressées à des hommes en vue sur des sujets de la plus grande variété. C'est un piquant renouvellement du genre épistolaire. Mais Ugo Ojetti y remue tellement d'idées qu'un commentaire, même partiel, entraînerait fort loin. Il réfute les dires de Papini sur l'inaptitude des Italiens au roman et, dans les *Italiens à l'école des Français,* il entre en une vive polémique avec Lionello Venturi sur l'influence qu'ont eue au delà des Alpes Manet et Cézanne. Il me semble cependant qu'il s'engage là à trop grand train non sur une fausse piste, mais sur un chemin secondaire. On pourrait en discuter.

Diego Angeli dans **Storia Romana di Trent' anni** et Carlo Bandini dans **La Galanteria nel Gran Mondo di Roma nel Settecento** donnent, le premier avec beaucoup de fond et de sérieux, le second avec plus de brio, un tableau de la Rome de la fin du XVIII^e siècle. Tous les deux sont antilibéraux. L'histoire qu'on a écrite au cours du dernier siècle demande à être revisée, car l'écroulement des dogmes libéraux la rend fort discutable.

Diego Angeli et Carlo Bandini le font en partie pour une période courte, mais importante.

MÉMENTO. — La maison Mondadori entreprend la réimpression de toutes les œuvres d'Antonio Fogazzaro, sous la direction de Pietro Nardi. Fogazzaro corrigeait très mal ses épreuves. Aucun de ses livres, de ce fait, n'a encore été publié correctement. Cette édition, soigneusement colligée sur les manuscrits, nous donnera donc pour la première fois le véritable texte de l'auteur. En outre, tirée à 1.500 exemplaires seulement, elle sera, comme présentation, d'une rare valeur bibliographique. La plaquette qui en donne le programme est déjà une très belle chose. — Americo

Bertuccioli, professeur à l'Académie Navale de Livourne, le *Borda* italien, publie en français chez Belforte, à Livourne, *Les Origines du Roman Maritime Français*. Le livre fait montre à la fois de la conscience scientifique et de l'élégance de rendu propre à l'auteur qui est un spécialiste de la littérature coloniale, maritime et aérienne.

PAUL GUITON.

LETTRES BRÉSILIENNES

José Severiano de Rezende : *Mysterios*, Aillaud et Bertrand (Lisbonne). — Ronald de Carvalho : *Toda la America*, casa editorial Alejandro Puyeo (Madrid). — Les aspirations de la jeunesse. — Mémento.

J'avais connu José Severiano de Rezende, — dont on lisait précédemment ici les chroniques brésiliennes, — il y a une dizaine d'années, quand l'un de ses amis de Rio de Janeiro, Paulo Barreto, brillant écrivain et journaliste, *alias* Joâo de Rio, avait le désir de voir publier la traduction en français d'un recueil de ses contes intitulé : *La Femme et les Miroirs*. Nous avons alors passé quelques soirées à examiner ensemble ces histoires d'amour, de galanterie vénale, de passions troubles, de liaisons charmantes et fragiles dans lesquelles un auteur qui admirait Jean Lorrain et Oscar Wilde montrait que le visage de la femme se reflète dans le caractère de l'homme dont elle devient la maîtresse, et qu'une aventure d'amour se déroule comme une suite de jeux d'optique. Esthète et raffiné, sentimental au fond et moins sceptique qu'il ne le voulait paraître, Joâo de Rio avait su parer de grâces équivoques, de compassion complice, le développement de ces nouvelles dont le thème n'était pas toujours absolument imprévu, mais restait toujours ingénieux. Les termes d'une traduction correcte n'arrivaient pas facilement à rendre la nuance de morbidesse ou de satiété, le goût d'élégante perversité savamment insinués par son talent. Emporté peu après en pleine maturité par les conséquences d'un surmenage ininterrompu, Joâo de Rio ne put mener son projet à bonne fin, bien qu'il ait eu dès le début en Severiano de Rezende, qui vient à son tour d'être brusquement enlevé aux Lettres, un ami dévoué et un commentateur perspicace et sûr, disposant d'un vocabulaire d'une rare étendue chez les étrangers et connaissant avec finesse la valeur d'un mot mis èn sa

place. José Severiano de Rezende avait publié en 1920 un recueil de vers, **Mysterios,** où se reflètent la diversité de ses lectures et l'intensité de sa vie intérieure. Le conflit du Mal et du Bien le préoccupait; on le voit analyser en traits sobres « la tentation » et dépeindre un oiseau fantastique et terrifiant qui le poursuivait dans un cauchemar familier. Ailleurs, au fond de lui-même, il entendait gémir et sangloter « le docteur Faust ». Mais nous ne saurions être outre mesure influencés par cette image parce que la page tournée nous offre un sonnet parnassien finement ciselé, un cantique exubérant à la vie, ou bien un « thrène » mi-narquois, mi-tendre, modulé sur ce thème dont les deux derniers vers deviennent les refrains alternés :

Ah! Seigneur, la femme, pourquoi l'avez-vous faite si changeante — Et avez-vous concentré en elle le flux mouvant de l'Instinct? — Cela me fait pour elle une peine extraordinaire, — Je ressens pour elle une immense compassion.

Poète très personnel, bénédictin des Lettres et journaliste par surcroît, Severiano de Rezende, qui s'était fait de nombreuses relations dans les milieux littéraires parisiens, n'était probablement pas connu sous son vrai jour des écrivains de la nouvelle génération brésilienne. C'est lui, un soir, qui m'avait fait rencontrer son compatriote Graça Aranha, qui depuis lors prit un part active au mouvement novateur de la jeune poésie, après la publication de son *Esthetica da Vida,* montrant qu'il n'existait pas un abîme sans fond entre la cohésion des belles pages de prose de son roman *Chanaan* et les hardiesses syncopées groupées dans les pages de la revue d'avant-garde *Klaxon.* Mais Graça Aranha était rentré à Rio, et de Rezende ne quittait ni Paris, ni ses livres, éloigné de son pays depuis longtemps.

La jeune génération littéraire du Brésil s'est engagée désormais dans d'autres voies, et si elle lit encore Baudelaire, elle ne puise plus d'épigraphes dans les Psaumes ni dans les Prophètes. M. Ronald de Carvalho nous en a envoyé le témoignage par son dernier recueil, ou plutôt par la récente traduction en espagnol de cet ouvrage : **Toda la America,** car ce poète, considéré à juste raison comme l'un des meilleurs

de la génération montante n'est pas seulement imprimé et lu au Brésil. Puisqu'on a tendance à se représenter couramment l'espagnol et le portugais comme deux langues à peine distinctes, soulignons en passant l'indication contraire que nous apporte ce volume. Non seulement il existe à Madrid une « bibliothèque brésilienne » formée de traductions en espagnol de poèmes luso-brésiliens, mais il a paru nécessaire, il y a quelques années, à un écrivain argentin, Francisco Soto y Calvo, de publier en espagnol, à Buenos-Ayres, toute une *Antologia de Poetas Liricos Brasileños,* qui comprend près de cent quarante noms, depuis ceux du père Anchieta et de Gregorio de Mattos (1623-1696), jusqu'à Mario de Alencar et Felix Pacheco. Réciproquement, on trouverait à Rio ou à Lisbonne la version portugaise de romans de Manuel Galvez, écrivain argentin, par exemple. Toutefois, le recueil de Ronald de Carvalho avait des titres spéciaux à être publié dans les deux langues qui se partagent l'Amérique du Centre et du Sud, parce qu'il intéresse, ainsi qu'on va le voir, les lecteurs de « toute l'Amérique ».

Auteur d'une *Historia da Literatura brasileira* remarquable par sa clarté et par l'équité de ses commentaires, M. Ronald de Carvalho avait laissé passer plus de cinq ans depuis la publication de ses *Epigrammas ironicas e sentimentaes,* mais il ne renonçait pas à la poésie pour cela. Enlaçant jadis avec quelque désinvolture la grâce à la fantaisie, il poursuit désormais un dessein plus profond. Dans son prélude, l'Amérique s'oppose catégoriquement à l'Europe, dont les paysages sont trop réguliers, avec des arbres que l'on connaît chacun par son nom. « Européen, s'écrie-t-il, fils de l'obéissance, de l'économie et du bon sens, tu ne sais pas ce que c'est qu'être Américain! » L'Amérique suggère la vie tumultueuse des sens et de la pensée par l'étendue des espaces qu'elle ouvre devant les pas de l'homme, elle est toute « joie d'inventer, de découvrir, de courir ». Elle présente des splendeurs naturelles sans rivales. De même que les Etats-Unis possèdent le Niagara, le Brésil offre au voyageur le spectacle de cataractes majestueuses : « J'entends le galop des chevaux de l'Iguassù — courant sur la pointe des rochers nus », chante-t-il. Tant que nous n'aurons pas banni de nos bibliothèques les pages en-

thousiastes de Chateaubriand sur « le Nouveau Monde », nous resterons sensibles à de tels accents, et M. Abel Bonnard nous a rapporté précisément de l'Iguassu, dans son *Océan et Brésil*, une estimation à retenir. Après lui avoir consacré de belles pages que l'on ne peut couper, considérant le fleuve avec un peu de recul, il note :

Il y a jusque dans les moindres anfractuosités du rivage des cascades perdues et gaspillées dont une seule suffirait à faire la fortune d'un paysage d'Europe...

Peu d'Européens cultivés ont, comme Ronald de Carvalho, parcouru le vaste continent depuis la Pampa et les Andes jusqu'aux Antilles et au cœur du Mexique, englobant vraiment l'Amérique espagnole dans l'emprise de sa vision inspirée. Et même, quand il nous conduit vers l'un des sanctuaires de la civilisation précolombienne, Cholula, nous ne le suivons pas en toute lucidité :

Hauteur qui s'érige vers le ciel!... Cholula! — Pyramide verte — sous la sphère de l'azur! — Dans cette aire géométrique, — exacte, abstraite, — ton sourire, indienne mexicaine, — a la saveur des herbes libres du haut plateau!

Il s'agit d'une ville de l'intérieur du Mexique, voisine de Puebla, pas très distante du Popocatepelt, dans l'enceinte de laquelle subsiste une pyramide colossale, tronquée à la façon toltèque, plus haute que Mykérinos, et qui supportait autrefois un sanctuaire au dieu de l'air, Quetzalcoatl. Pour goûter vraiment les deux quatrains impressionnistes du voyageur, il faut des notions sur l'antiquité américaine. Si j'en crois un autre poète, Humberto Tejera, dont les curieux poèmes *Grecas Mexicanas* sont consacrés à tout ce merveilleux et bizarre passé peu connu, on atteint aisément Cholula en automobile. Du train dont marchent les choses, je crois que les touristes européens n'y seront pas les moins nombreux avant qu'il soit longtemps, et c'est nous qui dirons là-bas à l'Américain, en réponse à sa déclaration d'autonomie intellectuelle : « Défiez-vous, vous aussi, du sommeil des musées et de la superstition de l'antique! » Mais le poète ne se soucie pas d'établir une impossible liaison entre ce passé du Nouveau Monde et ses destinées futures. Il sait la part de l'aléa dans les meilleures

entreprises des hommes et conclut seulement avec une foi idéale : « Oh! Amérique, ton poète sera un constructeur. » C'est là le sens d'ensemble de ses poèmes, où figurent également les vastes plaines à blé, les usines, les grands ports et c'est par là que son recueil et son attitude se séparent des productions récentes d'autres poètes avancés, tels que Mario de Andrade ou Carlos Drummond de Andrade. Il se sent le porte-parole d'une jeunesse attachée à sa terre et soucieuse de la mettre en valeur parce qu'elle en vaut la peine. Vers le même temps, un autre écrivain brésilien, Enéas Ferraz, exprimait en prose un aspect des mêmes préoccupations dans un roman sur lequel je ne m'arrêterai pas, parce qu'il a été publié d'abord en français : *Adolescence tropicale* (Albin Michel, éditeur). Le principal personnage du récit, devenu journaliste et installé devant un bock au « Café Jérémias », médite sur l'urgence des grands travaux d'intérêt général et sur la facilité des discours qui les prônent. Tout le monde est d'accord sur les gestes nécessaires à l'accroissement de la prospérité nationale, et chacun se dit à part soi : « La forêt vierge, les fleuves puissants, les plateaux sans fin, oh! non, monsieur! Merci bien! Rien que d'y songer, je tremble!... Qu'on ne m'éloigne pas du café Jérémias! » La génération qui s'exprimait ainsi s'est manifestée l'an dernier en politique par un coup d'Etat inattendu, et elle vise sans doute d'autres réalisations, répliquant à la fois à la verve de la satire et au chant d'aurore du poète.

Mémento. — *Le Diamant au Brésil* est un ouvrage destiné à contribuer à la divulgation des faits de l'histoire du Brésil en s'appuyant sur la curiosité d'ordre général qui s'attache à l'origine des pierres précieuses. Extrait des *Mémoires du District des Diamants*, de Joaquim Felicio dos Santos, il fait partie d'une collection ibéro-américaine sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir (Les Belles-Lettres). — Dans le *Boletim de Ariel* dirigé par Gastao Cruls, une revue bibliographique très complète dresse l'inventaire des livres dont on parle entre lettrés, à Rio, de quelque pays qu'ils proviennent. Dans la *Revue de l'Amérique Latine* (décembre), lire une étude complète et fouillée d'Afranio Peixoto, traduite par G. Le Gentil, sur la « Littérature émancipée ou indépendante » au Brésil.

MANOEL GAHISTO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Bernard Lavergne : *Esquisse des problèmes franco-allemands*, J. Gamber.

M. B. Lavergne, professeur à la Faculté de droit de Lille, est allé en Allemagne pour y étudier la question des rapports de ce pays avec la France. Il a consigné le résultat de son enquête dans une **Esquisse des problèmes franco-allemands.** M. Lavergne, comme beaucoup de Français, est persuadé qu'il faut donner satisfaction aux revendications des Allemands à l'égard de la Pologne, parce que « l'opinion unanime du peuple allemand s'insurge » contre le maintien du Corridor. Il concéderait à la Pologne de conserver deux ou trois bandes de 300 mètres de largeur autour des voies ferrées et des routes qui font communiquer la Pologne avec la mer. Il ne se rend pas compte que si les Allemands ne veulent plus du Corridor, c'est *uniquement* parce que sa suppression est un moyen facile et sûr pour faire périr par asphyxie l'industrie de la Pologne et convertir ce pays en dépendance économique de l'Allemagne : ayant obtenu un premier avantage au sujet du Corridor, cette dernière en demanderait d'autres, tant au sujet du Corridor que de la Haute-Silésie polonaise. M. Lavergne constate d'ailleurs qu'en Haute-Silésie, « les accords garantissant leur ravitaillement en matières premières aux usines allemandes situées tant en territoire polonais qu'allemand ont beaucoup diminué les rigueurs de la frontière nouvelle ». Au sujet de l'Anschluss, M. Lavergne est moins progermain; il croit que « la France et les Etats de la Petite Alliance ont agi sagement en demandant à tout le moins l'ajournement à plus tard du Zollverein, l'Anschluss politique n'étant d'ailleurs pas envisagé pour le moment ». Mais c'est surtout au sujet des colonies qu'il incline aux sacrifices : « La France ne manquant pas de colonies, écrit-il, nous serions surpris que l'opinion française s'opposât à la rétrocession du Togo et du Cameroun à l'Allemagne si celle-ci nous offrait une indemnité compensatrice de tous les frais et améliorations que nous avons supportés ou réalisés en ces deux pays. » La façon dont l'Allemagne paye les réparations montre cependant bien

clairement quel genre de débiteur elle est; d'ailleurs, le Togo et le Cameroun ne sont point des colonies françaises, mais des mandats renouvelables confiés pour de courtes périodes à la France. M. Lavergne, tout en reconnaissant que l'Allemagne arme clandestinement au delà de ce à quoi l'autorisent les traités, voudrait bien cependant lui donner satisfaction au sujet des armements français ; il espère « qu'à la Conférence du désarmement de 1932 (si elle réussit) et ultérieurement au fur et à mesure des engagements qui seront pris par les grandes puissances concernant l'entr'aide aux nations victimes d'agression, au fur et à mesure aussi du désarmement général des peuples autres que le Reich, la France réduira ses forces militaires ». C'est le vœu de presque tous les Français, mais des *engagements sur l'entr'aide* sont invraisemblables, étant donné l'état d'esprit actuel des Anglais et des Américains. M. Lavergne n'est pas découragé pour si peu; il tient pour « une action commune » avec le Reich, à condition « qu'il renonce à toute démarche ou manifestations intempestives ». « Trois voies essentielles pourraient concurremment être empruntées : collaboration financière, collaboration industrielle, entente douanière en dernier lieu ». Elles sont évidemment impraticales, car elles représenteraient de nouveaux sacrifices pour la France, et la troisième est, de plus, notoirement chimérique.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Albert Jamet : *La Guerre vue par un paysan*, Albin Michel. — René Clozier : *Zouaves*, A. Redier. — H. de C. : *Sous le canon des barbares*, Argo. — P. Lœvenbruck : *Bouches inutiles*, Tallandier. — Roger Labric : *Classe 14*, Société du Chevaleret. — Albert Pillard : *Classe 15*, J. Tallandier. — Pierre Clair : *Secteurs d'enfer*, J. Tallandier. — Michel T. : *La Surprise*, J. Tallandier. — *Chansons anglaises de la Grande Guerre*.

Dans sa préface au livre du caporal Jamet sur **La Guerre vue par un paysan,** M. Jean Martet a exprimé exactement les sentiments que l'on éprouve en le lisant : « Au bout de dix pages du manuscrit, je pensais : « Il n'y a rien à faire avec ça. » Au bout de trente pages : « Tiens! Tiens! » Continuant, je trouvai le récit très intéressant. » Jamet a vu

énormément de choses et couru d'innombrables dangers; il a su décrire le tout sobrement. Son récit est long, mais jamais prolixe. C'est la déposition du combattant à qui la chance a permis d'échapper à des dangers où presque tous les autres ont succombé et qui les raconte clairement et sans forfanterie. Mobilisé en 1914, il fut nommé caporal en 1916 et compris dans un détachement incorporé au 29e régiment d'infanterie. En avril 1916, il reçut le baptême du feu près de Lérouville. Il alla ensuite aux Eparges et y fit connaissance avec la guerre de mines. En décembre 1916, il fut transféré à Estrées (dans la Somme), en janvier 1917 à Ville-sur-Tourbe (près de Sainte-Menehould), puis en avril prit part à l'attaque du mont Cornillet. Il partit alors en permission et quand il revint vit la fin des mutineries. En mars 1918, il passa dans la Somme où il fallait arrêter l'avance des Allemands vers Montdidier. Ses chefs, ayant reconnu sa valeur, l'employaient alors à l'attaque des petits postes et aux reconnaissances. En juin, il fit partie des troupes qui, près de Royancourt, arrêtèrent l'offensive allemande, en août 1918 de celles qui y enfoncèrent le front ennemi. Finalement, le 29 septembre, lors de l'attaque de la ligne Hindenburg, il fut fait prisonnier près d'Urvilliers. Une dure captivité, d'abord près des lignes, puis à Giessen, suivit : il vit proclamer la république allemande dans cette dernière ville. Dans tous ces grands événements, il n'avait vu que des épisodes, mais combien dramatiques : il a eu le mérite de savoir les faire revivre.

Le livre de Jamet, œuvre d'un paysan devenu conducteur d'auto, est non seulement un livre d'histoire, c'est aussi un livre *artistiquement* proportionné. Le livre de René Clozier, **Zouaves,** œuvre d'un architecte et artiste peintre, est un livre disproportionné. L'auteur, qui a incontestablement beaucoup de talent et d'esprit, a trop allongé nombre de ses conversations et récits; de plus, on ne sait pas s'il a voulu composer un livre d'histoire ou un roman; souvent, on croit que c'est le second, parfois le premier. Pourtant, l'auteur « ayant fait la guerre quatre ans en première ligne comme sergent au 1er zouaves, écrivant et jouant pour distraire ses camarades, de la mer du Nord aux Vosges, ne quittant le feu de la

rampe [de son théâtre de camp] que pour celui des tranchées », avait suffisamment de choses vues à raconter pour ne pas être obligé de tirer de sa riche imagination des scènes imaginaires.

Sous le canon des barbares est le journal d'un Rémois, H. de C. Le manuscrit en était terminé en décembre 1918. On ne s'explique pas que l'auteur n'ait pas depuis remplacé par les noms entiers les initiales par lesquelles il désigne la plupart des lieux ou des personnages dont il parle; pour certains, le lecteur n'a pas de peine à deviner; pour la plupart, c'est difficile ou impossible. Le livre est d'ailleurs un document intéressant, quoique d'intérêt presque purement local.

Bouches inutiles de Pierre Lœvenbruck est le récit de quarante mois de captivité en Allemagne. L'auteur avait déjà raconté dans *Ceux de la Réserve* comment il fut fait prisonnier près de Billy-Montigny le 3 octobre. Il fut alors envoyé au camp de Parchim. La nourriture y était insuffisante, mais l'autorité allemande débonnaire. Mi-avril 1916, cinquante notables ou gradés du camp durent être envoyés dans des dépôts « de représailles ». L'auteur fut envoyé à celui de Bialowies (l'ancienne résidence de chasse des Tzars); il y connut la faim et les brimades inutiles jusqu'à ce que le meurtre d'un petit fantassin français par une sentinelle eût provoqué des ordres plus humains. En octobre 1916, l'auteur fut transféré à Schneidemühl (Prusse orientale), le camp de la faim et des puces; on y avait rassemblé 500 sous-officiers français refusant de travailler. Là, avec quelques camarades, il eut la chance d'être embauché comme ouvrier agricole dans une ferme posnanienne; il a gardé « un souvenir reconnaissant » des Polonais. Les Allemands s'aperçurent de la sympathie des Polonais pour les prisonniers français, et, fin décembre 1916, ceux-ci furent renvoyés au camp de Parchim. En février 1917, l'auteur fut envoyé chez de « braves paysans » de Crivitz (Mecklembourg) où il resta quatorze mois. Il y vit faire déblayer la neige par de pauvres prisonniers français nu-pieds dans des sabots et qui, affamés, pouvaient à peine se tenir debout. Vers avril 1918, il fut ramené à Parchim et désigné pour l'internement en Suisse à cause de son entérite. Transféré alors au camp de

Mannheim, il y vit la grippe espagnole décimer les prisonniers. Enfin, le 26 juin 1918, « le plus beau jour de ma vie », écrit-il, il fut remis aux infirmiers suisses à Constance. « Les bonnes têtes ! Les braves garçons ! » A Schaffhouse, une musique militaire accueille les prisonniers aux accents de la Marseillaise. « Vive la Suisse! », hurlent-ils, débordants d'enthousiasme. A Zurich, des jeunes filles charmantes les embrassent. Dans ces jours où Hitler et Mussolini prêchent de recommencer la guerre européenne, il est bon d'opposer à leurs excitations le récit de ces explosions spontanées de sympathie internationale.

Classe 14, par Roger Labric, est le récit, un peu trop détaillé peut-être, de ce qu'a vu un jeune homme de 20 ans appelé sous les drapeaux en août 1914. Le départ à la gare de l'Est fut « presque gai »; la vie de caserne « abrutit » quelque peu « les mômes » ensuite. Vers décembre 1914, l'auteur fit partie d'un détachement envoyé près d'Ypres; il y reçut le baptême du feu et vit fusiller une vieille qui, de la chaumière où elle vivait avec une chèvre, « indiquait, par signaux convenus, les mouvements de nos troupes ». Vers le Mardi-Gras, les Allemands esquissèrent une attaque de nuit à laquelle on résistait vaillamment quend fut poussé le cri : Les gaz!

Ce mot effraie les plus vaillants : on n'a rien encore trouvé ici pour lutter contre... Le lieutenant fait passer un ordre, car il faut rester là coûte que coûte : « Si la nappe approche jusqu'à vous, pissez sur votre mouchoir et mettez-vous-le sous le nez. » La nappe, à qui le vent refuse sa complicité, reste stationnaire... Soudain une mitrailleuse aboie, puis une autre... L'attaque a raté et elle leur a coûté cher.

Au printemps 1915, l'auteur prit part à l'attaque de Carency (où les nôtres furent massacrés) et à la défense du cimetière. Il combattit ensuite à la Main-de-Massiges et à la Butte du Mesnil. Peu après, il fut blessé d'un éclat d'obus; avant qu'il eût quitté l'hôpital, le fourrier de sa compagnie vint le voir : Labric lui demanda des nouvelles des camarades; il n'en restait presque plus : ils avaient combattu à la Cote 304 et au Mort-Homme!

Classe 15, d'Albert Pillard, à la différence de *Classe 14*, est nettement un roman; l'auteur, qui a fait partie de la division des Loups du bois Le-Prêtre, a jugé commode, pour développer ses impressions, de raconter comment Maurice Desormes et six de ses amis, envoyés pour combler des vides dans cette troupe fameuse, périrent glorieusement pendant les 100 heures qui suivirent leur arrivée. En lisant ce livre, on éprouve l'impression que son auteur, d'ailleurs fort bien intentionné, a produit une œuvre un peu conventionnelle.

Secteurs d'enfer, de Pierre Clair, est un livre analogue. L'auteur, d'abord caporal, puis aspirant d'infanterie, a romancé fortement ses très intéressants souvenirs, d'ailleurs insituables. Plusieurs de ses récits de combat sont fort réussis, mais le livre eût gagné à être un peu plus court.

La Surprise, par le premier-lieutenant Michel T..., est la traduction par M. C. Bernart d'un manuscrit allemand. L'auteur, après avoir servi six ans dans la Reichswehr, s'est convaincu qu'elle prépare la revanche. Il a écrit son livre pour dévoiler ce qui arrivera si on laisse les choses aller. Ayant envoyé son manuscrit à M. Bernart qui l'avait soigné pendant la guerre, celui-ci l'a traduit. Les prophéties de T... ne sont pas très vraisemblables : guerre commencée sans déclaration, destruction des Français par des ballonnets dirigés de loin et dont les gaz toxiques se répandraient sur le sol quand on les embrase, neutralité de la Pologne, de la Serbie et de l'Italie, etc. Si c'est vraiment un officier de la Reichswehr qui a écrit ce livre, il aurait mieux fait de décrire ce qu'il y a réellement vu.

ÉMILE LALOY.

§

Chansons anglaises de la grande guerre. — Que chantions-nous pendant la Grande Guerre? Rien du tout, je crois. Et d'abord, quand aurions-nous chanté? Lorsque nous allions en ligne, la perspective de passer plusieurs semaines dans des tranchées boueuses et abondamment marmitées n'incitait pas à des chants collectifs; et, au moment de la relève, on était bien trop épuisé pour songer à des chants. Peut-être sied-il de regretter que les soldats de la Première République et de

l'Empire ne nous aient pas transmis leurs chansons habituelles qui devaient être surtout des chansons de route; en ces temps où la guerre était exclusivement une guerre de mouvement, il existait peut-être des chants collectifs exprimant l'âme de l'armée. En ce qui nous concerne, les folkloristes de l'avenir n'auront pas le droit de nous reprocher d'avoir gardé par devers nous les chants des armées de Verdun; les armées de Verdun ne se sont pas exprimées dans la langue des dieux. Dans les cantonnements de repos, on chantait pourtant, et surtout dans les cabarets à la veille des départs en ligne, mais ces chants-là ne se rapportaient en aucune façon à la guerre et ils n'avaient pas été composés par des soldats; c'étaient des chants civils nostalgiques. Dans mon régiment brestois, à la veille des attaques de Champagne, le camp du Veau-crevé retentit de vieilles chansons bretonnes; mais, le plus souvent, ce qu'on entendait sortir des bistros, c'étaient toutes les scies de cafés-concerts, toutes les goualantes sentimentales venues de l'arrière et qui permettaient aux soldats de croire pendant quelques instants qu'ils étaient redevenus civils.

C'est un fait bien remarquable que nos alliés britanniques semblent avoir possédé, tout au moins sous une forme embryonnaire, des chants militaires bien à eux et dont un certain nombre ont été réunis, sans aucun truquage, par deux Anglais qui ont pris part à la guerre : John Brophy et Eric Partridge (1).

C'est que les Anglais ont fait la guerre dans des conditions très différentes des nôtres. Il faut se dire que, pour eux, au front, tout était beaucoup plus nouveau que pour nous. Beaucoup d'entre eux n'avaient jamais fait de service militaire, tandis que tous les Français avaient servi et retrouvaient, sous une forme plus dangereuse et plus pénible, les manœuvres et les exercices du service en campagne. Le choc était, pour la plupart des Anglais, d'autant plus brusque qu'ils étaient soudainement transportés dans une armée de métier, très isolée jusqu'alors du reste de la nation et qui ne comportait pas seulement des officiers et sous-officiers de carrière, mais un grand nombre aussi de simples soldats et caporaux profession-

(1) *Songs and Slang of the British Soldier* (1914-18). Ed. Eric Partridge at the Scholartis Press. 30 Museum Street, London.

nels; une armée, par conséquent, extrêmement traditionnelle dans ses habitudes et qui se trouvait avoir l'occasion d'imposer sa discipline à des hommes qui jusque-là n'avaient jamais subi la moindre contrainte.

Aussi est-il frappant que la littérature de guerre anglaise soit beaucoup plus pessimiste et révoltée que la nôtre. A mesure que les souvenirs de guerre s'estompent chez nous, ce qui demeure surtout, se sont les souvenirs de bons moments passés avec des camarades autour d'une bouteille dans un bois qui n'était pas bombardé. En dépit de nous-mêmes, ces souvenirs prennent souvent le pas sur les visions sanglantes et les ennuis causés par la discipline. Dans les livres anglais (ceux qui ne sont pas écrits par des militaires de carrière), on pourrait dire au contraire que ce qui tient la plus grande place, ce sont des protestations contre une discipline tracassière, puis les souvenirs sanglants et, enfin seulement, ce sentiment de fraternité sociale dans la misère qui reste une note dominante de la guerre pour beaucoup d'entre nous (1). Ce qui ajoute encore à la tristesse des livres britanniques, c'est que, ne combattant pas sur leur propre sol, les Anglais ne pouvaient éprouver comme nous la sensation physique que c'était leur terre qu'ils défendaient; beaucoup d'entre eux, même au début, avaient cette impression qu'ils étaient venus chez nous pour nous secourir contre un ennemi trop puissant. Signalons en passant que les livres anglais qui paraissent maintenant sur la guerre deviennent de plus en plus amers puisqu'aux motifs anciens de tristesse s'ajoute le sentiment des difficultés économiques enfantées par la guerre et au milieu desquelles se débat la Grande-Bretagne, la crainte que tous les sacrifices accomplis aient été accomplis en vain.

Amertume et aussi exotisme (je veux dire sentiment que la guerre s'est déroulée sur une terre à la fois étrange et étrangère), voilà ce que nous trouvons dans les bribes des chœurs du front qui ont été recueillis par les deux auteurs. Ou bien, sur l'air populaire de *Auld lang Syne*, cette mélopée :

(2) Le pessimisme systématique de beaucoup de ces livres de guerre anglais a été blâmé par Cyril Falls, dans le catalogue si précieux qu'il nous a donné des livres parus sur la guerre : *War books. A critical guide to the literature of the Great War*, Peter Davies, éd., Londres.

We're here because... we're here! Nous sommes ici... parce que nous sommes ici!

Texte qui ne comporte pas d'autres mots, mais peut se chanter ou plutôt se gémir pendant très longtemps. Ou bien encore, sur un air d'hymne, une autre mélopée de protestations monosyllabiques :

We've had no beer, we've had no beer to-day! Nous n'avons pas eu de bière aujourd'hui!

Ou bien encore, sur un air de music-hall :

What did you join the army for? Pourquoi vous êtes-vous enrôlé dans l'armée? Il a fallu que vous soyez bougrement maboul!

Parfois, c'était un rappel rythmé des joies qu'on rencontrerait plus tard, bien plus tard, en rentrant au pays.

Quand cette sacrée guerre sera finie, ah! je ne jouerai plus au soldat; quand je mettrai mes vêtements civils, oh! comme je serai heureux! Je me sonnerai moi-même mon réveil et je me ferai aussi l'appel. Plus de sous-officier pour me maudire; plus de leur ignoble rata; quand la guerre sera finie et que nous ne ferons plus de N. de D. de marches!

Quelquefois, pour se venger d'un sergent qui n'est pas souvent sorti de son gourbi pendant la période de tranchées, on lui chante un refrain sur « un sergent qu'on n'a pas vu depuis longtemps et que peut-être une mine a fait sauter »; ou encore, ce sont des railleries à l'adresse du sergent-major qui reste « embrasser les filles derrière les lignes ». Dans une chanson intitulée *Ce vieux fil barbelé,* l'aède demande successivement où sont les officiers et les sous-officiers du bataillon et enfin où sont les soldats eux-mêmes.

Les soldats? Il est facile de les trouver, car leurs corps « sont accrochés à ce vieux fil de fer barbelé ». Pour les autres,

Le sergent est couché sur le plancher de la Copé! L'officier de détails est à des milles et des milles derrière les lignes; le sergent-major boit le rhum des soldats; le commandant de compagnie est tout au fond d'une sape profonde.

Pour nous, Français, ce qui est curieux, aussi, ce sont les chansons écrites en partie en français comme : *Mademoiselle from Armenteers* (Mademoiselle d'Armentières) :

Mademoiselle from Armenteers,
Parley-vous?
Mademoiselle from Armenteers,
Parley-vous?
Après la guerre finie,
Soldat anglais parti,
Mamselle Fransay boko pleuray
Après la guerre finie.

Ou encore, celle qui commence ainsi et qui se chantait sur l'air de *Sous les ponts de Paris :*

Madame, have you any good wine,
Parley-vous?

Il va sans dire que ces chansons sont très osées, certaines même si riches en mots grossiers qu'il a été indispensable de les exclure du livre. Mais c'est ce qui leur donne leur marque d'authenticité car si tous les guerriers ont à un moment ou à un autre connu la peur devant l'adversaire, leur intrépidité devant le mot cru ne s'est jamais démentie au travers des âges. Peut-être, en parcourant ces notations de grognements anonymes et collectifs, comprendra-t-on mieux comment, tout en ayant versé moins de sang, l'Angleterre est sortie de la guerre beaucoup plus lasse, beaucoup plus désabusée que nous-mêmes.

CHARLES CHASSÉ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Gabriel Faure : *Sur les routes de Bohême. (Bohême. Moravie. Slovaquie)*, Fasquelle. 12 »

Education

Marceau Pivert : *L'Eglise et l'Ecole.* Perspectives prolétariennes. Préface de Léon Blum; Figuière. 15 »

Ethnographie, Folklore

V. Labrock : *Essai sur la valeur sacrée et la valeur sociale des noms de personnes dans les sociétés inférieures;* Leroux. » »

Raoul Montandon : *Bibliographie générale des travaux paléthnologiques et archéologiques.* (Epoques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine). France. IV : *Angoumois, Aunis et Saintonge, Auvergne, Bourbonnais, Limousin, Lyonnais, Marche.* Avec 2 cartes; Leroux. » »

Histoire

Arthur-Lévy : *Napoléon intime d'après des documents nouveaux. Les dissentiments de la famille impériale.* Avec des portraits; Calmann-Lévy. 15 »

Augustin Fliche : *Histoire du Moyen-Age.* Tome II : *L'Europe occidentale de 888 à 1125.* (*Histoire générale* sous la direction de Gustave Glotz); Presses universitaires. 60 »

Littérature

Ferdinand Bac : *Intimités du Second Empire. Poètes et Artistes.* D'après des documents contemporains. Avec 31 pl. h.-t.; Hachette. 30 »

Fernand Cauët et M. N. Secret : « *Le Beffroi* » *1900,* revues et régionalisme; Messein. 10 »

Léon Deffoux : *Pipe-en-Bois, témoin de la Commune.* Illust. de Pedro; Edit de France. 15 »

Léon Edel : *Henry James. Les années dramatiques.* Avec un portrait d'Henry James et des illust.; Jouve. 40 »

Léon Edel : *The Prefaces of Henry James.* Avec un portrait de Henry James; Jouve. 18 »

Raymond Escholier : *Victor Hugo raconté par ceux qui l'ont vu,* souvenirs, lettres, documents réunis, annotés et accompagnés de résumés biographiques. (Coll. *Les grands hommes racontés par ceux qui les ont vus*); Stock. 15 »

Gaston-Gérard : *Voyages autour de la Chambre.* Préface d'André Tardieu; Hachette. » »

Cécile Gazier : *Ces messieurs de Port-Royal.* Avec 10 gravures; Perrin. 25 »

François Mauriac : *Pèlerins;* Edit. de France. 7 »

Eugenio d'Ors : *Au grand Saint-Christophe,* traduit de l'espagnol par M. et Mme Tissier de Mallerais, avec *Natures mortes,* traduites par Valery Larbaud; Edit. Corréa. 15 »

Jean-Paul Palewski : *Vies polonaises.* Préface de M. Henri Bremond. (Coll. *Occident*); Victor Attinger. 21 »

René-Louis Piachaud : *Les Psaumes de David,* paraphrasés et mis en chant à l'imitation de Clément Marot et de Théodore de Bèze; Edit. Fœtisch, Lausanne. » »

Marcel Proust : *Lettres à la N.R.F. Bibliographie proustienne,* par G. da Silva Ramos. *Proust à la Mazarine.* (*Cahiers Marcel Proust,* 6); Nouv. Revue franç. 15 »

Charles Quénet : *Tchaadev et les lettres philosophiques,* contribution à l'étude du mouvement des idées en Russie; Champion. » »

Stendhal : *Mélanges d'art* (Salon de 1824. Des beaux-arts et du caractère français. Les tombeaux de Corneto. Notes d'un dilettante). Etablissement du texte et préfaces par Henri Martineau; Le Divan. » »

Mœurs

Maurice Privat : *Bandits corses,* suivi de *Documents secrets;* Les Documents secrets. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Emile Zavie : *Aventures de cinquante Français d'Arkangel au Golfe Persique;* Nouv. Revue franç. 15 »

Philosophie

Gaston Bachelard : *L'intuition de l'instant;* Stock. 10 »
Camille Spiess : *Lettre ouverte à Romain Rolland;* Edit. Athanor; 23, rue de la Fraternité, Colombes (Seine). » »

Poésie

Edmond I Jabes : *Je t'attends;* Figuière. 12 »
Roland-Michel : *Les maudits, les truands;* Maison des écrivains. 4 »

Politique

Jean Autrand : *Actualités politiques.* Préface de André Tardieu; Imp. Nouvelle, Bourges. 10 »
Henry de Chambon : *La Lithuanie pendant la Conférence de la paix 1919;* Mercure universel, Lille. 20 »
Cours permanente de justice internationale : *Dix ans de juridiction internationale, 1922-1932;* A. W. Sijthoff, Leide, Hollande. 2 florins 90
Rudolf Olden : *Stresemann,* traduit de l'allemand par Jean Guignebert; Nouv. Revue franç. 15 »
Gaetano Salvemini : *Mussolini diplomate;* Grasset. 15 »

Questions coloniales

Divers : *Histoire et historiens de l'Algérie.* Introduction de Stéphane Gsell; Alcan. 60 »

Questions militaires et maritimes

F. Boillot : *Un officier d'infanterie à la guerre.* Lettres, Ordres, Notes de service d'un officier d'infanterie au cours de la campagne de 1914-1918, choisies et annotées; Presses universitaires. 15 »
Charles Daniélou : *L'armée navale;* Figuière. 15 »
Lucien Leroux : *La guerre chimique;* Edit. Spes. 5 »

Roman

Amédée Achard : *Envers et contre tous;* Nelson. 7 »
M. G. Anceaux : *Les démones blanches;* Figuière. 12 »
Pierre d'Anniel : *Le parc aux biches;* Cabinet du Livre. » »
Marcel Arland : *Antarès;* Nouv. Revue franç. 10,50
Josef Bard : *Un Américain cherche son âme.* traduit de l'anglais par Armand Dandieu et Robert Kiefe; Nouv. Revue franç. 15 »
Pierre Bastien : *Eau chaude, eau froide, douche écossaise ;* Figuière. 15 »
Walter C. Brown : *La seconde hypothèse.* (Coll *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*). Traduit de l'anglais par P. J. Herr; Nouv. Revue franç. 12 »
Josette Clotis : *Le temps vert.* Préface de Henri Pourrat; Nouv. Revue franç. 15 »
Alfred Doblin : *Wang-Loun,* traduit de l'allemand par P. E. Isler. Préface de Félix Bertaux. (Coll. *Les prosateurs étrangers modernes*); Rieder. 28 »
Jean Dorsenne : *La nuit perverse de Steglitz;* Lemerre. 12 »
Radclyffe Hall : *Le puits de soli-*

tude (*The Well of Loneliness*), traduction de l'anglais par Léo Lack, revue par Radclyffe Hall et Una Lady Troubridge; Nouv. Revue franç. 24 »

Abel Hermant : *Le Linceul de pourpre;* Flammarion. 12 »

Pierre Lély-Poujol : *L'homme de tous les jours;* Edit. Montaigne. 12 »

Ludwig Lewisohn : *Les derniers jours de Shylock*, traduit de l'anglais, avec une introduction par Maxime Piha. Illustr. de Arthur Szyk. (Coll. *Judaïsme*); Rieder. 15 »

Edgar Wallace : *La chambre n° 13*, traduit de l'anglais par France Desportes. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 12 »

Sciences

Albert Bayet : *La morale de la science;* Presses universitaires. 10 »

Gustave Bessière : *Calculs et artifices de Relativité;* Dunod. 12 »

Havelock Ellis : *Le Mariage*, édit. française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. van Gennep. (*Etudes de psychologie sexuelle*, tome XI); Mercure de France. 20 »

M. Hesse et C. Amédée-Mannheim : *La photographie.* Avec 80 figures; Colin. 10,50

Mme L. Randoin et H. Simonnet : *Les vitamines.* Avec 9 graphiques, 70 figures et 4 tableaux; Colin. 10,50

Sociologie

Emmanuel Berl : *La politique et les partis;* Rieder. 15 »

Georges Mauco : *Les étrangers en France, leur rôle dans l'activité économique.* Avec 100 cartes ou graphiques dans le texte et 16 pl. de photographies h. t.; Colin. 75 »

Varia

Abbé Groulx : *Le Français au Canada.* Epilogue par M. Georges Goyau; Delagrave. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Marcel Collière. — Mort du poète Henri de Lisle. — « Le plus grand romancier anglais ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Marcel Collière. — Marcel Collière est mort le 26 février dernier.

Il était né le 10 février 1863. Au lycée Fontanes, où il terminait ses études, il se lia avec Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, André Fontainas, Stuart Merrill, Rodolphe Darzens. Il fut, à la Sorbonne, un des élèves assidus d'Alfred Croiset, et il publia une fort intéressante étude sur la langue de Théocrite dans les *Syracusaines*, étude qu'il avait écrite en collaboration avec Pierre Quillard.

En 1886, il fut, avec Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, Rodolphe Darzens, Saint-Pol-Roux, Camille Bloch, un des fondateurs de la *Pléiade*. Ce fut dans cette revue que parurent ses premiers poèmes. Il en fit plus tard un recueil, *La Mort de l'Espoir*. Les

poèmes de Collière sont toujours d'une forme très pure et d'une pensée très noble. Vers le même temps, *L'Echo de Paris* donna, de lui, une importante nouvelle, *Comtesse Blonde*. En 1896, il fit représenter, à l'Odéon, une adaptation dramatique des *Syracusaines*.

De 1901 à 1906, il donna à *L'Européen* des chroniques élégantes, spirituelles et ingénieuses, et, durant plusieurs années, il tint au *Mercure* la rubrique histoire.

Collière avait été chargé d'une mission en Indo-Chine, et il avait professé à Salonique et à Tunis. Son érudition était grande et ses amis n'oublieront jamais le charme constant de sa conversation, variée sans cesse, et toujours sage. — A. F. H.

§

Mort du poète Henri de Lisle. — Henri de Lisle est mort le 27 février, à Lyon. Il était né à Amiens en 1878. Il avait débuté au Chat Noir, en 1897, et de cette date jusqu'à la guerre, collaboré, de façon très intermittente, à la *Revue Septentrionale*. Il avait fondé, je crois, *La Vie* avec M. Ernest Gaubert et Georges Philippe. C'est du moins à *La Vie* qu'il donna, en collaboration avec ce même Georges Philippe, un curieux article : *Mission du Nord*, dans lequel il préludait, en somme, au régionalisme discret qui a d'abord marqué son œuvre, aussitôt quittée la Picardie où son âme avait sombré, disait-il volontiers, dans les tristes marais.

A partir de 1900 jusqu'en 1914, il donne le principal de sa production à la revue *Le Beffroi*. C'est aux éditions du Beffroi qu'est paru de lui *L'Ecclésiaste* (1909), adaptation en vers de la Vulgate et deux autres recueils plus importants, œuvre de la maturité lyrique : *Au large* (1910) et *La Sage Ardeur* (1912). Henri de Lisle a écrit là des poèmes d'intimité et d'amour d'une véhémence contenue et d'une inspiration modérée et réfléchie.

Henri de Lisle qui avait, en outre, traduit la plupart des œuvres de Dante-Gabriel Rossetti, fit paraître de nombreux extraits de ce travail dans plusieurs revues. Son principal ouvrage en prose, écrit d'ailleurs en collaboration avec Henri Deslinières, vit le jour sous un double pseudonyme. Il s'agit du *Petit Musée de la Conversation*, par Félix Castigat et Victor Ridendo. C'est un plaisant recueil de lieux communs et d'aphorismes prudhommesques, qui obtint, quand il sortit des presses du *Mercure de France*, en 1911, un succès très mérité.

Henri de Lisle n'en était pas à son coup d'essai.

A diverses reprises, en vers comme en prose, il avait témoigné,

de son esprit ironique et de sa malice à l'endroit de ses contemporains notoires dans une série de petits ouvrages parus sous le pseudonyme narquois de Jules Marry. *Le Jardin Potager* (Société Anonyme, Blois 1902) n'est pas le moins curieux de ces voluminets, ni *On ouvre le vasistas* (id., 1903), dont Léon Deubel parle dans une de ses lettres, le moins satirique. Mais où les trouver, aujourd'hui?

Avec notamment Henri Deslinières, Ernest Gaubert, Michel Tavera et Manoel Gahisto, il avait participé aux frais de l'édition des œuvrettes éparses et des manuscrits de Georges Philippe, réunis sous le titre *Les Jardins de Bade*, en 1909. En correspondance à ses débuts avec Albert Samain, il avait assisté maintes fois de ses deniers Léon Deubel. — LÉON BOCQUET.

§

« Le plus grand romancier anglais ». — Il se fait actuellement, chez les libraires de France, une propagande intense en faveur des romans de D. H. Lawrence; ses livres, dont diverses traductions viennent de paraître, sont entourés d'une bande voyante, qui exprime en une formule brève l'opinion d'un écrivain français spécialiste des forts tirages : « *Le plus grand romancier anglais* ».

Or, nous estimons, en premier lieu, qu'il est oiseux de vouloir classer les romanciers, — fussent-ils anglais, — comme des écoliers à la « primaire », et que des procédés de ce genre devraient disqualifier ceux qui les emploient.

Mais, en second lieu, — et surtout, — nous disons bien haut que D. H. Lawrence *n'est pas* le plus grand romancier anglais; nous ne lui contestons pas un certain talent, mais il a des défauts qui ternissent les qualités les plus brillantes, et dont le premier, le plus apparent, le plus constant, est l'*ennui*.

Nous avons lu il y a quelque temps (ou du moins essayé de lire) l'un des romans les plus célèbres de D. H. Lawrence, « Sons and Lovers » (dont une traduction française a été publiée récemment sous le titre de « Amants et Fils »). Nous pouvons dire, en toute simplicité, que nous étions bien placé pour apprécier cet ouvrage, dont l'action se passe dans la région de Nottingham, où nous avons nous-même passé notre enfance. Les descriptions de la campagne et de la ville, les moindres noms de lieux, évoquent pour nous des souvenirs concrets; quand Paul se promène dans Carrington Street ou dans les bois de Beeston, nous le *voyons*, — et cela devrait nous plaire. Et pourtant, par l'effet de quelque sortilège inverse, cela ne nous plaît point; cela nous intéresse à peine, cela nous choque souvent, et surtout, — oh, surtout ! — cela nous ennuie.

Toutes ces confidences entre la mère et ses fils au sujet de leurs fiancées ou de leurs amoureuses nous paraissent invraisemblables; tous ces détails (sans doute exacts) de la vie quotidienne ne nous émeuvent pas; les brutalités et les faiblesses du père, les souffrances de la mère, les tribulations des enfants, nous laissent froid : tout cela nous ennuie.

C'est que D. H. Lawrence n'a pas le don de choisir, parmi *tous* les faits, *tous* les épisodes, *tous* les décors, *celui* qui est caractéristique de ce qu'il veut montrer, *celui* qui illumine tous les autres. Son récit est une photographie animée, sans retouche, une vue cinématographique sans coupures, une copie peut-être fidèle de la vie : à ce titre, ce n'est pas une œuvre d'art. L'artiste doit faire un choix; Lawrence ne le fait pas. — J. CASTIER.

§

Le Sottisier universel. — Nous continuons à recevoir de nos abonnés et lecteurs, dont la maligne perspicacité sait si bien alimenter notre sottisier, un grand nombre de prétendues « sottises » qui ne sont que des coquilles d'imprimerie. Nous répétons que nous ne considérons comme « sottises » que les bourdes qui proviennent du fait des auteurs eux-mêmes et non pas celles dont ils sont irresponsables et qui doivent être mises au compte des typographes.

Voici une série de coquilles que nous avons reçues et dont nous excluons d'ailleurs celles de chiffres, qui ne sont pas amusantes.

« Paul Adam est un spectacle magnifique », écrivait Remy de Gourmont dans sa *Levée des masques*. — *Le Temps*, 5 juillet 1931.

...S'il faut en croire Balzac (Revue Parisienne, p. 333), Stendhal dans la *Charmeuse de Parme*, aurait tracé, d'après la princesse de Belgiojoso, le portrait de son héroïne, la duchesse de San-Severino. — *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Biré, note 1, V, 440.

A droite ,à gauche, deux hautes montagnes évoquent le souvenir d'un des plus beaux sommets de Heredia. — *L'Indépendance belge*, 1er mai 1931.

On retrouve alors plusieurs types différents : le « pithécanthrope » qui fut découvert à Java par le docteur Dubois et dont on ne possède qu'une seule calotte cranienne, qui est en somme semblable à celle d'un « gibon amplifié »; le sinanthrope », trouvé il y a seulement deux ou trois ans dans une grotte aux environs de Pékin. Il présente de grandes analogies avec le président, mais le volume de la boîte cranienne en est supérieur. — Compte rendu d'une séance préhistorique. *Ouest-Eclair* (Rennes), 4 février 1932.

M. Laval s'est rendu à 11 h. 30 au Vieux Musée [à Berlin]... Il a gagné ensuite le musée de Bergame où se trouve reconstitué un autel grec en grandeur nature. — *Le Temps*, 29 septembre 1931.

Saint Thomas n'est pas un électrique disposé à coudre les uns aux autres les morceaux empruntés à diverses philosophies. — *Mercure de France*, 15 octobre 1931, p. 370.

C'est ainsi, par exemple, que l' « autorail » a grimpé la rampe de Tournay-Capvern, qui est de trente-trois mètres par mètre, à la vitesse des grands rapides, soit 40 kilomètres à l'heure. — *Journal des Débats*, 7 septembre 1931.

...Qu'à l'heure où vendanges sont faites, à l'heure où le partage du monde est terminé, c'est la France qui a eu la part la plus belle et la plus solide. Et cela, parce qu'en dépit du *Summum jus, summa injuria*, l'adage latin cher à Cicéron — ce défenseur des concessionnaires — la méthode colonisatrice la plus humaine, c'est-à-dire la méthode française, s'est affirmée la plus effective. — *La Semaine à Paris*, 8 au 15 mai 1931.

Une assertion de ce genre, aussi monstrueusement inexacte, qui n'avait jamais été produite et que le procureur général lui-même n'avait jamais formulée, éclairera l'opinion publique sur la valeur d'un « considérant » qui rappelle un peu trop clairement l'apologie des *Animaux malades de la peste*. .. *L'Œuvre*, 26 juillet 1931.

L'Eglise appelle la mort de sainte Anne dormition... Son corps fut exhumé, selon un ancien Bréviaire, en la ville de Béthanie, sa patrie, dans le tombeau de ses parents. — HENRI GHÉON, *Sainte-Anne-d'Auray*, p. 48.

M. Ch. Konig a été nommé consul de Belgique à Graz, avec juridiction sur la Syrie et la Carinthie. — *L'Indépendance belge*, 24 janvier 1932.

LUCIEN. — *Œuvres complètes*. Tome Ier : Dialogue des Dieux. — Dialogues des deux marins. — Dialogues des morts, etc. — Catalogue des classiques Garnier, p. 30.

Les draps répandaient une saine odeur de lessive et de lavande... Une étable ripolinée servait de lavabo, mais la garniture de toilette était moderne et confortable. — Feuilleton du *Journal*, 18 mars 1931.

Dès 1903 il avait été un des membres les plus actifs du Touring-Club, dont il était ensuite devenu président, et à la postérité duquel il contribua pour une grande part. — *Excelsior*, 16 juillet 1931.

En réalité, quand cette commémoration fut décidée, la République n'était pas encore tout à fait sortie de sa période conservatrice (la République sera conservatrice ou ne le sera pas, avait déclaré le petit père marseillais Adolphe Thiers). — *Pourquoi-Pas?* 17 juillet 1931.

Mais l'Auteur est entré chez le Préfet de Police, pour lui demander de protéger désormais les scénarii violés. — *Pour Vous*, 18 juin 1931.

SUR LA LIGNE DE CHERBOURG. — Metz, 12 juin, jeudi matin... l'express de Metz à Strasbourg n° 10 a essuyé un coup de feu. — *Intransigeant*, 13 juin 1931.

A propos des perquisitions à la banque Oustric, M. Henry Chéron a dit qu'il avait prescrit les mesures propres à assurer la conversation des documents et qu'il s'en était remis, pour l'exécution, au juge d'instruction. — *L'Œuvre*, 27 février 1931.

Dehelly a quitté la Comédie-Française comme on souhaitait qu'il la quittât : en pleine jeunesse, en jouant même un bon tour à ceux qui ne surent pas le garder et désespèrent maintenant de le remplacer. — Il y a

un peu moins d'un demi-siècle, Jules Lemaître saluait au Conservatoire « un Chérubini, un Fortunio, un Zizi de 17 ans ». — *L'Ordre*, 23 mars 1931.

« ... Notre « mètre », la quarante millième partie de la longueur d'un méridien terrestre, est une unité qui est basée sur les dimensions mêmes du globe terrestre dont nous sommes des citoyens! » — ALPHONSE BERGET, *Ric et Rac*, 31 janvier 1931.

Mais l'un d'eux chantonna la réplique de Mireille dans l'opéra-comique de Gounaud. — *Echo de Paris*, 27 janvier 1931.

31 D'Alembert. Recherches sur la procession des équinoxes et sur la nutation de l'axe de la terre... — Catalogue du *Bouquiniste Bourguignon*, février 1931.

Mardi soir, à 17 heures 40, le tram vicinal venant de Lovendegem a renversé aux Maisons aux Anguilles, à Gand, les deux sœurs Alice et Eudoxie Bontroc , demeurant avenue de Ryhove, 98. Alice fut relevée avec une grave blessure à la cuisine, Eudoxie avec des contusions aux jambes. — *La Flandre libérale* (Gand), 22 janvier 1931.

Le grand seigneur anglais n'était plus qu'une loque humaine.
Des soupirs déchirants s'échappaient de sa poitrine.
Il put simplement murmurer dans un souffle :
réjan : lêéo-Utelaoinelaosdrétu elasdrétu fmd.
— Feuilleton de l'*Avenir*, 6 mars 1931.

Le Pont des Arts, illustré à son commencement par l'Aveugle, symbole de la Renommée, et à la fin par Orphée, le Dieu du Sommeil. — *L'Alliance littéraire*, février 1932.

Les obsèques de M. Jacopozzi, qui était commandeur de la Légion d'honneur, seront célébrées demain matin lundi, à 9 heures, en N.-D.-des-Champs. Illuminations au Père-Lachaise. — *Auto*, 7 février 1932.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE MARIAGE (*Etudes de Psychologie sexuelle, XI*), par Havelock Ellis, membre d'honneur de l'Association royale Médico-Psychologique de Grande-Bretagne, édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep. Volume in-8 carré, 20 fr.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCXXXIV

—

CCXXXIV N° 808. — 15 FÉVRIER

P. C. Solberg et Guy-Charles Cros	*Le Quatrième Centenaire de l'État.*	5
Louis Mandin	*Le Lion et son Jean-Fille,* roman (I).	20
Sébastien-Charles Leconte	*Aux Mânes d'André Chénier,* poème	57
Henry Massoul	*Italie-France*	60
Ambroise Got	*L'Organisation de la Pègre en Allemagne*	72
Hubert Krains	*Au Cœur des Blés,* roman (fin)	86

REVUE DE LA QUINZAINE. — Émile Magne : **Littérature,** 111 | André Fontainas : **Les Poèmes,** 118 | John Charpentier : **Les Romans,** 123 | Pierre Lièvre : **Théâtre,** 130 | P. Masson-Oursel : **Philosophie,** 134 | Marcel Boll : **Le Mouvement scientifique,** 136 | Docteur Paul Voivenel : **Sciences médicales,** 139 | Henri Mazel : **Science sociale,** 145 | Florian Delhorbe : **Questions économiques,** 151 | A. van Gennep : **Préhistoire,** 158 | Robert Chauvelot : **Questions coloniales,** 162 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues,** 168 | P. P. P. : **Les Journaux.** 174 | René Dumesnil : **Musique,** 179 | Gustave Kahn : **Art,** 187 | Charles Merki : **Archéologie,** 198 | Dr A. Morlet : **Chronique de Glozel,** 201 | Pierre Dufay : **Notes et Documents d'histoire.** *Chez le comte Dillon, Journal d'un inconnu,* 218 | A. Mabille de Poncheville : **Notes et Documents artistiques,** *Robespierre et Boilly,* 225 | Ph. Lebesgue : **Lettres portugaises,** 228 | François Gachot : **Lettres hongroises,** 236 | Emile Laloy : **Bibliographie politique,** 242 | Mercvre : **Publications récentes,** 248 ; **Echos,** 251.

CCXXXIV N° 809. — 1er MARS

Georges Bonneau	*Bouddha japonais*	257
L.-G. Varet	*Le Cancre*	272
Armand Godoy	*Marcel,* poèmes	286
Viator	*L'Endettement et la Solvabilité des Soviets*	293
Henri Sée	*Les Idées de M. Paul Valéry sur l'Histoire*	308
Gaston Danville	*Essai sur le Jeu*	318
Louis Mandin	*Le Lion et son Jean-Fille,* roman (II).	332

REVUE DE LA QUINZAINE. — André Fontainas : **Les Poèmes,** 378 | John Charpentier : **Les Romans,** 382 | Pierre Lièvre : **Théâtre,** 386 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique,** 392 | Louis Cario : **Science financière,** 396 | Marcel Coulon : **Questions juridiques,** 402 | Ernest Raynaud : **Police et Criminologie,** 407 | Camille Vallaux : **Géographie,**

414 | A. van Gennep : **Folklore,** 420 | Charles Merki : **Voyages,** 425 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues,** 428 | P. P. P. : **Les Journaux,** 435 | René Dumesnil : **Musique,** 440 | Divers : **Chronique de Glozel,** 448 | Emile Laloy : **Notes et Documents d'histoire.** *Encore un faux du colonel Henry,* 451 | A. Febvre-Longeray : **Notes et Documents de musique,** 459 | Mario Meunier : **Lettres antiques,** 466 | Adolphe de Falgairolle : **Lettres espagnoles,** 471 | P.-G. La Chesnais : **Lettres dano-norvégiennes,** 476 | George Soulié de Morant : **Lettres chinoises,** 482 | Divers : **Bibliographie politique,** 485 | Mercvre : **Publications récentes,** 499; **Echos,** 503.

CCXXXIV N° 810. — 15 MARS

Jean-Édouard Spenlé.....	*Le Culte de Gœthe en Allemagne.*	513
Georges Poncet..........	*Musique du Sud,* nouvelle......	546
Jean de Cours...........	*Ode en mémoire de Shelley*.....	565
Jean Bever..............	*Un Lancelot du XVIII^e^ Siècle. Louis Gresset*................	570
Villiers de l'Isle-Adam..	*Deux Critiques musicales* (publiées par Marcel Longuet)..........	589
Louis Mandin............	*Le Lion et son Jean-Fille,* roman (III)........................	601

REVUE DE LA QUINZAINE. — Emile Magne : **Littérature,** 647 | André Fontainas : **Les Poèmes,** 654 | John Charpentier : **Les Romans,** 658 | Pierre Lièvre : **Théâtre,** 665 | Edmond Barthélemy : **Histoire,** 669 | Marcel Boll : **Le Mouvement scientifique,** 678 | Henri Mazel : **Science sociale,** 685 | Saint-Alban : **Chronique des Mœurs,** 691 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues,** 695 | P. P. P. : **Les Journaux,** 702 | René Dumesnil : **Musique,** 708 | D^r^ G. Contenau : **Archéologie,** 713 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections,** 723 | Frédéric Hirth : **Notes et Documents littéraires.** *La pension d'Henri Heine,* 732 | Paul Guiton : **Lettres italiennes,** 739 | Manoel Gahisto : **Lettres brésiliennes,** 744 | Divers : **Bibliographie politique,** 749 ; **Ouvrages sur la Guerre de 1914,** 750 | Mercvre : **Publications récentes,** 758 ; **Echos,** 761 ; **Table des Sommaires du Tome CCXXXIV,** 767.



Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.

BULLETIN FINANCIER

Sur tous les grands marchés financiers du monde, l'activité des négociations s'est onsidérablement ralentie au cours de la dernière semaine de janvier.

Le fait ne saurait surprendre. Divers événements se sont produits en effet, qui ont ontraint la spéculation et l'épargne à se montrer très circonspectes.

Aux Etats-Unis, les autorités financières ont dû tenir compte des critiques formu-ées dans la presse européenne à propos de l'adoption de certains projets qualifiés inflationnistes », dont le principal a trait à la constitution d'un nouvel organisme de rédit : la Reconstruction Finance Corporation. La publication de ces projets a ncité la Banque de France à rap. trier les dépôts qu'elle possédait à New-York.

En Grande-Bretagne, le remboursement — le 1er février — du solde dû par la Banque d'Angleterre à la Banque de France et à la Federal Reserve Bank of New York sur le crédit franco-américain consenti en juillet dernier, a d'abord donné lieu des commentaires favorables sur la situation financière du Royaume-Uni; mais le maintien à 6 % du taux d'escompte de la Banque d'Angleterre a surpris. On l'a consi-déré comme l'indice d'une situation encore difficile. Et les événements de Shanghaï ont causé quelque inquiétude.

En France, les divergences de vues des gouvernements français et anglais sur la question des réparations ont été retenues comme des sources d'embarras futurs. De surcroît, l'attitude de l'Allemagne a entretenu l'anxiété.

Néanmoins, l'allure de la bourse de Paris est restée satisfaisante. La hausse enre-gistrée au début de l'année — et dont le caractère paradoxal avait été souligné ici précédemment — n'a pas été entièrement maintenue. Une période de consolidation est apparue.

Elle vaut qu'on s'y arrête et surtout qu'on rapproche la faible ampleur des moins-values constatées avec les événements peu réconfortants rapportés ci-dessus.

Si, malgré des nouvelles défavorables, les bourses de P ris, de New-York et de Londres ont conservé une tenue somme toute satisfaisante, cela ne signifie-t-il pas clairement que le fond de la baisse est désormais atteint?

Il serait difficile d'avoir une opinion opposée, d'autant que la fin de la crise mon-diale n'est pas en vue. Aussi bien est-il permis de penser que la publication prochaine de rapports et de comptes peu favorables par nos sociétés n'aura pas d'influence fâcheuse sur la tenue des valeurs à revenu variable.

On se doit de souligner la reprise de plusieurs vedettes du groupe bancaire, notamment de l'action Banque de France et du Crédit Lyonnais. On se doit égale-ment de noter la belle allure du groupe de l'électricité, bien que les ventes d'énergie aient diminué au cours de l'an dernier par le fait du ralentissement de l'activité industrielle. Il faut aussi signaler la reprise de plusieurs valeurs sidérurgiques, la fermeté des cuprifères, malgré la baisse du cuivre américain, la résistance des affaires pétrolières, monobstant le fléchissement des prix de l'essence aux Etats-Unis.

Si la bourse de Paris affecte des dispositions relativement favorables, c'est d'abord que la « psychose de baisse » qui a sévi pendant les derniers mois de 1931 tend à disparaître; c'est ensuite que la réalisation du programme d'outillage national est appelée à atténuer les effets déprimants de la crise.

LE MASQUE D'OR.